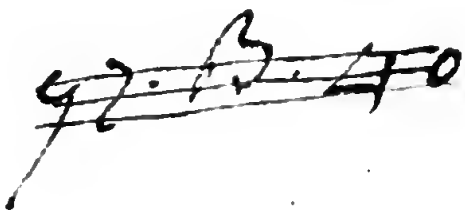
BIBLIOTECA NAZ.
142
B
40
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITTORIO EMANUELE III
142
B
40
NAPOLI



HISTOIRE
DE
RUSSIE.
TOME SIXIEME.

HISTOIRE

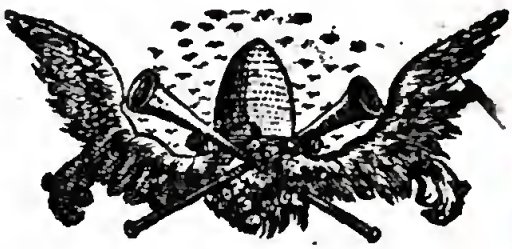
DE

RUSSIE,

Tirée des chroniques originales, de pièces authentiques, & des meilleurs hiſtoriens de la Nation.

PAR M. LEVESQUE.

TOME SIXIEME.



B. R. NEAPOLIS

YVERDON,

M. DCC. LXXXIII.

HISTOIRE

DE

RUSSIE.

CATHERINE II, ALEXÉIEVNA.

CATHERINE ſignala le commencement de ſon règne par la clémence, & ce n'eſt point en elle une vertu politique & factice : c'eſt le penchant naturel de ſon ame humaine & ſenſible. Elle ne ſe vengea du Duc de Holſtein, qu'en lui donnant l'adminiſtration de l'héritage du Grand Duc. Un complot ſe forma contre elle à Moskou, pendant la cérémonie de ſon couronnement. Les coupable furent arrêtés, ils avouèrent leur crime. Le ſénat les jugea dignes de mort. Mais ils n'étoient plus dangereux : Catherine 1762.

reconnut que leur ſang, inutile à ſa
1762. ſûreté, ne ſeroit répandu que pour ſa vengeance, & elle ſe contenta de les diſperſer dans des exils plus ou moins rigoureux.

Un évêque ſigna & répandit contr'elle des libelles : les Prélats qui compoſent le ſynode demandèrent eux-mêmes qu'il fût pourſuivi ſuivant toute la rigueur des loix. Ils reçurent de la ſouveraine le pouvoir de le juger. Le coupable, convaincu par ſon propre aveu, fut dégradé & renvoyé à la juſtice civile. Il alloit perdre la vie : elle lui fut conſervée par la Princeſſe, qu'il n'avoit pas craint d'offenſer, & qui ſe contenta de le réduire à l'état de ſimple moine.

Elle ne s'eſt pas engagée, comme Éliſabeth, à ne pas venger le crime par des peines capitales : mais il ſemble qu'elle ait fait, dans ſon cœur, ce ſerment que ſa bouche n'a pas proféré. Si elle a permis quelquefois à la juſtice l'uſage du glaive, c'étoit contre les plus odieux ſcélérats.

Senſible à la peine des familles, déjà trop affligées quand un de leurs membres a mérité de ſentir le bras vengeur de la juſtice, elle n'a pas cru devoir les priver de l'héritage du coupable : elle a ſupprimé la peine de confiſcation.

Perſuadée qu'il eſt cruel de ſoumettre à des tortures un malheureux qui n'eſt

pas encore convaincu, & de lui faire ſubir, après la conviction, des ſupplices divers, lorſque ſon crime doit être puni par un ſupplice unique : aſſurée que, par les tourmens, on peut arracher de faux aveux à l'innocence, mais qu'ils ne peuvent vaincre l'opiniâtreté du ſcélérat vigoureux : elle a défendu l'uſage de la queſtion, & donné à l'Europe l'exemple de l'humanité. 1763.

Quand on ſe rappelle les cruautés exercées en Ruſſie par Biren, ſous le règne de l'impératrice Anne, on éprouve quelque peine en le voyant rappeler par Pierre III, & cette peine augmente, lorſque Catherine lui accorde ſa protection pour le rétablir dans le duché de Courlande, poſſédé alors par le Prince Charles de Saxe. Mais il faut auſſi connoître que Biren avoit reçu ce fief du Roi & de la République de Pologne, & que, ne s'étant rendu coupable d'aucune félonie contre ſes ſuzerains, il ne pouvoit, ſuivant les loix féodales, en être légitimement privé. Il faut même avouer que Catherine ne recevoit pas des loix le pouvoir de le punir de ſes cruautés : il les avoit commiſes ſous le nom de la ſouveraine, dont il avoit été le miniſtre, & qui paroiſſoit ordonner les rigueurs qu'il lui inſpiroit. Il étoit criminel : mais la juſtice humaine ne pouvoit ni le convaincre ni

le punir. C'eſt à la haine de la poſtérité à
1763. venger ſes victimes.

Ivan vivoit encore, cet Ivan fait Empereur, dépoſé, condamné à la priſon avant de ſortir du berceau. Né en 1740, il avoit vingt-deux ans lorſque Catherine monta ſur le trône. Cette Princeſſe voulut le voir elle-même pour juger de ſon eſprit, de ſon caractère, de ſes inclinations, & lui procurer, ſuivant ſes goûts & ſes facultés, une vie douce & tranquille. Elle vit par elle-même qu'il joignoit, à une entière ſtupidité, un bégaiement qui rendoit ſes diſcours preſque inintelligibles. Ainſi la nature n'avoit deſtiné ce jeune Prince, que les intérêts de Biren avoient placé ſur le trône, qu'à devenir un objet digne de pitié. Tout ce que l'Impératrice put faire en ſa faveur fut de donner des ordres exprès pour qu'il jouît de toutes les douceurs qui convenoient à ſa ſituation. Il n'étoit pas difficile de lui procurer toute la félicité qu'il étoit capable de ſentir, puiſqu'il ne la mettoit que dans les choſes qui peuvent amuſer le premières années de la vie.

Ivan pouvoit traîner en paix à Schlüſſelbourg une vie dont il ne ſavoit pas jouir, & cette vaſte fortereſſe, agréablement ſituée, étoit un théatre aſſez étendu pour les jeux de ſon éternelle enfance: on ne s'attendoit pas qu'un gentil-

homme obſcur, un officier ſubalterne, ſans crédit, ſans liaiſons, ſans reſſources pour ſe faire un parti, tenteroit, à la tête de quelques ſoldats, de reporter cet imbécile ſur le trône, & ſeroit la cauſe de ſa perte. 1763.

Ce rebelle étoit un Unkrainien, nommé Mirovitch, petit-fils du principal confident de Mazeppa. Plongé dans la débauche, ruiné par la diſſipation, livré à toutes ſortes de déſordres, oublié dans l'emploi de ſous-lieutenant d'infanterie, il crut pouvoir faire une fortune éclatante, en arrachant Ivan à ſa retraite. Il ne connoiſſoit ce Prince que de nom; il ne ſavoit pas combien il étoit incapable de figurer à la tête d'un parti.

Occupé de ce projet inſenſé, Miro- 5 Juillet. vitch demande & obtient de commander la garde qui ſe relève chaque ſemaine à Schlüſſelbourg. Il réveille ſes ſoldats à deux heures après minuit, les range de front, leur ordonne de charger à balles. Le commandant de la forteſſe ſort de ſon quartier, & demande à Mirovitch lui-même la cauſe du bruit qu'il vient d'entendre. Il reçoit, pour réponſe, un coup de croſſe ſur la tête, & eſt arrêté. Mirovitch, à la tête de ſa troupe, attaque avec furie le petit nombre de ſoldats qui gardent Ivan: mais il eſt repouſſé. 1764.

Il ne déſeſpère point encore du ſuc-

cès, & fait amener d'un baſtion une
1764. pièce d'artillerie. Le capitaine & le lieutenant chargés de garder le Prince reconnoiſſent qu'il leur eſt impoſſible de réſiſter plus long-tems à la force. Ils craignent d'être punis ſuivant la rigueur des loix, s'ils livrent leur priſonnier: ils ſe repréſentent les troubles qui déchireroient la patrie, le ſang qui ſera répandu, les horreurs qui ſeront commiſes, ſi des ſcélérats peuvent s'autoriſer du nom de ce malheureux Prince. Dans leur déſeſpoir, ils ne voient d'autre reſſource que de détruire le prétexte de tant de maux. Ivan eſt poignardé.

Le cadavre ſanglant eſt préſenté à Mirovitch. Sa troupe rentre dans le devoir: lui-même eſt éperdu, & ne fait aucun effort pour défendre ſa liberté. Un lieuteant général ſe tranſporte à Schlüſſelbourg, par ordre de la Cour, y fait les informations, y recueille les interrogatoires, les dépoſitions des témoins, & l'aveu des coupables.

Ce procès fut jugé par le ſénat, le Synode, les trois premières claſſes, & les préſidens de tous les colléges. Le rebelle eût la tête tranchée, & ſon corps fut brûlé avec l'échaffaud qui avoit ſervi de théatre à ſon ſupplice. Aucun de ſes complices ne fut puni de mort. Les plus coupables, après avoir reçu le knout, furent incorporés dans des régimens de

garniſon, ſur les frontières de l'Empire.

Cependant la Pologne, que quelques différents, élevés au ſujet de ſes limites du côté de la Ruſſie, étoient menacée d'une rupture avec cet Empire, venoit de perdre Auguſte III, ſon ſouverain: c'eſt-à-dire que l'État alloit devenir le jouet de ces intrigues qui ſignalent chaque interrègne, & auxquelles preſque toutes les Puiſſances de l'Europe prennent plus ou moins part, ſuivant leurs intérêts ou leurs paſſions. Mais ſur-tout la Ruſſie touche de trop près à la Pologne, pour reſter oiſive ſpectatrice des troubles qui agitent cette république. L'Impératrice de Ruſſie & le Roi de Pruſſe, ayant appris la mort d'Auguſte, ſignèrent un traité d'alliance défenſive, la garantie de leurs poſſeſſions, & la promeſſe d'un ſecours mutuel en cas de guerre. On ajoute que, par un article ſecret, ils s'engagérent à empêcher que la république ne fût privée de ſon droit d'élection libre, & que le trône n'y devînt héréditaire, ou le monarque plus abſolu. Les conjonctures imprévues ont ſans doute engagé dans la ſuite ces deux ſouverains à s'écarter de ce plan. 1764.

Le Grand Seigneur & le Roi de France témoignèrent qu'ils deſiroient que l'élection du nouveau ſouverain ſe fît librement, ſans trouble & ſans diviſion: le Roi de Pruſſe & l'Impératrice de Ruſſie

commencèrent à porter quelque atteinte
1764. à la liberté de l'élection, en voulant la faire tomber ſur un Polonois. La république ceſſoit d'être entièrement libre, ſi elle ne pouvoit, à ſon gré, faire tomber ſon choix ſur un Piaſt, ou ſur un Prince étranger.

L'Impératrice Reine, ſenſible à ce que la maiſon de Saxe avoit ſouffert pour elle dans la dernière guerre, deſiroit que l'élection devînt favorable à un Prince de cette maiſon. L'Impératrice de Ruſſie favoriſoit le comte Poniatovsk, ſeigneur aimable & d'une maiſon illuſtre. Le Roi de Pruſſe ſecondoit les vues de cette Princeſſe: les autres Puiſſances ne recommandèrent perſonne.

Les Diétines pour l'élection de Nonces furent tumultueuſes. La guerre civile s'alluma. Le Prince Radzivil & le comte Branitski, Général de la Couronne, prirent les armes pour ſoutenir la liberté de la république, & pour empêcher l'armée des Ruſſes de diſpoſer du trône, pendant que ces mêmes Ruſſes étoient appelés dans la Pologne par une confédération que leur Cour étoit parvenue à former en Lithuanie.

Peu s'en fallut que la diète de convocation ne fût enſanglantée: les ſabres furent levés ſur la tête du maréchal, vieillard vénérable & citoyen zèlé pour la liberté. Des troupes étrangères étoient ré-

pandues dans la Pologne & juſques dans la ſalle d'aſſemblée. Les Nonces oppoſés au parti de la Ruſſie ſe retirèrent de la diète : ceux qui reſtèrent élurent Poniatovski, qui prit le nom de Staniſlas-Auguſte. Mais la préſence de troupes Ruſſes ſembloit avoir gêné la liberté de l'élection : &, ſuivant les loix fondamentales du royaume, on pouvoit en diſputer la légitimité. 1764. 7 Septembre.

Cependant il règna d'abord aſſez paiſiblement, mais, en ſecret; les nobles ne lui pardonnoient pas de devoir le trône à l'appui d'une Couronne étrangère, & la protection que les Ruſſes accordoient aux Grecs & aux autres diſſidens, pendant que le Roi lui-même ne paroiſſoit pas leur refuſer la ſienne, acheva de mettre l'État en combuſtion.

Autrefois les Catholiques, les Grecs, & tous ceux qui tenoient à quelqu'une des communions proteſtantes, étoient appelés diſſidens relativement les uns aux autres, parce qu'ils différoient mutuellement dans la foi. Mais quand les Catholiques eurent formé le parti dominant; quand ils furent devenus aſſez puiſſans pour perſécuter ceux qui ne profeſſoient pas la même doctrine; ils leur donnèrent, par mépris, le nom de diſſidens.

Ceux-ci avoient conſervé, par le traité d'Oliva, leurs anciens droits & le libre

exercice de leurs cultes; mais des règle-
1766. mens ſucceſſifs leur avoient inſenſible-
ment ravi preſque tous leurs priviléges.
Longtems opprimés, ils ſe plaignirent
enfin, quand ils ſe virent ſoutenus par
une Puiſſance capable de les protéger.
Mais à l'ouverture de la diète du pre-
mier Septembre 1766, l'évêque de Cra-
covie ſoutint que, ſuivant les loix du
royaume, on ne pouvoit même tolérer
leur culte, & qu'ils violoient les conſti-
tutions de la république, en réclamant
la protection des Puiſſances étrangères.
L'avis de ce prélat fut approuvé par une
acclamation générale.

Plus le ſort des diſſidens devenoit déplorable, & plus Catherine marquoit de zèle pour l'adoucir: les troupes Ruſſes s'avancèrent juſqu'auprès de Varſovie: les Puiſſances médiatrices firent de nouvelles déclarations en faveur des diſſidens, & les membres de la diète s'aigrirent encore d'avantage. Ils demandoient que les troupes Ruſſes ſortiſſent des terres de la Pologne: mais, au lieu de ſe retirer, elles furent miſes en cantonnement ſur les terres des nobles les plus oppoſés aux volontés de l'Impératrice. Enfin la diète relâcha beaucoup de ſa première rigueur; mais les Puiſſances médiatrices trouvèrent qu'elle accordoit trop peu. Les Catholiques accuſoient le Roi de ne pas protéger la religion do-

minante, & les diſſidens lui reprochoient de les abandonner. 1766.

Alors ſe formèrent des confédérations de diſſidens & de non diſſidens. De nouvelles troupes Ruſſes entrèrent en Pologne : une diète extraordinaire fut convoquée. L'évêque de Cracovie, celui de Kiovie, d'autres prélats, & ceux des nobles qui ſe déclaroient avec le plus de véhémence contre les intérêts des diſſidens, furent enlevés par les Ruſſes, & les ſéances ſuivantes ne furent que plus tumultueuſes. Enfin une commiſſion fut nommée pour arrêter l'affaire des diſſidens, & les réſolutions favorables des commiſſaires ſembloient devoir ramener la tranquillité. 1767.

Cependant les fureurs de la diſſention ſe remontrèrent bientôt plus animées que jamais. Les diſſidens étoient toujours plus opprimés, les troupes Ruſſes exerçoient par tout des actes de violence, le clergé ſouffloit le feu de la diſcorde, les nobles diſputoient aux étrangers le ſoin de déchirer la patrie. Enfin les confédérations ſe multiplièrent, le ſang coula de tous côtés ſous les armes des Ruſſes & des Polonois, & l'on vit à la fois, dans le ſein de la république, une guerre civile, une guerre étrangère, & une guerre de religion. 1768.

La Porte-Ottomane accordoit un aſyle aux confédérés malheureux, & quel-

quefois ils étoient pourſuivis juſques dans
1768. les États du Grand Seigneur. Ce Prince ſe plaignoit de ce mépris de ſa puiſſance : il ſe plaignoit auſſi que la liberté polonoiſe eût été gênée par les Ruſſes dans l'élection d'un Roi. Déjà il avoit aſſez fait preſſentir ſon mécontentement. Il fit enfin arrêter & conduire au château des Sept Tours le miniſtre de Ruſſie, & déclara la guerre à cette Puiſſance.

1769. La Ruſſie fit des apprêts formidables contre un ennemi, que cependant elle n'a jamais reſpecté. Ses différentes armées menacèrent à la fois la Turquie depuis les bords du Danube juſqu'au delà du Mont Caucaſe. Sa flotte, qui n'étoit jamais ſortie des eaux de la Baltique, cette flotte compoſée de vingt vaiſſeaux de guerre, ſans compter les vaiſſeaux de tranſports, les galiotes à bombes & des galères démontées & portées ſur d'autres bâtimens, alloit attaquer dans l'Archipel le Turc étonné de trouver des Ruſſes au midi de ſes États. Les forteresſes d'Azof & de Taganrok furent réparées.

Les Turcs ſe préparoient en même tems à réſiſter à tant d'efforts : ils armoient une flotte qui devoit agir ſur le Pont-Euxin ; mais les Ruſſes ne virent, de cette flotte, que des débris qui furent jetés par la tempête ſur les rivages des Palus-Méotides.

L'armée Ottomane, forte de cinq cent mille hommes, paſſa le Danube : mais une partie de ces bandes indiſciplinées ſervit bien mieux la Ruſſie que ſes maîtres, en ſe débandant & refluant dans leur Empire pour y exercer le brigandage. 1769.

Les Tatars de Crimée firent une invaſion dans la nouvelle Servie. Il eſt difficile, dans un pays fort étendu & ouvert de toutes parts, de contenir de ſemblables ennemis : qui pillent, ravagent, font des courſes & évitent le combat. Il fut aiſé de les battre quand on put les rencontrer, mais on ne put les empêcher de faire beaucoup de mal.

Les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettent pas de ſuivre les différentes armées des Ruſſes, ni d'entrer dans les détails de tous les exploits : je ne parlerai que des principales opérations de cette guerre, & je n'en parlerai qu'en peu de mots : les grandes actions ſe perdent dans les paroles inutiles des longs récits.

Le Prince Golitſin, qui avoit le commandement de la grande armée, paſſa le Dnieſtre, s'avança juſqu'à Khoczim, que les Ruſſes appellent Khotin, campa à la vue de trente mille Turcs, les attaqua, les chaſſa, malgré leur valereuſe réſiſtance & le feu de la fortereſſe, & les pouſſa juſqu'aux fauxbourgs. Le même jour, le Prince Prozorovski défit un déta-

chement conſidérable qui venoit renfor-
1769. cer les Turcs. Cependant les Ruſſes ne purent prendre Khoczim, & repaſſèrent le Dnieſtre.

Une ſeconde tentative contre la même place, fut précédée de pluſieurs avantages décidés ſur les Turcs & les Tatars, & fut encore inutile, parce que l'armée Turque, forte de ſoixante mille hommes, vint au ſecours des aſſiégés. Pluſieurs détachemens Turcs ſuivirent l'armée Ruſſe juſques dans la Pologne, & furent obligés, après pluſieurs défaites, de rentrer en Moldavie.

Toutes les tentatives que firent les Turcs pour paſſer le Dnieſtre, leurs efforts de courage, ou plutôt leur furie, ne ſervirent qu'à ruiner plus promptement leur armée, qui ſe trouva preſque détruite après une campagne de dix mois. La fortereſſe de Khoczim, abandonnée de ſa garniſon, fut emportée par deux cents grenadiers Ruſſes, qui n'eurent pas même, en cette occaſion, beſoin de valeur. Le Prince Golitſin retourna à la Cour, & remit le commandement au maréchal comte Roumiantſof.

1770. La campagne de 1770 fut marquée par les ſuccès de ce Général. Le gain de deux batailles importantes fut l'ouvrage & le prix de ſes talens. La première ſe donna ſur les bords du Prouth, près du Largo. Les Turcs, par une manœuvre

adroite, avoient ſaiſi l'avantage du terrein, & s'étoient campés ſur une colline, où il paroiſſoit impoſſible de les attaquer. Leur armée, commandée par le Kan de Crimée, étoit à peu près de quatre-vingt mille hommes. Il ſe paſſa plus de trois ſemaines, ſans que le maréchal Roumiantſof pût les forcer à combattre. Leur impatience commença leur perte. Ils deſcendirent au nombre de vingt mille, ſe firent battre, regagnèrent leur camp avec une perte conſidérable, & y portèrent la terreur qu'ils éprouvoient. Trois jours après les Ruſſes parvinrent à monter aux retranchemens, les emportèrent, chaſſèrent les ennemis & reſtèrent maîtres de trente-huit pièces de canons. 1770.

Les vaincus ſe retirèrent vers le Danube, & le Vizir, à la tête de la grande armée, paſſa le fleuve pour les ſoutenir. Août. Roumiantſof continuoit ſa route vers l'endroit où le Prouth verſe ſes eaux dans le Danube. Il ſe trouve à la vue des deux armées Turques réunies. Le Khan ſe promet de prendre une vengeance aiſée de ſa défaite : il s'étend ſur la gauche des Ruſſes & ſur les derrières de leur armée. Roumiantſof avoit été obligé de s'affoiblir pour faire ſoutenir un convoi par un détachement conſidérable : l'infériorité de ſes forces ſembloit aſſurer ſa perte, & il ſe trouvoit dans une ſituation encore plus fâcheuſe, que

n'avoit été celle de Pierre I, lorſque le
1770. Monarque, preſque ſur les mêmes rivages, déſeſpéra de la victoire. La fortune des Ruſſes avoit réſervé à Roumiantſof la gloire de le venger, & de prouver que ce Prince auroit pu être vainqueur.

Les Turcs, qui déjà tiroient tant de force apparente de leur nombre, avoient encore retranché pendant la nuit leur camp d'une triple enceinte. Les Ruſſes, enveloppés, ſont chargés de toutes parts. Après un feu, qui dura cinq heures entières, ils emportent le premier retranchement la baïonnette au bout du fuſil. Le combat encore plus meurtrier, ſe renouvelle entre les retranchemens. La valeur diſciplinée l'emporte enfin ſur le courage aveugle. La déroute des Turcs eſt générale: le Viſir fuit à leur tête. Tout leur camp, des munitions abondantes, cent quarante-trois canons de bronze & ſept mille chariots de proviſions deviennent le prix du vainqueur. On dit que l'armée des Turcs étoit de cent cinquante mille hommes, & qu'ils en perdirent cinquante mille, ſoit dans l'action, ſoit dans la déroute.

La défaite des Turcs facilita au comte Panin la priſe de Bender, place importente & forte, défendue par un grand nombre d'officiers Généraux, & par une nombreuſe garniſon. Cette ville fut réduite en cendres, & la fortune des Ruſ-

1 Septembre.

ſes, qui les rendit autrefois vainqueurs de Charles XII, a détruit juſqu'à l'aſyle de ce héros. 1770.

Le Baron d'Igelſtrohm ſe ſignala peu de tems après par le priſe d'Ac-Kerman, ou Ville-Blanche, place Tatare, capitale de la Beſſarabie, à l'embouchure du Dnieſtre.

La Puiſſance Ottomane recevoit en même tems, ſur ſes frontières méridionales d'Europe, des coups non moins ſenſibles. Déjà des officiers Ruſſes avoient traité avec les Grecs de l'Archipel, qui attendoient avec impatience l'arrivée de la flotte. Partie du fond du Golphe de Finlande, & parvenue, après une longue & difficile traverſée, dans la mer Méditerranée, elle avoit été obligée de s'arrêter à Minorque pour y être radoubée. Battue enſuite & diſperſée par les tempêtes, elle s'étoit réfugiée dans les ports de l'Italie, de la Sardaigne & de la Sicile. Enfin, le Comte Alexis Orlof arriva dans les derniers jours de Février au Promontoire de Ténare, qui s'appelle aujourd'hui le Cap de Matapan, à l'extrêmité la plus méridionale de la Morée, autrefois le Péloponèſe.

Les Ruſſes furent reçus par les Grecs comme des libérateurs. Ils ſe virent maîtres en même tems de l'ancienne Sparte, célèbre par ſon courage féroce, & de la molle Arcadie. Ils armèrent les Maino-

tes qui, dans leur abjection, ſe vantent
1770. encore de tirer des Lacédémoniens leur origine, comme s'ils ne rendoient pas encore leur abâtardiſſement plus honteux en rappelant la gloire de leurs ancêtres.

Les vaiſſeaux Ruſſes, que la tempête avoit diſperſés, débarquèrent à différens points, & les Turcs ſe trouvèrent inveſtis dans toutes les îles de l'Archipel. Les Grecs, qui, depuis tant d'années, languiſſoient dans l'eſclavage, ſe crurent libres, & ſignalèrent, par le maſſacre de leurs tyrans, les premiers inſtans de cette trompeuſe liberté. Par tout ou les Turcs ſe trouvèrent les plus forts, ils ſe vengèrent avec une cruauté ſemblable.

L'eſcadre Ruſſe, aux ordres de l'Amiral Spiridof, fut renforcée par celle que commandoit le contre amiral Elphinſton, Anglois, attaché au ſervice de la Ruſſie. Les Turcs, après quelques déſavantages, ſe retirèrent dans l'Archipel, toujours
5 Juillet. pourſuivis. Les deux flottes ſe trouvèrent en préſence dans le canal qui reçoit ſon nom de l'iſle de Scio, & qui la ſépare de la Natolie. Les Turcs, ſupérieurs en forces, étoient couverts par des isles & par les rochers du continent. Cependant l'amiral Spiridof, mépriſant les avantages que prêtoient aux ennemis leur nombre & leur poſition, ne craignit pas d'attaquer le capitan Pacha, montant la Sul-

tane de quatre-vingts-dix canons. Les deux vaiſſeaux s'accrochent : les Ruſſes couvrent de grenades le bâtiment Turc & y mettent le feu : mais, atteints eux-mêmes par l'incendie qu'ils ont allumé, & enveloppés dans le déſaſtre de l'ennemi, ils ne peuvent ſe détacher, & les deux bâtimens ſautent à la fois. Il ne ſe ſauva de part & d'autre, que les commandans & les principaux officiers. 1770.

L'action, interrompue quelque tems par la terreur commune, recommence avec encore plus de fureur, & ne finit qu'avec le jour. Les Turcs gagnent alors une petite baie, où leurs ennemis auroient deſiré de les pouſſer, ſe renferment eux-mêmes, & ſe privent de la liberté d'agir. Pluſieurs de leurs vaiſſeaux, trop preſſés les uns contre les autres, ſe heurtent, s'endommagent, ſe briſent mutuellement; d'autres échouent ſur le ſable.

C'étoit là le moindre malheur dont ils devoient payer leur faute. La flotte Ruſſe enveloppe le lendemain l'embouchure du Havre. Elphinſton prépare quatre brûlots; l'intrépide Dugdale, lieutenant Anglois, ſe charge de les conduire, & le Commodore Greig, auſſi Anglois, prend le commandement des vaiſſeaux qui doivent les couvrir. A minuit, il engage le combat avec quatre vaiſſeaux de ligne, & deux frégates. Au milieu du feu de l'artillerie, Dugdale reçoit l'ordre de 6 Juillet.

conduire les brûlots, & malgré le dan-
1770. ger, malgré la valeur déſeſpérée de l'ennemi, malgré la terreur & l'inexpérience des matelots qu'il commande, il attache lui-même un brûlot au cable d'un vaiſſeau Turc, a le viſage brûlé du feu qu'il allume, voit la flotte ennemie enveloppée par les flammes, ſe jette à la nage, & regagne les bâtimens des Ruſſes. En moins de cinq heures, il ne reſtoit plus de la flotte des Turcs, que des cendres & des débris nageant ſur les flots.

Les matelots ennemis qui purent ſe ſauver à la nage ou ſur des chaloupes, ſe diſperſèrent dans les terres: & ſe livrèrent au brigandage. Il ſembloit qu'une partie des Turcs fuſſent devenus les alliés des Ruſſes, & fiſſent à deſſein des diverſions en leur faveur. La Porte étoit obligée de combattre ſes propres ſujets, d'en impoſer à l'Égypte révoltée ſous Ali-Bey, & protégée dans ſa révolte par les Ruſſes, de ſe défendre contre ſes ennemis, & de garder l'entrée des Dardanelles. Un gentilhomme François, le chevalier de Tott, établit de nouvelles batteries ſur le détroit, & mit les châteaux en état de défenſe.

1771. La campagne ſuivante vengea la Ruſſie des maux que lui avoient faits les Tatars de Crimée, & de tant de ſiècles de haine. Le Prince Dolgorouki força les lignes fameuſes qui traverſent l'iſthme de

Pérékop, depuis le Pont-Euxin juſqu'aux Palus-Méotides; ouvrage que les Tatars avoient regardé long-tems comme inexpugnable. Un foſſé large de ſoixante-douze pieds, ſur quarante-deux de profondeur, étoit défendu par cinquante mille Tatars. Munich avoit prouvé que cette barrière n'étoit pas invincible & Dolgorouki la franchit avec la même valeur. Il ſe rendit le lendemain maître de la ville; & toute la preſqu'isle, ſi l'on en excepte une ſeule fortereſſe, fut réduite en moins d'un mois, ſous la domination des Ruſſes. Le Khan Sélim-Guérei alla mourir de douleur à Conſtantinople. Le Tſar Ivan Vaſſiliévitch s'étoit vengé ſur les maîtres de Kazan & d'Aſtrakan, des exploits de Bati & de l'humiliation de ſes ancêtres : il étoit réſervé à Catherine d'abattre le dernier rejeton de cette horde formidable qui, ſi longtems, avoit impoſé le joug à la Ruſſie. 1771.

La guerre ne fut d'abord que défenſive cette année ſur les bords du Danube. Les Turcs, preſque conſtamment malheureux, furent enfin victorieux près de Boukhareſt : mais ils jouirent peu de cet avantage paſſager, & trois défaites conſécutives parurent avoir conſommé leur ruine.

En même tems la flotte Ruſſe, quoique fort endommagée, ruinoit le com-

merce du Levant, & portoit la terreur
1771. juſqu'à Conſtantinople.

Mais les Ruſſes payoient chèrement leur gloire, leurs conquêtes & l'admiration de l'Europe. La peſte règnoit à Moſkou, & les Turcs, en communiquant à leurs ennemis cette maladie redoutable, paroiſſoient aſſez vengés de leurs déſaſtres. Elle exerça des ravages affreux dans les fabriques & parmi le bas peuple, qui ne peut jamais oppoſer aux épidémies meurtrières les mêmes précautions que les perſonnes qui ſont plus favoriſées de la fortune. L'univerſité & la maiſon des enfans trouvés, furent préſervées par les ſoins vigilans du curateur Melliſſino. La ſuperſtition augmenta le nombre des victimes de ce cruel fléau. La populace imagina qu'une image qu'elle croyoit miraculeuſe, la garantiroit de la peſte. Ceux qui déjà étoient infectés du mal contagieux, ceux qui n'en avoient pas encore éprouvé les atteintes, ſe rendoient en foule devant cette image. Les malades n'étoient point guéris & les hommes ſains retournoient chez eux avec la peſte. L'archevêque de Moskou, homme ſage & éclairé, fit enlever cet objet funeſte d'une aveugle vénération. Il paya de ſa vie ce bienfait. Le peuple furieux força l'aſyle d'un Monaſtère où il s'étoit retiré, & le maſſacra.

L'année 1772 ſe paſſa toute entière en négociations. La Ruſſie victorieuſe demandoit beaucoup; les Turcs n'avoient pas encore perdu l'eſpérance de rétablir leur fortune : le congrès fut inutile. La Ruſſie avoit déjà conclu avec les Tatars de Crimée un traité particulier, par lequel ils renonçoient à l'alliance des Turcs, & ſe mettoient ſous la protection de l'Impératrice de Ruſſie. 1772.

Les négociations furent repriſes à Boukhareſt; le vainqueur des Turcs, Roumiantſof, devint un Miniſtre de paix. Le Grand-Viſir traitoit pour la Porte-Ottomane; & ces deux généraux, qui s'étoient meſurés pluſieurs fois les armes à la main, diſcutoient paiſiblement enſemble les moyens de réconcilier leurs maîtres : mais on ne put convenir des conditions.

Le terme convenus pour la fin des conférences expira le 22 Mars 1773. Roumiantſof & le Viſir ſe ſéparèrent pour ſe combattre encore, & l'on ſe prépara de part & d'autre à l'ouverture de la campagne. 1773.

Les bords du Danube devinrent le théatre d'une de ces guerres de chicane, où les corps, ſans ceſſe en action, s'obſervent, ſe ſuivent, ſe fatiguent, ſans pouvoir rien faire de brillant. Roumiantſof auroit voulu forcer le Viſir à une action générale; mais celui-ci mettoit tout

ſon art à l'éviter, harcelant ſans ceſſe les
1773. Ruſſes par des combats de détachement, & cherchant à les ruiner en détail.

Les Ruſſes enfin paſſèrent le Danube & marchèrent vers Siliſtrie. Trois Pachas, campés ſur une colline, protégeoient cette ville à la tête de vingt-quatre mille hommes. Veiſman, qui s'étoit acquis dans cette guerre une grande réputation de valeur, les chaſſa de leurs retranchemens, & les força de ſe refugier dans la place. Roumiantſof, arrivé le lendemain; fit des préparatifs pour un aſſaut général : il apprit que le Viſir avoit détaché cinquante mille hommes au ſecours des aſſiégés, & que lui-même s'avançoit pour le combattre. Il fallut ſe déterminer à la retraite. Les Ruſſes firent un feu continu, tinrent tout le jour les Turcs en alarme, & décampèrent pendant la nuit: le brave Veiſman perdit la vie dans cette retraite, en attaquant avec l'avant-garde un défilé défendu par quinze mille Turcs. Il eut la gloire d'avoir, en mourant, préparé à l'armée des Ruſſes le chemin qu'elle devoit ſuivre.

1774. Le Sultan Muſtapha III mourut au commencement de l'année 1774, & eut pour ſucceſſeur Abdoul-Ahmet, ſon frère. Le nouveau ſouverain fit, pour l'entrée de la campagne, les préparatifs les plus formidables, ſi le grand nombre des combattans étoit un gage de la victoire.

Mais

Mais en effet, par ces efforts, il ne fit qu'ajouter à la gloire des Ruſſes & aux lauriers de Roumiantſof. 1774.

Ce général, ayant reçu un renfort de dix mille hommes & des recrues, ſe diſpoſa à paſſer le Danube. Le général Soltykof, fils du vainqueur de Fréderic, débarqua le premier près de Toukoutai, malgré la réſiſtance opiniâtre qu'il éprouva ſur le fleuve & en gagnant la terre. Les généraux Kamenski & Souvorof eurent le même ſuccès. Roumiantſof les ſuivit avec le reſte de l'armée, & campa près de Siliſtrie.

Soltykof ſoutint les derniers efforts de la valeur Ottomane. Il n'avoit paſſé le Danube que depuis trois jours, lorſqu'il fut attaqué par le Pacha de Ronſziek. Pendant pluſieurs heures, les Turcs conſervèrent toute la force de leur première impétuoſité, & un courage intrépide digne d'un meilleur ſuccès. Mais ils cédèrent enfin à la diſcipline & à l'artillerie des Ruſſes, & à la bonne conduite du général. 20 Juin

Quarante mille Turcs, commandés par Reis Effendi, furent défaits le même jour, avec de moindres efforts, par les généraux Souvorof & Ramenski. Une belle artillerie de bronze, fondue ſous la direction du chevalier de Tott, fut la proie des vainqueurs.

Les troupes Ottomanes, après ces dé-

faites, ſe livrèrent à la révolte & au bri-
1774. gandage. Le Grand Viſir étoit campé à Schumla. Ses troupes Européennes & Aſiatiques ſe maſſacroient mutuellement. Il ſe vit abandonné de la cavalerie qui formoit ſa garde. Roumiantſof diſpoſa les différentes diviſions de ſon armée avec tant d'art, que les Turcs perdirent toute communication avec leurs corps détachés, avec Andrinople, & avec leurs magaſins. Le Viſir ne pouvoit, ni ſubſiſter dans ſon camp, ni tenter une retraite, ni combattre avec quelque eſpérance de ſuccès. Il reçut la loi de Roumiantſof, qui lui impoſa la paix.

Les conditions n'en furent pas plus rigoureuſes que celles qui avoient été propoſées au congrés de Boukhareſt. La Ruſſie voulut rendre la paix plus ſolide, en n'abuſant pas de ſes avantages. Elle obtint la navigation libre ſur toutes les mers dominées par le Turc, & le paſſage des Dardanelles, avec tous les priviléges & toutes les immunités dont jouiſſent les nations les plus favoriſées de la Porte Ottomane. Elle ne conſerva de ſes conquêtes qu'Azof & Taganrok, & ſe fit promettre, en dédommagement des frais de la guerre, quatre millions de roubles qui n'ont point été payés. L'indépendance de la Crimée & des hordes qui en dépendent, fut une des clauſes du traité. Le Khan de ces Tatars n'eſt plus ſoumis,

envers le Padi-Chakh, qu'à l'hommage qu'il lui doit comme au chef de la religion muſulmane de la ſecte d'Omar. 1774.

La Ruſſie, preſque conſtamment victorieuſe, deſiroit peut-être encore plus ardemment la paix que ſon ennemi. Brillante au dehors, ſes maux étoient dans ſon ſein. La peſte avoit diminué la population dans pluſieurs de ſes provinces. Une horde entière de quatre cent mille Kalmouks, nourriſſoit des troupeaux innombrables dans les vaſtes déſerts qu'avoit contenus le Royaume d'Aſtrakhan. On irrita par des vexations, on effraya par des menaces, on rebuta par le mépris, ces hommes nés pour l'indépendance, & que leur vie ſimple & errante doit aſſurer de la liberté. Ils préparèrent en ſecret leur émigration, & ſe retirerent en 1771, à l'autre extrêmité de l'Aſie; dans la patrie de leurs ancêtres, & dans des ſolitudes qui ſont ſous la domination de la Chine. Cette déſertion priva les provinces voiſines d'un commerce abondant qui leur procuroit, en échange des grains qu'elles cultivoient, & des uſtenſiles de leurs fabriques, une grande quantité de bœufs, de moutons, de chevaux, de cuirs, & de ces pelleteries connues en Europe, ſous le nom de moutons de Kalmouks. Les plus pauvres de cette nation furent les ſeuls qui reſtèrent en Ruſſie.

Mais à cette déſertion & aux ravages

de la peſte, avoit ſuccédé la rebellion
1774. d'un miſérable qui dévaſtoit les plus belles provinces de l'Empire. Un Koſaque du Don, nommé Pougatchef, mis dans les fers à Kazan, avoit dit à des malheureux, tels que lui, qu'il étoit l'Empereur Pierre III. Auroit-on penſé qu'un barbare, ſans connoiſſances, ſans éducation, qui ne ſavoit que la langue ruſſe, telle qu'on la parle parmi les Koſaques, parviendroit à ſe faire paſſer pour un Prince que tant de monde avoit vu pendant un ſi grand nombre d'années, dont on connoiſſoit la figure, la voix, le geſte, qui s'exprimoit en ruſſe, en françois, en allemand, avec la même facilité, & qui avoit quelque teinture de pluſieurs arts agréables? Cependant Pougatchef, échappé de ſa chaîne, ſe vit à la tête d'un parti.

Il dut moins ce premier ſuccès au nom de Pierre III qu'il avoit uſurpé, quoiqu'il n'eût avec lui aucune reſſemblance, qu'à ſa haine pour la nobleſſe, & à la promeſſe qu'il faiſoit d'abolir la ſervitude. Sa troupe étoit compoſée de Koſaques des bords de l'Iaïk, de Bachkirs, de payſans fugitifs, de valets pareſſeux ou maltraités, de voleurs qui eſpéroient faire un riche butin ſous un chef puiſſant. Ce ſcélérat répandoit la déſolation dans les gouvernemens de Kazan & de Nijni-Novgorod, d'Aſtrakhan & d'Orenbourg.

Il ſe retiroit dans les déſerts, reparoiſſoit plus redoutable encore, & voyoit augmenter chaque jour le nombre de ſes complices. Il faiſoit le mal pour le plaiſir de le commettre, ſe plaiſoit autant à détruire qu'à piller, & faiſoit ſes délices des tourmens des nobles & des étrangers qui tomboient entre ſes mains. On eſt effrayé du nombre de ſes victimes, &, ſi l'on excepte Stenka Razin, l'hiſtoire ne fait mention d'aucun ſcélérat, dont l'ame ait eu la même atrocité. 1774.

La Cour envoya des troupes contre ce brigand. Il fut défait chaque fois qu'on put le combattre. Il s'enfuyoit quelquefois preſque ſeul; on croyoit la rebellion anéantie : & Pougatchef ſe remontroit avec de nouvelles forces.

La paix permit d'employer pour le détruire des efforts plus puiſſans. Défait encore entre Tſaritſin & Aſtrakhan, ayant tout perdu, & errant dans les déſerts, il conſervoit l'eſpérance, & ſe promettoit, dans ſa douleur, de faire reſſentir à la Ruſſie les maux que lui-même éprouvoit. Peut-être eût-il encore réparé ſa fortune, s'il n'avoit pas été trahi & livré par des Koſaques qui avoient tenu ſon parti. Il périt du ſupplice de la roue. Quelques-uns de ſes principaux complices furent punis de mort, dans des endroits où l'on crut cet exemple néceſſaire. Mais l'Impératrice, toujours clé-

mente, n'accorda que peu de ſang à la
1774. vengeance publique, & les rebelles diſperſés rentrèrent d'eux-mêmes dans le devoir.

La guerre de Turquie a détourné longtems notre attention des affaires de Pologne. Il eſt vraiſemblable que l'Impératrice de Ruſſie n'avoit pas formé d'abord le deſſein de démembrer ce Royaume. Elle ne penſoit alors qu'à établir ſon influence ſur la république. Elle s'étoit même engagée, par un écrit ſigné de ſa main, tant pour elle que pour ſes ſucceſſeurs, à ne former aucune prétention ſur la partie de la Pologne qui porte le nom de Ruſſie. Le Roi de Pruſſe avoit donné les mêmes aſſurances pour la Pruſſe Polonoiſe.

Les vues des ſouverains changèrent avec les conjonctures. La peſte fournit en 1770, un prétexte au Roi de Pruſſe & à l'Impératrice Reine, de faire défiler des troupes du côté de la Pologne, pour garantir leurs États de ce fléau. Les mouvemens, les progrès, la conduite de ces troupes purent bien inſpirer des ſoupçons. Mais ce fut ſeulement en 1772, que les Cours de Vienne & de Berlin manifeſtèrent leurs prétentions. Le Roi de Pruſſe donna, à la portion de la Pologne que ſes troupes avoient envahie, le nom de nouvelle Pruſſe. L'Impératrice Reine, & celle de Ruſſie, déclarèrent qu'elles

avoient réſolu de faire valoir leurs anciens droits ſur une partie de la Pologne.

Il ſe paſſa du tems avant que les trois Cours donnaſſent une connoiſſance préciſe des portions qu'elle réclamoient. Il paroît qu'elles mêmes n'avoient pas encore des réſolutions bien arrêtées. Enfin chaque couronne annonça ſes prétentions, & la Pologne, abandonnée des Puiſſances alliées & garantes de ſes droits, ne put que ſe ſoumettre. Le Roi, la Diète, rien n'oſa réſiſter, & la république, ravagée, enſanglantée depuis tant d'années, perdit en 1773 plus d'un tiers de ſes domaines, & ne put encore obtenir le repos au prix de tant de ſacrifices. Les provinces qui compoſent aujourd'hui les gouvernemens de Polotsk & de Mohilof, devinrent le partage de la Ruſſie. On a vu, par cette hiſtoire, que ſes anciens ſouverains étendoient bien plus loin encore leur domination ſur les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Pologne.

Des acquiſitions, des réunions, des conquêtes, ont ſouvent ſignalé le règne de ſouverains ordinaires : elles ſont le malheur des nations dépouillées, & quelquefois de celles qu'elles ſemblent enrichir. Ce ſont des réformes, des inſtitutions utiles qui marquent & caractériſent le règne de Catherine II.

Elle vit avec douleur, en montant ſur

le trône, que le ſénat & les colléges, ſurchargés par la multitude des affaires, & embarraſſés par la différence de leurs eſpèces, ne pouvoient, par le travail le plus aſſidu, les expédier qu'avec lenteur: elle plaignit ſes ſujets, qu'une longue attente d'un juſte arrêt faiſoit ſouvent encore plus ſouffrir, que n'auroit fait une prompte injuſtice. Elle chercha la cauſe du mal, la découvrit, & reconnut qu'une ſage répartition des affaires en ſeroit le remède. Elle diſtribua le ſénat & les colléges en divers départemens; &, dès-lors, la marche des affaires devint prompte & facile. Ne ſe confondant plus les unes avec les autres, elles ne ſe nuiſirent plus réciproquement, & l'œil des juges n'étant plus égaré par la diverſité & la diſſemblance des objets, ſe porta avec plus de ſûreté ſur ceux qui leur furent confiés. Ils virent plus promptement & virent mieux : ils expédièrent en même tems les affaires avec plus de célérité & plus de certitude: chacun d'eux ſuffit aiſément à ſon emploi, & les ſujets ceſſèrent de craindre encore plus la lenteur des juges, que les entrepriſes de l'iniquité.

Mais ſi le juge a l'ame baſſe & vénale, le citoyen qui l'implore gagneroit ſouvent plus en abandonnant ſes droits, qu'en payant le prix auquel on les lui fait acheter. Le ſouverain portera des loix

ſévères contre la vénalité des juges ; mais ceux-ci qui, par état, connoiſſent tous les ſubterfuges de la chicane, ſauront les éluder : ce ſera, entre le Prince & le dépoſitaire des loix, une guerre continuelle, dans laquelle le Prince ſera toujours vaincu. Catherine ſaiſit un moyen plus ſûr de rendre les juges inſenſibles à l'intérêt : ce fut de leur ôter le beſoin. Les appointemens qui leur avoient été aſſignés par ſes prédéceſſeurs excitoient en eux la cupidité, en les laiſſant dans l'infortune. Le Prince les payoit mal, ils ſe dédommageoient ſur le citoyen. Si l'Impératrice ne put leur donner à tous une ame noble & déſintéreſſée, elle leur ôta du moins, en leur accordant un ſort honnête, tous les moyens d'excuſer leur avidité. „ Juſ-
„ qu'à préſent, leur dit-elle, dans ſon
„ édit, la néceſſité même a pu vous don-
„ ner quelque penchant à l'intérêt : au-
„ jourd'hui la patrie paie elle-même
„ vos travaux, & ce qui pouvoit être
„ auparavant pardonnable, va devenir
„ un crime ".

Ce n'eſt pas aſſez de payer les travaux. Le citoyen qui ſe conſacre à ſa patrie, qui lui ſacrifie toutes les jouiſſances de la jeuneſſe & de l'âge de la force, ne doit pas craindre pour ſa vieilleſſe les cruelles atteintes du beſoin. Catherine a raſſuré les ſerviteurs de la patrie ſur les terreurs de l'avenir. Quand l'âge où les

infirmités auront en même tems diminué leurs forces & leurs beſoins, l'État promet d'accorder à leur repos la moitié des appointemens dont il avoit payé leurs ſervices.

Les barbares errans dans les déſerts les plus reculés de l'Empire, que leur pauvreté n'avoit pu ſouſtraire à la rapacité des collecteurs des tributs, échappèrent encore moins à la bienfaiſance de la ſouveraine. Ces nations paient leur impôt en pelleteries. Souvent ces malheureux, n'ayant pu ſe procurer la ſorte de pelleterie à laquelle ils étoient impoſés, en apportoient d'autres beaucoup plus précieuſes: mais les collecteurs les refuſoient, ſans doute pour ſe les faire livrer à eux-mêmes au prix le plus vil. L'Impératrice a fixé la ſomme à laquelle doit être eſtimé le tribut en nature, & a ordonné de recevoir, ou cette ſomme, ou telle pelleterie que ce fût qui eût la même valeur. Elle a fait établir des foires, où ces peuples, avant de payer le tribut, peuvent venir vendre ou échanger le produit de leur chaſſes. Enfin elle a ordonné de ne plus lever le tribut ſur chaque individu en particulier, mais ſur la horde entière qui l'enverroit au collecteur dans la ville la plus prochaine. C'eſt pour ces ſauvages ce que ſont pour nos compatriotes les adminiſtrations provinciales. Ces malheureux bénirent la

loi qui enchaînoit les mains rapaces des exacteurs, & vinrent, avec leurs enfans, ſe proſterner devant l'edit impérial. Quelle jouiſſance pour un ſouverain, d'avoir ſu forcer des hommes ſimples à cette ſorte d'idolâtrie.

A peu près dans le même tems, l'Impératrice conçut le projet le plus glorieux pour ſon règne, & le plus utile à ſes ſujets. Le code defectueux du Tſar Alexis, dont les diſpoſitions ne ſont point encore abrogées, quoique, depuis la mort de ce Prince tout ſoit changé dans l'Empire; les édits de ſes ſucceſſeurs, inſpirés par les circonſtances, & quelquefois par des intérêts paſſagers; voilà ce qui forme la légiſlation de la Ruſſie. Ces loix, multipliées ſur les mêmes objets, & ſouvent contradictoires, embarraſſent la juſtice, & favoriſent l'aſtuce de la chicane, qui aime à ſe perdre dans les routes obliques & ténébreuſes.

Catherine établit une commiſſion pour former un nouveau code. Toutes les provinces, & même les peuples barbares eurent ordre d'envoyer leurs députés: car les loix, devant engager tous les ſujets de l'Empire, devoient auſſi être diſcutées par eux-mêmes & recevoir d'eux leur ſanction. Les députés des Samoïèdes vinrent comme les autres. „ Donnez „ aux Ruſſes, dirent-ils, des loix pour „ les empêcher de nous faire du mal:

„ pour nous, nous n'en avons pas be-
„ soin". On rit de leur simplicité, il fal-
loit envier leur bonheur.

L'Impératrice publia en 1767 des inſ-
tructions pour la confection de ce code :
inſpirées à la fois par la juſtice & par l'hu-
manité, elles ſont un des beaux ouvra-
ges de ce ſiècle. Ceux-là en ont fait une
bien mauvaiſe critique, qui ont dit que
toutes les idées n'en appartenoient pas à
l'auteur. Il s'agiſſoit, non de dire des
choſes nouvelles, mais de ne rien omet-
tre d'utile.

Le manuſcrit original, écrit en fran-
çois, & preſque tout entier de la main de
l'Impératrice, eſt conſervé à la biblio-
thèque de l'académie des ſciences de Pé-
tersbourg.

Les travaux des commiſſaires furent
interrompus par la guerre de Turquie ;
&, depuis la paix, des obſtacles, moins
généralement connus, ont ſans doute
empêché de les reprendre.

Si Catherine n'a pas eu juſqu'ici la ſa-
tisfaction de publier un corps de loix ;
elle a rendu un ſervice plus grand en-
core à l'État, en laiſſant tomber la loi de
Pierre I, loi deſtructive, par laquelle la
nation s'obligeoit, par ferment, à recon-
noître pour héritier du trône celui qu'il
plairoit au ſouverain de choiſir. Cathe-
rine ne reçoit pas ce ferment funeſte, qui
devoit entraîner enfin la ruine de l'Em-

pire, & le tems fera de la ſucceſſion héréditaire au trône une loi fondamentale.

Mais il ne ſuffit pas de donner aux peuples des loix, ou de réformer celles qu'ils ont reçues. Malheur au citoyen qui n'eſt retenu que par les loix; car il trouvera ſouvent des moyens de les éluder, ou de ſe cacher à l'œil vigilant de leurs dépoſitaires. Il eſt d'ailleurs bien des fautes ſur leſquelles la loi ne ſauroit prononcer, ſans dégénérer en une odieuſe inquiſition. Une nation doit être ſurtout conduite par l'eſprit public & par les mœurs qui peuvent eux-mêmes être dirigés par l'éducation.

Auſſi Catherine a-t-elle donné une attention particulière à cette partie de l'adminiſtration; &, ce qui marque la grandeur de ſon génie, elle a fait concourir à la ſageſſe de ſes vues les vices mêmes d'une portion de ſes ſujets.

Ces triſtes fruits de l'égarement, de la foibleſſe ou de la débauche, ces enfans infortunés, que leurs pères déſavouoient, que leurs mères n'oſoient reconnoître, étoient abandonnés à la pitié publique & ſouvent à la mort. Également rejetés par la nature & par la loi, ils ont été adoptés par la ſouveraine. Aucun établiſſement de ce genre ne peut être comparé à la maiſon des enfans trouvés de Moskou. On y reçoit tous ceux qui y ſont préſentés, & qu'on y

apporte des différens dépôts de l'Empire. Leur nourriture eſt ſaine & abondante, leur vêtement eſt décent. Les ſoins les plus attentifs préſident à leurs premières années; ils redoublent encore, s'il eſt poſſible, pour leur éducation. On les forme, ſuivant leurs inclinations ou leurs diſpoſitions naturelles, à différens métiers, à différens arts. En leur donnant les talens auxquels ils devront un jour leur ſubſiſtance, on ne néglige pas de leur apprendre les arts agréables. L'exercice de la danſe entretient en eux la ſoupleſſe, y joint la grace du maintien: le récit des ouvrages dramatiques, l'habitude de les repréſenter publiquement ſur le théatre, leur donne une honnête aſſurance, & les forme à la bonne prononciation. Le terme de leur éducation expire, ils reçoivent le plus grand des bienfaits, la liberté. Rendus à la patrie, ils ne dépendent plus que des loix, &, en lui conſacrant les talens qu'elle leur a donnés, ils lui rendent encore plus qu'ils n'ont reçu d'elle.

Toutes les femmes enceintes peuvent ſe rendre en ſecret à la maiſon des enfans trouvés: elles y ſont bien ſoignées & délivrées de leur fruit; mais l'État exige de leur reconnoiſſance un tribut; celui de leurs enfans, dont il fera des citoyens bien élevés & libres.

L'académie des beaux arts, créée par

Éliſabeth, étoit une fondation trop foible pour la munificence de Catherine : elle a porté à deux cent cinquante le nombre des élèves, partagés en cinq âges différens. On ne les reçoit point après leur ſixième année, parce que plus tard il ſeroit trop difficile de détruire les premières impreſſions d'une éducation vicieuſe : leur eſprit, leur caractère, doivent n'avoir pris encore aucune forme, pour recevoir celle qu'on voudra leur donner. Confiés pendant trois ans à des gouvernantes, ils paſſent enſuite entre les mains des gouverneurs étrangers, & apprennent, à leur choix la peinture, la ſculpture, l'architecture, l'art de fondre les métaux ; ou de faire des inſtrumens de phyſique ou de mathématique, l'horlogerie & d'autres talens, pour leſquels on a ſoin d'entretenir d'habiles profeſſeurs. Mais le but de cet établiſſement eſt bien moins encore de former des artiſtes que des citoyens honnêtes. Les élèves ne peuvent rien recevoir de leur famille. Ils ont pour chaque âge un habit d'une couleur différente. Chaque élève en a deux, l'un pour les jours de travail, l'autre pour la parure, telle qu'elle convient à un bourgeois aiſé qui ne donne point dans le luxe. Leur éducation dure quinze ans : l'académie délivre à chacun d'eux un diplôme qui aſſure leur liberté. L'épée, qu'ils reçoivent en ſor-

tant, eſt un premier gage de la nobleſſe que pourra leur procurer un jour l'exercice de leurs talens.

Ceux à qui leurs progrès ont mérité les premiers prix, reçoivent pendant trois ans une penſion pour voyager dans les pays où les arts ſont les plus floriſſans.

Une maiſon vaſte & d'une conſtruction impoſante, que l'Impératrice Éliſabeth avoit fait élever pour elle-même, a été conſacrée par Catherine à l'éducation de deux cent cinquante demoiſelles nobles. La ſupérieure de cette communauté doit être au moins veuve d'un officier général : la plûpart des gouvernantes ſont des dames étrangères. Les demoiſelles ont des maîtres dans les principales langues de l'Europe, dans les ſciences qui conviennent à leur ſexe, & dans tous les arts d'agrément. Celles qui ſe diſtinguent le plus par leur conduite & par leurs progrès dans les études qui leur ſont preſcrites, reçoivent en ſortant le chiffre en or de la ſouveraine; marque d'honneur qu'elles portent toute leur vie attachée à leur côté.

Dans la même maiſon, mais dans un quartier ſéparé, eſt élevé le même nombre de jeunes filles tirées de la bourgeoiſie ou de la claſſe du peuple. Elles reçoivent en même tems l'éducation & l'aſſurance de la liberté.

L'Impératrice Anne avoit fondé en

1731 un corps de cadets, d'où ſont ſortis dans la ſuite d'excellens officiers & de grands généraux. Mais cet établiſſement ſembloit pencher vers ſa décadence, lorſque Catherine voulut le relever & lui donner un nouvel éclat. Sept cents gentilshommes, admis ſeulement dans leur ſixième année, y reçoivent une éducation ſolide à la fois & brillante. Pendant trois ans ils ſont remis aux ſoins des gouvernantes : les ſix années ſuivantes, ils obéiſſent à des gouverneurs : &, pendant les ſix dernières années, ils portent l'habit militaire, & ſont ſous les ordres des officiers. Rien n'eſt épargné pour leur entretien, ni pour leurs plaiſirs. Les langues & la plûpart des ſciences & des arts entrent dans leur éducation. Ils campent chaque année pendant une partie de la belle ſaiſon, & ſont alors ſoumis à toute la diſcipline militaire. Ils reçoivent, en ſortant, le rang de lieutenans, à moins que leur mauvaiſe conduite ne les faſſe rejeter dans un rang inférieur. Ceux qui ſe ſont le plus diſtingués, reçoivent pendant trois ans une penſion de ſix cents roubles, ou mille écus, pour voyager dans les pays étrangers.

On reçoit en même tems, dans chaque âge, ſeize enfans tirés de la bourgeoiſie ou de la claſſe du peuple. Élevés, nourris avec les gentilshommes, ils n'en ſont diſtingués que par la couleur de

l'habit, & ſont deſtinés, ſi leurs talens le permettent, à devenir des gouverneurs ou des maîtres. Cependant l'éducation qu'ils doivent à l'établiſſement ne les engage à rien; & ils peuvent, en ſortant, prendre le parti qui leur plaît davantage.

Les ſoins maternels de l'Impératrice ont été ſecondés dans toutes ces inſtitutions par le zèle du général Betski; c'eſt lui qui en a dreſſé le plan, dirigé la fondation, & que la ſouveraine en a déclaré le chef. Ce citoyen reſpectable a conſacré ſa fortune à la maiſon des enfans trouvés.

Les Grecs qui ont cherché en Ruſſie un aſyle contre l'oppreſſion & la vengeance de la Turquie, n'ont pas eu moins de part à la bienfaiſance de Catherine que ſes propres ſujets; elle a fondé un corps de cadets en faveur de leurs enfans. On y élève même de jeunes Grecs dont les parens ſont reſtés dans leur patrie.

Ce n'étoit pas aſſez pour la ſouveraine de veiller à l'éducation des enfans de ſon Empire: elle a voulu auſſi les prémunir contre un des plus grands périls dont leur vie fût menacée. La petite vérole naturelle exerce en Ruſſie de grands ravages: Catherine, auſſi courageuſe que bienfaiſante, a fait, ſur elle-même & ſur l'héritier de l'Empire, le premier eſſai de l'inoculation. La mémoire de ce jour

où elle a donné à ſes ſujets un ſi grand exemple, eſt célébrée par une fête annuelle. Les parens ont ceſſé de craindre pour leurs enfans le danger imaginaire d'une opération qu'avoit ſubie la ſouveraine. Cette Princeſſe a fondé une maiſon d'inoculation, où les enfans ſont traités avec le plus grand ſoin. L'inſertion de la petite vérole eſt devenue pour les mères de la Livonie une opération familière : vivant ordinairement à la campagne, elles n'ont pas beſoin d'implorer le ſecours d'un inoculateur. La petite vérole inſérée à le plus grand ſuccès dans la Ruſſie, où cette maladie naturelle eſt ſi ſouvent funeſte. J'ai vu trois fois inoculer les enfans nouvellement reçus au corps des cadets, à l'académie des arts & à la communauté des demoiſelles nobles ; &, ſur un ſi grand nombre de ſujets, aucun n'a éprouvé le plus léger accident. On m'a aſſuré que cette opération n'étoit pas moins heureuſe dans la maiſon des enfans trouvés de Moskou.

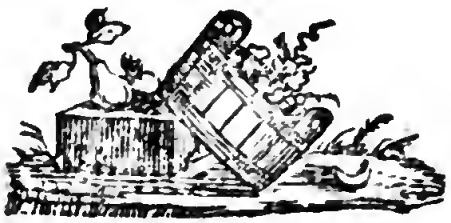
Attentive à procurer à la jeuneſſe une éducation qui promet à l'Etat des ſujets utiles & éclairés, l'Impératrice n'a pas négligé de récompenſer les cîtoyens qui l'ont ſervie. Elle a inſtitué l'ordre militaire de Saint-Georges, diſtribué en quatre claſſes, & les penſions qu'elle y a attachées raſſurent les officiers qui ont

mérité ce prix de leurs travaux contre les craintes de l'avenir.

Elle n'a pas même dédaigné d'honorer la valeur des ſoldats qui ſe ſont particulièrement diſtingués : elle a joint aux récompenſes pécuniaires dont elle a payé leurs ſervices, des médailles d'argent qu'ils portent à leur boutonnière. Par tout où ſe préſente le ſoldat décoré de ce ſigne de valeur, on reconnoît qu'il eſt un brave homme ; & qui d'entr'eux auroit l'ame aſſez baſſe pour démentir jamais cette honorable opinion ?

Il ſeroit trop long de détailler ici tout ce que l'Empire doit à Catherine II, de grand, de beau, d'utile : des villes relevées ſur leurs cendres, & qui doivent aux flammes qui les ont conſumées une magnificence qu'elles n'avoient jamais connue ; d'autres villes nouvellement fondées ; des colonies d'étrangers établies ſur les bords du Volga & dans d'autres parties de l'Empire, mais qui n'ont pas eu toutes un ſuccès également heureux, parce que l'œil de l'Impératrice ne peut tout éclairer ; le commerce rendu plus floriſſant par de nouvelles libertés & par l'abolition des monopoles ; la nation ſoulagée d'un grand nombre d'impôts ; la nature & l'homme étudiés dans la Sibérie chez les barbares par des ſages ; la capitale embellie ; une ſtatue équeſtre érigée à Pierre I ; les marbres de la Sibé-

rie & de la Grèce employés à la conſtruction de nouveaux palais & de nouveaux temples ; le fer ſoumis à des formes agréables pour orner un nouveau canal : tant d'autres ouvrages de ſon règne, moins préſens à ma mémoire. C'eſt à la poſtérité à célébrer dignement, & ſans crainte d'être accuſée d'adulation, le génie, les talens & les bienfaits de cette grande ſouveraine.



PROGRÈS DES RUSSES

DANS LA SIBÉRIE.

Muller. Fiſcher. NOUS avons vu les Ruſſes, à la fin du XVIe ſiècle, chaſſer Koutchoum de la Sibérie, le pourſuivre, pénétrer juſqu'à l'Ob, que nous appellons Obi, & étendre leurs découvertes du côté de l'Orient, juſqu'au centième degré de longitude. Ils avoient ſoumis les peuples errans entre l'Ob & l'Irtich : déjà ils avoient conſtruit Sourgout, ſur la rive ſeptentrionale de ce premier fleuve. Au nord, ils avoient bâti Bérézof, vers le ſoixante-quatrième dégré de latitude; & de là, ſoumettant au tribut les Samoïèdes & les Oſtiaks de l'Obdorie, ils avoient monté preſque juſqu'aux bouches de l'Ob. Ils étoient maîtres de tout le pays qu'avoit poſſédé le Prince Tatar, & s'étoient vengés ſur ce deſcendant de Tchinguis, des maux que leur avoit faits autrefois le petit fils de ce conquérant.

Les riches pelleteries de la Sibérie, excitèrent parmi les Ruſſes la même cupidité qu'avoit fait naître chez les Eſpagnols l'or du nouveau monde. Les ſolitudes les plus ſecrètes & les plus éloi-

gnées ne purent leur reſter inconnues : & ils fournirent à leur retour des lumières aux commandans des nouvelles villes. Ainſi l'intérêt hâtoit les progrès des découvertes.

Mais ſi les chaſſeurs firent un bien à la patrie en reculant ſes limites, ils lui firent en même tems un mal irréparable. Leur avidité inſatiable pourſuivit, avec une telle fureur, les animaux dont les dépouilles ſont une des richeſſes du Nord, qu'ils en détruiſirent les eſpèces entières dans des contrées où elles devoient être inépuiſables, ſi on leur eût fait la chaſſe avec quelque ſorte de modération.

La perte auroit été moins ruineuſe, ſi les chaſſeurs avoient commencé leurs recherches du côté du midi ; car les animaux effrayés ſe ſeroient refugiés vers le Nord, & y auroient été retenus par la barrière des mers : mais, comme on ſe jeta d'abord ſur les contrées ſeptentrionales, les animaux pourſuivis cherchèrent une retraite vers le midi, ſur les bords de l'Amour, & ſur les frontières de la Chine, où les Zibelines ne ſont pas à préſent moins communes que dans le diſtrict d'Iakoutsk. Ainſi, pour un intérêt paſſager, ces chaſſeurs, que les Ruſſes appeloient *Promychlény*, & que nous appellerons *Aventuriers*, procurèrent aux ſujets de la Chine une richeſſe dont ils privèrent leur patrie.

Ce furent eux qui apprirent aux Koſaques de Sourgout, qu'à l'orient de l'Obi vivoit une race d'Oſtiaks, qui manquoit d'armes & de courage. Une proie auſſi facile à ſaiſir ne fut pas négligée, & c'eſt pour la conſerver qu'en 1596 on éleva le fort de Narym.

On avoit entendu parler à quelques Tatars d'un peuple diapré. La curioſité engagea à rechercher cette nouvelle race d'hommes. Il ſe trouva enfin que ce n'étoit autre choſe que les Oſtiaks dépendans de Narym, qui portent des peliſſes de rennes de pluſieurs couleurs. C'eſt par la même raiſon que les Koriaks appellent diaprée une certaine race d'Ioukaguirs.

Chaque jour les découvertes s'étendoient d'avantage. L'abondance des zibelines attira les chaſſeurs ſur les rivages du Taz & du Pour : les Koſaques de Bérézof s'approchèrent des bords de la mer glaciale, & rendirent tributaires les Samoïèdes & les Oſtiaks, qui vivent entre l'Ob & l'Iéniſſei.

Il falloit, pour les contenir, fonder une nouvelle ville. Il eût été difficile de tranſporter par terre, à travers des forêts, & à deux cents lieues de Bérézof, les matériaux & les proviſions néceſſaires pour former cet établiſſement. On conſtruiſit, comme on put, à Bérézof, de ces mauvais bâtimens à voiles & à ra-

rames, dont les plus hardis navigateurs ne haſarderoient pas de ſe ſervir ſur les mers les plus paiſibles : mais ſur leſquels les habitans d'Arkangel oſoient paſſer, à travers les glaces, juſqu'à la Nouvelle-Zemble.

Ces bâtimens, qu'on appelle *kotchi*, ſont plats, & ont ordinairement douze toiſes de long. Souvent, au défaut de fer, on n'emploie, pour les conſtruire, que des chevilles de bois ; c'eſt auſſi de bois que l'on fait les ancres, &, pour leur donner plus de poids, on y attache des pierres. Des courroies de peaux de rennes tiennent ſouvent lieu de cables, & les voiles ſont faites de mêmes peaux. Des aventuriers ont franchi, ſur ces frêles bâtimens, des mers orageuſes & preſque toujours couvertes de glaçons.

Quand la flotte de Bérézof fut prête, le Prince Chakovski s'embarqua avec cent Koſaques. (en 1600) Il entra dans le golphe de l'Ob. Là il perdit une partie de ſes proviſions, & l'humidité gâta le reſte. Cependant il continua ſa route & doubla le large promontoire qui ſépare le golphe de l'Ob de celui du Taz, & qui s'étend juſqu'au ſoixante-neuvième degré de latitude. Il s'égara dans ces mers inconnues, & au lieu d'entrer dans le Taz, il s'engagea dans une autre rivière qu'on croit être le Pour.

Il s'apperçut bientôt de ſon erreur,

& fut obligé de débarquer pour continuer ſa route par terre. Des Samoïèdes le ſecoururent, & lui donnèrent des rennes pour traîner les proviſions & les bagages. Les hommes ſe ſervirent de ces longs patins, que les Ruſſes appellent Lyji, & dont ſe ſervent auſſi les Lapons. Ils furent bientôt attaqués par une autre troupe de Samoïèdes, qui volèrent le bagage, tuèrent trente Koſaques, & mirent le reſte en fuite. Enfin, l'année ſuivante, ce malheur fut réparé; & l'on bâtit, ſur la rive orientale du Taz, à cinquante lieues de ſon embouchure, une ville, qu'on nomma Mangazéia. Elle fut depuis tranſportée dans une iſle de l'Ob, devant l'embouchure du Touroukhan, ce qui lui fait auſſi donner le nom de Touroukhanks.

Au midi, ſur les bords du Tom qui ſe jette dans l'Ob, vers le cinquante-ſeptième degré de latitude, un Prince Tatar avoit à peu près trois cents ſujets ſous ſa domination. Il ſentit ſa foibleſſe, & alla lui-même à Moskou ſe donner au Tſar Boris Godounof, qui règnoit alors. Il promit d'aider les Ruſſes à ſoumettre ſes voiſins, & demanda qu'une fortereſſe fût élevée dans ſon petit empire. Telle eſt l'origine de la ville de Tomsk.

Les voiſins de ce Prince étoient les Télengoutes, la horde du Prince Binei,

les Kirguis, les Tchati & les Kouznetſi.

Les Télengoutes vivoient au couchant de l'Ob, à la manière des nations errantes. Ils ſe ſoumirent en 1609, changèrent leur genre de vie, & s'établirent aux environs de Tomsk.

La horde du Prince Binei étoit une peuplade de Kalmouks, qui, chaſſée du midi des Monts Altaï par les Moungals, s'étoit établie dans le déſert renfermé par l'Ob & l'Irtich.

Les Kirguis-Kaiſaki auroient volontiers reconnu la domination des Ruſſes, s'ils n'avoient pas été rebutés par les rapines des Voévodes. La femme d'un Prince Kirguis vint à Tomsk, envoyée par ſon époux. Elle étoit vêtue d'une riche peliſſe de martre zibeline, qui plût aux Voévodes: ils la lui arrachèrent. Le Prince Kirguis ſe vengea par le fer & le feu. On eut depuis des avantages ſur les Kirguis, on les réprima, ils furent repouſſés, & obligés de chercher d'autres retraites, mais ils ne furent jamais entièrement ſoumis.

Les Tchati avoient été ſous la domination de Koutchoum. On trouve encore, près de l'Ob, & dans les environs de Tomsk, quelques reſtes de cette nation.

Les Kouznetſi ont reçu ce nom des Ruſſes: il ſignifie forgerons. C'étoient des Tatars ſédentaires, adonnés aux tra-

vaux des forges. ſouvent inquiétés par les Kirguis, ils ſe rachetoient en eur donnant des armes & des uſtenſiles de fer. Ils furent ſoumis à la Ruſſie, ſe oulevèrent, furent de nouveau réprimés, ſecouèrent encore le joug, & firent & ſupportèrent beaucoup de maux. C'eſt contre eux qu'on éleva en 1618 la ville de Kouznetsk ſur la rive droite du Tom, devant l'embouchure de la Kondoma.

Pendant que la domination des Ruſſes s'étendoit au midi, les aventuriers en reculoient les barrières vers les régions boréales. Ceux de Mnagazeia conſtruiſirent des Kotchis ſur le Touroukhan, entrèrent dans l'Iéniſſei, & le deſcendirent juſqu'à ſon embouchure. On étoit déjà au mois d'Août, ſuivant le nouveau ſtyle; cependant ils ne purent mettre en mer que cinq ſemaines après, parce qu'un vent du Nord pouſſoit dans le golphe des glaçons, dont pluſieurs s'élevoient comme des montagnes, & avoient plus de trente toiſes d'épaiſſeur. Enfin un vent du midi rejeta ces glaces dans la haute mer. Les aventuriers, encouragés par l'intérêt, franchirent un golphe hériſſé d'écueils, entrèrent dans la mer Glaciale, pénétrèrent dans la Piaſſida, au delà du ſoixante-treizième dégré de latitude, & ſoumirent au tribut les Samoïèdes, habitans de ces rivages glacés. (1614).

La même cupidité faiſoit affronter aux habitans d'Arkhangel des dangers encore plus terribles. Sortis de la mer Blanche, ſur de fragiles Kotchi, ils ſuivoient les côtes de Pouſtozersk, franchiſſoient le détroit de Vaigat, remontoient une rivière que la couleur trouble de ſes eaux leur avoit fait appeler Moutnaïa, & tiroient ſur la terre leurs bâtimens pendant un chemin de quatre jours entiers: ils les remettoient à flot dans une autre rivière qu'ils nommoient Zéléna, à cauſe de la couleur verte de ſes eaux, entroient dans le golphe de l'Ob, pénétroient dans celui du Taz, & ſe rendoient à Mangazéia, où ils ſe croyoient payés de leurs travaux & de leurs périls, par les profits d'un commerce interlope. La ſévère interdiction de ce commerce à mis fin à ces navigations téméraires.

Cependant les Toungouſes, qui occupoient les deux rives de la Tounguska, furent indignés des progrès des Ruſſes, & des foibles obſtacles qu'avoient oppoſés à ce peuple de vainqueurs les nations qui vivoient entre l'Léniſſei & l'Ob. Ils ſe flattèrent d'abattre cette nouvelle Puiſſance, furent prévenus, & procurèrent aux armes des Ruſſes une nouvelle victoire. Une ſeconde tentative de leur part fut ſuivie d'une autre défaite. Les Ruſſes, inquiétés, demandèrent du ren-

fort : la ville d'Iéniſſeisk, le fort Makovski, furent élevés. Ces citadelles n'étoient que de bois ; mais elles étoient inexpugnables pour des peuples qui ne connoiſſoient d'autres armes que des fléches. Peu à peu leur audace, ſouvent abattue, fit place à la crainte : quelques-uns de leurs Princes ſe rendirent tributaires (*), & bientôt cet exemple fut généralement ſuivi. La plûpart des Toungouſes venoient apporter eux-mêmes leur tribut à Iéniſſeisk, vêtus de pelliſſes de martre zibeline, & leurs patins étoient doublés de ces riches fourrures.

Un Ataman de Koſaques, Maxime Perfirief, reçut en 1627 la commiſſion de ſoumette au tribut les Bouriates, qui vivoient au haut de la Toungouska : il entra le premier par cette rivière dans celle d'Ilim, fut arrêté par les cataractes, ſe rendit par terre juſques chez les Bouriates, & ne put les engager à ſe reconnoître tributaires. Le ſuccès de cette entrepriſe étoit réſervé à un certain Béketof, qui eut l'audace de franchir les cataractes & les écueils de l'Ilim, & revint à Iéniſſeisk chargé des tributs qu'il avoit levés.

On avoit trouvé de l'or entre les mains des Bouriates, on imagina qu'ils avoient

(*) En 1621.

des mines d'or dans leur pays. La cupidité ſe réveilla; un Voévode fut mis à la tête d'une nouvelle expédition dans ces contrés. On ne trouva point d'or; les Bouriates le recevoient par échange des Moungals, qui le tenoient eux-mêmes des Chinois. Mais, dans cette expédition, on pénétra juſqu'à la Léna (*).

On entendit parler alors des Iakoutes, peuple indépendant, & riche en troupeaux. On n'eut pas beſoin d'employer de grandes forces pour s'établir chez ces hommes paiſibles. Ils reçurent avec joie des étrangers, qui leur donnoient des uſtenſiles néceſſaires en échange du ſuperflu de leurs troupeaux & de leurs pelleteries. S'ils étoient ſatisfaits de ce commerce, jamais les Ruſſes n'en avoient fait un plus avantageux. Ils recevoient, pour un chauderon de cuivre, autant de peaux de zibelines qu'il pouvoit en contenir. Ce fut alors qu'ils poſèrent les premiers fondemens de la ville d'Iakoutsk

(*) La petite vérole, maladie endémique chez les Arabes étoit inconnue dans la Sibérie. Elle fut portée en 1631 dans la Zimovie de Tourinks; & de là, dans le diſtrict de Mangazéia. Les Oſtiaks, les Samoïèdes, en furent frappés pendant les rigueurs de l'hiver. Elle exerça des ravages affreux; elle ſe répandit dans la ſuite chez les Kalmouks, & juſques dans le Kamtchatka, emportant preſque la moitié de la population, & reparoiſſant avec la même fureur au bout de dix, douze, ou quinze années.

ſur la rive occidentale de la Léna, au 62e degré de latitude & au 147e degré 12 minutes de longitude (*).

Cette nouvelle découverte devoit exciter l'envie. Les Koſaques de Mangazéia la diſputèrent à ceux d'Iéniſſeisk. Il y eut entr'eux des combats, & les malheureux Iakoutes ne ſurent plus à qui ils devoient obéir. Bientôt on les irrita par la dureté avec laquelle on levoit ſur eux le tribut, & ce peuple ſi doux, réduit enfin au déſeſpoir, ne reſpira plus que la haine, la révolte & la vengeance: mais en voulant rompre ſes chaînes, il ne fit que les reſſerrer.

La curioſité intéreſſée des Ruſſes, piquée ſans ceſſe par de nouvelles découvertes, n'étoit jamais ſatisfaite. Un certain Bouza fut envoyé en 1636 d'Iéniſſeisk ſur la Léna pour reconnoître les rivières qui tombent dans la mer Glaciale, & rendre en paſſant de nouvelles nations tributaires. Il n'emmena que dix Koſaques, & fut renforcé ſur la route par une quarantaine d'aventuriers. Il deſcendit la Léna juſqu'à ſon embouchure occidentale, côtoya le rivage de la Mer, & entra dans l'Olének, au delà du 72e degré de latitude. Il trouva ſur les

(*) La ville d'Iakoutsk ne fut d'abord qu'un oſtrog ou fort de bois, conſtruit en 1632 par Béké-tof, capitaine de Koſaques.

bords de cette rivière une race de Tounguſes, paſſa l'hiver avec eux, en reçut un tribut, & au commencement du printems, avant la fonte des neiges, il regagna par terre la Léna, dont il apprit qu'il n'étoit éloigné que de vingt-cinq lieues.

Il conſtruiſit deux kotchi, ſe rembarqua, entra une ſeconde fois dans la mer Glaciale, & fit voile vers l'eſt juſqu'à l'Iana, remonta cette rivière, & trouva des Iakoutes qui lui payèrent un tribut.

Après les repos de l'hiver, il entreprit en 1639 un troiſième voyage: il conſtruiſit quatre kotchi ſur l'Iana, & entra par l'embouchure orientale de cette rivière dans un grand lac qui communique par un canal étroit à la mer Glaciale. La Tchendona ſe jette dans le lac. Ce fut à l'embouchure de cette rivière que Bouza rencontra le Chaman ou Pontife des Ioukaguirs. Ce prêtre barbare le conduiſit chez ſes compatriotes qui ſe rendirent tributaires.

Les deſirs des Koſaques augmentoient avec leurs ſuccès. En 1639, un Ivan Moskvitin pénétra juſqu'à la petite rivière d'Ouliia, qui tombe dans la mer d'Okhnotsk, au 160e degré de longitude. Cette nouvelle découverte préparoit celle du Kamtchatka.

Pendant qu'une troupe de Koſaques deſcendoit au midi juſqu'au Tſipir qui

tombe dans le Vitim, & entendoit parler pour la première fois des Daouri, d'autres reconnoiſſoient l'Indiguirka juſqu'à ſon embouchure dans la mer Glaciale, & mettoient tout le cours de ce fleuve ſous la domination de la Ruſſie (*).

Les Ruſſes, par leurs nouvelles acquiſitions, avoient pour voiſins, au Midi, différentes hordes du Kalmouks, de Tatars ſujets de pluſieurs Princes de la famille de Koutchoum, & les Moungals d'Altyn-Khan, ou de Khan doré, qui erroit ſur les bords du lac Oupſa & du Kemtchik, qui tombe dans l'Iéniſſei. Le titre de Khan doré avoit été donné à ce miſérable Prince par de pauvres Kirguis, frappés de quelques débris des richeſſes que ſes ancêtres avoient pillées dans l'Aſie. Je paſſe ſous ſilence les diſſentions, les guerres & les négociations des Ruſſes avec toutes ces hordes : ces détails pourroient faire ſeuls la matière d'un long ouvrage qui ne trouveroit pas de lecteurs.

Déjà les nouveaux dominateurs de la Sibérie avoient reconnu tout le cours de

(*) L'embouchure du Tſipir ou de la Tſipa, eſt vers le 54e degré de latitude, & le 130e trente minutes de longitude, & la bouche la plus occidentale de l'Indiguirka, eſt au delà du 17e degré de latitude, & vers le 162e de longitude.

l'Angara qui ſe jette dans la Tounguska : déjà ils avoient impoſé tribut à tous les Bouriates qui errent ſur ſes bords : il leur reſtoit encore à connoître les nations qui vivent ſur les rivages du lac Baikal, l'un des plus grands de l'Aſie. Son étendue a mérité que les Orientaux lui donnaſſent le nom de Mer, & une ancienne vénération y a fait ajouter le titre de ſacrée. Sa longueur du Couchant au Levant eſt de cent vingt-cinq de nos lieues, & ſa plus grande largeur eſt à peu près de ſix. Il fournit les eaux de l'Angara, & reçoit celles de la Sélenga, fleuve célèbre par les pélérinages des Indiens.

Ce n'étoit pas l'eſpérance d'impoſer à de nouvelles nations quelques tributs en pelleteries, qui excitoit les Ruſſes à ces recherches : ils croyoient que les montagnes qui entourent le Baikal renfermoient des mines d'or, & ils vouloient les découvrir. Les Koſaques, envoyés dans ces contrées, vers le milieu du dernier ſiècle, bâtirent un oſtrog ſur la Bargouzina ; mais ils ne rapportèrent d'autre or que celui qu'ils reçurent en préſent d'un Prince Moungal. C'eſt à ces premières tentatives que ſont dus les commencemens de la ville d'Irkoutsk, qui eſt devenue la ſeconde de la Sibérie. Elle eſt bâtie ſur la rive orientale de l'Angara, devant l'embouchure de l'Irkout.

Les rapports que firent à Iéniſſeik des Koſaques revenus des bords de la Bargouzina, échauffèrent l'eſprit pu Voévode, & l'engagèrent à ordonner des expéditions encore plus méridionales. Il en chargea Békétof, déjà connu par ſon intelligence: cet enfant Boïar, accompagné de cent Koſaques, gagna le lac Baikal, s'embarqua, parvint à l'embouchure de la Sélenga qui étoit déjà glacée, & y établit une Zimovie: c'eſt ainſi qu'on appelle les conſtructions où les collecteurs des tributs, les chaſſeurs, & les troupes envoyées à des découvertes, paſſent le tems de l'hiver.

Békétof ſe rembarqua au retour du printems, entra dans la Sélenga, enſuite dans le Khilok, & parvint au lac Irguen vers la fin de Septembre 1653. Ce lac & le lac Chakchas ont perdu, en moins d'un ſiècle, leur communication avec le Khilok, par le deſſéchement ſpontané de deux rivières. C'eſt ainſi que par tout abondent les preuves de la diminution des eaux.

La troupe de Békétof deſcendit vers l'Orient en ſuivant le cours de l'Ingoda & de la Chilka & conſtruiſit à l'embouchure de la Nertcha un foible oſtrog: il fit place depuis à la ville de Nertchinsk, devenue célèbre par le traité de paix qui y fut conclu entre la Chine & la Ruſſie. Ce fut là que Békétof paſ-

ſâ l'hiver; mais la diſette l'obligea d'abandonner l'oſtrog que lui même avoit conſtruit.

Les Ruſſes d'Iakoutsk étoient parvenus à peu près dans la même contrée par un autre chemin. C'étoit Pètre Golovin, Voévode d'Iakoutsk, qui avoit formé le projet de cette expédition. Il en chargea Poïarkof, lui donna cent trente hommes, un canon d'une demi-livre de balle, & d'abondantes munitions de guerre & de bouche.

Poïarkof partit en 1643, entra dans l'Aldan qui ſe jette dans la Léna à vingt lieues d'Iakoutsk, & remonta l'Outchour, qui a ſon embouchure dans l'Aldan. Il franchit avec beaucoup de peine le cataractes de la Gonoma; ſes bâtimens y furent arrêtés par les glaces, & il ſe vit obligé de conſtruire une zimovie pour paſſer l'hiver ſur les bords de cette rivière.

Mais il ne ſe livra pas au loiſir pendant la rigueur de la ſaiſon: il l'employa à reconnoître la contrée, & parvint juſqu'aux montagnes qui ſéparent aujourd'hui la Ruſſie de la Chine. On les prendroit pour les limites de deux mondes différens: d'un côté règne l'horreur des climats ſeptentrionaux; l'autre eſt orné de fleurs & produit des fruits délicieux.

Poïarkof franchit ces montagnes, entra de la Braenda dans la Séïa, & de cette rivière dans le fleuve Amour, qui,

connu ſous le nom d'Ingoda à ſa ſource, prend celui de Chilka lorſqu'il reçoit les eaux de l'Onon, & celui d'Amour après s'être enrichi de celles de l'Argoun. S'élevant vers le Nord, il fuit enſuite vers l'Orient, trace un quart de cercle pour chercher le Midi; & abandonnant enfin les belles ſolitudes qu'il a parcourues, il retourne au Septentrion & ſe jette dans la mer du Kamtchatka.

L'objet du voyage de Poïarkof étoit encore de découvrir des mines d'or. On lui avoit fait eſpérer qu'il en trouveroit dans le voiſinage des États de Lavkai, Prince des Daouri: on n'y trouvoit en effet que des campagnes cultivées, de riches moiſſons, les véritables biens que prodigue la terre aux peuples laborieux, & non ceux qu'elle cache dans ſon ſein.

Enfin Poïarkof, après avoir perdu plus de la moitié de ſon monde par la diſette & par les fatigues, deſcendit l'Amour juſqu'à ſon embouchure, recueillit de riches tributs des Doutchéry & des Guiliaki; & entra, au printems de l'année 1645, dans la mer du Kamtchatka: il revint dans la Sibérie par l'embouchure de l'Oùliia.

Les nouvelles de ces voyages mettoient en fermentation les eſprits des aventuriers: c'étoit à qui trouveroit la route la plus courte pour ſe rendre à l'Amour. L'un d'eux, nommé Khabarof,

offrit de ſoumettre à la Ruſſie les contrées nouvellement découvertes, & ne demanda ni gages ni munitions. Il vouloit armer à ſes frais cent cinquante aventuriers : à peine en trouva-t-il la moitié, & le Voévode d'Iakoutsk y joignit quelques Koſaques.

Khabarof entra de la Léna dans l'Olekma ; & ne put atteindre la première année qu'à l'embouchure du Touguir, qui s'y jette vers le 55e degré de latitude. Il remonta cette rivière, dans le mois de Février 1648, & gagna l'Amour par les montagnes qui le ſéparent des ſources du Touguir. Toujours perſuadé qu'on trouveroit des mines d'or chez le Prince Lavkai, il cherche la réſidence de ce petit ſouverain, & n'y trouve pas un ſeul homme. Il rencontre ſeulement, à peu de diſtance l'une de l'autre, cinq eſpèces de méchantes fortereſſes qui ſervoient de retraites à Lavkai & à ſes frères.

Khabarof s'étoit déjà établi dans le troiſième de ces forts, lorſqu'il vit approcher cinq hommes à cheval : c'étoit Lavkai lui-même avec ſes deux frères, ſon gendre & un valet. Ces Princes venoient ſavoir pourquoi les Ruſſes s'emparoient de leurs réſidences. On chercha, par le moyen des interprêtes, à tranquilliſer leurs eſprits, à leur faire entendre qu'on n'avoit d'autre objet que de trafiquer avec eux & de leur demander un

léger tribut, comme un hommage qu'ils rendroient à la puiſſance du Tſar. Les frères & le gendre ne paroiſſoient pas éloignés de ſe rendre tributaires; mais le Prince étoit incertain, tous retournèrent ſur leurs pas.

On vouloit, on eſpéroit diſſiper les craintes de Lavkai; mais on ne put parvenir à le joindre: on trouva ſeulement, dans la dernière fortereſſe qu'il avoit abandonnée, une vieille femme qui ſe dit ſœur de ce Prince. Elle raconta qu'elle avoit été priſonnière du Bogdoi. La réſidence de ce Prince étoit arroſée par les eaux du Naoun, qui, entrant dans le Chingal, va ſe perdre dans l'Amour. Ce Bogdoi étoit tributaire des Manjours, que nous appelons Mantchoux, & qui venoient de faire la conquête de la Chine. On peut obſerver, en paſſant, qu'on donne bien improprement à ce peuple le nom de Tartares-Mantchoux. Les Manjours n'ont dans leur langue aucune conformité avec celle des Tatars, & ſont de la même race que ces Toungouſes qui occupent uue ſi grande partie de la Sibérie.

Khabarof retourna dans la première fortereſſe qu'il avoit découverte, & qui étoit la mieux fortifiée. Il y trouva des foſſes remplies de bled; les campagnes voiſines promettoient de payer avec uſure les travaux des cultivateurs; & d'é-

paiſſes forêts ſervoient de retraite aux plus belles zibelines.

Un pays qui préparoit de ſi grands avantages méritoit d'être conſervé. Khabarof, accompagné d'une ſuite peu nombreuſe, alla ſolliciter du renfort à Iakoutsk; il n'obtint que vingt-un Koſaques, & engagea cent dix-ſept aventuriers à le ſuivre, bien foible ſecours pour la grandeur de l'entrepriſe. Pendant qu'il faiſoit ce voyage, les gens qu'il avoit laiſſés au delà de l'Amour recueilloient les tributs de différentes peuplades de Toungouſes.

De retour à Albazin, c'étoit le nom de la principale fortereſſe de Lavkai, il s'embarqua en 1649 avec tout ſon monde ſur l'Amour, & ſa petite flotte navigea vers l'Orient. Après deux jours de navigation, il trouva une ville des Daoures, détruite par les flammes, & le lendemain quelques cabanes abandonnées. Enfin il découvrit le ſoir trois fortereſſes réunies, que trois Princes alliés venoient de conſtruire d'un commun effort pour lui réſiſter. Ils avoient avec eux cinquante Chinois. Ils ſe crurent d'abord en état de s'oppoſer à la deſcente des Ruſſes: mais, à la première décharge, vingt Daoures tombèrent morts, le reſte ſe réfugia dans les fortereſſes, & les Chinois, paiſibles ſpectateurs, ſe retirèrent dans la plaine. Les Daoures refuſèrent de ſe rendre, &

la terre fut bientôt hériſſée des flèches qu'ils lançoient : mais les Ruſſes avoient trois petites pièces d'artillerie, & ils ne tardèrent pas à faire brèche au premier fort. Le lendemain ils ſe rendirent maîtres du ſecond, & les Daoures les plus courageux, réfugiés dans le troiſième, ſe firent maſſacrer plutôt que de ſe ſoumettre. Khabarof ne perdit que quatre hommes, & en tua ſix cent ſoixante. On trouva dans la place des grains & des beſtiaux, & le vainqueur paſſa ſix ſemaines dans ſa nouvelle conquête.

Les Chinois, qui n'avoient pas combattu, étoient envoyés par le Chamchakan ou ſouverain de la Chine, pour recevoir le tribut des Daoures. L'un de ces officiers, richement vêtu, vint faire une viſite aux Ruſſes dans leur nouvelle conquête. Sa politeſſe annonçoit des ſentimens pacifiques : il parla beaucoup ; mais on manquoit d'interprête, & il ne put ſe faire entendre,

Khabarof enfin ſe rembarqua, continuant toujours à deſcendre l'Amour, & ne trouva, pendant pluſieurs jours de navigation, que des places déſertes & des cabanes abandonnées. Enfin à une demi-journée au deſſus de l'embouchure de la Séia, on découvrit une ville qui paſſoit pour forte dans la contrée. Pluſieurs Princes y avoient mis en ſûreté leurs effets les plus précieux : c'étoit une

proie qu'ils avoient amaſſée avec ſoin pour les Ruſſes. Ces Princes, croyant l'ennemi encore éloigné, étoient ſortis de la ville & s'amuſoient à une partie de plaiſir dans un village voiſin. La ville fut eſcaladée, le village enveloppé, les Princes faits priſonniers, ils prêtèrent ſerment de fidélité, & promirent de payer un tribut. Deux d'entr'eux reſtèrent en ôtages, & les autres eurent la liberté de vivre dans leur village comme auparavant : car ces peuples, ennemis du ſéjour des villes & de la vie ſédentaire, ne ſe renferment dans des places que lorſqu'ils y ſont contraints par le danger.

Les Princes venoient ſouvent faire des viſites aux Ruſſes, & les invitoient à leur tour. Conſolés en apparence de leur infortune, ils ſembloient être devenus les amis de leurs vainqueurs : mais profitant, après trois ſemaines, de la confiance qu'ils avoient inſpirée, ils prirent la fuite pendant la nuit avec tout leur monde ; & l'un des deux Princes ôtages, ne pouvant s'accoutumer à la perte de ſa liberté, ſe donna lui-même la mort.

Les proviſions étoient reſtées dans le village, & les Daoures les avoient emportées avec eux : ainſi la diſette ne permettoit pas à Khabarof de paſſer l'hiver dans la fortereſſe, il y mit le feu & ſe rembarqua. Il navigea pendant pluſieurs jours entre les montagnes qui bordent

l'Amour des deux côtés, & parvint à l'embouchure du Chingal : il reconnut les Doutchéri & les Gogouli, peuples cultivateurs & bergers, & les Atchani qui ne vivent que de la pêche. Ce fut ſur le rivage habité par ces différentes peuplades, qu'il conſtruiſit un petit Fort de bois pour y paſſer l'hiver.

Il avoit reçu ordre de ménager les peuples, de s'attirer leur confiance, & de gagner leur amitié par ſa douceur : il les effraya par ſes menaces, les irrita par ſes vexations, les ſouleva par ſes cruautés. Il avoit envoyé cent hommes chercher des vivres; il n'en reſtoit guères que le même nombre auprès de lui. Les Doutchéri, les Atchani ſe réuniſſent au nombre de mille, entourent la petite place, & y mettent le feu. Déjà les barbares ſe croient vengés. Mais ſoixante & dix Ruſſes font une ſortie, les autres entretiennent ſur le rempart un feu aſſez vif de mouſqueterie & de leur petite artillerie : ils ſont victorieux, & n'ont perdu qu'un ſeul homme.

Khabarof, fait augmenter les fortifications de ſa petite citadelle, croit n'avoir plus rien à craindre de ſes timides ennemis, & paſſe l'hiver dans une parfaite ſécurité. Le 24 Mars, tout dormoit dans la place, lorſqu'au point du jour, parut une armée Chinoiſe, ou peut-être Moungale, qui s'annonça par un feu

d'artillerie & de mouſqueterie. Les Ruſſes ſe réveillèrent, ſurpris de ce bruit inaccoutumé ; eux qui, depuis ſi long tems, n'ont entendu d'autres armes à feu que celles dont eux-mêmes faiſoient uſage ; eux entourés des nations qui ne connoiſſoient d'autres armes que l'arc & les flèches. Déjà les Chinois entroient dans la place par la brèche ; mais ils vouloient prendre les Ruſſes vivans, & ce fut ce qui les perdit. Khabarof eut le tems de faire amener une pièce de canon devant la brèche, & les aſſiégeans foudroyés tombèrent ou ſe retirèrent en déſordre.

Les aſſiégés profitent de cet inſtant, font une ſortie, enlèvent aux Chinois deux pièces de canon, attaquent, renverſent, égorgent un gros d'ennemis armés de mouſquets ; &, mettant le ſabre à la main, ils n'ont que la peine de tailler le reſte en pièces. Ceux qui purent éviter la mort ſe retirèrent, & quelques-uns reſtèrent priſonniers.

Khabarof remonta l'Amour, pour ſe former une réſidence moins expoſée aux entrepriſes des Chinois, & où il pût recevoir plus aiſément des ſecours de la Sibérie. Il eut le bonheur de paſſer à pleines voiles devant l'embouchure du Chingal, où une armée de ſix mille Chinois, Manjours & Doutchéri attendoit les Ruſſes au paſſage. Mais ce bonheur fut ſuivi de pluſieurs infortunes.

Une partie de ſes Koſaques ſe livra à la déſertion ; une troupe qui venoit ſe joindre à lui s'égara ; un renfort conſidérable, que la Cour avoit ordonné de lui envoyer, ne fut pas expédié ; enfin les Daoures, de qui l'on comptoit arracher des ſubſiſtances, s'étoient retirés du haut de l'Amour, infeſté par les Ruſſes, & avoient emporté avec eux leurs richeſſes. Les gens de Khabarof aimoient mieux riſquer leur vie, prodiguer leur ſang, & braver les plus dures fatigues, que de travailler une terre fertile ; & ils manquoient de tout. Ils s'établirent ſur les bords de la Kamara, ſans prévoir comment ils y vivroient, & y bâtirent un oſtrog, qu'ils appelèrent Kamarskoi.

Un gentilhomme, nommé Zénovief, envoyé de la Cour, arrive avec peu de monde à cet oſtrog. Il apporte aux Koſaques des médailles d'or, récompenſe que le ſouverain accorde à leurs ſervices : mais il leur déplait, en voulant les ſoumettre à la diſcipline, & les appliquer à la culture des terres. Il falloit ſemer, recueillir, emmagaſiner des vivres pour un ſecours qui devoit arriver de Moskou. Mais les Koſaques auroient cru ſe dégrader, en travaillant pour d'autres, & vouloient même ne devoir qu'au brigandage leur propre ſubſiſtance.

Enfin Zénovief partit en 1653 pour Moskou, emmenant avec lui Khaba-

roſ que la Cour fit enfant boïar pour prix de ſes ſervices. Le Koſaque Stépanof fut chargé du commandement ſur les bords de l'Amour.

Il avoit tout au plus avec lui cinq cents hommes à Kamarskoi, lorſqu'au mois de Mars 1655, il y fut aſſiégé par une armée Chinoiſe de dix mille hommes, la plûpart armés de mouſquets, & trainant avec eux quinze pièces de canon. Les Koſaques avoient peu d'artillerie: mais ils avoient établi dans le corps de la place, une batterie élevée, ſur laquelle ils avoient placé du canon qu'ils pouvoient tourner aiſément pour faire feu de tous côtés.

Les Chinois taillèrent en pièces un parti qui oſa ſortir contre eux. Ils dreſſèrent trois batteries, les firent agir à la fois contre la place: foudroyée de toutes parts, on eût dit qu'elle alloit être réduite en cendres: elle ne fut pas même endommagée. Ils ſe déterminèrent enfin à donner l'aſſaut: il fut ordonné pour le commencement de la nuit; on ſe battit avec acharnement juſqu'au jour, & les Chinois furent repouſſés. Les aſſiégés profitèrent du trouble de l'ennemi, firent une ſortie, tuèrent beaucoup de monde & firent des priſonniers. Les Chinois n'oſèrent plus ſortir de leur camp, & levèrent enfin le ſiége: tant la nation la plus policée de l'Aſie le cède, dans l'art

de la guerre, aux moins disciplinés des Européens.

Mais la situation des vainqueurs étoit bien plus cruelle que celle des vaincus. Ceux-ci en furent quittes pour se retirer avec la honte de leur défaite: Stépanof risquoit de mourir de faim sur le théatre de sa victoire. On n'avoit pu déterminer ses Kosaques à prévenir le besoin par le travail, & ils commençoient à subir le supplice que leur paresse s'étoit préparé.

Cependant un ancien Voévode d'Iéniseisk, Pachkof fut chargé par ordre de la Cour d'une nouvelle expédition dans cette contrée. Il avoit reçu la commission de construire un ostrog sur l'Amour ou sur la Chilka. On ne lui donna que trois cents Kosaques; mais il parvint à rassembler près de six cents hommes. Ce fut lui qui, en 1658, éleva Nertchinsk, dans le pays arrosé par la Nertcha: L'ostrog qui avoit été déjà construit à peu près dans le même endroit n'existoit plus. Pachkof souffrit, dans sa nouvelle forteresse, une telle disette, que son monde fut obligé de manger des chevaux & des chiens, & de faire servir ensuite à leur nourriture les animaux qui inspirent le plus de dégoût.

Stépanof devoit être à ses ordres: il le mande, & envoie au devant de lui un détachement de trente hommes: il n'exis-

toit

toit plus. Il avoit entrepris avec cinq cents hommes une expédition vers le bas de l'Amour. Attaqué à l'embouchure du Chingal par quarante-ſept barques chinoiſes, abandonné d'une partie des ſiens qui prirent la fuite ou ſe rendirent ſans combat, enveloppé par les ennemis, trop foible pour leur réſiſter, trop brave pour ſe déclarer vaincu, il avoit reçu la mort les armes à la main, & tous ceux qui étoient reſtés auprès de lui avoient été tués ou faits priſonniers.

Pluſieurs années s'écoulèrent ſans que, ſur les bords de l'Amour, il ſe paſſât rien dont on ait conſervé le ſouvenir. Mais un crime donna lieu, en 1665, à un nouvel établiſſement au haut de ce fleuve.

Tchernigovski, Polonois au ſervice de Ruſſie, aſſaſſina le Voévode d'Ilimsk, &, pour éviter la peine due à ſon crime, il fuit avec quatre-vingt-quatre hommes ſur les bords de l'Amour, en perdit quinze, tués par les Toungouſes chez qui ils avoient exercé en paſſant le pillage, & arriva avec les reſtes ſur les cendres d'Albazin; car les Ruſſes avoient ſoin de mettre le feu aux fortereſſes qu'ils abandonnoient. Ses gens y bâtirent un foible oſtrog, lui donnèrent le nom qu'avoit porté le fort qui n'exiſtoit plus, & remirent ſous la dépendance de la Ruſſie les Toungouſes qui avoient ſecoué le joug. Tchernigovski rendoit un ſervice

à l'État: il obtint ſa grace & des gratifications pour lui & pour ſes complices, qui avoient été en même tems les compagnons de ſes travaux utiles à la patrie. Son nouvel établiſſement proſpéra. Des villages, des monaſtères s'élevèrent autour de la ville nouvelle: la contrée fut défendue par de nouveaux forts, & de nouvelles peuplades furent ſoumiſes au tribut.

Cependant les Chinois apprennent qu'Albazin eſt relevé, que les Ruſſes s'étendent dans le pays, que leurs forces s'accroiſſent en ſilence, & deviendront redoutables ſi on ne s'oppoſe pas à leur progrès. Ils font ſommer le commandant d'Albazin de rendre la place: ſur ſon refus, une armée vient en faire le ſiége: elle détruit en paſſant tous les forts conſtruits ſur la Séia, la Sélimba & le Tougour. L'artillerie chinoiſe conſiſtoit en plus de cent pièces de campagne & en cinquante gros canons. Les Chinois avoient appris des Jéſuites à fondre le canon avec plus d'art, à l'employer avec plus d'effet, à faire un uſage plus régulier des armes à feu. Les ſecours qu'attendoient les défenſeurs d'Albazin n'étoient pas même encore parvenus juſqu'à Nertchinsk. Dès le premier jour du ſiége, cent Ruſſes furent tués: les fortifications furent criblées de boulets; la poudre & le plomb manquoient aux aſſiégés: ils

obtinrent la permiſſion d'abandonner Albazin & de ſe retirer à Nertchinsk. Leurs vainqueurs les ſuivirent juſqu'à l'embouchure de l'Argoun.

Les Chinois réduiſirent en cendres la fortereſſe, le couvent, les villages. Mais le bled que les Ruſſes avoient enſemencé reſta ſur la terre : auſſi l'ennemi étoit à peine retiré, que les Ruſſes revinrent faire la moiſſon. Les dangers paſſés ſortirent de leur mémoire; ils ne furent plus ſenſibles qu'à la fertilité du ſol, à la beauté du climat, à la douce habitude de vivre dans un pays qu'ils avoient formé, & qui avoit ſi bien payé leurs travaux. Ils relèvent la place, la rendent plus forte que la première fois, lui donnent plus de beauté, plus d'étendue, & la rendent digne de porter le nom de ville.

Cette témérité ne pouvoit être heureuſe. Des partis de Chinois rodoient dans ces contrées : des Toungouſes venoient apporter leurs tributs dans Albazin, & alloient rendre compte aux ennemis de l'état de la place & des progrès des travaux. Cent-cinquante barques chinoiſes apportèrent devant Albazin quatre cent cinquante hommes & quarante pièces de canon : la cavalerie arriva en même tems, forte de trois mille hommes. Les aſſiégés n'étoient qu'au nombre de ſept cent trente-ſix, & ils ſe

défendirent juſqu'à l'hiver : ils étoient encore plus incommodés par le ſcorbut que par le feu par des ennemis.

La rigueur de la ſaiſon força les Chinois à changer le ſiége en blocus. Bientôt ils communiquèrent avec les Ruſſes comme avec un peuple ami, leur offrirent des médecins, & en reçurent des préſens. Enfin ils ſe retirèrent quand on eut la nouvelle certaine que des miniſtres venoient de Moskou règler avec les Plénipotentiaires de la Chine les limites des deux Empires. Nous avons parlé de ce traité dans la vie de Pierre I : nous avons vu que les Ruſſes abandonnèrent Albazin & tout le pays arroſé par l'Amour. La Gorbitſa, & une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la ſource de cette rivière juſqu'à l'Océan oriental, fut marquée pour la frontière de la Chine & de la Ruſſie.

DU KAMTCHATKA.

Muller. Krachéninnikof. Les Ruſſes, en s'avançant toujours dans la Sibérie, devoient enfin parvenir juſqu'au Kamtchatka, preſqu'isle auſſi grande que l'Angleterre & l'Écoſſe réunies, & qui forme, avec les pays des Tchouktchi, la borne la plus orientale de notre continent. Ils dûrent entendre

parler de cette contrée, dès le moment qu'ils rendirent tributaires les Koriaks qui habitoient vers le golphe de Pinjina. Ce n'eſt que ſur de ſemblables rapports qu'Izbrand-Ides en a pu faire mention dans ſon voyage de la Chine. On ignore quels ſont les Ruſſes qui y ſont entrés les premiers.

Mais on ſait que, vers le milieu du dernier ſiècle, un Fédot-Alexéief, embarqué dans la Kolyma, pour naviger ſur la mer Glaciale, fut jeté par la tempête ſur les côtes du Kamtchatka. C'eſt même de ſon nom que le Nikoul, qui ſe jette dans la Kamtchatka, rivière qui donne ſon nom à toute la preſqu'isle, eſt nommé par les Ruſſes Fédoticha. Fédot & ſes compagnons furent regardés par les habitans comme des dieux: mais leurs diſcordes prouvèrent bientôt qu'ils n'étoient que des hommes. Ces malheureux, rejetés loin de leur pays ſur une terre inconnue & ſauvage, & qui n'auroient dû penſer qu'à s'aider mutuellement, comme des frères, à ſupporter leurs infortunes, ſe querellèrent, ſe battirent: leur ſang coula; l'un d'eux fut tué; les Kamtchadales virent que ces étrangers n'étoient pas invulnérables & les maſſacrèrent. Lors de la première expédition du Kamtchatka, on voyoit encore ſur les bords du Nikoul les ruines des zimovies conſtruites par

Fédot & ſes compagnons.

Ce n'eſt qu'à l'année 1697 qu'on doit rapporter la véritable découverte du Kamtchatka, qui n'étoit encore connu que par des bruits vagues & incertains.

Un certain Atlaſſof, envoyé d'Iakoutsk ſur les bords de l'Anadyr, en qualité de commiſſaire, expédia l'un de ſes Koſaques, nommé Morosko, pour rendre tributaires les peuplades qu'il pourroit découvrir. Morosko, dans ſes courſes, parvint juſqu'à peu de diſtance de la Kamtchatka, revint en conquérant après avoir ſoumis une habitation de Kamtchadales, & rapporta quelques papiers qui parurent indéchiffrables: ils devoient être en langue japonoiſe, & ils avoient appartenu à de malheureux Japonois qui avoient échoué ſur les côtes du Kamtchatka.

Atlaſſof, ſur le rapport de Morosko, prit avec lui ſoixante hommes, entra dans le Kamtchatka, & rendit, par careſſes, par menaces, par violence, pluſieurs peuplades tributaires. Il partagea ſa troupe en deux corps, envoya l'un, aux ordres de Morosko, du côté de l'Océan oriental, conduiſit l'autre vers le Midi, en ſuivant la côte du golphe de Pinjina, ſe réunit ſur le Tiguil au corps commandé par Morosko, & alla conſtruire un oſtrog ſur le rivage de la Kamtchatka. Il retourna enfin à Iakoutsk,

chargé d'un riche tribut de pelleteries, alla lui-même à Moskou les préſenter à la Cour, & reçut, pour prix de ſes ſervices, le commandement des Koſaques d'Jakoutsk.

Il eut ordre de retourner au Kamtchatka : on lui aſſigna des troupes, de l'artillerie, des munitions. Mais, ſorti de Tobolsk, il ſe comporta en brigand, vola une barque marchande & fut mis en priſon. Ceux qui le remplacèrent étendirent dans le Kamtchatka la domination de la Ruſſie. Le nombre des commandans fut porté juſqu'à trois : l'un eut pour ſon département l'oſtrog ſupérieur de la Kamtchatka ; l'autre, l'oſtrog inférieur ; & le troiſième celui de la Bolchaïa-Réka, ou grande rivière. Les naturels dépendans de ce dernier département, indignés de la rigueur avec laquelle on levoit les tributs, ſe révoltèrent, mirent le feu à l'oſtrog & tuèrent tous les ſoldats.

Cependant Atlaſſof, ſorti de priſon en 1706, reprit toute ſon autorité. On lui avoit preſcrit la plus grande modération avec ſes gens & avec ſes naturels : mais il n'avoit pas encore gagné les bords de l'Anadyr, que déjà, par ſes violences, il s'étoit aliéné ſes propres Koſaques. Il réunit ſeul l'autorité qu'avoient partagée les trois commiſſaires ; mais, devenu chaque jour plus odieux, il perdit ſur

ſes Koſaques l'autorité dont il abuſoit, les vit ouvertement révoltés contre lui, & finit par être égorgé. Deux autres commiſſaires eurent le même ſort, & paroiſſent ne l'avoir pas moins mérité. Ils ne ſe contentoient pas de maltraiter les Koſaques; ils retenoient leur paie, & s'en faiſoient donner des quittances. Dans ces diſſentions des chefs & des troupes, on peut ſe repréſenter la cruelle ſituation des naturels du pays. Ils cherchoient à ſecouer le joug inſupportable qu'on leur impoſoit, dreſſoient des piéges aux Koſaques, en tuoient quelques-uns, & étoient eux-mêmes maſſacrés par centaines. Les aſſaſſins des commiſſaires furent brûlés par les Kamtchadales, qui les attirèrent dans une hutte, à laquelle ils mirent le feu. Telle étoit la haine qu'avoient excitée les Koſaques, que les ôtages qu'on leur avoit donnés, & qu'ils avoient chargés de chaînes, conſentirent de périr avec eux, joyeux d'expirer dans des tourmens que partageoient leurs ennemis.

Long-tems le Kamtchatka n'offrit qu'une ſuite de ſemblables horreurs: tyrannie des commiſſaires envers les Koſaques & les naturels; révoltes des Koſaques contre les commiſſaires, & des naturels contre les Koſaques; entrepriſes mutuelles les uns contre les autres; guerres ouvertes, embuches, perfidies,

maſſacres, toujours vengés par des maſſacres nouveaux.

On ne connoiſſoit encore d'autre route pour ſe rendre au Kamtchatka, que celle de l'Anadyr; route dangereuſe, infeſtée par les Ioukaguirs & les Koriaks. Ce fut un Koſaque, nommé Sokolof, envoyé d'Okhotsk en 1715, pour reconnoître quelques isles, qui traça la route qu'on ſuit aujourd'hui. On s'embarque au port d'Okhotskoi, on met le cap au Sud-Eſt, & l'on entre dans la Bolchaïa-Réka, qui ſe jette dans la mer au Sud-Oueſt du Kamtchatka.

La Ruſſie fut, en 1731, ſur le point de perdre cette acquiſition. Il auroit été, ſans doute, difficile d'y rentrer de nouveau: les naturels avoient appris, par un long commerce avec leurs ennemis, l'uſage des armes à feu, & ils ſe ſeroient tenus conſtamment ſur leurs gardes. L'inſtant que leur haine avoit choiſi pour éclater, ſembloit favorable à leur deſſein. Un grand nombre des Koſaques avoient été retirés de la preſqu'isle pour différentes expéditions, & un commiſſaire venoit de s'embarquer pour l'Anadyr, avec quelques troupes, à l'embouchure de la Kamtchatka. Il ne reſtoit enfin qu'un petit nombre de ſoldats ſans défiance.

Alors les Kamtchadales, long-tems ſoumis en apparence, ceſſent de diſſimu-

ler l'horreur qu'ils ont conçue pour leurs tyrans. Ils massacrent tous les Kosaques qu'ils peuvent rencontrer, volent à l'ostrog inférieur, y mettent le feu, tuent les Russes à mesure qu'ils sortent des flammes, & prennent tous les effets qu'ils peuvent sauver de l'incendie. Fiers de leur victoire, ils se parent de tout ce qui leur tombe sous la main: les uns revêtent les habits d'officiers, d'autres des robes de femmes, quelques-uns des habits de moines, quelques autres des ornemens sacerdotaux: plusieurs avoient à la fois des jupes de femmes, des vestes de soldats & des coëffures de moines.

Mais cette joie fut de courte durée. Une tempête fit rentrer le vaisseau dans le port: les troupes qui le montoient secoururent les Kosaques qui n'avoient pas succombé: les canons furent tirés du navire & pointés contre les rébelles. Vainqueurs près d'un ostrog, les Russes coururent au secours des deux autres: les Kamtchadales payèrent leur entreprise par des flots de leur sang, & furent enfin obligés de tendre de nouveau la tête au joug.

Les chefs de la sédition furent punis de mort, & montrèrent, au milieu des tortures, une fermeté inébranlable. Quels que fussent les tourmens qu'on leur faisoit souffrir, ils ne jetoient qu'un premier cri, gardoient ensuite un silence

obſtiné, & l'on eût cru qu'ils étoient inſenſibles.

La domination des Ruſſes, devenue plus douce, eſt à préſent ſolidement établie dans le Kamtchatka. Les commandans ſont mieux choiſis, chaque naturel n'eſt ſoumis qu'au tribut léger d'une ſeule peau, & les différentes peuplades ont pour juges leurs propres chefs. L'habitude de vivre avec les Ruſſes, leur en a fait adopter les mœurs: leurs enfans ſont élevés dans des écoles fondépar le gouvernement; & le Chriſtianiſme, qu'ils ont preſque tous embraſſé, les unit à leurs vainqueurs.

NAVIGATIONS ET DÉCOUVERTES DES RUSSES,

DANS LA MER GLACIALE ET L'OCÉAN ORIENTAL.

Voyages de la mer Glaciale.

ON ne peut aſſigner le tems où les Ruſſes voiſins de la mer Glaciale, s'embarquèrent ſur cette mer pour aller à la chaſſe aux ours blancs, juſques dans la nouvelle Zemle, & pour y prendre de ces morjets ou vaches-marines, dont l'ivoire n'eſt guères moins recherché que celui des éléphans. Nous avons vu les Ruſſes d'Arkhangel, excités par l'intérêt du commerce de la mer Blanche, & pénétrer à travers mille dangers, dans les golphes de l'Ob, & du Taz; tantôt navigeant au milieu des glaçons, tantôt traînant, pendant pluſieurs jours, leurs vaiſſeaux ſur la terre. Enfin nous avons

vu qu'en 1636 des hommes, partis d'Iakoutsk, avoient ſucceſſivement reconnu l'Iana, l'Indiguirka, l'Alazéia, & la Kolyma, que d'autres appellent Kovyma.

Ces premiers progrès inſpirèrent le deſir & l'eſpérance de faire des découvertes encore plus orientales. Un certain Ignatief, natif de Mézen, dans le gouvernement d'Arkhangel, partit de la Kolyma en 1646, &, faiſant voile vers l'Eſt, trouva un paſſage libre entre les côtes & les glaces dont la mer étoit couverte. Après quarante-huit heures de navigation, il entra dans une anſe bordée de rochers, & trafiqua avec les Tchouktchi, mais ſans haſarder aucune communication familière avec eux. Les Ruſſes expoſoient leurs marchandiſes ſur le rivage, & les Tchouktchi mettoient à la place des dents de chevaux marins, brutes ou travaillées. La défiance réciproque ne permit pas aux deux nations de négocier avec plus d'intimité. On ſe rapprochoit par intérêt, on ſe fuyoit par une juſte crainte. D'ailleurs on manquoit d'interprètes, & Ignatief, content de ſa première découverte, ne tarda pas à retourner à Kolymskoi. Muller.

L'année ſuivante, un certain Fédot Alexéïef, commis d'un marchand de Moskou, ſe mit à la tête d'une nouvelle entrepriſe. On joignit aux gens qu'il avoit raſſemblés le Koſaque Déchnef,

chargé de veiller aux intérêts de la Couronne. Quatre kotches deſcendirent enſemble la Kolyma : on avoit entendu parler de l'Anadyr , on ſe propoſoit d'en trouver l'embouchure ; & l'on ſe promettoit de la découvrir dans la mer glaciale. C'étoit une erreur ; mais dans tous les genres, on n'eſt guères parvenu que par le chemin de l'erreur à la découverte de la vérité.

Tout le premier été fut perdu : les glaces ne laiſſèrent aucun paſſage libre. Ce retard procura de nouveaux compagnons à l'entrepriſe projetée & ſept kotches ſe trouvèrent prêts en 1648, au retour de la belle ſaiſon. Chacune avoit à peu près trente hommes d'équipage. Tant d'hommes, unis par la même cupidité, devoient bientôt être diviſés par elle. Avant le départ, la diſcorde ſe mit entre Déchnef & Ankoudinof, autre chef de Koſaques.

On mit à la voile le 20 Juin. Il eſt malheureux qu'il n'exiſte aucun détail de cette navigation. On ignore les obſtacles que les navigateurs purent avoir à ſurmonter ; on ne ſait pas ſi la mer fut entièrement libre de glaçons : Déchnef, dans ſa relation envoyée à Jakoutsk, ſe contente de dire que la mer n'eſt pas tous les ans auſſi praticable qu'ils eurent le bonheur de la trouver. On parvint à la pointe des Tchouktchi, devant laquelle

ſont deux isles peuplées d'hommes de la même nation, qui ſe percent les lèvres pour y paſſer des morceaux de dents de cheval marin. Ces deux isles ne ſe trouvent, ni ſur la carte de Muller, ni ſur la dernière carte générale de l'Empire de Ruſſie, à moins que ce ne ſoient celles qui reſſerrent l'entrée du golphe de Tchaoun.

Des ſept kotches qui partirent de Kolymskoi, il en eſt quatre dont on ignore le ſort. Celle d'Ankoudinof fit naufrage, en côtoyant la pointe des Tchouktchi, & l'équipage fut réparti ſur les bâtimens de Déchnef & d'Alexéief. On mit à terre une ſeconde fois; on eut à combattre contre les Tchouktchi; Alexéief fut bleſſé: on remit à la voile & les deux kotches ſe perdirent de vue. On ſut long-tems après que Fédot Alexéief avoit été jeté dans le Kamtchatka, où il finit miſérablement ſes jours.

Déchnef lutta long-tems contre les vents & les tempêtes: il fit enfin naufrage au mois d'Octobre, &, autant que peuvent l'indiquer les circonſtances, il fut jeté ſur la côte des Koriaks, au nord de la preſqu'isle du Kamtchatka, & aux environs de la rivière d'Oloutora.

Il ne lui reſtoit que vingt-cinq hommes. Il erra dans ces pays affreux, pendant les trois mois les plus rigoureux de

l'année, ſous un climat glacé, cherchant toujours l'Anadyr, & ne ſachant où il devoit le chercher. Sa courſe incertaine le conduiſit enfin à l'embouchure de ce fleuve, dans une contrée montagneuſe & déſerte, & dépouillée de forêts & dénuée par conſéquent de gibier. Placé ſur les bords d'un grand fleuve & près des côtes de la mer, il n'avoit pas d'inſtrumens pour la pêche. Douze hommes de la troupe allèrent découvrir l'intérieur du pays, errèrent pendant vingt jours entiers, ſans rencontrer un ſeul homme, & retournèrent enfin ſur leurs pas, ne rapportant que le déſeſpoir dont leur cœur étoit déchiré. Quelques-uns rejoignirent le gros de la troupe: les autres périrent en chemin, de froid, de faim, de miſère, de chagrin & de fatigue.

Déchnef, au retour de l'été, s'embarqua ſur l'Anadyr, remonta ce fleuve, trouva enfin les Anaouli, en tira quelques ſecours & les engagea même à payer un tribut. Cette peuplade étoit peu nombreuſe. Elle ne put bien comprendre comment elle devoit être ſujette d'une domination qui lui étoit inconnue, fit quelques efforts pour conſerver ſa liberté, fut traitée de rébelle & bientôt exterminée.

Déchnef, obligé de vivre dans le pays ſauvage où il ſe trouvoit jeté, fonda l'Oſtrog Anadyrskoi. Il ne voyoit aucun

moyen, ni de retourner en Sibérie, ni d'y faire parvenir de ſes nouvelles. Perdu, loin de ſa patrie avec quelques compagnons de ſa miſère, oublié du reſte des vivans, ou compté par eux au nombre des morts, il ne lui reſtoit plus que cette vague eſpérance, dernière conſolation des malheureux. Elle ne fut pas décue. Des découvertes réelles, qui ſuccédèrent à de trompeuſes recherches, lui amenèrent enfin des compagnons & des ſecours.

Un Mikaïl Stadoukhin, qui avoit bâti en 1644 l'Oſtrog inférieur de la Kolyma, étoit retourné l'année ſuivante à Jakoutsk. Une femme lui avoit rapporté que, dans la Mer Glaciale, ſe trouve une grande isle qui s'étend depuis l'Iana juſques devant l'embouchure de la Kolyma, & qu'on pouvoit même l'appercevoir du continent: elle avoit ajouté que les Tchouktchi y paſſoient en hiver ſur la mer glacée, dans des traineaux tirés par des rennes. Il avoit auſſi entendu parler de la Povitcha, grande rivière qui ſe jette dans la Mer Glaciale, à trois ou quatre journées de navigation de la Kolyma. Il avoit écouté ces diſcours avec confiance, les répétoit avec enthouſiaſme, & ils étoient reçus avec une avide crédulité.

On n'eut pas de repos qu'on n'eût fait les découvertes que ces rapports indiquoient. Stadoukhin fut renvoyé; en

1647, à Kolymskoi, avec ordre de chercher l'isle de la Mer Glaciale, l'embouchure de la Povitcha, & sur-tout de rendre les peuples tributaires.

Il ne put s'embarquer que dans l'été de 1649. Un second bâtiment qu'il avoit avec lui, fit naufrage: lui-même navigea pendant sept jours sans trouver d'isle ni de rivière. Il prit terre, & ne put recevoir aucune instruction. Les habitans ne connoissoient pas de grande rivière dans toute la contrée. Il fut obligé de se rembarquer & de retourner à Kolymskoi, rapportant, pour tout fruit de son expédition, des dents de chevaux marins qu'il avoit ramassées sur la côte du continent.

On apprit dans ce tems-là même que la rivière Povitcha, dont on cherchoit l'embouchure dans la Mer Glaciale, se jetoit en effet dans l'Océan, & n'étoit autre que l'Anadyr. On sut aussi que, sans aller le chercher par mer, en doublant la pointe des Tchouktchi, on pouvoit y parvenir par un chemin de terre bien plus court. On dut ces connoissances à une course que firent en 1650, des Kosaques de Kolymskoi, en remontant la rivière d'Anoui.

Une troupe de Kosaques & d'Aventuriers, sous la conduite de Motora, fut chargée d'aller s'emparer de l'Anadyr, & de soumettre au tribut les peuples qui

habitent ſes bords. Ce fut cette troupe qui rencontra Déchnef, & c'eſt lui qui après la mort de Motora, deſcendit le fleuve juſqu'à ſon embouchure. Ainſi cet homme, qui n'auroit dû attendre qu'une mort ignorée, dans un déſert encore inconnu, eut le bonheur de revoir ſa patrie, après lui avoir rendu de nouveaux ſervices.

La curioſité que les diſcours de Stadoukhin avoient excitée en Sibérie, étoit ſatisfaite en un point, puiſque l'Anadyr, qu'il avoit appelé Povitcha, étoit enfin bien connu. Mais on ne pouvoit renoncer à découvrir l'isle de la Mer Glaciale. Une réflexion bien ſimple ſembloit en détruire l'exiſtence: c'eſt que, dans aucun des voyages qu'on avoit faits entre la Léna & la Kolyma, on ne l'avoit apperçue, quoique pluſieurs bâtimens, obligés par les vents ou par les glaçons à prendre le large, euſſent navigé ſur les endroits mêmes où l'on prétendoit la devoir trouver.

Si cette terre avoit exiſté, elle auroit été découverte par André Goréloi, qui avoit été envoyé, en 1650, d'Iakoutsk à l'Indiguirka, pour y rendre les peuples tributaires. Parti au mois de Juin, il apperçut le dernier Août l'embouchure de la Khorma. Mais, lorſqu'il ſe croyoit près d'y entrer, il fut ſurpris par les glaces. Peu éloigné du continent, il pouvoit

le gagner à pied : mais le dégel ſurvint ; &, pendant ſix jours, le vaiſſeau fut emporté toujours au nord par le vent. Une ſeconde gelée l'arrêta de nouveau. Goréloi fut obligé d'abandonner le bâtiment, qui fut bientôt mis en pièces ; &, marchant ſur la mer glacée, tirant avec lui ce qu'il avoit pu ſauver, il ne gagna la terre qu'après quinze jours entiers de fatigue & de ſouffrances. Il parvint enfin ſur des traineaux à l'embouchure de l'Indiguirka, pour y éprouver toutes les horreurs de la famine. Dans le long trajet qu'il avoit fait, par mer, & toujours du ſud au nord, il n'avoit rencontré aucune isle ; & il auroit dû être arrêté par celle qu'on avoit indiquée à Stadoukhin, ſi, du moins, elle avoit eu l'étendue qu'on lui ſuppoſoit.

Les relations de pluſieurs autres voyages dépoſoient également contre l'exiſtence de cette isle : mais les bruits courans l'emportoient ſur toutes ces probabilités, & l'on fondoit, ſur cette nouvelle découverte, des eſpérances trop agréables, pour vouloir y renoncer.

Elles furent encore ranimées par de nouveaux rapports. On reçut, en 1710, à Jakoutsk, les dépoſitions de pluſieurs Koſaques, dont les uns avoient apperçu l'isle de loin par un beau tems, & dont les autres en avoient entendu parler. Je ne voudrois pas les taxer abſolument de

menſonge ; ils diſoient peut-être la vérité ; mais on ſe trompoit en exagérant l'importance de l'objet. Je crois bien qu'ils avoient apperçu le grouppe des isles aux ours, ſituées au nord-oueſt de l'embouchure de la Kolyma; mais on vouloit qu'il fût queſtion d'une ſeule isle très-conſidérable.

Dès lors le gouverneur de Sibérie donna des ordres exprès de faire, non-ſeulement la recherche de cette isle, mais encore de celles qui pouvoient border le Kamtchatka. Un Koſaque, nommé Vaguin, fut employé le premier à cette entrepriſe par le Voévode d'Iakoutsk. Il partit, avec onze autres Koſaques, au mois de Mai 1712, de la Zimovie qui étoit à l'embouchure de l'Iana. Il ne s'embarqua pas : il avoit pour voitures des narty ; c'eſt le nom qu'on donne à des traîneaux tirés par des chiens. Il ſuivit la côte juſqu'à Sviatoi-noſs, ou cap ſacré, traverſa la mer glacée ſur les mêmes voitures, en tirant vers le nord, & parvint à une isle déſerte, dont on pouvoit faire le tour en neuf jours. C'étoit apparemment l'isle de Saint-Diomède. On appercevoit de cette isle une autre terre plus ſeptentrionale. Ce doit être une terre montueuſe, dont on connoît ſeulement une partie de la côte méridionale, & qui eſt indiquée ſur la nouvelle carte de Ruſſie, au couchant de l'isle de Saint-Diomè-

de. Les proviſions commençoient à manquer ; on craignoit la fonte, ou du moins la diviſion des glaces, & Vaguin regagna la terre ferme, entre le Sviatoi-noſs & la rivière de Khroma.

La troupe éprouva alors la plus cruelle diſette. Elle fut obligée de manger d'abord les chiens qui l'avoient amenée, & de chercher enſuite des rats pour s'en nourrir. Dans leur déſeſpoir, les compagnons de Vaguin l'aſſaſſinèrent, ainſi que Permakof, leur guide.

C'eſt de la bouche de ces aſſaſſins qu'on a tiré les détails que nous venons de rapporter. Mais quand il furent de retour à la Zimovie de l'Iana, ils ne parlèrent d'abord d'aucune découverte. Ils racontèrent même qu'ils n'avoient marché ſur la mer que pendant une demi-journée, en partant du Sviatoi-noſs ; que des tourbillons d'une neige ſubtile, élevée par des vents impétueux, les avoient forcés à ſe tenir cachés pendant ſept jours entre des glaçons; qu'égarés enſuite, ils avoient erré douze jours ſur la glace, avant de pouvoir atteindre le continent.

Mais enfin leur crime fut découvert par la bouche de l'un des complices : ils furent arrêtés, & ce fut alors ſeulement qu'ils commencèrent à parler de leurs découvertes. Cependant leur premier ſilence ne ſuffit pas pour faire révoquer en doute leur dernière déclaration. Ils

peuvent avoir caché d'abord la vérité, dans la crainte qu'on ne leur ordonnât de recommencer encore un voyage auſſi fatigant.

Stadoukhin, le même qui, le premier, avoit parlé de l'isle de la Mer Glaciale, fut chargé de la chercher encore. Il partit de la Kolyma, ſur un de ces bâtimens qu'on nomme *chitiki*. Ce ſont des eſpèces de barques dont les planches ſont jointes entr'elles, &, en quelque ſorte, couſues par des courroies. C'eſt ce qui leur a fait donner leur nom, tiré d'un verbe ruſſe, qui ſignifie *coudre*. Le fond de ces barques eſt plat, & elles ne ſont guères propres qu'à naviger ſur des rivières. Elles valent beaucoup moins que les kotches, qu'on avoit abandonnées.

Stadoukhin ne trouva point d'isles : il n'apperçut qu'une pointe qui s'avance de la terre ferme vers l'eſt, & que des glaces éternelles rendent inacceſſible. Pouſſé par un vent de mer très-violent, il eut bien de la peine à ſe ſauver.

On ordonna encore, en 1714, deux autres voyages pour le même objet. Les chefs ſe nommoient Markof & Kouſſakof. Le premier devoit partir de l'Iana, & l'autre de la Kolyma. On ne ſait rien du voyage de Kouſſakof. Markof déclara qu'on ne pouvoit naviger ſur la Mer Sacrée,(*)parce qu'elle eſt conſtamment gla-

(*) La mer ſacrée eſt un grand golphe de la mer

cée dans toutes les saisons. Il partit de l'embouchure de l'Iana, avec neuf hommes, sur des nates traînées par des chiens. Il courut droit au nord pendant sept jours, aussi vîte que ses chiens purent le tirer, & fut arrêté enfin par des glaçons énormes, qui s'élevoient comme une chaîne de montagnes. Quelques-uns ont soixante pieds au dessus du niveau de la mer. Il gravit au sommet du glaçon le plus élevé, n'apperçut que des glaces, & ne découvrit aucune apparence de terre. Il fut obligé, au retour, de tuer plusieurs de ses chiens pour nourrir ceux qu'il vouloit se réserver.

Il sembla, pendant les neuf années suivantes, que la curiosité se fût ralentie: mais elle fut réveillée, en 1723, par un enfant-boïar d'Iakoutsk, nommé Amossof. Il rappela la vieille tradition de l'isle de la mer glaciale, & offrit d'aller lui-même en faire la découverte. Il se rendit à Kolymskoi avec une troupe de Kosaques: il alloit sortir du fleuve dans les derniers jours de Juillet 1724; mais, quoiqu'on fût au cœur de l'été, il fut arrêté par les glaces flottantes qui bouchoient le passage.

---

glaciale, au fond duquel se trouve l'embouchure de l'Iana. Il est terminé au nord-est par la pointe qu'on appelle *sviatoi-noss*, ce qui signifie en françois cap sacré.

On

On croiroit qu'il auroit dû être rebuté : mais ſes eſpérances furent au contraire ranimées par le récit d'un aventurier, nommé Villaguin.

A l'oueſt de la Kolyma, ſe jette dans la Mer Glaciale une rivière qu'on appelle la Tchoukotcha. C'eſt de là qu'en 1720 étoit parti Villaguin dans la compagnie d'un autre aventurier comme lui : ils avoient fait leur voyage pendant l'hiver ſur la mer couverte de glaces, & ils avoient trouvé terre : ils ne pouvoient dire ſi c'étoit dans une iſle ou ſur le continent qu'ils avoient abordé. Un brouillard épais, & la violence du vent, toujours dangereuſe en hiver dans ces contrées, parce qu'elle menace d'enſevelir les voyageurs ſous une énorme épaiſſeur de neige, ne leur avoit pas permis de viſiter l'intérieur du pays. Ils avoient ſeulement trouvé ſur le rivage quelques cabanes ruinées & les débris de quelques autres. Il ajouta que, par un tems ſerein, on pouvoit voir cette terre de l'embouchure de la Tchoukotcha. Cela s'accordoit parfaitement avec la ſituation des iſles aux ours, & c'étoit d'elles, ſans doute, que parloit Villaguin : mais il conjecturoit que cette iſle devoit s'étendre au couchant juſqu'au méridien de Sviatoi-noſs, & à l'orient juſqu'à la demeure des Chélagui. Cette conjecture étoit fort éloignée de la vérité.

Amoſſof, encouragé par ce rapport qui flattoit ſes deſirs, ſe rembarque; & voulant apparemment reconnoître, par ſon extrémité orientale, cette terre qu'il croyoit ſi vaſte, il fait voile à l'eſt, au lieu de porter directement au nord. Il trouva un paſſage qu'on lui avoit indiqué; mais les glaces flottantes lui permirent à peine d'avancer quelque tems en raſant la côte, & le vent contraire le força de retourner à Kolymskoi. Il crut cependant avoir apperçu une petite iſle, & voulut s'en aſſurer.

Il partit en traîneau de la Kolyma le 3 Novembre, & revint le 23 du même mois, après avoir trouvé en effet une iſle montueuſe dont on pouvoit faire le tour en une journée, & qu'on pouvoit atteindre auſſi en une journée en partant de la terre ferme. Il y trouva de vieilles cabanes en ruine, les mêmes apparemment dont avoit parlé Villaguin. Il apperçut encore deux autres iſles ſéparées de la première par de petis détroits. Plus les détails ſe multiplient, & plus il eſt clair qu'il s'agit ici des iſles aux ours, que la carte générale de Ruſſie indique au nombre de cinq, & qu'on doit appercevoir en effet de l'embouchure de la Tchoukotcha, comme le diſoit Villaguin.

Le rapport d'Amoſſof parut ſans doute ſuffiſant, & l'on ne parla plus de chercher

la grande isle de la Mer Glaciale : mais des vues plus vastes & d'une utilité plus générale firent ordonner dans la suite de nouveaux voyages sur cette mer. Les Anglois & les Hollandois avoient inutilement cherché un passage aux Indes par le nord. Les Russes auroient les plus justes prétentions à la domination de la Mer Glaciale, si en effet elle pouvoit être dominée, & quatre expéditions, tendant toutes au même but, furent ordonnées à la fois par la Cour pour reconnoître si le passage étoit praticable. Un navigateur devoit se rendre par mer d'Arkhangel aux bouches de l'Ob : un autre devoit aller par mer de l'Ob à l'Iénisséi : un troisième, partant de la Léna & tirant à l'oueſt, devoit entrer aussi dans le même fleuve, & le dernier, sorti de la Léna, feroit voile à l'est, & tâcheroit de doubler la pointe des Tchouktchi, & de parvenir par mer au Kamtchatka. Le détail de ces différentes expéditions, toutes assez malheureuses, mérite de fixer notre attention, parce que bien des spéculateurs s'obstinent à croire que le passage par le nord n'est pas impraticable. Chacune de ces navigations devoit être assez courte, à en juger par la distance : cependant celles mêmes qui ont réussi, ont occupé beaucoup de tems.

Mouravief, commandé en 1734 pour tenter le passage d'Arkhangel à l'Ob, ne

parvint pendant le premier été qu'à la Petchora. L'été ſuivant il traverſa le détroit de Vaigat, laiſſant ſur ſa gauche l'iſle qui porte le même nom, & le continent à ſa droite, & ſe trouva dans une grande mer appelée Karskoe-More, parce qu'elle reçoit les eaux de la Kara. Nous avons déjà vu, en parlant de la Sibérie, que cette navigation n'avoit pas été inconnue au ſiècle précédent; mais on n'avoit pas encore doublé la pointe qui ſépare la mer de Kara du golphe de l'Ob. Ce fut dans l'expédition dont nous parlons ici que cette route fut montrée pour la première fois aux navigateurs; mais ils en ſeront toujours détournés par le trop grand nombre des obſtacles.

En 1735 fut tenté la trajet de l'Ob à l'Iéniſſei. Le lieutenaut Ovtſin, montant une double chaloupe, longue & étroite pour paſſer plus facilement entre les glaçons, n'atteignit que juſqu'au 70e degré de latitude, & ne put ſortir du golphe de l'Ob qui s'étend du Sud au Nord. Il fut contraint par la ſaiſon trop avancée de retouner à Bérézof. Sa route fut encore moins longue l'été ſuivant; il ne parvint qu'à la hauteur où les golphes du Taz & de l'Ob ſemblent confondre leurs eaux. Après avoir remonté le troiſième été juſqu'au 72e degré dégré 30 minutes de latitude, il fut repouſſé par les glaces & forcé à regagner le continent. Enfin en 1738,

acompagné de Cochélef, que l'Amirauté avoit envoyé à ſon ſecours, il doubla le cap Matſol à l'eſt du golphe de l'Ob, & entra ſans obſtacle dans l'Iéniſſei.

La double chaloupe l'Iakoutek, deſtinée à chercher, par l'oueſt, l'embouchure de l'Iéniſſei, étoit commandée par le Lieutenant Prontchiſtchef. Cette expédition devoit être encore plus difficile que la précédente, parce qu'il falloit doubler une pointe qui s'étend du pays des Samoïèdes juſqu'au-delà du 78e degré de latitude. Il partit le 27 Juin 1735 d'Iakoutsk, deſcendit la Léna, & ne parvint le premier été que juſqu'à l'embouchure de l'Olének. L'été ſuivant il paſſa devant les rivières d'Anabara & de Khatanga, & trouva des iſles qui s'avançoient, dans une direction au nord-oueſt, fort avant dans la mer. Tous les détroits qui les ſéparent étoient glacés: il crut qu'en portant au nord il trouveroit enfin une mer libre, ſon eſpérance fut trompée: il fut arrêté au 77e dégré 25 minutes par des glaces impénétrables. Il rentra à la fin d'Août dans l'Olének. Sa femme l'avoit accompagné dans cette courſe ſi dangereuſe, tant l'amour peut donner de courage à un ſexe foible & timide. Ces deux époux, dignes d'un meilleur ſort, moururent peu de tems après avoir gagné la terre.

A la place de cet infortuné Prontchiſt-

chef, eſtimable ſans doute, puiſqu'il avoit inſpiré tant d'amour, on envoya de Pétersbourg le lieutenant Khariton-Laptief. Il fut arrêté par les mêmes obſtacles qu'avoit éprouvés ſon prédéceſſeur, & ſe contenta de décrire la côte par terre, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu.

Enfin la dernière expédition devoit ſe faire en tirant à l'eſt depuis l'embouchure de la Léna pour doubler le cap des Tchouktchi, & arriver au Kamtchatka par l'Océan oriental. Le lieutenant Laſſénius fut chargé de cette entrepriſe, dont l'ancien voyage de Déchnef ſembloit aſſurer la poſſibilité. Il ſortit de la Léna par le promontoire Bykhovskoi le 7 Août, ou le 18 ſuivant le nouveau ſtyle. L'arrière ſaiſon paroiſſoit encore éloignée: cependant après ſept jours de navigation, les vents contraires, les brouillards, les glaces flottantes & les neiges, le forcèrent à chercher un port pour y paſſer l'hiver. Il entra dans une rivière qu'on appelle Karaoulakh, entre la Léna & l'Iana; attaqué du ſcorbut avec tout ſon monde, lui-même mourut, & ſon équipage, compoſé de cinquante-deux hommes, fut réduit à ſept.

On envoya, pour lui ſuccéder, le lieutenant Laptief. Celui-ci partit en 1736, quoiqu'on fût déjà en été, il trouva la mer encore glacée à l'embouchure de la Léna: il ne reſtoit qu'un paſſage étroit

qui pouvoit porter des canots. Laptief en profita pour aller joindre le navire qui étoit reſté dans le Karaoulakh. Il y parvint, & mit à la voile le 15 Août : il prit ſon cours au nord-eſt pour atteindre le Sviatoi-noſs qui s'avance conſidérablement dans la mer entre l'Iana & l'Indiguirka. Mais, après deux jours ſeulement de navigation, il trouva une glace continue & impénétrable qui lui fit déſeſpérer de pouſſer plus loin ſon entrepriſe. Pendant qu'il tenoit conſeil, le navire fut entouré de glaces qui ne laiſſoient qu'un ſeul paſſage libre au ſud-oueſt. On en profita, & l'on eut le bonheur de rentrer dans la Léna.

Malgré le mauvais ſuccès de ces deux tentatives, Laptief fut renvoyé de Pétersbourg en Sibérie pour en faire encore une troiſième. On vouloit ſavoir ſi, par des efforts redoublés, on ne parviendroit pas à terminer une navigation qui avoit déjà été faite auparavant. Laptief deſcendit la Léna ſur ſon ancien bâtiment, entra dans la Mer Glaciale, prit le large à la fin de Juillet, doubla le 15 Août le Sviatoi-noſs, & parvint à la fin du mois à l'embouchûre de l'Indiguirka. L'hiver étoit déjà ſi rude, que, dès le premier Septembre, le navire fut pris par les glaces. Il n'y avoit pas aſſez de fond pour faire entrer le vaiſſeau dans l'Indiguirka. Une tempête briſa la glace & pouſſa le

vaiſſeau juſqu'à quinze lieues au nord du continent, où les glaces l'enveloppèrent de nouveau : on fut obligé de l'abandonner. Laptief ſe rendit l'été ſuivant à la Kolyma, en longeant la côte, ſur un petit bateau. La crainte des féroces Tchouktchi ne lui permettoit pas d'aller plus loin au Levant ni par terre ni par mer, & il gagna par terre l'Anadyr. Un auteur étranger, voulant prouver qu'encore aujourd'hui on double aiſément la pointe des Tchouktchi, a cité l'expédition de Laptief qui ne la doubla pas.

Ces expéditions doivent détruire l'eſpérance de trouver, par le nord, une route aux Indes orientales. L'habileté des navigateurs ne pourra vaincre les obſtacles que leur oppoſent des glaces éternelles, tantôt pouſſées vers la côte par les vents, tantôt chaſſées vers les poles, ſe liant entr'elles & formant une barrière invincible, aux premières approches du froid.

Pour que la navigation de la Mer Glaciale fût utile au commerce, il faudroit qu'elle pût ſe faire en une ſeule ſaiſon ; & les Ruſſes ont été ſouvent obligés d'employer pluſieurs étés pour franchir un petit nombre de méridiens. Il ne paroît pas qu'on dût être plus heureux en s'approchant d'avantage du pole. L'immobilité des montagnes de glaces qu'on trouve à une certaine hauteur, & qui ne ſont

jamais déplacées ni par les vents ni par le mouvement des eaux, prouve qu'elles ſont fixées par une continuité de glace juſqu'au pole, ou qu'elles ſont liées à des terres inconnues qui leur ſervent de baſe.

Le paſſage le long des côtes, qui a été franchi dans le dernier ſiècle, eſt peut-être rendu impraticable aujourd'hui par la diminution prouvée des eaux de la mer. On trouve, à quelque diſtance du rivage, aſſez loin des endroits auxquels la marée parvient encore aujourd'hui, des bois qu'elle a dépoſés.

Une autre cauſe doit avoir obſtrué des paſſages libres autrefois : c'eſt l'augmentation de la quantité des glaces. Car la rigueur des longs hivers, pendant leſquels l'intenſité du froid eſt encore augmentée par celui qui réſulte de la maſſe énorme des glaçons, doit conſolider une plus grande quantité d'eau qu'il ne peut s'en liquéfier pendant la courte durée des étés, dont la chaleur eſt encore ſouvent contrariée par les vents qui n'arrivent du pole qu'après avoir franchi des montagnes de glaces.

Si l'on veut ſuppoſer encore que des barques très plattes & fort légères pourroient trouver un paſſage entre les glaces & la côte, cette route n'en ſeroit pas moins inutile aux navigateurs étrangers qui ne peuvent faire ce voyage avec fruit

que ſur des vaiſſeaux chargés de marchandiſes & de proviſions. Mais d'ailleurs cette ſuppoſition, vraiſemblable pour une partie de la route, eſt bien gratuite pour la totalité, puiſqu'on ne paroît pas avoir jamais franchi l'eſpace de mer qui ſe trouve entre l'embouchure de l'Iéniſſei & celle de la Léna : on ne ſait en effet ſur quel fondement on a ſuppoſé qu'autrefois deux vaiſſeaux s'étoient avancés à trois cents lieues au nord-eſt de la Nouvelle Zemle. Avant de vouloir prouver, comme on l'a fait, par cette navigation, la poſſibilité du paſſage par le nord, il faudroit que cette navigation elle-même fût prouvée, & elle eſt plus qu'incertaine.

Il n'eſt pas moins douteux qu'on ait doublé la pointe des Tchouktchi depuis Déchnef, quoique Gmélin parle ſur des rapports vagues, & une tradition incertaine, d'un homme qui partit de la Kolyma ſur un canot, & atteignit par mer le Kamtchatka.

Nouvelles découvertes des Ruſſes, par Koxe.

Le dernier qui ait tenté cette entrepriſe fut un certain Chalavrof. Il conſtruiſit à ſes frais un chitik, & deſcendit la Léna en 1761, accompagné d'un officier de la marine impériale exilé en Sibérie. C'eſt à cet officier qu'on doit la carte de l'expédition. Dès le mois de Juillet, Chalavrof fut obligé par les glaces de conduire ſon bâtiment à l'embouchure de l'Iand,

où il fut long.tems retenu par la durée des mêmes obſtacles. Il remit à la voile le 19 Août, & les glaces l'empêchèrent encore de tenir la haute mer. Il doubla enfin le Sviatoi-noſs, reconnut la terre montueuſe qu'avoient apperçue les compagnons & les meurtriers de Vagui, & ne paſſa qu'avec beaucoup de peine, & un travail de huit jours entiers, le détroit qui ſépare l'isle de Saint Diomède de la Sibérie. Il dépaſſa par un vent favorable l'embouchure de l'Indiguirka & celle de l'Alazeïa. Mais, vers la fin de Septembre, le navire s'approchant trop de la côte, fut preſſé par d'énormes glaces flottantes entre les isles aux ours & le continent. Chalavrof paſſa l'hiver près des bouches de la Kolyma.

Les glaces ne lui permirent de remettre en mer qu'à la fin de Juillet 1762. Il fut embaraſſé par les glaces le 10 Août, & entièrement renfermé le 19. Débarraſſé le 23, il s'efforça de gagner la haute mer qu'il croyoit plus libre: mais il fut jeté par les vents contraires entre d'énormes glaçons flottans. Il parvint à les dépaſſer, & ſe flattoit de doubler bientôt le Chélatskoi-noſs: mais les vents contraires lui firent perdre un tems précieux, & l'approche de l'arrière-ſaiſon le força de chercher un hivernage. Il cingla au ſud, & découvrit une baie ouverte qui n'avoit pas encore été connue, & qui eſt bornée

par la côte occidentale de Chélatskoi-noſs. N'ayant trouvé ni forêts ni bois flotté, pour conſtruire des barraques, il regagna l'embouchure de la Kolyma.

Il ſe propoſoit de doubler le Chélatskoi-noſs l'année ſuivante : mais le défaut de proviſions & la mutinerie de ſon équipage l'obligèrent de regagner la Léna. Les obſtacles qu'il avoit éprouvés, les maux qu'il avoit ſoufferts, n'avoient point abattu ſon courage. Toujours perſuadé que ſon entrepriſe n'étoit pas impoſſible, il vouloit la terminer. Il équipa le même chitik qu'il avoit déjà monté, & ſortit de la Léna en 1764. On ne l'a jamais revu depuis. On préſume qu'il a été tué avec tout ſon monde par les Tchouktchi.

VOYAGES

Sur l'Océan Oriental.

NOUS avons cru devoir rapporter de ſuite toutes les expéditions qui ont été faites ſur la Mer Glaciale, parce qu'il faut les comparer entr'elles pour bien connoître les difficultés, peut-être inſurmontables, qui s'oppoſent à la route des Indes par le nord. D'autres entrepriſes vont nous faire remonter au commencement de ce ſiècle.

On apprit alors qu'une chaîne d'isles, dont on ne connoiſſoit pas encore le nombre ni l'étendue, règnoit au ſud du Kamtchatka. Un bâtiment japonois avoit fait naufrage ſur les côtes de cette preſqu'isle; ce qui donna lieu de ſoupçonner qu'on n'étoit pas fort éloigné du Japon. Cette conjecture fut confirmée, lorſque d'autres Japonois échouèrent encore en 1710 au nord d'Avatcha: l'un d'eux fut envoyé à Pétersbourg. Ces infortunés firent bientôt aſſez de progrès dans la langue ruſſe, pour donner des lumières ſur les isles Kouriles & ſur leur patrie. Muller.

Mais avant que la Cour pût en profi-

ter, des Koſaques du Kamtchatka, qui avoient un crime à réparer, s'embarquèrent à Bolchéretskoi ſur une ſorte de barques qu'on appelle *baidars*. Ces bateaux ſont de l'invention des naturels du pays, & leur conſtruction eſt un témoignage de la première induſtrie que le beſoin donne à des peuples preſque ſauvages. Ils conſiſtent en une carcaſſe légère, formée ſouvent de côtes de baleine, & recouverte de peaux de chiens de mer.

Les Koſaques gagnèrent la première des isles Kouriles. Ils eurent un combat à ſoutenir avec les habitans, à qui l'on donne improprement le nom de Kouriles, puiſque ce ſont des Kamtchadales, qui, au commencement de ce ſiècle, y cherchèrent leur ſûreté.

Conquérans de la première isle, les Koſaques ſe ſervirent de trois bâtimens des vaincus pour paſſer à la ſeconde. Ils s'y trouvèrent trop foibles pour haſarder des hoſtilités, & retournèrent au Kamtchatka.

Après cette expédition volontaire, entrepriſe par des meurtiers qui cherchoient à mériter leur grace par quelque grand ſervice, il s'en fit encore deux autres, ſur un ordre d'Iakoutsk, de faire reconnoître les isles voiſines du Kamtchatka, & d'en procurer une bonne deſcription. On ne viſita encore que les pre-

mières de ces isles : c'eſt ſur le rapport de Kozirevski, chargé de ces expéditions, & ſur-tout d'après les détails fournis par les Japonois naufragés, que nous allons ſuivre cette chaîne qui conduit juſqu'au Japon, & donner les noms des isles qui la compoſent. Ce ſont leurs noms véritables, ceux que leur donnent les naturels & les Japonois leur voiſins ; & ils ſont très-différens de ceux que leur ont impoſés depuis les navigateurs Ruſſes. Il faut obſerver qu'en ſuivant la chaîne qui lie, en quelque ſorte, le Kamtchatka au Japon, nous négligerons une multitude d'isles inférieures qui la bordent au levant & à l'occident.

A l'extrémité méridionale du Kamtchatka, s'étend, à quatre à cinq lieues dans la mer, une pointe de terre baſſe, & qui n'a pas plus d'un demi quart de lieue de largeur. Sa figure lui a fait donner par les Ruſſes le nom de *lopatka*, qui ſignifie pêle. Il ne faut que 2 ou 3 heures pour paſſer en baidar de cette pointe à la première des isles Kouriles, autrefois déſerte, & occupée en 1706 par les Kamtchadales. Elle ſe nomme Choumtchou. On y prend des loutres de mer & des renards.

A une lieue de cette isle, ſe trouve la ſeconde, nommée Pouroumouchour. Les habitans s'habillent d'une toile d'or-

tie qu'ils fabriquent eux-mêmes, & reçoivent des Kouriles plus méridinaux, des étoffes de coton & de soie, des ustensiles de cuisine, des vases de porcelaine, & des sabres. Ils sont braves & bien armés. Ils emploient, avec la même adresse, l'arc, le sabre & la pique.

On peut traverser en une demi-journée, sur des baidars, le détroit qui conduit à la troisième isle, qu'on appelle Mouchou, ou Oni-Koutan. Les habitans prennent des loutres, des castors de mer, des renards, & vont dans les isles voisines faire la chasse aux zibelines. Ils savent fabriquer des toiles d'ortie, font quelque commerce, & vont acheter au Kamtchatka des fourrures qu'ils transportent chez les Insulaires plus méridionaux.

De l'isle Mouchou, on passe en quelques heures à celle d'Araouma-Koutan, inhabitée, & qui n'est remarquable que par un volcan.

Un trajet d'une même largeur conduit à celle de Sias-Koutan, qui n'a que fort peu d'habitans, mais qui est le marché ou le rendez-vous de commerce des Insulaires septentrionaux & méridionaux.

Il faut ensuite naviger pendant un jour entier pour arriver à Skhokoki. Les quatre isles suivantes, Motogo, Chachova, Ouchichir & Kitoni, toutes fort peu

étendues, inhabitées, & dont on ne dit rien de remarquable, ne ſont ſéparées entr'elles que par des bras de mer qu'on peut paſſer en une demi-journée de navigation: mais ces courtes traverſées ſont dangereuſes pendant la marée, parce qu'alors le courant eſt fort rapide.

L'onzième isle, nommée Chimouchir, eſt habitée, & n'eſt éloignée des précédentes, qu'autant que celles-ci le ſont entr'elles.

Un trajet un peu large conduit à Itourpou, la douzième des Kouriles, qui eſt grande & bien peuplée. Elle offre des ports aſſurés contre les tempêtes, & eſt couverte de hautes forêts, quoiqu'on ne trouve que peu de bois dans les précédentes. C'eſt à cette isle que commence un peuple différent de mœurs & de langage des Kouriles ſeptentrionaux. Ceux-ci donnent à ce peuple le nom de Kykh-Kourile: les Japonois les connoiſſent ſous le nom d'Ieſſo. Les Kouriles méridionaux ſe diſtinguent des autres par plus de politeſſe & par une propreté plus recherchée: ils joignent auſſi plus d'art au courage naturel. Ils ſe raſent la tête, & ſaluent en fléchiſſant le genou. On trouve chez eux un grand nombre d'eſclaves kamtchadales des deux ſexes.

Enfin, après avoir paſſé les isles Ouroup & Kounachir, on parvient à l'isle

Matmai, qui eſt la dernière & la plus grande de toutes. Sur la rive occidentale, s'élève la ville qui porte le même nom que l'isle. Elle a été bâtie & eſt habitée par des Japonois. La place eſt défendue par une garniſon pourvue d'armes à feu, & même d'artillerie. Des corps de garde ſont établis le long de la côte au levant & au couchant. L'isle Matmai n'eſt ſéparée du Japon (*) que par un détroit qui a peu de largeur, mais dont la traverſée eſt dangereuſe.

Ces détails, donnés par les Japonois, & confirmés depuis par les navigateurs Ruſſes, contrediſent les découvertes faites en 1643 par le vaiſſeau le Caſtricum, & la figure qu'on a donnée & qu'on donne encore ſur toutes les cartes à la terre d'Ieſſo. Au lieu des différentes isles Kouriles méridionales, on trace une ſeule grande isle qu'on appelle Ieſſo ou terre de Jéſo, une autre isle ſous le nom de Terre des États, & les côtes des prétendues terres de la compagnie. Mais le témoignage des Japonois qui commercent avec les inſulaires des Kouriles méridionales, qui ont bâti une ville dans la principale de leurs

(*) La plus conſidérable des isles qui compoſent ce que nous appelons le Japon, ſe nomme Niphon. Le mot Japon eſt inconnu dans l'Empire que nous avons appelé Japon. C'eſt une corruption, introduite par les Portugais, du mot Gé-puen, ou plutôt Dehe-bing, par lequel les Chinois déſignent l'isle de Niphon.

isles, qui y entretiennent des troupes, & qui apparemment tiennent les habitans ſous leur domination, doit l'emporter ſur celui des Hollandois qui montoient le Caſtricum, qui n'ont pas abordé à ces différentes isles, & qui peuvent avoir pris pluſieurs isles contiguës pour une ſeule terre, & les détroits qui les ſéparent pour des golphes. Enfin il paroît certain que le nom d'Ieſſo n'appartient point à un pays, comme l'indiquent les géographes, mais à un peuple qui eſt répandu dans pluſieurs isles. Le moindre mouſſe Japonois doit ſavoir mieux tout cela que des ſavans de Paris, qui décrivent le monde dans leurs cabinets.

Pierre I, dans les derniers tems de ſa vie, médita de plus grandes découvertes, qui, tentées pluſieurs fois, excitoient encore la curioſité intéreſſée des navigateurs, & la curioſité oiſive du monde ſavant: il s'agiſſoit de réſoudre tous les doutes ſur la diviſion ou la continuité de l'Aſie & de l'Amérique. Il crut qu'il étoit réſervé à ſes ſujets de décider cette importante queſtion; il dreſſa de ſa main l'inſtruction qui devoit être remiſe aux navigateurs qu'on chargeroit de cette recherche, & confia au général Amiral le ſoin de la faire exécuter. Il preſcrivoit de viſiter les côtes du nord encore inconnues, d'examiner ſi elles tenoient à l'Amérique, & de reconnoître s'il y avoit

quelque port dont les Européens euſſent déjà pris poſſeſſion.

L'Empereur mourut peu de tems après avoir arrêté ce grand deſſein : mais Catherine I n'en négligea pas l'exécution.

Vitus Béring, Danois de naiſſance, alors capitaine de vaiſſeau, fut mis à la tête de cette belle entrepriſe. Il eut ſous lui deux lieutenans, Martin Spangberg & Alexei Tchirikof. Pour faire ſentir toutes les difficultés de cette expédition, il faut ſuivre ces officiers depuis la capitale juſqu'au port d'Okrſotsk, & juſqu'au Kamtchatka.

Ils partirent de Pétersbourg au mois de Février 1725, arrivèrent en Mars à Tobolsk, & paſſèrent à Ilimsk, où ils prirent leurs quartiers d'hiver. On travailloit en même tems à faire les proviſions néceſſaires pour le voyage.

Au printems de 1726, ils deſcendirent la Léna juſqu'à Iakoutsk, & le lieutenant Spangberg prit les devans par l'Aldan, la Maïa, & l'Ioudoma, avec une partie des vivres, & les matériaux les plus peſans. Béring partit peu de tems après, & laiſſa Tchirikof à Iakoutsk, avec ordre de tranſporter par terre le reſte des matériaux & des vivres. La difficulté des tranſports à travers des ſolitudes maréca-geuſes, avoit rendu cette ſéparation indiſpenſable.

Le voyage de Béring fut heureux. Mais Spangberg, ſurpris par les glaces dans l'Ioudoma, obligé de continuer ſa route à pied, faiſant traîner avec lui les matériaux qui lui étoient confiés, abattu par l'excès de la fatigue, ſouffrit une ſi cruelle diſette, que ſes gens furent obligés de manger leurs poches de peau, les courroies de leurs équipages, & juſques au cuir de leurs bottes. Il arriva enfin à Okhotsk au commencement de Janvier 1727, &, au lieu de goûter le repos dont il avoit tant beſoin, il fut obligé de retourner ſur les bords de l'Ioudoma, pour chercher les reſtes de ſa charge. Tchirikof n'arriva qu'en été, & n'éprouva aucun accident dont le ſouvenir ait merité d'être conſervé.

On conſtruiſoit cependant à Okhotsk le bâtiment la fortune, qui ſortit du port le 30 Juin, ſous le commandement de Spangberg à Bolchéretskoi, au ſud oueſt du Kamtchatka, les charpentiers & les matériaux les plus néceſſaires. Béring & Tchirikof partirent deux mois après, & joignirent Spangberg. Ils paſſèrent enſemble à l'Oſtrog, qui ſe trouve à l'embouchure de la Kamtchatka, au levant de la preſqu'isle. On y conſtruiſit un paquebot qui fut nommé le Gabriel. Il fut lancé à l'eau le 10 Juillet 1728, & l'on partit dix jours après.

On fit voile au nord-eſt, ne perdant

preſque jamais de vue les côtes du Kamtchatka. On reconnut, le jour de Saint-Laurent une isle à laquelle fut donné le nom du Saint dont on célébroit la fête, &, cinq jours après, le 15 Août, à la hauteur du 67° 18′, on atteignit un cap derrière lequel la côte couroit au couchant. Le capitaine ſuppoſa que cette côte conſervoit toujours la même direction, & fuyoit celles de l'Amérique loin de pouvoir s'y réunir. Il crut dès-lors ſa commiſſion remplie, & ne penſa plus qu'au retour. On ne doit pas l'accuſer d'une impatience peu raiſonnée. Le tems approchoit où les brouillards épais de l'automne alloient rendre la navigation dangereuſe, & où les glaces envelopperoient le vaiſſeau. Il ne pouvoit même ſe préſenter à l'eſprit d'hiverner de plein gré ſur des côtes, qui, comme toutes celles de la mer glaciale, étoient dépouillées de bois; qui, peut-être, n'offriroient aucun port, & ſeroient bordées de rochers eſcarpés. Béring entra dans le Kamtchatka le 20 Septembre, vieux ſtyle, qui répond au premier Octobre.

Il entendit conter, à ſon retour, qu'en navigeant au Levant, on rencontreroit une terre peu éloignée. Lui-même, pendant ſa navigation, avoit remarqué des vagues plus courtes & moins élevées qu'elles ne le ſont ordinairement en pleine mer: il avoit vu flotter des pins qui ne

croiſſent point dans la preſqu'iſle, & on l'aſſuroit en même tems que, des côtes élevées du Kamtchatka, on appercevoit par un tems ſerein la terre voiſine.

Il ſe rembarqua l'année ſuivante pour reconnoître cette terre : mais, après s'être éloigné de cinquante lieues de la côte, ſans avoir rien apperçu, il fut arrêté par les vents contraires, changea ſon cours, doubla la pointe méridionale du Kamthatcka, entra dans l'embouchure de la Bolchaïa-Réka, ſe rembarqua pour Okhotsk, & retourna enfin à Pétersbourg.

Pendant qu'il étoit encore ſur mer, occupé à chercher inutilement cette terre indiquée à l'eſt du Kamtchatka, un bâtiment Japonois fut jeté ſur la côte par la tempête. Un lieutenant de Koſaques, qui ne vit, dans le malheur de ces étrangers, qu'une occaſion de s'approprier les débris de leur fortune, maſſacra l'équipage, & ne réſerva que deux hommes. L'un étoit un vieillard & l'autre un enfant d'onze ans. Le Koſaque reçut la peine due à ſon crime, & les deux Japonois furent tranſportés à Iakoutsk, & menés enſuite à Pétersbourg, où ils arrivèrent en 1732. On leur enſeigna la langue ruſſe ; & ils furent chargés de faire, à l'Académie des ſciences, des élèves dans la langue japonoiſe. Déjà quelques-uns de leurs diſciples commençoient à faire de grands pro-

grès, lorſqu'ils perdirent leurs maîtres, dont l'un mourut en 1736 & l'autre en 1739.

Béring & ſes deux lieutenans, loin de ſonger à ſe livrer au repos, après les fatigues de leur première expédition, propoſèrent eux-mêmes d'en faire une ſeconde, & de tenter de nouvelles découvertes ſur une mer encore trop peu connue. Cette offre courageuſe fut goûtee de la Cour, qui, pour témoigner à ces deux braves officiers combien elle étoit ſatisfaite de leur zèle, éleva le capitaine Béring au rang de capitaine-commandeur, ou de Commodore, & les deux lieutenans au rang de capitaines. Il fut arrêté que l'on équipperoit pluſieurs bâtimens, dont les uns dirigeroient leur courſe à l'eſt vers le continent de l'Amérique, & les autres au Sud vers le Japon.

Le Sénat, voulant procurer aux chefs de cette expédition toutes les lumières capables de diriger leurs recherches, demanda, en 1732, à l'Académie des ſciences, un mémoire détaillé de toutes les connoiſſances qu'on avoit acquiſes ſur le Kamtchatka, ſur les mers dont il eſt baigné & ſur les contrées voiſines. Delisle dreſſa une carte fautive, comme elle devoit l'être alors, & rendit compte par écrit des découvertes ſuppoſées déjà faites & des moyens d'en faire de nouvelles.

Le ſénat porta plus loin encore ſes ſoins

ſoins pour le ſuccès de l'entrepriſe : il ordonna à l'Académie des ſciences de choiſir un profeſſeur de ſon corps pour accompagner Béring, & déterminer, par des obſervations aſtronomiques, la vraie poſition des terres qu'on alloit découvrir. Deux membres de l'Académie s'offrirent d'eux-mêmes à faire ce voyage laborieux. L'un étoit Jean-Georges Gmelin, profeſſeur de Chymie & d'hiſtoire naturelle ; & l'autre, Deliſle de la Croyère, ſecond profeſſeur d'Aſtronomie. Le ſavant Muller ſe préſenta dans la ſuite pour écrire l'hiſtoire civile de la Sibérie, les antiquités, les mœurs & les uſages des peuples, & l'hiſtoire même du voyage qu'on alloit entreprendre.

Les offres de tous ces ſavans furent acceptées : mais la Croyère fut ſeul de l'expédition maritime. Les préparatifs prirent beaucoup plus de tems que l'on n'avoit prévu ; les années s'écouloient & l'on ne ſavoit pas encore quand on pourroit s'embarquer. Gmelin, après pluſieurs années de ſéjour en Sibérie, fut obligé, par ſa mauvaiſe ſanté, de demander ſon rappel : il fut remplacé par Steller. Muller, au lieu de s'embarquer, reſta dans la Sibérie pour la parcourir & en achever la deſcription.

Les mêmes vues qui préſidoient à l'expédition du Kamtchatka, faiſoient ordonner les dernières expéditions ſur la

Mer Glaciale dont nous avons rendu compte. Les préparatifs ſe continuent, lentement, quoiqu'avec ardeur : déjà ſix années s'étoient écoulées depuis qu'on s'occupoit laborieuſement de ce grand projet. Le capitaine Spangberg, chargé du voyage au Japon, fut prêt le premier, parce que cette entrepriſe exigeoit des apprêts moins conſidérables que celle du Commodore.

Spangberg montoit le Dogre le Michel-Archange, & le lieutenant Walton la double chaloupe l'Eſpérance. Les glaces ne lui permirent de ſortir d'Okhotsk que vers le milieu du mois de Juin 1738, quoiqu'à Saint-Pétersbourg, qui eſt preſqu'à la même hauteur, la navigation ſoit toujours libre au commencement de Mai. Il gouverna vers le Kamtchatka, entra dans la Bolchaïa-Réka ; &, après s'y être arrêté autant qu'il le falloit pour préparer ſes quartiers d'hiver, il dirigea ſon cours vers les iſles Kouriles. Mais il n'étoit encore deſcendu qu'au 46e degré de latitude, lorſque l'automne déjà avancé le fit penſer au retour.

Il remit en mer le 22 Mai 1739 : une forte tempête, accompagnée d'une brume épaiſſe, le ſépara de Walton : ils ſe cherchèrent mutuellement ſans ſe trouver, & achevèrent ſéparément leur route.

Spangberg mouilla l'ancre près des cô-

tes du Japon, le 18 Juin, à 36° 41 min. de latitude, ſuivant ſon eſtime. Des villages s'élevoient dans une campagne couverte de moiſſons ; une multitude de bâtimens Japonois bordoit le rivage. Deux barques s'approchèrent du vaiſſeau Ruſſe, & firent ſigne à Spangberg de venir à terre: lui-même les invita par ſignes à venir à bord ; mais la défiance étoit mutuelle, & le capitaine leva l'ancre dans la crainte de quelque ſurpriſe. Tantôt il prenoit le large, tantôt il ſe rapprochoit de la terre.

Le 22, à la hauteur de 38° 25 minutes, on fit quelque commerce avec deux barques de pêcheurs. Quoique les Japonois avec qui l'on trafiquoit ne fuſſent que des gens du commun, ils montrèrent beaucoup de politeſſe & une grande équité dans le prix qu'ils mirent aux marchandiſes qu'ils recevoient ou qu'ils donnoient en échange.

Avant qu'on eût quitté cette hauteur, un bateau amena quatre hommes au bâtiment. Leurs robes brodées, leur bonne mine, annonçoient des perſonnes diſtinguées. En entrant dans la chambre du capitaine, ils s'inclinèrent juſqu'à terre, les mains jointes par-deſſus la tête, & ne ſe relevèrent qu'après y avoir été forcés par Spangberg. Ils parurent goûter avec plaiſir l'eau de vie & les mêts qui leur furent offerts. On leur préſenta un globe &

une carte marine : ils reconnurent ſans peine leur pays, qu'ils déſignèrent par le nom de Niphon.

Lorſque Spangberg rentra dans le port d'Okhotsk, Walton y étoit déjà de retour. Deux jours après avoir été ſéparé du capitaine, il apperçut la terre du Japon par les 38° 17 minutes de latitude. Son eſtime lui donnoit une différence de 11° 45 minutes de longitude à l'oueſt de la première des iſles Kouriles : il continua de courir ſud, ſans perdre terre juſqu'au 35° 48 minutes : il ſuivit quelques bâtimens Japonois, & ſe trouva devant une ville. Une barque Japonoiſe, montée de dix-huit hommes, s'approcha du vaiſſeau ; ces gens invitèrent les Ruſſes à deſcendre à terre. Leur politeſſe inſpira de la confiance à Walton, qui envoya dans un eſquif le ſecond Pilote, nommé Kazimérof, le Quartier-Maître & ſix ſoldats. Il leur donna des tonneaux vides pour les remplir d'eau fraîche, & quelques bagatelles qu'ils puſſent offrir aux habitans.

Plus de cent petites barques vinrent au devant de l'eſquif. Le rivage étoit couvert de ſpectateurs : tous s'inclinèrent devant les Ruſſes. Les Japonois s'empreſſèrent à enlever les deux tonneaux vides, allèrent les remplir & les rapportèrent à l'eſquif.

Kazimérof n'y laiſſa que deux ſoldats, & mit pied à terre. La ville occupoit à

peu près 3 quarts de lieue le long du rivage, & contenoit environ 15 cents maiſons, tant de pierre que de bois. Tout offroit une grande propreté dans les rues & dans l'intérieur des maiſons. On voyoit un grand nombre de boutiques où l'on vendoit ſur-tout des toiles de coton. Kaziméroſ & ſes gens entrèrent dans la maiſon où il avoit vu porter ſes tonneaux. Le maître vint au devant d'eux à la porte, les fit entrer avec beaucoup de civilité & leur préſenta une collation de fruits & de confitures, dans des vaſes de porcelaine.

Plus de cent petits bâtimens, dont chacun étoit monté de quinze hommes, reconduiſirent Kaziméroſ juſqu'au vaiſſeau. Dans une de ces barques étoit un homme de condition qui entra dans le navire. La richeſſe de ſes habits, les reſpects qu'on lui témoignoit, firent juger qu'il tenoit dans la ville un des premiers rangs. Il fit préſent à Walton d'un vaſe rempli d'un vin coloré, aſſez fort & d'un goût agréable, mais mêlé d'un peu d'aigreur: comme on ne le but qu'à Okhotsk, peut-être avoit-il acquis ce défaut dans le tranſport.

Walton, après avoir croiſé quelque tems ſur les côtes du Japon, fit voile à l'eſt pour reconnoître s'il ne découvriroit pas quelque terre, &, n'ayant rien apperçu, il retourna au Kamtchatka, &

enſuite à Okhotsk.

Le but de ce voyage avoit été de déterminer la vraie poſition du Japon par rapport au Kamtchatka. On avoit cru longtems qu'ils étoient preſque ſous le même méridien. C'eſt ainſi que les avoit placés Strahlenberg, & cette erreur avoit été copiée par Kirilof, dans la carte générale de l'Empire de Ruſſie. Mais, ſuivant le cours & les obſervations de Spangberg & de Walton, le Japon eſt ſitué de 11 à 12 degrés de longitude à l'oueſt du Kamtchatka.

Enfin au printems de l'année 1741, tout fut prêt pour l'expédition du Commodore, & les deux paquebots, dont l'un devoit être monté par lui-même, & l'autre par le capitaine Tchirikof, alloient ſortir du port d'Avatcha, qui fut alors nommé *Pétropavloskoi*, (Pierre & Paul). Il ne reſtoit plus qu'à convenir du cours que l'on tiendroit.

On aſſembla un conſeil compoſé de tous les officiers: on n'ignoroit pas les indices d'un pays voiſin à l'eſt; mais elles étoient contrariées par la carte que Deliſle avoit dreſſée & préſentée au Sénat. Deliſle de la Croyère en avoit une copie qu'il apporta au conſeil: on n'y voyoit à l'eſt qu'une mer libre; mais au ſud-eſt d'Avatcha, étoit indiquée une prétendue terre vue par Jean de Gama. On ne connoît pas ce Jean de Gama; on ignore quand

il a fait la découverte qu'on lui attribue : on ſait ſeulement que Texeira, coſmographe du Roi de Portugal, l'a indiquée le premier dans une carte qu'il publia en 1649. Il la place à 10 ou 12 degrés au nord-eſt du Japon, & elle paroît être la même que la prétendue terre de la compagnie, vue du Caſtricum, qui n'eſt autre choſe que l'une ou pluſieurs des isles Kouriles. Mais Deliſle avoit indiqué cette terre trop à l'eſt, & comme une dépendance de l'Amérique ; & cette erreur de géographie cauſe tous les malheurs de l'expédition, parce qu'on perdit le tems à courir au ſud-eſt.

On mit à la voile le 4 de Juin : le Commodore avoit à ſon bord Steller, adjoint de l'Académie des ſciences, & Tchirikof avoit le profeſſeur Deliſle de la Croyère. Parvenu au 46ᵉ degré de latitude, on reconnut qu'on chercheroit en vain plus long-tems la terre de Gama. On revira de bord, on courut au nord juſqu'au 50ᵉ degré de latitude, & alors on gouverna à l'eſt pour découvrir le continent de l'Amérique. Mais, le 20 de Juin, une forte tempête & des brouillards ſéparèrent Tchirikof du Commodore. Ils avoient ordre de ne ſe pas quitter, pour ſe donner mutuellement des ſecours : ils ſe cherchèrent en vain & ne devoient plus ſe revoir.

Le 18 Juillet, le Commodore apperçut

le continent de l'Amérique, & trois jours auparavant, Tchirikof avoit atteint la même côte. En rectifiant leur eſtime, pour la longitude, d'après les indications que donne la route de leur retour, comparée à celle du départ, le ſavant Muller croit que le premier a vu la terre au 58° 28 minutes de latitude & au 236° de longitude; & le ſecond au 56° de latitude & au 241° de longitude (*). En comparant cette poſition avec celle de l'extrémité la plus ſeptentrionale connue de la Californie, on ne trouve, du point découvert par Tchirikof, qu'une différence de treize degrés en latitude & d'un peu plus de cinq en longitude. Il eſt d'autant plus à regréter qu'on n'ait pas pouſſé juſques-là les recherches, qu'on auroit vérifié les découvertes douteuſes de l'Amiral de Fuente. Mais les navigateurs Ruſſes n'avoient pas connoiſſance de cette prétendue découverte.

La côte dont on avoit approché Tchirikof étoit eſcarpée, hériſſée de rochers

(*) Béring, ſuivant ſon eſtime, apperçut le continent à 50° de longitude d'Avatcha; & Tchirikof à 55, auſſi ſuivant l'eſtime. La longitude du port d'Avatcha eſt déterminée par des obſervations aſtronomiques au 176° 12' 30", à compter du méridien de l'iſle de Fer. Ainſi le Commodore auroit apperçu la côte au 226 dégré de longitude, & Tchirikof au 231e. M. Muller ſuppoſe qu'il y avoit, dans leur eſtime, une erreur de dix degrés au moins.

& dénuée d'iſles. Il jeta l'ancre à quelque diſtance, & envoya à terre ſa grande chaloupe, ſous les ordres du Pilote, avec dix hommes d'élite: il leur donna des vivres pour pluſieurs jours, de bonnes armes & même un canon de bronze.

On les vit entrer dans une anſe, derrière un petit promontoire, & les ſignaux apprirent qu'ils avoient abordé. Après pluſieurs jours, la chaloupe ne revenant pas, on penſa qu'elle avoit été endommagée, & qu'elle avoit beſoin de réparations avant de joindre le vaiſſeau. On envoya ſur le canot le Boſman, avec des charpentiers & un calfateur. Une épaiſſe fumée s'élevoit continuellement ſur le rivage. On vit le lendemain deux bateaux venir de terre à la rame: on crut que c'étoient les deux chaloupes; mais c'étoient des Américains qui, après avoir vu tout le monde qui étoit ſur le vaiſſeau, pouſſèrent de grands cris & regagnèrent le rivage à force de rames.

Il ne reſtoit plus ni chaloupe ni canot, & les rochers de la côte ne permettoient pas au vaiſſeau d'approcher. Un vent qui s'éleva avec force, & qui menaçoit de jeter le vaiſſeau contre les rochers, obligea de lever l'ancre & de gagner le large. Tchirikof croiſa deux jours dans ces parages: lorſque le vent fut appaiſé, il ſe rapprocha de la terre. Il fut obligé, par un réſultat du conſeil, d'abandonner

ſes malheureux compagnons, qui peut-être n'exiſtoient plus : la fumée, qu'on avoit vu ſi long-tems ſur le rivage, étoit peut-être celle du ſacrifice de ces victimes. On reprit, le 27 Juillet, la route du Kamtchatka.

Béring, de ſon côté, cherchoit à prendre connoiſſance de la côte qu'il avoit apperçue. Il ne voyoit encore que de hautes montagnes couvertes de neige; on mouilla enfin le 20 Juillet, à peu de diſtance du continent. Une pointe de terre qui s'avance dans la mer, fut appelée le Cap Saint-Élie; un autre cap, qu'on apperçut enſuite à l'oueſt du précédent, reçut le nom de St. Hermogène. Entr'eux eſt un golphe, où l'on ſe promettoit de pouvoir ſe retirer avec ſûreté.

Le maître Khitrof fut chargé de les viſiter : il trouva dans une iſle quelques cabanes déſertes, conſtruites apparemment par des ſauvages que la pêche attire quelquefois dans cette isle. Les planches bien unies dont ces cabanes étoient revêtues, prouvoient que ces Sauvages avoient quelque commencement d'induſtrie. On trouva dans l'une une caſſette de bois de peuplier; & une pierre ſur laquelle on voyoit l'empreinte des couteaux ou des haches de cuivre qu'on y avoit aiguiſés. C'eſt ainſi qu'en Sibérie, vers la ſource de l'Iéniſſei, on trouve, dans les anciens tombeaux, des inſtrumens tranchans de

cuivre, & que jamais on n'y a trouvé de fer. C'eſt ainſi que le beſoin apprend aux hommes à faire ſuppléer les métaux les uns aux autres.

Steller, qui avoit auſſi gagné la terre d'un autre côté, ſur une chaloupe envoyée pour chercher de l'eau, trouva dans une cave une proviſion de ſaumon ſalé, des cordes, quelques meubles & différens uſtenſiles. Il entra dans une cabane où des Américains venoient de dîner; mais ils avoient pris la fuite à ſa vue. Il apperçut du feu ſur une colline couverte de bois: mais un rocher eſcarpé rendoit cet endroit inacceſſible, & il n'avoit pas le tems de chercher le ſentier par où les ſauvages y avoient atteint. Les matelots qui avoient été à l'aiguade, rapportèrent à bord des poiſſons fumés, aſſez ſemblables à des carpes, & qu'on trouva d'un très bon goût. Ils avoient paſſé devant deux endroits où l'on avoit fait du feu. On envoya quelques préſens qui furent laiſſés à terre, pour apprendre aux Américains qu'ils avoient été viſités par un peuple ami.

On reſta long-tems à la vue de cette côte, & embarraſſé parmi les rochers qui la bordent. Souvent, après s'être crû en ſûreté, on voyoit terre à l'avant & des deux bords. Quelquefois, pendant la nuit, ſans que le vent eût changé, on voguoit tantôt dans une mer agitée, &

tantôt dans une eau calme, pour retomber encore entre des flots irrités qui permettoient à peine au Pilote de gouverner. On devoit apparemment ces calmes paſſagers à l'abri de quelque isle qu'on ne pouvoit appercevoir dans l'obſcurité. Enfin on prit le parti de porter au ſud, & l'on ſe trouva bientôt dans une mer sûre.

Le 30 Juillet, par un tems couvert de brouillards, on découvrit une isle qui fut nommée *Toumannoi*, la nébuleuſe. Une navigation laborieuſe & incertaine occupa tout le mois d'Août. Le ſcorbut ſe mettoit dans l'équipage, & le Commodore, que l'âge & ſon caractère rendoient peu actif, en fut plus incommodé que les autres, & ne ſortit bientôt plus de ſa chambre. L'un des premiers effets de cette cruelle maladie eſt d'ôter l'activité, tandis que ſon plus grand remède eſt le mouvement.

L'eau fraîche commençoit à manquer, ce qui obligea de porter le cap au nord le 29 Août: on revit bientôt le continent. La côte étoit eſcarpée & bordée d'une multitude d'isles, entre leſquelles on jeta l'ancre à 55° 25 minutes de latitude: on leur donna le nom du matelot Choumaguin, qui y fut enterré: c'étoit le premier homme de l'équipage que l'on perdoit. On ne trouva que de l'eau ſaumâtre; le beſoin obligea d'en remplir les ton-

neaux vides, & Steller attribua à l'uſage de cette eau les attaques redoublées du ſcorbut, qui enlevèrent une partie de l'équipage.

Le vaiſſeau, expoſé à toute l'impétuoſité des vents du ſud, n'avoit au nord que des briſans & des rochers. Cette poſition dangereuſe engageoit à lever l'ancre; mais on avoit vu du feu dans une isle pendant la nuit, & le maître Khitrof, qui alors étoit de garde, demanda & obtint avec beaucoup de peine la permiſſion d'aller à la découverte.

Il prit avec lui cinq hommes ſur le canot: on ne trouva que les reſtes du feu qu'on avoit apperçu; les hommes s'étoient retirés. Khitrof voulut rejoindre le vaiſſeau, mais un vent contraire & impétueux l'obligea de ſe refugier vers une autre isle. A chaque inſtant les vagues menaçoient d'emporter les hommes & d'engloutir le canot. Heureuſement, dans le tems même qu'une vague rempliſſoit d'eau la chaloupe, une autre la porta contre terre. La même tempête força bientôt après le vaiſſeau à lever l'ancre pour chercher un abri plus sûr. Khitrof le vit partir, le perdit de vue & ſe crut abandonné. Il paſſa deux jours dans cette cruelle perplexité, ne voyant de terme à ſes maux que dans une mort affreuſe & trop lente. Son canot, briſé contre le rivage, ne pouvoit plus tenir la mer: le vent

permit enfin de lui envoyer la chaloupe.

On appareilla ; mais le vent contraire força de ſe retirer encore entre les isles. On entendit des cris & l'on vit du feu : deux Américains approchèrent du vaiſſeau, & préſentèrent le calumet en ſigne de paix. C'étoit un bâton court, au bout duquel étoient attachées des plumes de faucon. Il eſt ſingulier qu'on ait retrouvé le caducée des Grecs chez les ſauvages de l'Amérique.

Les canots ou baidars de ces Américains ſont faits comme ceux des Groenlandois. Ils ſont longs & étroits, ne contiennent qu'un ſeul homme, & ſont recouverts de tous côtés de peaux de chiens de mer. Au milieu eſt une ouverture ronde, bordée auſſi d'une peau que le navigateur, après être entré dans le canot, noue autour de lui comme un tablier, enſorte que l'eau ne peut trouver aucune iſſue pour entrer dans le baidar, qui devient inſubmerſible. La nacelle ne faiſant ainſi qu'un tout avec l'homme qui la monte & la gouverne, mériteroit juſtement le titre de ſcaphandre (*). Une rame, taillée en forme de pêle par les deux bouts, ſert à la fois d'aviron & de gouvernail. Si le canot cha-

(*) *Scaphandre*, ſignifie homme nacelle ; c'eſt un mot compoſé, tiré du grec, & tranſporté depuis aſſez peu de tems dans la langue françoiſe.

vire, le ſauvage ſait le remettre aiſément à flot.

On invita, par ſignes & par des préſens, les Américains à monter à bord; mais on ne les y put engager. Il fut réſolu de leur rendre viſite. Le lieutenant Vaxel gagna l'isle avec la grande chaloupe, accompagné de Steller & de neuf hommes bien armés. Il mit à terre trois hommes, entre leſquels étoit un interprête de la nation des Tchouktchi. Il ne put ſe faire entendre des ſauvages; mais on ſe donna par ſignes des témoignages d'amitié. Les Sauvages préſentèrent aux Ruſſes de la chair de baleine: ce mêts n'étoit pas alors de leur goût; nous verrons la miſère les rendre bientôt moins difficiles.

On ſuppoſa que les Sauvages n'étoient venus dans cette isle que pour la pêche de la baleine; car ils n'avoient point de femmes, & l'on n'apperçut nulle part de cabanes: ils n'avoient point d'armes: un ſeul d'entr'eux avoit à ſa ceinture un couteau long de huit pouces, fort épais, & dont la plus grande largeur étoit par le bout. Ils avoient le haut du corps vêtu de boyaux de baleine, & le bas de peaux de chiens de mer. Leurs bonnets, ornés de plumes, étoient de peaux de lions marins. Leur viſage étoit peint d'une couleur rouge, quelques-uns l'avoient bigarré. On crut remarquer dans leurs traits la même variété que parmi les Européens;

quelques-uns avoient le nez auſſi plat que des Kalmouks. Tous étoient d'une taille aſſez haute. Ils ſe bouchoient le nez avec de petits paquets d'herbe, qu'ils retiroient de tems en tems pour lécher l'humeur qui découloit de leurs narines. On croit qu'ils ſe nouriſſoient de chair de baleine, ,& de celle des lamantins, des ours de mer, & des loutres marines. On les vit auſſi chercher & arracher des racines, qu'ils mangeoient auſſi tôt, après en avoir légèrement ſecoué la terre.

Un des Américains eut le courage d'entrer dans la chaloupe où Vaxel étoit reſté. On crut le bien régaler en lui préſentant une taſſe deau de vie ; mais cette liqueur lui ſembla ſi déſagréable, qu'il cracha auſſi-tôt ce qui lui en étoit entré dans la bouche, & pouſſa de grands cris pour demander aux ſiens du ſecours. On lui offrit des préſens, ſans pouvoir l'appaiſer ; il refuſa tout. On lui permit de ſe retirer, & Vaxel rappela ſon monde. Les Américains irrités vouloient retenir les Ruſſes, & ſe ſaiſirent même du cable par lequel la chaloupe étoit amarrée. On fut obligé de le couper. Les Ruſſes échappèrent de leurs mains ; mais les ſauvages ne vouloient pas lâcher l'interprête. Vaxel, pour les effrayer, fit tirer deux coups de fuſil chargés à poudre. Ce bruit, nouveau pour eux, les renverſa par terre, & l'on regagna heureuſement le vaiſſeau.

On gouverna ſud pour ſe dégager de la côte. Le vent fut toujours contraire juſqu'à la fin du voyage, & ne varia guères qu'entre oueſt-ſud-oueſt, & oueſt-nord-oueſt : d'où l'on peut conjecturer que les vents d'oueſt ſoufflent conſtamment ſur cette mer pendant l'automne. On vit, le 24 Septembre, une terre remarquable par ſes hautes montagnes & par les isles qui la bordent. On donna à la plus haute de ces montagnes le nom de Saint-Jean (*).

Un vent du ſud rendoit le voiſinage de la côte dangereux : mais, retournant bientôt à l'oueſt, il ſe changea en une horrible tempête qui dura dix-ſept jours entiers. Un vieux pilote, qui avoit tenu la mer pendant cinquante ans, n'en avoit jamais vu de ſemblable, &, pour ſurcroît de malheur, on ne connoiſſoit pas la mer ſur laquelle on étoit ſi cruellement balotté.

Le beſoin, le manque d'eau fraîche, la maladie, l'éloignement, la ſaiſon avancée, tout devoit engager à chercher un port pour paſſer l'hiver ſur la côte d'Amérique. Cependant il fut réſolu dans un conſeil, qu'on tâcheroit de retourner au Kamtchatka. On reconnut

(*) On eſtima que cette montagne étoit ſituée au 51° 27′ de latitude, & par le 197° de longitude. Suivant Tchirikof, qui vit auſſi cette côte, elle eſt au 51°. 12′ de latitude.

un grouppe d'isles qui reçurent les noms de Saint-Macaire, de Saint-Étienne, de Saint-Théodore & de Saint-Abraham. Enfin, le 19 & le 30 Octobre, on apperçut deux autres isles, qu'on eut le malheur de prendre pour les plus septentrionales des Kouriles. Elles sont bien à la même élévation du pôle; mais elles en sont à peu près éloignées de huit degrés de longitude est. On crut qu'on n'étoit plus qu'à deux journées d'Avatcha; la joie s'empara des cœurs & l'on porta le cap au nord.

Cette funeste erreur fit donner à ces isles le nom de séduction. Elle fut reconnue trop tard. On reprit le cours à l'oueſt; mais on n'appercevoit point de côte, & la saison trop avancée ne laissoit plus aucune espérance d'atteindre au port. L'équipage travailloit sans relâche, constamment arrosé d'une pluie froide. La maladie faisoit sans cesse des progrès rapides. Deux matelots malades étoient obligés de soutenir sous les bras un de leurs camarades, malade comme eux, pour l'amener au gouvernail. Lorsqu'il ne pouvoit plus rester assis ni tenir le timon, il étoit remplacé par un autre mourant. On n'osoit faire force de voiles, parce que, dans le besoin, personne n'auroit eu la force d'amener celles qu'il auroit fallu supprimer. Elles étoient d'ailleurs si vieilles, qu'un vent un peu fort les eût mises en pièces.

On en avoit cependant de rechange; mais on n'avoit pas assez de monde en état d'agir, pour les substituer aux anciennes.

A la pluie succédèrent la neige & la grêle. Les nuits plus longues & plus obscures rendoient le danger plus imminent, & l'on étoit sans cesse menacé du naufrage. On n'avoit plus le courage de travailler à fuir la mort, & le vaisseau resta plusieurs jours sans être gouverné.

Comment donner des ordres à des mourans? Comment faire obéir des hommes qui ne s'intéressoient plus à la vie? Dans cet abattemment, dans ce désespoir général, le lieutenant Vaxel conserva son courage, & le rendit, à force de prières, à quelques matelots: on manœuvra du moins, quoique bien foiblement, & sans connoître l'élévation du pôle, sans pouvoir faire d'observations, sans savoir à quel éloignement on étoit du Kamtchatka. On n'avoit pu, depuis long-tems, prendre hauteur, ni corriger l'estime.

Enfin on apperçut terre; mais ce n'étoit encore que des sommets de montagnes couvertes de neige. La nuit vint avant qu'on pût en approcher. Le lendemain le vaisseau fut poussé par des vagues énormes contre un rocher, & le heurta par deux fois. La force de la lame le faisoit trembler jusqu'à la quille. On jeta successivement deux ancres, & on les perdit toutes deux; on alloit en jeter & en per-

dre une troiſième, lorſqu'une grande vague porta le vaiſſeau par deſſus le rocher, & l'on ſe trouva mouillé dans une eau calme, ſur un fond de ſable. C'eſt ainſi qu'on fut porté, le 6 Novembre, par un accident heureux, dans le ſeul endroit par où l'on pût aborder.

Ce fut avec peine que l'équipage, épuiſé par la maladie & par ſes nouvelles fatigues, put deſcendre la chaloupe. Vaxel & Steller allèrent reconnoître l'aſyle qui leur étoit accordé. Ils trouvèrent une terre couverte de neige, point de forêts, quelques brouſſailles apportées par la mer ſur le rivage, point de bois dont on pût ſe conſtruire des abris contre la rigueur de l'hiver, un torrent qui n'étoit pas encore glacé, & qui rouloit une eau claire & agréable au goût. Il n'y avoit pas de choix : il falloit périr ſur la mer, ou accepter cette affreuſe retraite.

Entre des collines de ſable qui bordoient le torrent, on trouva des foſſes aſſez profondes ; on réſolut de les nétoyer, de les couvrir de voiles ; & tels furent les lieux de repos deſtinés à des malheureux, abattus par la maladie & la fatigue.

Il falloit tranſporter les malades à terre. Quelques-uns expirèrent ſur le tillac, dès qu'ils eurent ſenti le grand air ; d'autres moururent dès qu'on les eut deſcendus dans la chaloupe, & pluſieurs ne vécurent à terre que quelques inſtans.

On apprit, par ces funeſtes expériences, que le tranſport ſubit des malades à l'air libre étoit mortel. Cette leçon prolongea de quelques jours la vie du Commodore. On l'enveloppa ſoigneuſement, & on le défendit des atteintes de l'air extérieur avant de le tranſporter à terre. Il mourut le mois ſuivant, & l'on peut dire, en quelque ſorte, qu'il fut enterré vif. Il ſe détachoit continuellement du ſable des bords de la foſſe dans laquelle il étoit couché; il en avoit les pieds & les jambes couvertes; &, les derniers jours, il défendit de l'ôter, parce que cette couche de ſable lui rendoit quelque reſte de chaleur. Il finit par en être couvert juſqu'au basventre, & l'on fut obligé de le déterrer après ſa mort, pour l'inhumer d'une manière convenable. Son nom fut donné à l'isle où il expira.

Aucun des malades qui avoient gardé le lit ſur le vaiſſeau, ne put échapper à la mort. Le mal commençoit par une extrême laſſitude, par un dégoût, une apathie générale, & par un abattement égal de corps & d'eſprit. A ces premiers ſymptômes, ſuccédoit une difficulté de reſpirer qui augmentoit au moindre mouvement. Bientôt tous les membres étoient affectés de douleurs aiguës, les pieds s'enfloient, le teint devenoit jaune, le corps ſe couvroit de taches livides, les gencives ſaignoient, les dents étoient ébranlées.

Le malade n'auroit pu devoir la vie qu'à un exercice violent, & il ne vouloit pas même ſe remuer ; il lui étoit indifférent de vivre ou de mourir. Pluſieurs ſujets étoient ſaiſis d'une terreur panique au moindre bruit. Quelques-uns ne perdoient pas l'appétit, & croyoient à peine être malades. Ils s'habillèrent eux-mêmes, dès qu'ils ſurent qu'on avoit atteint la terre, ſe hâtèrent de gagner le pont, & tombèrent morts en y arrivant.

Les officiers, obligés de donner ſans ceſſe des ordres, de veiller ſur toutes les manœuvres, & de ne quitter preſque jamais le tillac, n'eurent que de foibles atteintes de cette affreuſe maladie. Steller étoit toujours avec eux ; Steller, médecin, naturaliſte, & philophe enjoué, dont l'ame, toujours égale & tranquille, ne pouvoit être ébranlée ni par les ſouffrances ni par la crainte, leur fut encore plus utile par ſon courage & par ſa gayeté, que par ſes conſeils & ſes remèdes.

L'isle de Béring devint le ſéjour de la parfaite égalité. On n'y connoiſſoit ni ſupérieur ni inférieur. Les officiers, les matelots, les ſoldats n'étoient plus que des frères & des compagnons de la même infortune. Tous recevoient la même portion & la même qualité de vivres ; & ceux qui habitoient la même foſſe, mangeoient enſemble ſans aucune diſtinction.

Quoiqu'il fût mort trente perſonnes dans l'iſle, les proviſions du vaiſſeau auroient été inſuffiſantes. On tua des loutres de mer dont la chair étoit ſi dure, qu'on étoit obligé de la hacher pour l'avaler ſans aucune maſtication. Les inteſtins, trouvés plus délicats, furent réſervés pour les malades. Les flots apportèrent ſur le rivage une baleine qui, ſans doute avoit long-tems flotté ſur la mer, & dont la graiſſe étoit déjà rance. Elle fut reçue comme un préſent de la fortune, & fut appelée, apparemment par Steller, le magaſin de vivres. Une autre baleine plus fraîche fut apportée de même au commencement du printems.

On ceſſa de voir des loutres au mois de Mars: mais elles furent remplacées par un animal amphibie, à qui les Ruſſes du Kamtchatka ont donné le nom de chat de mer, & que Dampier appelle ours marin. Les plus gros pèſent plus de cinq cents livres; mais la chair en eſt dégoûtante. On reçut ſucceſſivement des chiens & des lions de mer, & enfin de ces vaches marines que nous appelons lamantins, & dont la chair eſt auſſi bonne que celle du meilleur bœuf.

Le printems ramena le deſir du retour. On ne pouvoit remettre à flot le paquebot, qui avoit été fort endommagé, & qui étoit profondément enſablé par la quille. Il fut réſolu de le mettre en pièces

& de conſtruire un nouveau bâtiment de ſes débris. Mais les trois charpentiers étoient morts. Il ſe trouva heureuſement, parmi les matelots, un Kozaque de Kranoïarsk, qui avoit travaillé dans le chantier d'Okhotsk. On lui donna les proportions; il les ſuivit, & conſtruiſit un petit bâtiment à un mât, qui ſe trouva auſſi bon voilier, que s'il eût été l'ouvrage d'un habile maître. Ce ſuccès mérita au Koſaque le rang d'enfant boïar. On entra enfin dans le port d'Avatcha, le 25 Août 1742.

Le retour de Tchirikof avoit été plus prompt, mais preſque auſſi malheureux. L'eau avoit manqué, & l'on avoit été réduit à diſtiller l'eau de la mer, qui perdit ſa ſalure & conſerva ſon amertume. On la mêloit par moitié avec ce qui reſtoit d'eau douce. Cette mauvaiſe eau agrava les accidens du ſcorbut. Enfin on rentra, le 9 de Novembre 1741, dans le port d'Avatcha. Deliſle de la Croyère, qui gardoit depuis long-tems la chambre, tomba mort en montant ſur le tillac. On perdit vingt-un homme ſur ſoixante & dix.

DÉCOU-

DÉCOUVERTE

De nouveaux Archipels.

LEs habitans du Kamtchatka, qui apprirent tous les maux qu'avoient ſoufferts les compagnons du malheureux Béring, furent moins effrayés du récit de leurs ſouffrances, que tentés à la vue des belles peaux de loutres marines qu'ils rapportèrent & qui ſe vendent très cher aux Chinois. Ils ne négligèrent pas cette ſource de richeſſes. Ils allèrent les chercher dans l'isle qui avoit été funeſte à l'eſtimable navigateur, &, de cette isle, ils ne tardèrent pas à découvrir celle que, dans la ſuite, ils appelèrent *Mednoi*, ou de cuivre, parce qu'on y trouve de gros morceaux de cuivre natif. Nouvelles découvertes des Ruſſes, par Koxe.

Quand les animaux qui fourniſſent de riches fourrures, furent devenus plus rares dans ces deux isles par la pourſuite opiniâtre des chaſſeurs, l'intérêt fit entreprendre de nouvelles expéditions, & procura de nouvelles découvertes. Les différens grouppes d'isles nouvellement connues, conduiront, ſans doute, bientôt les navigateurs juſqu'à l'Amérique. Il paroît certain à préſent que le Nouveau-Monde n'a pas, entre le 50° & le 60° degré de latitude, de côte plus voiſine de

l'Aſie que celles où touchèrent Béring & Tchirikof.

Les derniers navigateurs ont fait connoître la véritable poſition de cette chaîne d'isles qui lient l'Aſie & l'Amérique, & qui ſont peut-être les débris d'une terre qui uniſſoit autrefois les deux continens.

Suivant les obſervations de ces navigateurs, l'isle de Béring gît preſque directement à l'eſt de l'embouchure de la Kamtchatka. Celle de cuivre en eſt fort peu éloignée.

Les isles Alécoutskié, ou Aléoutiennes, ſuivent la même direction que celles de Béring & de cuivre, par le 185° de longitude, & le 54° de latitude. C'eſt en 1745 qu'on y eſt deſcendu pour la première fois.

On parle d'un grouppe compoſé de ſix isles au moins, qui giſſent au nord des Aléoutiennes, & qui ne ſe trouvent ni ſur la carte générale de l'Empire de Ruſſie, ni même ſur celles qui ont été publiées par M. Coxe. Elles ont été découvertes en 1761, par le vaiſſeau Saint-André & Natalie, & ont été nommées Andréanovski. Elles ſont éloignées des isles Aléoutiennes de ſix à huit cents verſtes, ou de cent cinquante à deux cents lieues. Placées entre le grouppe de ces isles, & celui des isles aux Renards, elles complètent la chaîne qui lie, en quelque ſorte, le Kamtchatka à l'Amérique. On croit qu'el-

les commencent vers le 53e degré de latitude, près de la plus orientale des Aléoutiennes: on ajoute que celle qui gît le plus au nord-eſt eſt ſi voiſine de la plus méridionale des isles aux Renards, qu'elle a quelquefois été priſe pour une terre de ce dernier grouppe. On ſuppoſe même qu'Atak & Amlak, qui ont été comptées parmi les isles aux Renards, font partie des isles Andréanovski.

La chaîne des iſles aux Renards, ou *Liſſié oſtrova*, découverte en 1758, s'étend entre les 56 & 61e degrés de latitude, & depuis le 211e degré de longitude apparemment juſqu'au continent de l'Amérique. Les habitans de ces iſles penſent que, plus au nord, ſe trouve un pays montueux, couvert de forêts, & un grand promontoire qui doit être une extenſion du continent. Les loutres de rivière, les loups, les ours, les ſangliers, les rennes qui ſe trouvent dans les isles les plus orientales ſont des indices d'un continent voiſin. D'autres indices annoncent aux navigateurs une mer moins ouverte & le voiſinage de la terre.

Les habitans des isles Aléoutiennes ſont vêtus de peaux d'oiſeaux, de loutres & de veaux marins tannées. Ils ont pour la chaſſe des eſpèces de chapeaux de bois. Leurs couteaux ſont de pierre: les traits qu'ils lancent avec une machine de bois, ſont armés d'os ou de cailloux. Leurs ha-

bitations ſont des huttes creuſées en terre & recouvertes d'un toit de bois. Ils ſe nourriſſent principalement d'animaux marins, qu'ils harponnent avec des lances armées d'os : ils mangent auſſi des racines & des fruits ſauvages. Les ruiſſeaux fourniſſent des ſaumons, & la mer des turbots qu'on prend avec des hameçons de bois.

Les naturels des isles aux Renards ſe percent les oreilles, le nez & la lèvre inférieure pour y paſſer des os. Les femmes ſe font au viſage des bandes noirâtres avec une aiguille & du fil qu'elles s'introduiſent dans la peau. Les armes & la manière de vivre ſont les mêmes que dans les isles Aléoutiennes. La nation eſt diviſée en différentes aſſociations, dont quelques-unes ne ſont compoſées que de cinquante perſonnes & d'autres de deux cents.

Leurs huttes contiennent juſqu'à trente à quarante perſonnes à la fois, & ſont ſi chaudes, qu'ils y reſtent nus; quoiqu'ils n'y faſſent jamais de feu. Ils n'ont aucune idée de décence ni de pudeur, ſe livrent ſans honte, dans leurs habitations communes, aux plaiſirs de l'amour, & ſouvent même à des plaiſirs contraires à la nature. Ils ne connoiſſent aucune cérémonie pour le mariage: chaque homme prend autant de femmes qu'il en peut entretenir; on n'a pas vu cependant qu'ils en euſſent

plus de quatre: ils ne font aucune difficulté de les prêter ou de les échanger. On n'a pu découvrir chez eux aucun indice de religion : cependant ils ont leurs ſorciers. Ils vont nu-pieds, même pendant l'hiver, mangent la vermine dont ils ſont dévorés, & font conſiſter la propreté à ſe frotter d'urine avant de ſe laver avec de l'eau.

Ils ont des canots à la manière des Groenlandois, qui ne peuvent contenir qu'une ſeule perſonne, & d'autres qui en contiennent juſqu'à trente ou quarante. Tous ſont compoſés d'une carcaiſe légère, recouverte de cuir. Ils mangent toute crue la chair des animaux marins, & ſéchent à l'air & ſans ſel celle qu'ils veulent conſerver.

La dernière découverte dont on a quelque connoiſſance, juſqu'à préſent aſſez vague, eſt celle du lieutenant Synd. Il appareilla d'Okhotsk en 1764 pour une expédition vers le continent de l'Amérique. On ne ſait par quel accident il ne doubla le cap Lopatka qu'en 1766 : il gouverna enſuite au nord ; il paſſa l'hiver au ſud de la rivière Ouka, remit en mer au retour de l'été, & cingla à l'eſt & au nord-eſt : il découvrit un grouppe d'isles qui, ſuivant la carte dont M. Coxe garantit l'authenticité, s'étendent entre le 61e & le 64e degrés de latitude, & entre les 199e & 202e degrés de longitude. A l'eſt de ces

isles, & à un degré de la côte des Tchouktchi, il découvrit une côte montueuſe entre les 64e & 66e deprés de latitude. Son extrémité la plus occidentale gît à peu près par le 201e degré de longitude. Si l'obſervation eſt juſte, il faut reculer à l'oueſt la côte des Tchouktchi, qui, ſuivant la nouvelle carte générale de Ruſſie, s'étend à cette hauteur : à peu près au 206e degré de longitude. Mais la côte, vue par le lieutenant Synd, paroît être la même que l'on trouve dans la carte de M. Muller, comme ayant été découverte en 1730 par le Géodéſiſte Gvozdef. Elle y eſt indiquée entre le 65e & le 66e degrés de latitude, & ſon extrémité la plus occidentale eſt au 210e degré de longitude ; ce qui s'accorde mieux avec les notions qu'on croit avoir acquiſes ſur les limites orientales de la côte des Tchouktchi.

DU COMMERCE DE LA RUSSIE (*).

PRODUCTIONS DE LA RUSSIE, ET INDUSTRIE DES HABITANS.

L'IMMENSE étendue de la Ruſſie lui procure une variété de productions dont aucune autre domination ne peut ſe vanter. Si le luxe ne s'y étoit pas introduit avec tous les goûts & tous les caprices qu'il entraîne, elle ſe paſſeroit aiſément du commerce des autres peuples & des productions des contrées étrangères.

Un grand nombre de ſes provinces ſont très fertiles en grains de toute eſpèce. Ses contrées boréales ne ſont pas entièrement privées de cette fécondité : on recueille

(*) J'ai cru que cet article pourroit intéreſſer quelques lecteurs. Quoiqu'il laiſſe bien des choſes à deſirer, il donnera du moins quelque idée des richeſſes & du commerce de la Ruſſie. J'ai fait beaucoup d'uſage, en le compoſant, de l'*Eſſai ſur le commerce de Ruſſie*, de l'*Antidote*, dont l'Auteur de l'*Eſſai* s'eſt auſſi ſervi ſans le citer, d'un morceau de M. Muller ſur le commerce de la Sibérie, & de quelques notes que j'ai reçues de bonne main.

même du lin à Kargapol, au 61° 29′ de latitude; & ſi le ſol de Mézen, voiſin du cercle polaire arctique, ſe refuſe à produire le lin & le froment, il offre du moins aux cultivateurs d'abondantes moiſſons d'avoines, qui ſervent à l'entretien des haras établis dans les environs. Ces mêmes contrés, d'où les anciens croyoient que la nature morte & glacée rejetoit tous les êtres vivans, nourriſſent des troupeaux de bœufs de race hollandoiſe, & beaucoup plus grands que l'eſpèce ordinaire. Le veau d'Arkhangel eſt remarquable par ſa grandeur, & recherché par la délicateſſe de ſa chair. On en trouve qui pèſent plus de cinq cents livres. Dès qu'on eſt deſcendu juſqu'au 62ᵉ degré, on trouve des moiſſons ſi ſupérieures aux beſoins des habitans, qu'une quantité conſidérable de grain eſt employée à braſſer de l'eau de vie.

Les gouvernemens de Livonie, de Pleskof, de Smolensk, d'Ukraine, de la grande & de la baſſe Novgorod, de Moskou, de Belgorod, de Voronèje, de Kazan, ſont les greniers de l'Empire. Après avoir reçu de ces terres ſi fertiles une abondante ſubſiſtance, après en avoir exigé tout le grain que conſomment les braſſeries, après en avoir tiré toute l'eau de vie dont le peuple des villes fait un ſi prodigieux abus: on cède le ſuperflu des récoltes à la Suède, à l'Angleterre, à la Hollande.

On a évalué la conſommation annuelle de l'eau de vie de grain en Ruſſie, à cent cinquante-ſix millions de pintes de Paris. En ſuppoſant que la population ſoit de dix millions, cela ne feroit pas huit pintes & demie par perſonne : mais ſi l'on fait l'abus le plus condamnable de bette boiſſon dans les grandes villes, l'uſage en eſt rare dans bien des campagnes.

Mais par tout on braſſe de la bière, & c'eſt encore un tribut que l'on impoſe à la fécondité de la terre. Il faut qu'elle rapporte auſſi toutes les eſpèces de gruaux ; nourriture ſaine pour les riches & reſſource abondante pour les pauvres.

Les récoltes de chanvre, après avoir fourni la quantité inappréciable d'huile que le peuple conſomme dans ſes carêmes multipliés, après avoir ſuffi aux beſoins de la marine & des fabriques de toiles, laiſſent encore un ſuperflu conſidérable qu'achettent les étrangers. C'eſt le chanvre de Ruſſie qui fournit à toute la marine de l'Europe, excepté celle de France, les voiles & les cordages.

D'abondantes récoltes de grains ne ſont pas la ſeule richeſſe de l'Ukraine. Elle porte les plus beaux fruits. Ses gras pâturages nourriſſent des troupeaux nombreux, & cette province vend plus de dix mille bœufs chaque année. On y cultive le tabac, on y recueille la cire & le miel. Quand

on voudra tourner le travail & l'induſtrie des habitans vers la culture des mûriers, ils pourront nourrir la chenille précieuſe qui tire la ſoie de ſon ſein.

Aſtrakhan, célèbre par ſes fruits, ſes melons d'eau & la beauté de ſes raiſins, conſerve encore une race de moutons remarquables par leur groſſeur extraordinaire, & par la beauté de leur fourrure. Elle fut amenée par les Tatars, lorſqu'ils vinrent établir dans ce climat délicieux l'une de leurs dominations.

Cette même contrée renferme des ſalpêtrières conſidérables. On ne vend du ſalpêtre aux étrangers, que lorſque les magaſins de la Couronne en contiennent une grande ſurabondance.

On tire des bords du Volga les œufs d'eſturgeon, ou le caviar, qui, frais encore, eſt un mêts agréable, & qui, preſſé & ſéché, perd beaucoup de ſa bonté, & eſt cependant encore recherché par pluſieurs nations de l'Europe. On en tranſporte même dans la Turquie & dans les Indes. C'eſt des veſſies d'air de ces mêmes poiſſons qui fourniſſent le caviar, que ſe fait la colle de poiſſon.

La province de Kazan, fertile en grains & en fruits, eſt couverte de vaſtes forêts. On en tire les plus beaux mâts & les meilleurs bois de conſtruction.

Pluſieurs provinces fourniſſent beaucoup de chevaux légers, infatigables,

qui exigent peu de ſoins, & ſont ſujets à peu de maladies. Des ſeigneurs ont établi des haras dans leurs terres, &, par le mélange & le croiſement des races, ils procurent à la Ruſſie des eſpèces qui lui étoient inconnues.

Le ſel des ſalines de Ruſſie ne s'exporte guères chez les étrangers : il s'en conſomme chaque année dans l'empire le poids de trois cents trente millions de nos livres. Il ne ſe vend que trente ſols le poud (*) ; ce qui fait un peu moins d'un ſol la livre. Les frais d'exploitation & de tranſport coûtent plus que la vente ne produit : mais l'Impératrice aime mieux ſupporter cette perte, que de hauſſer le prix d'une marchandiſe ſi néceſſaire aux pauvres.

Il ſeroit impoſſible de calculer combien de belles pelleteries ſont apportées en tribut par les Barbares dépendans de la domination Ruſſe ; combien ſont priſes par les chaſſeurs ; combien il s'en exporte chez les étrangers ; & combien il s'en conſomme dans l'Empire pendant la rigueur des hivers. Il ſuffit de ſavoir que la Ruſſie fournit la plus grande quantité des fourrures communes ; qu'elle ſeule poſſède les pelleteries les plus précieuſes, & qu'elles font, dans toutes les ſaiſons, un ob-

(*) Trente-trois de nos livres de Paris, font le poud de Ruſſie.

jet de luxe pour toutes les Nations de l'Asie. Le prix d'une seule pelliſſe de renard noir suffiroit à la fortune d'un particulier sans faste & sans ambition.

Des objets plus utiles, quoique mépriſés par le riche dédaigneux, contribuent à la richeſſe de la Ruſſie. Le ſuif fait l'un des articles les plus importans de ſon commerce. Il ſe tire de pluſieurs de ſes provinces; mais principalement d'Orenbourg, où l'apportent les nations errantes, qui nouriſſent ſur-tout des troupeaux innombrables, pour trafiquer de leurs peaux & de leurs graiſſes. On en exporte chaque année environ pour un million de roubles, ou pour quatre millions cinq cent mille livres de notre monnoie (*). On envoie de Pétersbourg de la chandelle toute faite à pluſieurs contrées de l'Allemagne.

Il eſt difficile de ſe faire une juſte idée de la prodigieuſe abondance du poiſſon & du gibier de la Ruſſie. On peut dire, en général, que, dans tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, la quantité de ſes productions eſt bien ſupérieure à celle de ſa conſommation.

Elle joint à tant de richeſſes la facilité de leur diſtribution, par les grands fleu-

(*) J'évalue ici le rouble à 4 liv. 10 ſ. de notre monnoie, ce qui fait une valeur moyenne entre les différentes variations du change.

ves qui la traverſent, & par les traînages peu diſpendieux ſur la neige & ſur la glace des rivières & des lacs, pendant la longue durée des hivers.

Les étrangers regardent la Sibérie comme le tombeau de la nature, & croient que ſon ſéjour ſuffit au ſupplice des plus affreux ſcélérats (*). Cependant aucune terre, peut-être, ne prodigue plus généreuſement à l'homme ſa ſubſiſtance. La richeſſe y eſt en même tems commune & inutile. La fertilité du ſol excède les beſoins des conſommateurs, & une étonnante variété de gibier & de poiſſon ſem-

---

(*) La Sibérie eſt bien peinte dans ces vers de M. le Comte Chouvalof :

Lorſque le voyageur franchit les Monts Riphées,
Qu'il vient ſe repoſer, de ſa courſe laſſé,
Sur les bords du Tobol, ſur ceux du Jéniſſé,
La nature, en ces lieux brillante & ſolitaire,
Frappe ſon œil ſurpris d'une pompe étrangère,
Prête à tous les objets des vêtemens nouveaux,
Et d'un cachet plus fier a marqué ſes travaux.

Cette deſcription eſt tirée de l'épître à Voltaire, dans laquelle ſe trouve ce vers ſi touchant, & ſi profondément ſenti :

Les plaiſirs ſont plus purs au matin de la vie.

Mais en admirant les beautés fières & impoſantes de la Sibérie, & ſes richeſſes réelles & de convention, il faut convenir que la rigueur de ſes hivers doit effrayer des hommes nés ſous des climats plus doux, & que l'abondance dont on y jouit eſt due, en partie, à la foibleſſe de ſa population.

ble prévenir leurs desirs. L'hiver y est rigoureux; mais d'épaisses forêts ôtent la crainte d'éprouver le froid dans l'intérieur des maisons, & les animaux qu'elles recèlent fournissent les fourrures les plus douces & les plus solides, les plus chaudes & les plus légères, qu'on connoisse sur toute l'étendue du globe.

Les fourrures communes y sont à vil prix, & surpassent en beauté & en bonté les plus belles des autres pays. Telles sont les peaux des zibelines tuées pendant l'été ou le printems: celles des petits-gris dont le poil épais & lustré approche de la couleur de l'ardoise, celles des pestsi ou isatis, que l'on appelle renards blancs, celles enfin des lièvres dont le poil s'adoucit, s'épaissit pendant l'hiver, & prend la blancheur de la neige.

Mais les pelleteries précieuses de la Sibérie sont l'objet du plus riche commerce. Le sobol, que nous appelons martre zibeline, tué en hiver & bien choisi, peut tenir entr'elles le premier rang. Une seule peau de ce petit animal, bien fournie de poil & d'une couleur brune & bien lustrée, coûtoit, il y a quarante ans, 250 livres de notre monnoie dans la Sibérie même; & le prix en a depuis augmenté. Celles qui étoient d'une beauté parfaite, se payoient encore beaucoup plus cher. Les hermines ne sont guères plus grandes que les taupes de nos champs, & elles coûtoient 75 livres le cent.

Un dos de caſtor ordinaire ſe vendoit de 20 à 25 livres ; mais les peaux de loutres marines, qu'on appelle caſtors du Kamtchatka, ſe vendoient alors cent écus aux Chinois. J'en ai vu qui n'étoient pas parfaites, & qui avoient coûté 500 livres en Sibérie.

Une peau de renard, qui avoit une bande noire depuis la nuque juſqu'à la moitié du dos ; ou même juſqu'à la queue, & & qui n'avoit l'extrémité du poil blanchâtre que ſur les côtés, ſe vendoit juſ. qu'à 500 livres ; mais quand la peau en étoit parfaitement noire, elle coûtoit, en proportion de ſa beauté, depuis 3000 juſqu'à 5000 livres.

Les renards bleus ſont encore plus rares, & la curioſité y met un plus haut prix.

On donne quelquefois, chez les étrangers, le nom de renards bleus à des peſtſi d'une couleur bleuâtre. C'eſt l'animal que M. de Buffon appelle iſatis. Cette fourrure eſt de peu de valeur. La peau coûte en Sibérie de 5 à 7 livres 10 ſols.

La peau du glouton eſt aſſez agréable par ſa couleur variée de fauve & de noir. Dans le tems dont je parle, elle ſe vendoit 15 livres à Irkoutsk. On payoit auſſi de 15 à 20 livres les peaux des ours blancs, qui ſont bien plus rares que les noirs.

Je ne parlerai pas des marbres de là

Sibérie, de ſes pierres précieuſes, de ſes topazes, de ſes améthiſtes, de ſon lapis-lazuli, de ſon ivoire foſſile, ni de ſon muſc, beaucoup moins odorant que celui de la Chine. On tire du ſein de cette vaſte contrée l'or, l'argent, le cuivre & le fer. Le cuivre y eſt d'une bonne qualité, & ſouvent il eſt chargé d'or: ce qui en fait défendre l'exportation. Il n'eſt pas même permis de faire ſortir de la province les monnoies de cuivre qui y ſont frappées. On ne trouve pas le fer de la Sibérie inférieur à celui de la Suède.

Les mines d'or de Bérézof ont fourni, en 1776, ſoixante & quinze livres d'or; mais cet or n'étoit pas parfaitement purifié. De cent pouds, ou trois mille trois cents livres du meilleur minéral, on tire cinq pouds ou cent ſoixante-cinq livres d'or. Les mines d'or de la couronne ont rendu, en 1772, mille neuf cent quarante-ſept livres d'or, & ſoixante-deux mille trois cent quatre livres d'argent: mais le produit n'eſt pas tous les ans auſſi conſidérable. Les mines d'Eſpagne ont produit aux Romains en neuf ans, ſuivant Pline, 8000 marcs; ce qui ne fait par an, en compte rond, que 888 marcs, ou 444 livres.

Les productions de la terre ſont la première richeſſe; mais elle eſt conſidérablement augmentée par l'induſtrie. Celle des Ruſſes s'eſt exercée de bonne

heure à la fabrication de ces cuirs ſi recherchés qu'ils appellent ioufte, que les Lévantins nomment Bolgari, & que nous appelons cuirs de Rouſſi. Aucune nation n'a pu les contrefaire, ſoit qu'en effet les fabricans aient un ſecret qu'ils n'ont pas laiſſé pénétrer, ſoit plutôt qu'aucun autre pays ne puiſſe fournir, en aſſez grande abondance, le tan de bouleau néceſſaire à cette fabrication.

On comptoit, il y a quelques années, plus de cent fabriques d'ioufte, & le nombre s'en accroît chaque jour. L'exportation de ce ſeul article produit chaque année un million de roubles, ou quatre millions cinq cent mille de nos livres.

Les Ruſſes paroiſſent auſſi avoir ſu de tout tems fabriquer ces draps groſſiers qui ſervent à l'habillement des payſans & de toutes les peuplades barbares, juſqu'aux frontières de la Chine. On ne peut compter le nombre des fabriques de ces draps. Cette branche d'induſtrie, ſi peu brillante, eſt d'un rapport conſidérable.

Ils achetoient autrefois de l'étranger, & fabriquent eux-mêmes à préſent, les gros draps deſtinés à l'habillement des troupes. On en compte cinquante fabriques, qui occupent 1700 métiers, & qui n'emploient que des laines du pays.

Il eſt inutile de parler ici de la fabrique

des draps fins d'Iambourg, la ſeule qu'il y ait dans l'Empire, & qui coûte beaucoup plus qu'elle ne produit. On n'y emploie que des laines d'Eſpagne, & elles y ſont travaillées par des mains étrangères.

La Ruſſie, recueillant beaucoup de chanvre & de lin, doit avoir un grand nombre de fabriques de toiles. Le linge de table damaſſé, qui ſe fait à Iaroſlavle & à Moskou, égale en beauté celui de Siléſie. Les fabriques du linge de table ordinaire, que nous appelons ouvré, ſont innombrables. On fabrique par tout une grande quantité de toiles, mais fort étroites, & d'une médiocre ou mauvaiſe qualité. Les fabriques de toiles à voile ſuffiſent à la marine de l'Empire & à preſque toute celle de l'Europe. La toile fine d'Arkhangel ne le cède qu'à celle des Pays-Bas.

Il s'exporte une grande quantité de toiles de Ruſſie pour l'Angleterre & la Hollande, & une moindre quantité pour l'Eſpagne & le Portugal.

On fabrique à Moskou & dans les environs, des velours, des damas pour meubles, des droguets, des pluches de ſoie, des taffetas & des étoffes riches; mais tout cela eſt bien loin d'égaler la perfection de nos fabriques. On fait auſſi en Ruſſie beaucoup de velours de coton.

L'exportation de la quincaillerie & de la coutellerie de Toula eſt défendue.

COMMERCE

Avec les peuples de l'Asie.

LA Russie, avec un superflu considérable, doit faire un grand commerce : ses correspondances s'étendent jusqu'à la Chine. La Cour étoit dans l'usage d'envoyer tous les trois ans une caravane à Pékin : une brouillerie survenue entre les deux Cours interrompit ce commerce. Quelques fraudes des marchands Russes furent le prétexte dont les Chinois, le peuple du monde le plus frauduleux, colorèrent leur rupture : mais la mésintelligence fut réellement causée par l'asyle que la Russie accorda en 1757 à cette même horde de Kalmouks, qui, en 1771, retourna sous la domination de la Chine. Les différends viennent enfin d'être terminés & les caravanes rétablies.

L'importation & l'exportation des principaux articles du commerce de la Chine, & sur-tout des fourrures précieuses, étoient autrefois réservées à la Couronne ; mais l'Impératrice règnante a depuis long-tems renoncé à ce monopole.

Kiakhta est le centre du commerce des

Ruſſes & des Chinois : elle eſt bâtie ſur les bords d'une rivière qui lui a donné ſon nom, dans le diſtrict de Sélinguinsk, & n'eſt éloignée que de cent vingt toiſes d'une place de commerce chinoiſe qui correſpond avec elle : toutes les deux ſont fortifiées. Dans le tems même de la plus grande langueur du commerce entre les deux Empires, celui de la Ruſſie montoit chaque année a 1, 600, 000 roubles, ou 4, 800, 000 livres.

Les Chinois n'achettent que des zibelines de médiocre qualité, parce qu'ils ſavent les teindre avec tant d'art, qu'elles égalent, après avoir paſſé par leurs mains, les zibelines les plus précieuſes; ils en revendent même aux Ruſſes : mais ils paient chèrement les loutres de mer & les caſtors du Kamtchatka & des Archipels nouvellement découverts. Ils reçoivent auſſi des Ruſſes des camelots, des draps, du corail, de l'horlogerie & quelques productions du pays, & leur vendent des pierres précieuſes, du thé, des ſoies en nature & travaillées, du muſc, du coton & de ces toiles que nous appelons nankin. Ils livrent le bon thé à raiſon de quatre roubles la livre, & les Ruſſes qui ne le revendent que trois roubles ou trois roubles & demi, ſe dédommagent de cette perte ſur le bénéfice des autres articles. Au défaut d'échange, ils ſe font payer par les Chinois en lingots

d'or, qu'ils livrent à la Couronne, & dont ils reçoivent la valeur en argent monnoyé.

La Ruſſie commerce avec pluſieurs races de Tatars, mais ſur-tout avec ceux de la Boukharie qui ſont ſédentaires, induſtrieux & policés : elle reçoit d'eux des étoffes de ſoie & de coton de leurs propres fabriques, des marchandiſes de l'Indouſtan & de la rhubarbe : elle leur livre des draps fins, des cuirs de Rouſſi, & toutes ſortes de marchandiſes de l'Europe.

Elle fournit à la Perſe des étoffes de laine, des pelleteries, du fer, de l'acier, du plomb, des toiles, &, en tems de troubles, des vivres & des vaiſſeaux de tranſport. Les principaux articles qu'elle en reçoit, par elle-même ou par l'entremiſe des Arméniens, ſont les ſoies du Guilan, les cotons filés & non filés du Manzanderan, des épiceries, des drogues, des tapis, des étoffes & des pierres précieuſes. Le commerce de la Perſe eſt encore loin d'être auſſi avantageux qu'il pourra le devenir.

Celui de la Mer Noire, long tems foible, & qui ne pouvoit ſe faire que par l'entremiſe des marchands Grecs, Arméniens & Turcs, va recevoir une nouvelle activité, à préſent que la Ruſſie poſſède des ports ſur cette mer, & qu'elle s'eſt fait aſſurer, par le dernier traité de paix, la liberté de la navigation.

COMMERCE

Avec les peuples de l'Europe.

ARKHANGEL & Kola, ſur la Mer Blanche, furent long-tems les ſeuls ports de commerce que poſſédât la Ruſſie. Malgré leur éloignement, & quoiqu'ils ſoient fermés ſept mois de l'année par les glaces, l'intérêt y amenoit des vaiſſeaux de toutes les nations commerçantes. Quand Pierre I eût fondé Pétersbourg; quand il eut privé le commerce d'Arkhangel de toute la faveur qu'il accordoit à celui de la nouvelle ville; le commerce de la Mer Blanche tomba dans la langueur. Il ne tarda pas à ſe relever, quand Éliſabeth lui eut rendu ſes anciens priviléges; &, en 1773, il a reçu 180 vaiſſeaux hollandois, & un plus grand nombre de Hambourgeois & de Dantzickois.

On charge dans ce port des ſuifs & de la chandelle, des nates, des cuirs de Rouſſi, de la cire jaune, de la graine de lin, de l'huile & de la colle de poiſſon, du beurre fondu, des cordages, toutes ſortes de fourrures de Sibérie, des toiles, du ſavon, des viandes & des poiſſons

ſalés, &c. Pluſieurs de ces articles ſe chargent auſſi à Kola.

Le plus grand commerce de la Ruſſie avec les nations de l'Europe, ſe fait par la Mer Baltique : c'eſt par cette voie qu'elle reçoit les vins & les huiles de l'Eſpagne & du Portugal ; les draps fins, les étoffes de ſoie, les étoffes riches, & les produits des fabriques de la France, de l'Angleterre & de la Hollande ; les bières angloiſes, les eaux de vie de raiſin, les laines d'Eſpagne, le ſucre & le café, le bois d'acajou, les bois de teinture, la bijouterie, les glaces, les dentelles, les toiles fines, les modes, les fruits de l'Europe qui peuvent ſouffrir le tranſport, mille objets enfin d'utilité, de commodité, de luxe & de caprice.

La marine marchande de Ruſſie, pour les grands trajets, ne conſiſtoit, il y a quelques années, qu'en 15 vaiſſeaux au plus, qu'elle expédioit pour Bordeaux & pour la Hollande. Le nombre en eſt bien augmenté depuis la guerre entre la France & l'Angleterre. Elle a un grand nombre de petits vaiſſeaux pour le cabotage entre ſes différens ports.

La foibleſſe de ſa marine marchande lui fait perdre des profits immenſes que lui procureroit le frêt de l'importation & de l'exportation. Mais la variété de ſes productions, & la grande conſommation qu'elle fait des marchandiſes étran-

gères, attirent dans ſes ports les vaiſſeaux de toutes les nations de l'Europe; depuis les ports de l'Allemagne ſur la Baltique, juſques à ceux de l'Italie, ſur la Méditerranée.

Ce ſont les Anglois, qui ont la plus grande influence dans ce commerce, qui jouiſſent des plus grands priviléges, & qui font les plus grandes affaires. La Ruſſie croit qu'il eſt de ſon avantage d'accorder les plus grandes faveurs à la nation qui fait les plus grandes demandes. Elle gagneroit peut-être encore plus, en tenant la balance égale entre toutes les nations, ou plutôt en accordant à chacune d'elles les priviléges pour les marchandiſes qu'elles emporteroient de leur cru. Par là, elle recevroit la plûpart des articles de la première main.

On exporte, ſur-tout de Pétersbourg, une grande quantité de chanvre & de lin, du fer, des cuirs, des peaux non préparées, des pelleteries, du miel, de la cire, des ſuifs, des toiles à voiles, des mâtures, des cordages & du goudron;

Et de Riga, des grains, des mâtures, & du chanvre.

Le port de Riga reçoit, chaque année, juſqu'à ſept cents vaiſſeaux étrangers, & celui de S. Pétersbourg, plus de huit cents.

Malgré le grand nombre d'articles que la Ruſſie tire de l'étranger, la balance du com-

commerce penche conſidérablement en ſa faveur.

D'après un relevé fait du commerce de pluſieurs années, on trouve que les marchandiſes & les productions ruſſes exportées (*), montent chaque année à la ſomme de 17,653,428 roubles. A quoi il faut ajouter les droits d'exportation qu'on prélève dans les douanes, & qui montent à 3,562,919 roubles, ce qui fait un total de 21,216,347 roubles, ou de . . . . . 95,473,561 l.

Les marchandiſes étrangères importées, n'ont monté qu'à 13,308,801 roubles: ou 59,889,601

Ainſi la balance en faveur de la Ruſſie, eſt de 7,907,546 roubles, ou de . . . . . 35,583,960 l.

(*) Eſſai ſur le commerce des Ruſſes.

ÉTAT

Des marchandiſes exportées de Ruſſie, année commune (*).

	Livres, poids de Paris.
Grains, comme froment, ſeigle, millet, orge, avoine, bled ſarrazin, riz, farine, gruaux, &c.	18,516,828
Houblon	91,113
Thé	4,950
Tabac	1,561,329
Graine de lin	18,213,211.
Lin	11,678,666
Huile de lin & de chanvre	4,959,042
Chanvre	58,213,452
Fil	1,511
Cables de chanvre	1,195,395
Caviar	523,710
Cire	186,120
Miel	4,455

(*) J'ai tiré cet état de l'*Eſſai ſur le commerce de Ruſſie*. J'ai réuni pour l'abréger les articles de même eſpèce, comme les différentes eſpèces de toiles, &c. J'ai réduit les poids à la livre de Paris. L'auteur avertit que, pour former une année commune, il a pris les années 1767, 68, 69. Mais il faut obſerver que, depuis cette époque, le commerce de la Ruſſie s'eſt augmenté.

Beurre	147,708	Livres de Paris.
Savon	1,072,060	
Suif bouilli, & chandelles	8,231,553	
Fer	64.398,312,	
Cuivre	212,322	
Acier	16,467	
Sel	122,463	
Viande ſalée	269,049	
Poiſſon ſalé ou fumé .	418,737	
Colle de poiſſon . .	133,980	
Dents de morjes . . .	2,640	
Dents foſſilles d'éléphans	132	
Colle forte de cuirs . .	1,651	
Rhubarbe	2,200	
Soie de la Chine & autre	2,871	
Soie de porc . . .	566,742	
Cuirs de Rouſſi . .	5,119,125	
Goudron . , . .	8,620,359	
Poix	997,590	
Salpêtre	71,478	
Pierre ſpéculaire, ou verre de Moskovie . .	99	
Crin	236,049	
Poil de chèvre	1,419	
Potaſſe	38,973	

Toiles de différentes eſpèces & de toute la largeur, 7,586, 218 archines, à 26 pouces & demi l'archine.

Souliers pour hommes & pour femmes, 7218 paires.

Bottes, 6063 paires.

Bœufs, 3000.

Il ne s'eſt exporté annuellement de chevaux que pour 33000 liv. environ.

Nates d'écorces de jeunes tilleuls, 1,000,000. Elles ſe tranſportent ſur tout en Allemagne, où elles tiennent lieu, comme en Ruſſie, de nos toiles d'emballages.

Nous ne parlons pas ici des articles de pelleteries, parce qu'il ſeroit difficile d'en déſigner les différentes eſpèces, & de les réduire à des meſures connues. Mais nous en avons dit aſſez pour faire connoître que ce commerce eſt d'un produit conſidérable. Ajoutons ſeulement qu'il s'exporte, chaque année, plus de quatre-vingt dix-huit mille peaux d'hermines, plus de cent-vingt mille peaux d'une autre eſpèce d'hermine plus petite, plus de deux millions de peaux de petit-gris, plus de quarante mille peaux d'agneaux des Kalmouks & de l'Ukraine. Joignons à cela les riches & nombreux articles des zibelines, des renards de toutes les eſpèces, des martres, des caſtors, des loutres, & quantité d'autres articles de pelleteries, dont les noms mêmes ſont incon-

nus en France; & nous pourrons alors nous faire au moins une idée vague de l'importance de ce commerce.

DE LA LITTÉRATURE DES RUSSES.

LEs Ruſſes ont l'avantage de poſſéder, peut-être, la plus belle langue qui ſe parle à préſent en Europe. Riche de ſon propre fonds, elle peut chaque jour encore s'enrichir au beſoin, ſans faire aux étrangers des emprunts humilians. Elle doit ſeulement ſe plaindre de n'avoir pas été exercée par des auteurs habiles ſur une aſſez grande variété de ſujets. Cette ancienne langue, qu'on croit reconnoître dans les deux mots de l'idiôme des Mèdes, qu'Hérodote nous a conſervés (*), n'a guères été conſacrée juſqu'à ce ſiècle qu'à exprimer les beſoins ordinaires de la vie & les vérités de la religion.

(*) Suivant Hérodote, la nourrice de Cyrus ſe nommoit *Spac* ou *Spaco*, ce qui ſignifioit chienne; *ſobak* eſt un des mots de la dialecte ſlavonne ruſſe, qui ſignifie chien; & ce mot *ſobak* peut s'être changé en *ſpac* par contraction. Les Mèdes appeloient les petits chevaux *nizéens*; & *niz*, *nijgny*, *nizok* ſignifie bas de taille, petit, dans toutes les dialectes du ſlavon.

Elle étoit assez riche, elle avoit assez de grandeur dès le commencement de l'onzième siècle, pour exprimer, par une traduction fidèle, les sublimes images des Saintes Écritures; & notre langue, au seizième siècle, parodioit encore & travestissoit, plutôt qu'elle ne traduisoit les poésies de David & des prophètes. Encore à présent, les Russes qui veulent écrire sur des sujets élevés, travaillent à former leur style sur celui de leur bible. Aucune des langues de l'Europe n'a subi d'aussi foibles changemens en un aussi grand nombre de siècles.

Cependant, si l'on en excepte des annales, écrites avec autant de sécheresse que de simplicité, des chansons ont formé longtems toute la littérature des Russes. On a conservé quelques vers des tems antérieurs au règne de Pierre I, & ils ne font pas regreter qu'on n'en ait pas conservé davantage. Mais on trouve déjà une certaine énergie dans le style du Métropolite Kiprian, qui écrivoit, au quatorsième siècle, l'histoire de son pays, & dans celui de Stolnik Lyzlof, qui, sous le règne du Tsar Michel, composa une histoire des Scythes.

Phéophane Prokopovitch, archevêque de Novgorod, qui fut d'un si grand secours à Pierre I, dans la réforme de l'église Russe; ce Phéophane, qui avoit étudié à Varsovie & à Rome, essaya ses

talens dans plusieurs genres de littérature. Il composa des sermons éloquens, des panégyriques, des éloges, des histoires & des poésies (*). Il établit un gymnase, où l'on élevoit des jeunes gens qui montroient de l'esprit & des dispositions : on lui doit la naissance des lettres en Russie.

Le Prince Dmitri Kantémir, fils de ce Hospodar de Moldavie, qui se donna à Pierre I, a composé des satires, admirées dans leur tems & qu'on ne lit plus.

Trédiakovski avoit la passion plus que le talent des lettres. C'étoit écrivain infatigable : élève de Rollin, admirateur de son maître, il traduisit l'histoire ancienne & romaine de cet habile professeur. Son travail étoit presque terminé ; le feu prit à sa maison & brûla ses manuscrits. Il recommença, continua, finit l'énorme version, & c'est le seul ouvrage de Trédiakovski qu'on ait conservé.

Sa traduction en vers du Télémaque n'est célèbre que par le ridicule : on la fait lire par pénitence dans l'hermitage de l'Impératrice (*). On lit aussi, pour

(*) On lui reproche d'avoir trop affecté l'ancien style slavon, & d'avoir fait un mêlange étudié de différentes dialectes.

(*) L'hermitage est un bâtiment qui communique par une galerie au palais Impérial. C'est là que la Souveraine goûte les plaisirs de la solitude, ou se

rire, une tragédie qu'il s'aviſa de faire. Ses ouvrages ſe diſtinguent par la bizarrerie du ſtyle, de la forme & des idées.

Pendant que Trédiakovski luttoit malheureuſement contre la nature, en s'efforçant d'être poëte; Lomonoſſof plantoit en Ruſſie la palme de Pindare & d'Horace. Il ſera longtems le Prince des poëtes Ruſſes. On doit oublier qu'il a compoſé deux tragédies: mais on n'oubliera jamais en Ruſſie ſes odes, ni ſes ſublimes imitations des pſaumes de David & du livre de Job. Il a fait une épître ſur le verre, qui eſt à la fois poétique, ingénieuſe & ſavante. Il avoit commencé un poëme épique, & avoit choiſi Pierre I pour ſon Héros. On regrète qu'il n'en ait compoſé que deux chants. Il a paré la phyſique des charmes de l'éloquence dans ſes diſcours ſur la lumière, ſur l'électricité, ſur l'origine des métaux, ſur l'utilité de la chymie.

Je vais placer ici la traduction d'une de ſes odes: mais les beautés de ſa poéſie ſont ſi ſouvent renfermées dans l'expreſſion, que c'eſt les effacer que de les traduire.

---

livre aux douceurs d'une ſociété ſans contrainte & ſans étiquette. Elle a fait placer dans l'hermitage la ſuperbe collection de tableaux qu'elle a raſſemblée.

ODE

A l'Impératrice Eliſabeth.

DÉLICES des Princes & des Empires, aimable tranquillité, félicité des hameaux, gardienne des cités, que tu ès utile & belle! Autour de toi les fleurs ſe colorent & les épis jauniſſent dans les guérets. Chargés de tréſors, les navires oſent te ſuivre ſur les mers, & tu ſèmes, d'une main libérale, tes richeſſes ſur la terre.

Éteignez-vous, foudres guerriers, & ceſſez d'effrayer la terre. Ici, dans le ſein de la paix, Éliſabeth veut étendre l'empire des ſciences. Vents impétueux, gardez-vous de mugir, & murmurez avec douceur le récit de nos tems heureux. Univers, écoute en ſilence : une lyre exaltée veut célébrer les plus grands noms.

Toujours admirable dans ſes œuvres, le Créateur avoit arrêté de manifeſter de nos jours ſa puiſſance. Il envoie en Ruſſie un homme tel que les ſiècles n'en ont jamais produit. A travers tous les obſtacles, ce Héros élève ſa tête couronnée par la victoire, & tranſporte avec lui juſqu'aux cieux la Ruſſie terraſſée par l'ignorance.

Dans les pleines enſanglantées, Mars s'ef-

fraie de voir ſon épée entre les mains de Pierre, & Neptune treſſaillit à l'aſpect de notre pavillon. Soudain fortifiée de remparts, entourée de palais, la Néva doute & s'écrie: Ai-je donc perdu le ſouvenir, ou me ſuis-je écartée de la route que j'ai toujours ſuivie ?

Alors, à travers les montagnes, les fleuves & les mers, les ſciences divines étendent les bras vers la Ruſſie, & s'adreſſent à ſon Héros; nous ſommes prêtes à cultiver, à faire naître dans ton Empire les fruits les plus doux de l'eſprit. Le Monarque les appelle : déjà la Ruſſie s'attend à jouir de leurs utiles travaux.

Mais, ô deſtin cruel ! ce Héros digne de l'immortalité, la cauſe de notre bonheur, & maintenant l'objet de nos cruels regrets, nous eſt arraché par le ſort envieux, & nous plonge dans une profonde douleur. Attentifs à nos gémiſſemens, les côteaux du Parnaſſe mugiſſent, & les Muſes en pleurs conduiſent aux portes des cieux cet eſprit de lumière.

Dans leur juſte douleur, elles s'arrêtent dans leur carrière, & ne veulent plus regarder que ſa tombe & ſes exploits. Mais la ſage Catherine, notre ſeule conſolation après la mort de ſon époux, leur tend une main généreuſe. Ah ! ſi ſes jours euſſent été prolongés, depuis longtems la Seine, orgueilleuſe de ſes talens, le céderoit à la Néva.

Mais, au ſein d'un ſi grand deuil, de quel éclat nouveau brille le Parnaſſe ? Oh ! qu'on y pince

agréablement les plus douces cordes de la lyre! Des chœurs mélodieux couvrent tous les côteaux, & leurs concerts ſont répétés dans les vallons. L'auguſte fille de Pierre ſurpaſſe la généroſité de ſes ayeux, elle multiplie le bonheur des Muſes, elle ouvre la porte à la félicité.

Il eſt digne de grands éloges, le guerrier qui peut égaler le nombre de ſes victoires à celui de ſes combats, & qui paſſe ſa vie dans les camps. Mais les ſoldats qu'il commande ont toujours part à ſes ſuccès: le bruit affreux des armes couvre la voix ſonore de la renommée, & le ſon de ſa trompette ſe confond avec les plaintifs gémiſſemens des vaincus.

Ta gloire appartient à toi ſeule, illuſtre ſouveraine. Oh! comme ton vaſte Empire te rend graces. Lève les yeux ſur les monts altiers, promène tes regards ſur les vaſtes plaines qu'arroſent le Volga, l'Ob & le Boryſthène: les tréſors qu'elles recèlent ſeront découverts par les ſciences que tu rends floriſſantes.

Quand le Très haut a ſoumis à ton heureuſe puiſſance de ſi vaſtes régions, il a mis au jour des tréſors tels que ceux dont l'Inde s'énorgueillit. Mais la Ruſſie demande des mains formées par les arts: ſeuls ils purifient les filons dorés; & les rochers mêmes ſentent le pouvoir des ſciences que tu daignes accueillir.

En vain des neiges éternelles couvrent ces plages du Nord, où Borée agite tes étendards de ſes ailes glacées; au milieu des rochers de

glace, Dieu s'annonce par des merveilles. Là, ſemblable au Nil, la Léna nourrit les nations de ſes eaux pures & rapides; & perdant enfin ſes rivages, elle égale l'étendue des mers.

Oh! combien de prodiges inconnus aux mortels opère la nature dans ces lieux ombragés de forêts épaiſſes, qui ſervent aux animaux de remparts impénétrables: où, dans la profondeur des ombres raffraîchiſſantes, le cri de l'homme n'a jamais diſperſé les troupes d'élans qui bondiſſent en paix dans les pâturages; où jamais le chaſſeur n'a lancé ſa flêche; où chantent des oiſeaux que le bûcheron n'effraya jamais du bruit de ſa cognée!

Ce vaſte champ va ſervir de carrière aux Muſes. Quelle rétribution pouvons nous offrir à ta magnanimité? Nous élèverons ton nom juſqu'aux Cieux, & nous conſacrerons d'éternels monumens à ta généroſité, dans ces régions où le ſoleil commence ſon cours; où le fleuve Amour ſerpente entre des rives parées de verdure, porte ſes eaux chez les Manjours (*), & deſire rentrer encore ſous ta domination.

Voilà que l'eſpérance abaiſſe devant nous les barrières des ténébreuſes deſtinées. La ſageſſe poſera ſon temple dans des contrées ou la juſtice & les loix étoient inconnues. Devant elle l'i-

(*) Nous les appelons Mantchoux ou Mantchoux. Ils ſont à préſent les dominateurs de la Chine. Les Ruſſes furent maitres d'une grande partie de l'Amour, juſqu'au traité de Nertchinsk.

gnorance pâlit. Je vois blanchir les humides ſillons tracés par tes vaiſſeaux ; & la mer ſe plaît à leur céder. Tes navigateurs volent, à travers les flots, annoncer tes vertus à de nouveaux peuples.

Là, ſemé d'isles innombrables, l'Océan ſe diviſe en mille fleuves paiſibles, & le corbeau, revêtu de l'azur des Cieux, efface les brillantes couleurs du paon. Là volent des nuages d'oiſeaux divers, qui, par la richeſſe de leur plumage, effacent les riantes livrées du printems. Nourris dans des bocages parfumés, nageant ſur des ondes délicieuſes, ils n'ont jamais connu les rigoureux hivers.

Vois Minerve frapper de ſa lance le ſommet des Riphées. L'or & l'argent jailliſſent, & couleront pour ta dernière poſtérité. Pluton dans ſes abîmes entr'ouverts, ſe trouble & frémit de voir livrés aux mains des Ruſſes ſes précieux tréſors, enſevelis par la nature dans le ſein des montagnes. L'aſtre éclatant du jour le force à détourner ſes regards ténébreux.

O vous, qu'attend la patrie, vous qui devez naître dans ſon ſein, vous qu'elle deſire voir reſſembler à ces mortels éclairés qu'elle appelle des contrées étrangères ; que vos tems ſeront heureux ! Ne craignez point. Oſez montrer, par vos efforts, que la Ruſſie peut enfanter ſes Platons, & nourrir le génie pénétrant de Newtons nouveaux.

Plus jeune que Lomonoſſof, Soumo-

rokof lui voulut arracher le ſceptre de la poéſie. Avec moins de force, moins d'imagination & plus de douceur, longtems il lutta contre lui dans le genre lyrique, & fut vaincu. Mais il eſt le fondateur du théâtre ruſſe. Élégant comme Racine, il tâcha d'imiter la conduite de ſes plans; mais il ne put pénétrer le ſecret de notre inimitable Poëte. Il voulut être ſage comme lui; il fut froid, & ſa ſcène manqua de mouvement. Il a trop imité, dans ſes comédies, la manière des comiques françois, & ne les a point égalés: il devoit créer un nouveau comique, puiſqu'il avoit à peindre des mœurs nouvelles. Il a montré dans la ſatyre plus d'humeur que de profondeur & de fineſſe. Ses idylles ont le charme de la douceur: mais la manière en eſt trop françoiſe; elles intéreſſeroient davantage, ſi l'on ſentoit qu'elles ſont une production de la Ruſſie. Mais tous les applaudiſſemens ſe ſont réunis en faveur de ſes fables. On ne peut leur refuſer la première place après celles de la Fontaine. Nous allons tâcher d'en faire connoître quelques-unes. Mais il faut ſe rappeller qu'aucune nation n'a pu faire paſſer dans ſa langue les graces naïves de la Fontaine: & celles de ſon émule n'auront pas moins à perdre, obligées de parler avec contrainte une langue étrangère.

LE MORALISEUR.

Fable.

IL étoit un certain réformateur des mœurs, amateur décidé de la grandeur d'ame. Il confortoit, il consoloit les affligés. Tous ses voisins le regardoient comme un grand homme, tous écoutoient ses discours comme des loix. Avoit-on été volé; quelqu'un avoit-il perdu ses enfans ou sa femme; l'innocence attaquée vivoit-elle dans l'oppression : à l'en croire, tout cela n'étoit pas un mal. Il avoit une jeune femme. Étoit-elle belle? Eh! qu'importe? aux yeux d'un amant, une chouette est une déesse. Mais la mort sait peu respecter l'amour, & ne compte pas les années. Il lui est fort égal de frapper oncle ou neveu. Elle saisit donc dans la jeunesse la femme de notre homme. Il se frappe, il crie, il s'arrache les cheveux : l'air retentit de ses clameurs. Les voisins accourent, se rassemblent : souviens-toi, lui disent-ils, notre cher Moraliseur, de ce que tu nous as dit toi-même. Quand je vous donnois des leçons, répondit-il, quand je vous consolois, c'étoit vous qui aviez perdu vos femmes; mais à présent, c'est la mienne qui est morte.

LE PAYSAN ET LA VALISE.

Jase tout à ton aise sur les peines d'autrui. Oh! ce travail n'est pas aussi dur que le mien. Non? je n'en suis pas étonné; car il n'est rien au monde que tu aimes plus que toi. Tu t'inquiètes fort peu

d'adoucir les peines des autres, & il ne t'en coûte rien de blâmer ce que tu ne connois pas. Mais ſi tu m'interroges, je te dirai, ſans détour, que jamais honnête homme ne ſe rendra coupable de cette baſſeſſe. Écoute, & retiens bien. Un payſan portoit un quintal de plomb dans une petite valiſe. Il étoit tout plié; & comment faire autrement? Ce n'étoit vraiment pas une pièce de deux ſols qu'il portât au cabaret. Le monde l'accabloit d'injures en voyant comme il ſe courboit: la fatigue du porte-plomb ne leur paroiſſoit pas bien grande. Le payſan impatienté, leur dit: ma peine vous paroît petite; mais Dieu ſait ce qu'il y a dans la valiſe, & le ſait fort bien auſſi celui qui la porte.

Soumorokof a changé le tour & la morale de la fable de l'ours & des deux amis, & ſe l'eſt rendue propre. La voici:

LES DEUX AMIS ET L'OURS.

Deux amis vivoient comme deux frères, & peut-être encore mieux. L'un ne pouvoit paſſer une heure ſans l'autre. Quels que fuſſent leurs entretiens, l'un n'avoit pour l'autre rien de caché. Ils ne ſe fâchoient jamais, jamais ils ne ſe pointilloient; on les eût pris pour Damon & Pythias. L'un regardoit-il quelqu'un comme ſon ennemi; c'étoit auſſi tôt l'ennemi de l'autre. Ils ſe promenoient enſemble, mangeoient enſemble, buvoient enſemble: ma foi! je croirois qu'ils aimoient enſemble auſſi; car ce point là eſt le plus fort. Ils s'étoient juré de vivre & de mourir enſemble, & vouloient ſur tout être fidèles à ce ſerment.

Un jour, il leur arriva d'être ſeuls dans un bois, il vint un ours au devant d'eux : il ne s'attendoient point du tout à cet honneur. L'ours étoit monſtrueux, & nos gens de trembler autant qu'il eſt poſſible. Leur devoir étoit de ſe défendre mutuellement, &, s'ils n'en avoient pas la force, mourir tous les deux. Cependant il ſe trouve là un grand chêne : l'un de nos gens oublie ce qu'il a juré à ſon ami ; il grimpe, & emporte avec lui ſon ſerment tout au plus haut de l'arbre. L'autre reſte & meurt de peur ; car qui ne craindroit pas un tel champion ? Il ne comptoit plus guères retourner au logis ; l'ours ne le lui permettroit pas ; car un ours ſonge peu s'il faut prendre des gens quand ils ſont dans l'affliction, & les laiſſer retourner au gîte. Le malheureux avoit entendu dire qu'il faut, en ſemblable occaſion, contrefaire le mort. Il ſe laiſſa tomber, s'étend, ſe donne l'air d'un trépaſſé. L'ours approche, frotte, tourne & retourne la tête du prétendu défunt, ne lui trouve pas de ſouffle, éternue, & s'en va. Je croyois bien, diſoit-il, avoir trouvé un homme vivant. Quand il fut bien loin, notre brave deſcendit de ſon chêne, ſentant une double joie de retrouver ſon ami, & de n'avoir pas enfreint ſon ſerment de mourir avec lui : car, pour vivre enſemble, c'eſt ce qu'il eſpéroit bien. Il étoit content, il le montroit à ſon ami, & lui demanda ce que l'ours lui avoit dit en ſecret à l'oreille. Il ma averti, répondit l'autre, de ne pas prendre pour amitié une liaiſon ordinaire, & de reconnoître à l'avenir mes amis dans le beſoin.

La dernière pièce de Soumorokof eſt

une ſatire : on aſſure qu'il l'a compoſée dans le lit de mort. Cette circonſtance en fait le plus grand intérêt, & ſa briéveté me permet de la rapporter ici.

Graces au deſtin, je vais donc finir ma vie, & je me réjouis d'y laiſſer en paix les fous, les coquins, & les pervers. Comme je plains ton ſort, fidèle ami ! toi qui, ne connoiſſant aucun détour, reſtes dans cette vie où la raiſon, l'honneur, ſont inconnus : toi qui ne peux pas abandonner, comme moi, cet inſupportable ſéjour des frippons, où tout miſérable montre ſa figure avec impudence &, dans ſa fureur impunie, ſème encore de nouveaux déſordres où la droiture eſt généralement mépriſée & devient l'objet d'une riſée honteuſe. Oh ! combien, mon ami, dans cette vallée de larmes, il te reſte encore à ſouffrir de la part des deſtins irrités ! Combien y eſt malheureux tout honnête homme, juſqu'à ce que ces jours ſoient enfin tranchés ! Il traîne, ſans allégement, une vie malheureuſe, & ne trouve que de nouvelles douleurs quand il implore des conſolations. Mais moi, délivré déſormais de toute vanité, je quitte avec joie ce monde affreux, qui traite de bagatelle & de chimère la conſcience, l'honneur, la raiſon, le cœur & la droiture. Là, plus un homme eſt imprudent & trompeur, plus il a de ſcélérateſſe, & plus il eſt sûr d'obtenir des graces & des éloges. Je proteſte en ce moment, à l'univers entier, que j'abandonne ce monde avec un eſprit ſatifait : je rends grace au Tout-Puiſſant qui a préſervé ma vie de la perverſité, & qui va bientôt la mettre en sû-

reté ſous la tombe, où je n'aurai rien à démêler avec aucun frippon.

Nous avons déjà vu que la Ruſſie a, depuis quelques années, un poëme épique: l'auteur eſt M. Mikhaïl Kéraskof, l'un des curateurs de l'univerſité de Moskou. Il a choiſi pour ſon héros le Tſar Ivan Vaſſiliévitch, & pour l'action de ſon poëme la conquête de Kazan. Je ne vais traduire ici qu'un ſeul morceau de ce poëme.

Le Tſar a réſolu dans ſon conſeil de marcher lui-même à la tête de ſes combattans, & de partager leurs fatigues & leurs dangers.

La Tſaritſe apprend que ſon époux va braver loin d'elle les périls & la mort: elle vole éperdue à la ſalle où le conſeil eſt encore raſſemblé, où les grands ſont animés par le courage du Prince.

Ils la voient s'avancer, les yeux baignés de larmes, & tenant le jeune Prince dans ſes bras. Il ſemble que la lumière ait déjà fui de ſes yeux: les angoiſſes de ſon ame ſe paignent ſur ſon viſage, ſa profonde douleur eſt empreinte dans tout ſes traits, & elle frappe ſon ſein de ſes mains tremblantes & glacées. Ainſi la lune s'obſcurcit, enveloppée par les épais brouillards: elle ne montre plus à la terre qu'une face décolorée, & ſon éclat ordinaire ſe change en une triſte pâleur. Elle entre, regarde ſon époux, gémit, &

rappelant avec peine ſes forces abattues: Tu pars, cher époux, lui dit-elle; tu pars! Sans doute, tu ne mets pas un grand prix à tes jours. Mais peux-tu donc oublier que tu me laiſſes dans la douleur; ou, ſi mon amour ne peut te toucher, ne feras-tu pas attendri du moins par le ſort de cet enfant? Tu le vois à tes pieds avec ſa malheureuſe mère; tu le vois privé du ſentiment & de la voix. Regarde comme il s'efforce de tourner vers toi ſes yeux en pleurs. Il veut te dire: Ne m'abandonne point à la mort. Lis dans ſes yeux ſes diſcours innocens: ſes regards te diront ce que ſa langue ne peut dire encore. Il s'écrie: Conſerve-moi mon père, ne livre point ma tendre mère aux douleurs, à l'abandon du veuvage. O mon Prince, ô mon époux! ne mets point entre nous la vaſte étendue des déſerts: n'expoſe point ta tête aux dangers des combats. N'eſt-il donc point dans ton Empire de guerriers courageux? Qui te force à t'expoſer toi-même? Ignores-tu de quel prix tes jours ſont à la Ruſſie? Conſervelles pour ton fils, pour moi, pour la nation. Arrête, je t'en prie en gémiſſant: arrête! ou, ſi ton cruel deſſein eſt irrévocable, s'il n'eſt pas au pouvoir du Monarque de ſe diſpenſer d'aller aux combats, permets-nous de partager tes deſtinées. Qu'il ſoit permis de te ſuivre à ton épouſe, à ton fils. Avec toi les fatigues me deviendront chères; avec toi je regarderai le ſable, les cailloux, les rochers, comme ma couche nuptiale: par tout heureuſe, ſi je ne te quitte pas.

Ivan étoit agité comme un cèdre battu par les

vents : mais ſon eſprit n'étoit pas ébranlé. Il voyoit ſur tous les viſages la douce & tendre compaſſion : ſes fiers Boïars verſoient eux-mêmes des larmes, & tous le preſſoient de reſter.

Touché de leur zèle & ſenſible à leurs pleurs, il porta lui-même ſur eux des regards humides, & embraſſa tendrement ſa fidèle épouſe. Il répondit enfin aux grands : Pourquoi ſuis-je ſur le trône, ſi je crains le poids de la fatigue ; ſi, dans la molle oiſiveté, je ne gouverne pas moi-même mon Empire ? c'eſt donc par les mains des autres que je combattrai dans les champs, & c'eſt avec la raiſon des autres que je donnerai des loix ! Je me réſerverai ſeulement le vain titre de Monarque, & je partagerai la puiſſance avec toute la nation ! je ne ſerai ſouverain que de nom, & j'attendrai des loix de mes ſujets ! Enchaîné au trône comme un eſclave, abandonnant à des mains étrangères les rênes de l'État, je ne porterai la couronne que pour ma honte ! eſt-ce donc pour cela que je règne ? Tendre épouſe, ô toi qui ne m'ès pas moins chère que la vie, je te ſuis attaché par les liens du cœur : mais, avant de ſerrer ces nœuds, j'étois lié à la patrie. Dès l'inſtant où je naquis l'héritier d'une couronne, je fus ſoumis à des devoirs rigoureux. Dès lors il me fut preſcrit de mettre mon bonheur dans la proſpérité de la nation ; de m'oublier moi-même pour ne penſer qu'à la félicité commune, de mépriſer la molleſſe & les plaiſirs, & de voir dans mes ſujets mes proches & mes amis. Voilà le devoir d'un Prince, ô fidèle épouſe. Ma première loi, c'eſt de ſervir ma patrie. Ne cherche point à

me délivrer de ce fardeau ſacré pour mon cœur. Si, par amour pour toi, je pouvois oublier mon devoir, je ſerois à la fois indigne d'être Monarque & d'être ton époux.

Si les morceaux que je viens de rapporter ne ſuffiſent pas pour donner une idée complète de l'état des lettres en Ruſſie, ils feront du moins connoître que les Ruſſes ſont bien éloignés de cet état de barbarie qu'on ſe plaît à leur reprocher. Ils peuvent faire prévoir ce que les Ruſſes deviendront, quand la littérature nationale ſera plus généralement & plus conſtamment encouragée. Mais elle riſque de périr dans ſon berceau, ſi les efforts des auteurs, loin de leur mériter des récompenſes & de la conſidération, ne ſont payés que par le ridicule.

Si François I, au lieu d'encourager la littérature naiſſante dans ſon pays, n'avoit accueilli que les Muſes Italiennes, ſeules alors floriſſantes, peut-être les François ſeroient-ils encore des barbares. Le traducteur Amyor fut plus conſidéré, mieux récompenſé, que ne le furent dans la ſuite des hommes d'un génie créateur : & cela étoit utile; car il falloit imprimer un mouvement aux eſprits encore inactifs. Les encouragemens accordés à Ronſard & à ſes barbares contemporains, ont préparé le beau

ſiècle de Louis XIV, & nous devons peut-être Britannicus, Phédre, Athalie, à la gratification accordée au jeune Racine pour une ode fort médiocre. Les chefs-d'œuvre littéraires ſont des fruits de l'enthouſiaſme : rien ne l'éteint plus ſûrement que l'indifférence des contemporains ; rien ne l'anime davantage que des récompenſes, qui procurent de la conſidération, & ſont regardées comme le prix du mérite.

Quand une nation poſſède enfin un grand nombre de chefs-d'œuvre, le talent naiſſant & brut encore, n'eſt plus remarqué : il ſe dégoûte, il ſe cache ; & la médiocrité opiniâtre, effrontée & lâche, quête, obtient, arrache les récompenſes deſtinées au mérite.

DESCRIPTION
DE L'EMPIRE DE RUSSIE (*).

DISTRIBUTION PHYSIQUE.

SI une description géographique de la Russie est nécessaire pour bien suivre l'histoire de cet Empire, il semble d'abord que nous aurions dû la placer à la tête de notre ouvrage. C'est ce qu'a fait avec raison M. de Voltaire dans son histoire de Pierre I; mais nous aurions eu tort de suivre son exemple: car, étant remontés dans notre ouvrage jusqu'aux premiers tems où nous conduisent les monumens historiques; ou nous aurions

(*) Cette description sera longue; ce sera un traité assez complet de la géographie de l'Empire de Russie: mais il ne sera pas inutile, & plaira peut-être à quelques lecteurs, parce que cet Empire est encore assez généralement inconnu aux étrangers les plus instruits. J'ai suivi la description géographique de l'Empire de Russie par Tchébotaref, & le Dictionnaire Géographique du même Empire par Polounin, augmenté & mis au jour par Muller. Ces deux savans ouvrages n'existent encore qu'en langue russe.

donné

donné la deſcription d'un Empire qui n'exiſtoit encore que dans quelques unes des parties qui le compoſent aujourd'hui, où nous aurions été obligés de revenir pluſieurs fois ſur nos pas & de donner pluſieurs deſcriptions ſucceſſives; ainſi, après avoir décrit les pays qui compoſoient la domination de Novgorod, ou même celle de Rurik, il auroit fallu le décrire encore quand il eut été augmenté par ſes ſucceſſeurs, encore après les conquêtes d'Ivan Vaſſiliévitch, puis après celles de Pierre I, & il auroit bien fallu en venir, en finiſſant, à la deſcription que nous allons faire de ſon état actuel.

Jamais il n'a exiſté d'Empire auſſi vaſte: il comprend à peu près la cinquième partie des terres connues du globe: en comptant depuis l'extrêmité occidentale de l'iſle de Dagoë juſqu'à la pointe des Tchouktchi, & depuis les frontières de la Turquie, de la Perſe, des Kalmouks & de la Chine, juſqu'aux côtes les plus ſeptentrionales de la Laponie, de la Nouvelle Zemble & de la Sibérie, on trouve qu'il contient environ 525000 lieues quarrées.

En partant de l'iſle de Dagoë, au 40e degré de longitude, & voyageant toujours juſqu'à l'Archipel le plus oriental, découvert par les Ruſſes, dont les dernières iſles ſont au delà du 225e dégré, on a parcouru plus d'un diamètre de la

terre, ſans quitter un inſtant la domination de la Ruſſie. Quand le ſoleil marque à Riga la moitié du jour, une autre journée eſt déjà commencée pour les iſles aux renards. Cet Empire eſt bien loin d'être peuplé en proportion de ſon étendue; &, s'il l'étoit, il faudroit bien qu'il ſe diviſât.

MERS.

Cette vaſte étendue de terre eſt entourée de mers, ſemée de lacs, traverſée par des fleuves. Ces différentes eaux méritent de fixer d'abord notre attention.

La Livonie eſt baignée à l'occident par la MER BALTIQUE, qu'on appeloit autrefois la mer des Varaigues, & qu'on peut regarder comme un grand golphe de l'océan. Il lui fournit moins d'eau qu'elle n'en reçoit des lacs & des fleuves de la Ruſſie, de la Suède, de la Pologne & de l'Allemagne. Auſſi eſt-elle peu ſalée, & ſa ſalure augmente quand les eaux de l'océan y ſont pouſſées par un vent de mer. On a remarqué qu'elle éprouve un foible mouvement de flux & reflux, quoiqu'il ſoit preſque inſenſible. Sa plus grande profondeur n'eſt que de 50 toiſes, & les ſavans de Suède ont obſervé qu'elle diminue de 45 pouces en un ſiècle. Les vagues y ſont moins hautes que dans l'océan, mais elles s'y ſuccèdent en plus

grand nombre & avec plus d'impétuosité, & fatiguent d'avantage les vaiſſeaux. Dans ſon agitation, elle dépoſe de l'ambre ſur les rivages de la Courlande & de la Pruſſe.

LE GOLPHE DE FINLANDE communique avec cette mer, & commence au deſſous de Pétersbourg, où il reçoit les eaux de la Néva. Il eſt contenu au midi par les côtes de la Ruſſie, & au nord par celles de la Ruſſie & de la Suède. Il a 105 lieues de long, & 26 de large.

LE GOLPHE DE RIGA, qu'on appelle autrement golphe de Livonie, appartient auſſi à la Mer Baltique.

LA MER GLACIALE baigne au nord toutes les côtes de la Ruſſie, dans une étendue de 158 degrés de longitude. Elle charrie des glaces dans preſque tous les tems de l'année. Son mouvement de flux & reflux eſt ſenſible, même dans les rivières qui s'y jettent. Nous avons déjà rapporté que des marques certaines témoignoient la diminution de ſes eaux. Ainſi l'on ne doit pas être étonné de trouver dans la terre & loin des rivages, des oſſemens d'animaux marins. En partant des côtes de la Mer Glaciale, & s'avançant toujours au midi, on ne trouve aucun arbre juſqu'à plus de cinquante lieues: cependant elle dépoſe une quantité conſidérable de bois ſur le rivage. Il eſt probable qu'elle en apporte des côtes de

l'Amérique, qui, peut-être, ſont peu éloignées : mais elle doit en recevoir auſſi de fleuves de la Sibérie.

La Ruſſie eſt bornée à l'eſt par l'OCÉAN ORIENTAL ou MER DU KAMTCHATKA. Cette mer pénètre entre la rive occidentale de cette preſqu'isle & celle du diſtrict d'Okhotskoi : les Ruſſes l'appellent alors OKHOTSKOIE MORE, mer d'Okotsk,& les Toungouſes l'appellent Lama : elle ſe reſſerre encore d'avantage vers le nord entre le Kamtchatka & la Sibérie, & prend le nom de mer de Penjina : elle ſe termine enfin par deux golphes, celui de Penjina à l'orient,& celui de Guijiguina au couchant.

LA MER CASPIENNE, qui ſépare la Ruſſie de la Perſe, devroit être compriſe parmi les lacs, puiſque la terre l'enveloppe de toutes parts : ſa forme & ſon étendue étoient inconnues des anciens; comme ils ne connoiſſoient pas ſes côtes ſeptentrionales, ils croyoient qu'elle ſe réuniſſoit à la mer du nord. Il eſt plus vraiſemblable qu'elle ne faiſoit autrefois qu'une ſeule mer avec le lac Aral, & le Pont-Euxin. Sa longueur du nord au midi eſt à préſent de 250 lieues environ, & ſa plus grande largeur de 100 lieues. Les plus grands fleuves qu'elle reçoit, ſont le Volga, la Kouma, enrichie des eaux de pluſieurs lacs, le Térek, le Kour, qui s'eſt auparavant joint à l'Aras, l'Emba

groſſie des eaux de Saguis & l'Iaïk, qu'on appelle à préſent Oural. Que devient cette énorme quantité d'eaux qui n'ont point d'iſſue? Les anciens ont cru qu'elles ſe précipitoient dans un gouffre, & qu'après avoir couru longtems ſur la terre, elles ſe réuniſſoient au Pont-Euxin. Mais le gouffre n'exiſte pas. Des modernes en ont voulu trouver un autre dans un golfe qui eſt à l'orient de la Mer Caſpienne. Ils aſſuroient que l'eau entroit dans ce golphe par un courant rapide, & qu'on n'oſoit y naviger, parce qu'on ſeroit entraîné vers le golphe par une force invincible. Ils croyoient que, par cette route, les eaux Caſpiennes alloient ſe perdre dans la Mer Glaciale, ou peut-être dans l'océan oriental. Mais ces contes ont été détruits par l'obſervation, & le goufre & le courant impétueux doivent être mis au rang des fables. Il faut recourir au calcul de l'évaporation, pour expliquer comment une maſſe d'eau qui paroît devoir s'accroître ſans ceſſe par le tribut de tant de fleuves, peut toujours être contenue dans le même baſſin.

Les poiſſons de la Mer Caſpienne ſont ceux qu'on pêche dans les fleuves, ſes oiſeaux ſont les mêmes qui ſe plaiſent ſur les rivières, & ſes eaux n'ont qu'une très foible ſalure.

Les habitans des bords de la Mer Caſpienne prétendent que ſes eaux s'élèvent

pendant trente ou trente-cinq ans, & emploient le même tems à s'abaiſſer. Ils ajoutent que cette différence eſt de cinq à ſix toiſes. Ils diſent unanimément qu'elles ont commencé à s'accroître en 1715, qu'elles étoient à leur plus grande hauteur en 1742, & qu'elles ont commencé à décroître en 1743. Il a été en effet reconnu qu'en 1744 les eaux avoient baiſſé à peu près de trois pieds; mais il n'eſt pas également certain qu'elles euſſent commencé à s'accroître en 1715. On aſſure auſſi que les années des hautes eaux ſont très froides, & celles des baſſes eaux très chaudes. Il eſt très vrai qu'en 1741 & 1742, les arbres les plus délicats de la plûpart des jardins, périrent par la force des gelées. Mais pour attribuer cette perte à la hauteur des eaux, il faudroit avoir une longue ſuite d'obſervations bien conſtatées. J'ai cru devoir rapporter ces phénomènes; mais ce ſeroit perdre le tems d'en rechercher la cauſe avant de s'être bien aſſuré de leur exiſtence.

La Ruſſie, par ſon dernier traité de paix avec les Turcs, compte au nombre de ſes eaux la MER D'AZOF, que les anciens appeloient Palus-méotides, & que les Ruſſes nommoient autrefois mer pourrie. C'eſt un golphe du Pont-Euxin auquel elle ſe réunit par un détroit. La quantité de ſable qu'y apportent les riviè-

res la rend chaque jour moins propre à la navigation.

LACS.

La Ruſſie renferme les plus grand lacs de l'Europe, & LE LADOGA tient entre eux le premier rang; il a plus de quarante lieues du Sud au Nord, ſur vingt-ſix environ de largeur : il donne naiſſance à la Néva qui ſe jette dans le golfe de la Finlande. Les fréquentes tempêtes dont il eſt agité changent la ſituation des bancs de ſable, ſoulèvent de nouveaux écueils & rendent la navigation dangereuſe. C'eſt ce qui a engagé Pierre I à faire creuſer un canal qui, commençant à Schlüſſelbourg, ſuit la rive ſeptentrionale du lac, & ſe termine au Volkhof. Il a vingt-cinq écluſes & reçoit les eaux de cinq rivières qui ſe jètoient auparavant dans le Ladoga.

LE LAC ONÉGA eſt ſitué au nord-eſt du Ladoga, entre ce lac & la Mer-Blanche. Il a du Sud au Nord 45 lieues de long, ſur 20 de large. Il reçoit par différentes rivières les eaux de pluſieurs lacs inférieurs, & lui-même, par le Svir, jette les ſiennes dans le Ladoga.

LE BELO-OZÉRO, ou Lac-Blanc, eſt au ſud-eſt de l'Onéga : il contribue à enrichir le Volga avec lequel il communique par le Chekſna.

LE LAC ILMEN eſt célèbre dans les

antiquités ruſſes, parce que c'eſt ſur ſes bords que s'élève Novgorod : il a dix lieues de long ſur ſept de large : il reçoit les eaux de pluſieurs rivières, & donne lui-même naiſſance au Volkhof qui ſe jette dans le Ladoga.

LE LAC PÉIPOUS étoit autrefois appelé par les Ruſſes *Tchoutskoie-Ozéro*, (le lac des Tchoudes,) nom qu'on donnoit aux peuples de la Livonie. Il forme à ſon extrémité méridionale un golphe qu'on appelle le lac de Pleskof. Le Péipous répand ſes eaux dans le golphe de Finlande par la Narova, qui a donné ſon nom à la ville de Narva.

On trouve en Ruſſie des lacs qui, comme la Mer Caſpienne, reçoivent pluſieurs fleuves & ne donnent naiſſance à aucun. Tels ſont les lacs *Axkal* & *Kargaldjin* dans le gouvernement d'Orenbourg; tels ſont encore les lacs *Koptchi*, *Tchany*, *Karaſouk*, & pluſieurs autres dans la Sibérie. On en voit auſſi qui ne reçoivent ni ne produiſent aucune rivière.

LE LAC ALTYN ou Altai, qu'on appelle auſſi Téleskoë, dans le gouvernement de Tobolsk, a, du Sud au Nord plus de trente lieues de long ſur vingt à peu près de large. Il eſt ſitué vers le 107° de longitude & le 52° de latitude. Il reçoit au midi pluſieurs fleuves, & l'Ob ſort de ſa partie la plus ſeptentrionale. Les eaux de ce lac ne s'accroiſſent que pen-

dant les plus grandes ardeurs de l'été, parce que les neiges des monts Altaï réſiſtent à la douce chaleur du printems. Il ſe couvre de glaces pendant l'hiver dans ſa partie ſeptentrionale; & ſes eaux conſervent toujours au midi leur liquidité.

Le Lac Baikal, ou la Mer Sainte, comme l'appellent les orientaux, s'étend à peu près depuis le 52 juſqu'au 56 degré de latitude, & depuis le 122 juſqu'au 127e degré de longitude. Sa longueur du couchant au levant eſt de cent vingt-cinq lieues, & ſa largeur de cinq à ſept lieues. Du grand nombre de rivières qu'il reçoit, la plus conſidérable eſt la Sélenga, qui a ſes ſources dans les ſteppes de la domination chinoiſe. Il produit l'Angara, qui, après avoir pris le nom de Toungouska, & avoir couru longtems, en ſerpentant du midi au nord, ſe tourne vers le couchant par des mouvemens circulaires, parcourt encore une grande étendue de pays dans cette nouvelle direction, & ſe joint enfin à l'Iéniſſei.

FLEUVES.

C'eſt dans la Ruſſie que ſe trouvent les plus grands fleuves de l'ancien continent : il n'eſt que le fleuve Jaune, ou Kho-an-ko, qui traverſe toute la Chine du couchant au levant, qu'on puiſſe leur comparer.

LA DVINA OCCIDENTALE, que les étrangers appellent Duna, ſort d'un lac dans le gouvernement de Pleskof, non loin de Toropets, ſépare le gouvernement de Polotsk & celui de Riga de la Lithuanie & de la Courlande, & ſe perd dans le golphe de Riga.

LA NÉVA eſt large & très profonde; elle ſort du Ladoga & tombe dans le golphe de Finlande, après un cours de quinze lieues. Elle ſe ſépare en trois bras différens en traverſant Pétersbourg. Celui qu'on appelle la grande Néva a 140 toiſes de large à l'endroit où l'on place le pont de bâteaux, & 266 toiſes entre l'iſle du Vieux Pétersbourg & celle de l'amirauté.

LA DVINA SEPTENTRIONALE ſort du lac Kovimskoe au ſud-oueſt du gouvernement d'Arkhangel, & s'appelle Soukhona juſqu'à ce qu'elle réuniſſe ſes eaux à celles de l'Iouga près d'Ouſtioug: elle ſe jette dans la Mer Blanche à Arkhangel.

LE DNEPRE, que les Grecs ont appelé Boryſthène, & les latins *Danapris*, ſort d'un marais dans le gouvernement de Smolensk, ſur les confins de celui de Tver, vers le 56ᵉ degré de latitude. Ses rivages ſont preſque par tout fort élevés. Vers le 48ᵉ degré ſon cours eſt embarraſſé par treize écueils ſucceſſifs que les géographes appellent les cataractes, & quelquefois les ſauts du Dnèpre. Pluſieurs

de ces écueils conſervent encore les noms qu'ils portoient du tems de Conſtantin Porphyrogenète, vers le milieu du dixième ſiècle; ce qui prouve combien la langue Slavone a peu changé. Ce fleuve ſe jette dans la Mer-Noire entre Otchakof & Kinbourn, après avoir formé le golphe Liman, long de quinze lieues, & large dans quelques endroits de deux & demie.

Le Don, que les anciens appelloient Tanaïs, & que les Tatars appellent Touna, ſort du lac Ivan, à peu de diſtance de Toula, court longtems vers l'orient, & ſemble près de confondre ſes eaux avec le Volga, & tournant enſuite à l'occident, il ſe jette, près d'Azof, dans les Palus-Méotides.

Le Volga eſt le plus grand des fleuves de l'Europe. Les anciens l'appeloient Rha, les Tatars le nomment Edel. Il a ſes ſources dans pluſieurs lacs & marais du gouvernement de Novgorod, non loin de celle de la Dvina occidentale. Il traverſe les gouvernemens de Moskou, de Nijégorod, de Kazan & d'Aſtrakhan, dans un cours de 750 lieues, & ſe jette, par un grand nombre de bouches, dans la Mer Caſpienne. Il n'y a peut-être aucun fleuve auſſi poiſſonneux, & l'on compte qu'il nourrit plus d'un million de pêcheurs & de travailleurs.

L'Iaïk, à préſent Oural, en latin *Rhymnus*, a ſa ſource dans les monts

Ouralsks, dans le gouvernement d'Orenbourg: il entre par deux bouches dans la Mer Caſpienne, après un cours de plus de ſept cents lieues. Il abonde en poiſſons d'une chair plus délicate & d'un goût encore plus agréable que ceux du Volga.

L'Ob, ou *Obi*, eſt le plus grand fleuve de la Ruſſie. Il ſort du lac Altai, au 52e degré de latitude & vers le 106e de longitude. Après avoir changé ſouvent ſon cours, tantôt vers le levant & plus conſtamment vers l'occident, il ſemble enfin ſe fixer à tendre vers le nord, & paroît vouloir ſe jeter dans la mer de Kara, lorſque, tournant bruſquement vers l'orient, il ſe jette enfin, au delà du 66e degré de latitude, & du 86e de longitude, dans un golphe auquel il donne ſon nom, & qui ne ſe réunit lui-même à la Mer Glaciale que près du 74e degré de latitude.

L'Ob eſt enrichi, dans les cent dernières lieues de ſa courſe, par l'*Irtich*. Cette grande rivière prend ſa ſource dans l'intérieur des pays de Kalmouks, entre dans le lac Zaiſſan, au 46e degré ½ de latitude, & au 105 de longitude, en ſort, reçoit dans ſon cours aſſez conſtant vers le nord-oueſt pluſieurs rivières, & ſur tout le Tobol, & après une courſe de 500 lieues, elle ſe confond avec l'Ob, vers le 61e degré de latitude, & le 86e.

de longitude. On voit ſouvent de nouvelles isles s'élever ſur cette rivière, & les anciennes diſparoître; ſouvent auſſi les endroits les plus propres à la navigation ne peuvent plus recevoir les barques, & les bas-fonds deviennent navigables à leur tour.

L'Iénissei, que les Toungouſes appellent Ioanedzi, eſt formée, au delà des frontières de la Ruſſie, & dans les déſerts de la domination chinoiſe, par la réunion de deux rivières au 51e degré 30 minutes de latitude : elle court preſque directement au nord, forme au 70e degré de latitude un long golphe hériſſé d'isles, & ſe perd enfin dans la Mer Glaciale. Sa largeur, à commencer d'Iéniſſeisk, eſt dans l'automne, qui eſt le tems des plus baſſes eaux, de cinq cent ſoixante & dix toiſes, & de près de huit cents dans le printems.

La Léna ſort des montagnes qui bordent la côte ſeptentrionale du lac Baikal, vers le 54e degré de latitude, & le 126e de longitude. Elle court d'abord vers l'occident, enſuite au nord, parcourt une étendue de près de 25 degrés en tendant à l'orient, retourne encore au couchant; &, après avoir pris une courſe preſque directe & plus conſtante vers le ſeptentrion, elle ſe jette par cinq embouchures dans la Mer Glaciale, entre le 72e & le 74e degrés de latitude.

L'ANADYR ſort du lac Ianko, au midi de la terre de Tchouktchi, court à l'occident & enſuite au midi; &, après avoir pris ſa direction vers l'orient, & l'avoir conſervée avec plus de conſtance, il tombe dans une partie de l'océan oriental, à laquelle il donne ſon nom.

MONTAGNES.

Le nombre & la grandeur des fleuves qui baignent la Sibérie, indiquent aſſez la préſence des montagnes; car les montagnes ſont en même tems les oſſemens qui ſoutiennent la terre & les réſervoirs des eaux qui l'arroſent.

Ce ſont les MONTS OURALIQUES, (*Ouralskiia Gory*), qui procurent à la Sibérie un grand nombre des utiles canaux dont elle eſt traverſée dans tous les ſens. Ces montagnes tirent leur nom du mot tatar *oural*, qui ſignifie ceinture. Les Ruſſes ſe ſont rencontrés dans la même idée avec les Tatars: ils nommoient autrefois cette chaîne *kamennoi poias*, ceinture de rochers. Les anciens donnoient le nom de Riphées à la partie qu'ils en connoiſſoient.

Cette grande chaîne commence vers les bords de la Mer Glaciale, & ſépare le gouvernement d'Arkhangel de l'ancienne Obdorie. La portion de ces montagnes qui s'étend depuis la mer juſques

près les ſources de la Toura, s'appelle à préſent *verkhotouski kamen*, rocher de verkhotourié, & s'appeloit autrefois monts Iougoriques. On croit que c'eſt par là que les Ougres ou Hongrois paſſèrent en Europe à la fin du neuvième ſiècle.

Cette chaîne, après quelqu'interruption, ou peut-être ſeulement après s'être aſſez baiſſée pour n'être plus remarquée ſur la ſurface du terrein, reparoît dans le gouvernement d'Orenbourg, & ſe ſépare en trois branches, avant d'en avoir atteint les frontières.

La première ſe montre vers les ſources de l'Iaïk ſous le nom d'*obſtchei ſyrt*, & traverſe tout le pays des Bachkirs entre cette rivière & la Samara. Elle ſe diviſe, s'étend d'un côté juſqu'au Volga, & de l'autre entre la Samara & la Bélaïa.

La ſeconde branche part du haut de l'Iaïk, ſuit la rive orientale de ce fleuve, tourne à l'occident entre les ſources de l'Ore & de l'Emba, & ſe prolonge juſqu'au lac Karakoul, non loin de la Mer Caſpienne.

La troiſième branche eſt la plus conſidérable. Elle s'étend à l'orient à travers la ſtèpe des Kirguis, le long des ſources de ces rivières qui toutes portent le nom de Tourgai, & qui ſe jettent toutes dans le lac Akſakal. De là elle va droit à l'Irtich, au midi du lac Zaiſſan, traverſe la

petite Boukharie, & ſe confond avec les monts Altaï. Ces deux chaînes réunies paſſent par Kaſchgar, bordent la mer de ſable, & ſe ſéparent encore en deux branches, dont l'une ſe termine vers la ſource de l'Indus, & l'autre ſe prolonge juſqu'à la Chine.

Une autre chaîne, ou peut-être la même hériſſe le pays des Bouriates à l'orient du lac Baikal, ſépare au nord de l'Amour la domination des Ruſſes de celle des Chinois, ſuit toute la longueur des côtes de la mer d'Okhotsk, prend le nom d'*Iablonnoi Khrebet* dans le pays des Tchouktchi, & ne ſe termine qu'avec les limites du continent; ou plutôt elle remontre encore ſes ſommets dans l'océan, pour y former pluſieurs archipels.

C'eſt cette même chaîne qui, étendant vers le midi l'une de ſes branches, ſème de montagnes la preſqu'isle du Kamtchatka, & produit dans la mer les iſles Kouriles, tandis qu'au nord elle ſuit & couronne la côte des Tchouktchi.

Enfin il paroît que ce ſont encore des branches de la même chaîne, qui, partant des bords ſeptentrionaux de la mer d'Okhotsk, vont couper ſouvent en deux parties preſqu'égales, & quelquefois hériſſer inégalement les terres entre tous les fleuves, depuis la Kolyma juſques vers les ſources de la Khatanga.

DISTRIBUTION POLITIQUE.

Après nous être fait une idée de la diſtribution phyſique de la Ruſſie, il eſt tems de paſſer à ſa diſtribution politique.

Pierre I l'a diviſée en gouvernemens : le nombre en a été augmenté par les ſucceſſeurs de ce Prince. Cet ordre vient d'être changé, & la plus grande partie de l'Empire vient d'être diſtribuée en *Nameſtnitcheſtva* ou lieutenances générales. Je vais ſuivre la diviſion par gouvernemens, parce qu'elle ſubſiſtoit encore en 1776, lorſque l'académie a publié la carte générale de l'Empire.

Pour mettre quelque ordre dans cette deſcription, je diviſerai la Ruſſie en occidentale & orientale : je ne comprendrai, dans la dernière diviſion, que les vaſtes gouvernemens d'Orenbourg, de Tobolsk, & d'Irkoutsk ; je commencerai par décrire le gouvernement de Moskou, qui peut être regardé comme le centre de la Ruſſie occidentale, & je parcourrai enſuite les autres gouvernemens dans l'ordre où ils ſe trouvent par rapport à celui de Moskou.

RUSSIE OCCIDENTALE.

I. GOUVERNEMENT DE MOSKOU.

LE gouvernement de Moskou eſt borné au nord par ceux d'Arkhangel & de Novgorod, à l'orient par ceux de Nijégorod & de Kazan, au midi par ceux de Voron je & de Belgorod, & au couchant par ceux de Novgorod & de Smolenks. Il eſt arroſé par la Moskva, l'Oka, la Kliazma & le Volga.

On y trouve le lac de Roſtof, ſur les bords duquel s'élève la ville qui lui a donné ſon nom, & le lac Clechnin près de Péreſlavle Zaleskoi. Ce lac mérite d'être célèbre, parce que Pierre I a fait ſur ſes eaux ſes premières études de la marine.

La ville de MOSKOU, capitale de tout l'Empire, ſe nomme en Ruſſe Moskva. Elle eſt ſituée au 55°. 6′ 30″ de longitude, & au 55°. 45′ 30″ de latitude. Trois rivières la baignent, le Moskva qui lui a donné ſon nom, l'Iaouza & la Néglinna. C'eſt la plus grande ville de l'Europe: elle a environ dix lieues de circonférence; mais les bâtimens n'y ſont pas ſerrés comme à Paris & à Londres, & la plûpart des maiſons ont des jardins. On aſſure

qu'elle renferme cinq cent mille habitans; mais on ne dit pas que cette évaluation ait été faite d'après un relevé exact des regiſtres des morts & des baptêmes.

Moskou a été fondée en 1147 par Ioury Dolgorouki, & eſt devenue en 1328 la réſidence des ſouverains, ſous le règne d'Ivan Danilovitch. Elle a reçu depuis des accroiſſemens ſucceſſifs, & eſt à préſent diſtribuée en quatre parties principales, qui ſont comme autant de villes, & qui même en portent le nom.

Le premier de ces quartiers ſe nomme le KREMLE, mot tatar, qui ſignifie forteresſe. C'étoit la réſidence des ſouverains. Il eſt entouré d'un rempart & d'un foſſé. Le château s'élève ſur une montagne: il a été achevé par des architectes Italiens ſous le règne du Grand Prince Ivan Vaſſiliévitch, à la fin du quinzième ſiècle. Il renferme cinq égliſes, dont chacune eſt couronnée, ſuivant le rit grec, de cinq tourelles ſphériques, ſurmontées d'une croix; c'eſt ce que les Ruſſes appellent des têtes. Ces têtes dorées, qui s'élèvent du centre & des quatre angles de chaque temple, offrent un aſpect impoſant. Parmi ces égliſes, on diſtingue celle d'Ivan, à laquelle appartient une cloche énorme, qu'on appelle *Ivan Véliki*, & qui a été fondue en 1600 ſous le Tſar Boris. Mais elle le cède à une autre cloche fondue d'une muraille, ſous le même ſouverain, du poids de trois cents trente

mille livres. Un incendie ayant détruit la tour où elle étoit ſuſpendue, l'Impératrice Anne fit refondre cette cloche du poids de trois cents quatre-vingt ſeize mille livres. La nouvelle tour a été conſumée par une incendie en 1737, & la cloche reſte dans une foſſe.

C'eſt dans le même quartier qu'eſt l'ancien palais des Patriarches, devenu la maiſon du Synode. On y conſerve une bibliothèque riche en anciens manuſcrits ruſſes & grecs.

KITAI-GOROD ou la ville *Kitai*, n'a pas été ainſi nommée, comme on l'a dit, parce qu'on y étale des raretés de la Chine. Le mot *kitai* appartient à la langue tatare, & ſignifie milieu. On a donné ce nom à ce quartier, parce qu'il fait le milieu entre le Kremle & la ville Blanche. Il a été bâti ſous le règne du Tſar Ivan Vaſſiliévitch. On y compte vingt égliſes & quatre monaſtères, dans l'un deſquels eſt une école, ſous le titre d'académie pour la jeuneſſe, deſtinée à l'état eccléſiaſtique. On y enſeigne le latin, le grec, l'hébreu, la philoſophie & la théologie. Cette école à été fondée par le Tſar Fédor Alexeiévitch, frère aîné de Pierre le Grand.

On remarque dans ce quartier l'imprimerie du Synode, dans laquelle eſt une belle & ancienne bibliothèque, & la maiſon de l'univerſité, grand édifice, d'une

assez belle architecture. Elle renferme une bibliothèque, une salle de physique bien fournie de machines & d'instrumens pour les expériences, un cabinet de minéraux, un théatre d'anatomie, un laboratoire de chymie, une imprimerie, une fonderie de caractères, une librairie.

C'est aussi dans ce même quartier qu'est la Cour des monnoies, & le *Gostinnoidvor*, ou cour du commerce, où sont réunies toutes les boutiques.

BÉLOI-GOROD ou la ville Blanche doit son nom à une muraille de pierre dont elle étoit entourée, & qui est tombée en ruines. Elle renferme la grande apothicairerie, la fonderie de canons, les écoles de l'université fondée en 1755 par Élisabeth, où l'on enseigne le grec, le latin, l'allemand, le françois, l'anglois, l'italien, les mathématiques, la philosophie, la médecine & la jurisprudence. Mais il n'est rien dans la ville Blanche qui mérite plus l'attention des ames sensibles, que la maison des enfans trouvés, fondée en 1763 par l'Impératrice Catherine II.

Enfin le ZEMLIANOI-GOROD, ou la ville de Terre, enveloppe les trois quartiers que nous venons de décrire. Elle doit son nom à un rempart de terre, dont le Tsar Fédor Ivanovitch la fit entourer en 1591, après l'incursion des Tatars de Crimée. Cette ville, qui s'étend autour de Moskou, est elle-même enve-

loppée par plus de trente fauxbourgs. Les plus conſidérables ſont la Slabode allemande & le fauxbourg de le Fort. C'eſt dans ce dernier que Pierre I a fondé un hôpital pour les malades, avec une école où l'on enſeigne à la jeuneſſe le latin, l'anatomie, la botanique & la médecine.

Le gouvernement de Moskou renferme onze provinces.

I. Les villes les plus remarquables de la province de Moskou, proprement dite, ſont *Kolomna*, *Kochira*, *Serpokhouf* au midi, *Volok-Lamskoi* & *Mojaïsk* au couchant.

Mais un endroit plus célèbre dans l'hiſtoire que toutes ces villes, c'eſt le Monaſtère de la Trinité, que les Ruſſes appellent *Troïtskoi monaſtyr*, ou *Troïtskaïa-Lavra*. On a vu Pierre I & ſa famille y chercher pluſieurs fois leur ſûreté dans le tems des troubles. Il eſt au nord de Moskou, & en eſt éloigné de 16 lieues. Indépendamment de neuf égliſes renfermées dans ce couvent, des logemens des moines, des jardins, du palais des ſouverains; mille maiſons & cinq égliſes ſont contenues dans l'enceinte des murailles. On enſeigne dans un ſéminaire dépendant de la Trinité, le latin, le grec, le françois, l'allemand, les mathématiques, la philoſophie & la théologie.

Comme la plûpart des provinces tirent leur nom de leur ville principale, j'indi-

querai ces villes en les écrivant en lettres majuſcules, ſans faire des répétitions inutiles en nommant les provinces.

II. La ville de PERESLAVLE ZALESKOI, au nord de Moskou, fut fondée en 1152 par Ioury Vladimirovitch Dolgorouki.

III. OUGLITCH, eſt ſur tout connue pour avoir été l'apanage de Dmitri, fils du Tſar Ivan Vaſſiliévitch, qu'on croit y avoir été aſſaſſiné.

IV. JAROSLAVLE ſur le Volga, à l'eſt d'Ouglitch, eſt grande, riche & peuplée. Elle eſt célèbre par ſes fabriques de cuir de Rouſſi, d'étoffes de ſoie, de coton & de laine, mais ſur tout par ſes belles fabriques de toile & de napage. Elle contient plus de 9500 marchands, la plûpart fort aiſés.

V. KOSTROMA, ſur le Volga, à l'eſt d'Iaroſlavle : on y compte plus de 3300 marchands.

VI. SOUZDAL, au ſud-oueſt de Koſtroma, a été quelque tems la réſidence des Grands Princes de Ruſſie. On y compte près de 1500 marchands.

VII. IOURIEF-POLSKOI, au ſud-eſt de Péreſlavle-Zaleskoi, renferme près de 800 marchands.

VIII. VOLODIMER, ou VLADIMIR, ſur la Kliazma, au ſud-eſt de Péreslavle-Zaleskoi, fut conſtruite dans le douzième ſiècle par Ioury Vladimirovitch Dol-

gorouki, & ſon fils André la rendit la réſidence des ſouverains de Ruſſie.

Mourom, au ſud-eſt de Volodimer, a été longtems un apanage des Princes Ruſſes, & avoit la réputation de fournir des guerriers courageux. Elle ne renferme pas moins de 1600 marchands.

IX. PERESLAVLE RÉZANSKI, au ſud-eſt de Moskou, a des fabriques & plus de 1100 marchands.

Rézan ou plutôt *Riazan*, a été long tems une des principautés les plus puiſſantes de la Ruſſie : mais dévaſtée en 1563 par les Tatars, elle ne s'eſt plus relevée.

X. TOULA, au ſud-oueſt de Péreslavle Rézanskoi, avoit, dans le tems de la dernière réviſion, 17752 marchands. Elle eſt célèbre par ſes fabriques de quincaillerie.

XI. KALOUGA, ſur l'Oka, au ſud-oueſt de Moskou, renferme 16758 marchands vivant dans l'aiſance.

II. GOUVERNEMENT D'ARKHANGEL.

Le gouvernement d'Arkhangel eſt borné au Midi par ceux de Moskou & de Nijégorod; au Levant par celui de Kazan, & par une partie de la Sibérie; au Nord par la mer Blanche & par la mer Glaciale; au Couchant par la Lapponie Sué-

Suédoiſe, & par le gouvernement de Novgorod.

Le gouvernement d'Arkhangel étoit connu ſous le nom de Biarmie avant le règne de Rurik. Peut-être les Biarmiens étoient-ils de la même race que ces Ougri ou Hongrois qui entrèrent en Europe au neuvième ſiècle par le nord de la Sibérie, & allèrent s'établir ſur les bords du Danube. Il paroît qu'une portion de ces Ougri s'arrêta dans le gouvernement actuel d'Arkhangel, entre la Petchora, cette partie des monts Ouralsks, qui s'appeloit alors Monts Iougoriques, & la mer Glaciale. Toute cette contrée fut nommée Iougrie ou Iougorie.

Les principales rivières de ce gouvernement ſont la Dvina ſeptentrionale, formée par la réunion de la Soukhona & de l'Ouga, au deſſous de la ville d'Ouſtioug, dont le nom ſignifie bouche de l'Iouga.

La Pinéga, le Mézen & la Petchora.

Ses lacs ſont, celui de Kovimsk & celui de Galitch.

Le gouvernement d'Arkhangel eſt partagé en quatre provinces: celle d'Arkhangel ou de la Dvina, & celles d'Ouſtioug, de Vologda & de Galitch.

I. La ville d'ARKHANGEL eſt ſituée ſur les bords de la Dvina ſeptentrionale. ſous le 64°34′ de latitude & le 56°21′ de longitude. On y compte plus de deux

mille marchands. Elle a cinq quarts de lieue de long ſur une demi-lieue de large. Toutes les maiſons y ſont de bois, excepté la cour du commerce : elle fut bâtie en 1585, près d'un monaſtère dédié à Saint Michel Archange. Les Luthériens & les Calviniſtes y ont une égliſe.

Les principales villes du gouvernement d'Arkhangel, ſont *Mézen* dans l'ancienne Oudorie, & *Kolmogori* ſur la Dvina ; qui doit toute ſa gloire à la naiſſance de Lomonoſof. On croit qu'elle fut la première ville des Biarmiens.

C'eſt de cette province que dépend la Lapponie-Ruſſe, qui s'étend en grande partie au delà du cercle polaire arctique ſous la forme d'une preſqu'isle, enveloppée par la mer Glaciale & la mer Blanche au nord, à l'eſt & au ſud.

Dans la partie ſeptentrionale de l'iſthme qui réunit cette preſqu'isle à la terre ferme, eſt la ville de *Kola*, ſous le 68° 52′ de latitude & ſous le 50°43′ de longitude. Elle eſt petite, bâtie en bois, & ne renferme que cinquante-quatre marchands. Son port reçoit des vaiſſeaux étrangers, qui viennent ſe charger de viandes & de poiſſons ſalés ; & il en ſort chaque été des vaiſſeaux ruſſes, qui vont à la pêche de la baleine & des veaux marins.

Les LAPPONS, qu'on nous dépeint comme des pygmées, ſont d'une taille

médiocre & d'une complexion vigoureuſe. Ils ont le viſage plat & le teint baſanné. Leurs femmes ſont aſſez jolies, au moins pendant leur jeuneſſe. Quoiqu'ils vivent ſous un climat rigoureux, ils ſont gais & ont la plus haute idée de leur pays. Ils vivent de la chaſſe, de la pêche, du lait & de la chair de leurs rennes, & ne dédaignent pas même la chair des oiſeaux de proie. Quand ils veulent s'écarter de leurs gîtes, ils conſtruiſent ſur des arbres, à la hauteur de ſix à ſept pieds de terre, des eſpèces de greniers, où ils dépoſent leurs effets & leurs proviſions; &, quoiqu'ils ne connoiſſent ni cadenats ni ſerrures, ils ne perdent jamais rien. Beaucoup de Lapons Ruſſes ſont Chrétiens de nom, & font un mêlange du peu qu'ils ſavent de chriſtianiſme & de leurs anciennes ſuperſtitions.

Il faut auſſi comprendre dans la province d'Arkhangel les SAMOÏEDES, qui vivent en deça des monts Ouralsks, entre ces montagnes & le Mézen, & ſur les bords de la mer Glaciale. Ils s'appellent eux-mêmes KAZOVY. Ils ſont laids, ont le viſage plat, le nez épaté, le menton avancé, les yeux petits, les oreilles longues, la bouche très grande, le teint enfumé. Il eſt rare de trouver entr'eux un homme au deſſus de cinq pieds; il ne l'eſt pas d'en rencontrer qui n'en ont

guères plus de quatre. Avant qu'ils fuſſent ſoumis à la Ruſſie, ils n'avoient point de chefs, & marquoient ſeulement quelque déférence aux conſeils des vieillards. Il n'y avoit de peines que contre les meurtriers, qui étoient vendus comme eſclaves. Ils paroiſſent n'avoir que des idées groſſières de la Divinité. Ils ſe proſternent devant des idoles qui repréſentent des hommes, des quadrupèdes, des oiſeaux, des poiſſons; on prétend même qu'ils diviniſent des peaux d'ours & de quelques autres animaux: mais il faudroit ſavoir quelles idées ils ajoutent à ces actes extérieurs. Croirons-nous qu'ils adorent la peau de l'our qu'ils viennent de tuer? N'eſt-il pas plus vraiſemblable qu'ils conſacrent à la Divinité la dépouille de leur proie? Eſt-ce pour avoir le droit de s'eſtimer eux-mêmes d'avantage, que tant de faux raiſonneurs exagèrent l'abſurdité de l'eſprit humain?

Ils n'ont point de demeures fixes, & ſe plaiſent ſurtout à errer ſur le rivage de la mer, & ſur les bords des rivières & des lacs. Ils ſe creuſent des huttes pour l'hiver, & ſe conſtruiſent des cabanes pour l'été. Toute leur fortune conſiſte dans des troupeaux de rennes. Leurs mariages n'exigent d'autres cérémonies que le conſentement des contracteurs. Il eſt rare de trouver un Samoïède qui ait plus d'une femme. Ils ont des ſorciers, qu'ils

croient capables d'opérer des prodiges & de prédire l'avenir. Les Samoïèdes s'étendent dans la Sibérie, non loin des côtes de la mer Glaciale, preſque juſqu'aux bords de la Léna.

II. La ville d'OUSTIOUG, au 60° 46′ de latitude, chef lieu d'une province à laquelle elle donne ſon nom, renferme, ſuivant la dernière reviſion, 2281 marchands, vivant tous dans l'aiſance. Elle doit ſon commerce à ſa richeſſe & à ſa ſituation ſur le chemin d'Arkhangel en Sibérie.

Si l'on parle ici d'*Iarensk*, c'eſt ſeulement pour obſerver qu'à l'eſt de cette ville ſe trouvent les Zyrianes, dont la langue a beaucoup de rapport avec celle des Permiaks, & qui paroiſſent être un reſte des anciens peuples de la Biarmie.

III. VOLOGDA, au 59° 20′ de latitude, ville provinciale ſur les bords d'une rivière du même nom, qui tombe dans la Soukhoua, renferme 2300 marchands & beaucoup de fabriques de papier, de cire d'Eſpagne, de litharge, de bleu, de chandelle, la meilleure de toute la Ruſſie, de cuir de Rouſſi, de mouchoirs, ceintures & rubans de ſoie.

IV. GALITCH, ville provinciale, ſur la rive méridionale d'un lac du même nom, fut autrefois un apanage des Princes Ruſſes; elle contient plus de 1400 marchands.

III. GOUVERNEMENT DE NOVGOROD.

Le gouvernement de Novgorod eſt borné à l'eſt & au nord par celui d'Arkhangel, au ſud par ceux de Pleskof & de Tver, & à l'oueſt par ceux de Pleskof, de Saint Pétersbourg & de Vybourg.

I. NOVGOROD, où la nouvelle ville(*), au 58° 23′ de latitude, & au 49° 30′ de longitude, eſt ſituée ſur le Volkhof, à l'endroit où il ſort du lac Ilmen. Elle s'étend des deux côtés de la rivière & eſt réunie par un pont. On place ſa fondation au milieu du cinquième ſiècle. Nous avons ſouvent parlé dans notre hiſtoire de cette ville, de ſon gouvernement, de ſa grandeur, de ſon commerce, de ſes malheurs & de ſa décadence. Il ne lui reſte de ſon ancienne ſplendeur que des murailles de pierre & la principale égliſe.

Ladoga ſtaraia, la vieille ville de Ladoga, ſur le Volkhof, n'a plus que cinquante maiſons; on en parle ici parce qu'elle fut bâtie par Rurik, premier ſouverain de Ruſſie, qui y fit ſa réſidence.

(*) On l'appeloit autrefois *Novgorod Véliki*, (la grande ville nouvelle) pour la diſtinguer de pluſieurs autres villes du même nom. C'eſt ainſi qu'on la trouve indiquée ſur des cartes anciennes, & dans quelques livres de géographie.

Ladoga Novaia, la nouvelle ville de Ladoga, à deux lieues & demie de la vieille, entre le lac & le canal.

Olonets, ville marchande, près de l'embouchure de l'Olonka dans le lac Ladoga. Cette ville eſt célèbre par le chantier de vaiſſeaux que Pierre I y avoit établi avant qu'il fondât la ville de Pétersbourg & ſon amirauté. Ce Prince avoit donné de la réputation aux eaux chaudes d'Olonets, dont il faiſoit ſouvent uſage pour ſa ſanté. La mode, plutôt que la raiſon, les a fait tomber en diſcrédit.

II. BÉLOZÉRO, ville provinciale ſur la rive méridionale du lac qui lui a donné ſon nom, renferme 900 perſonnes de l'état marchand.

Kargopol, ſur l'Onéga, à l'endroit où cette rivière ſort du lac Latché, eſt une ville de commerce, qui contient 1300 marchands.

IV. GOUVERNEMENT DE VYBOURG.

Le gouvernement de Vybourg, ou plutôt de Vyborg, eſt une nouvelle acquiſition faite par les armes de la Ruſſie ſous le règne de Pierre I, ou ſous celui d'Éliſabeth ſa fille. La contrée qui le compoſe faiſoit partie de la principauté de Finlande, & s'appelle Finlande-Ruſſe.

Les naturels du pays ſont un peuple

particulier qui n'a rien de commun avec les nations de race Gothique ou Slavonne, mais qui a la même origine que les Lapons, les Tchoudes de la Livonie, les Tchérémiſſes, & les Tchouvaches. Eux-mêmes ſe donnent le nom de *Sama* ou *Souoma*: ils doivent peut-être le nom de Fines ou de Finois aux peuples Germaniques leurs voiſins. Mais ils étoient connus ſous ce nom dès le tems de Tacite: „ peuple ſauvage, dit-il, d'une affreuſe pauvreté, ſans armes, ſans chevaux, ſans pénates: l'herbe étoit leur nourriture, des peaux leurs vêtemens, la terre leur lit: toute leur eſpérance étoit dans leurs flèches, qu'ils armoient d'os, par diſette de fer. La même chaſſe nourriſſoit les hommes & les femmes: elles les accompagnoient, elles partageoient leur proie. Les enfans n'avoient contre les pluies & les bêtes féroces, d'autres aſyles que des tiſſus de branchages. Là revenoit la jeuneſſe, là ſe renfermoient les vieillards. Ils trouvoient ce genre de vie plus heureux que de gémir dans les campagnes, de travailler dans les maiſons, de balotter leur fortune & celle des autres entre l'eſpérance & la crainte. En ſûreté contre les hommes, en ſûreté contre les Dieux, ils étoient parvenus, ce qui eſt bien difficile, à n'avoir pas même

„ de vœux à former " (*).

Les Finois furent longtems libres, ou soumis seulement à leurs chefs: mais ils furent enfin subjugués par la Suède, & le desir de conserver ou d'acquérir les terres ingrates de leur pays alluma bien des guerres entre les Suédois & les Russes.

La Finlande-Russe est bornée au couchant par une petite portion du gouvernement d'Arkhangel & par le Ladoga; il est séparé au midi par la Néva du gouvernement de Saint-Pétersbourg, & touche au couchant & au nord à la Finlande Suédoise.

Elle se divise en trois districts, celui de Vybourg, celui de Kexholm & celui de Kiménégard.

I. La ville de VYBOURG s'appelle en finois Somélidé, & plus communément Smenlinna: elle est située sous le 60° 47′

(*) Fennis mira feritas, fœda paupertas, non arma, non equi, non penates: victui herba, vestitui pelles, cubile humus. Sola in sagittis spes, quas, inopiâ ferri, ossibus, asperant: idemque venatus viros pariter ac feminas alit; passim enim comitantur, partemque prædæ petunt. Nec aliud infantibus ferarum imbriumque suffugium, quàm ut in aliquo ramorum nexu contegantur. Huc redeunt juvenes, hoc senum receptaculum. Id beatius arbitrantur, quàm ingemere agris, illaborare domibus, suas alienasque fortunas spe metuque versare. Securi adversùs homines, securi adversùs Deos, rem difficillimam assecuti sunt, ut illis ne voto quidem opus sit. *Tacitus de Mor. Germ.*

de latitude & ſous le 46° de longitude. Son port, ſur le golphe de Finlande, reçoit chaque année quarante à cinquante vaiſſeaux. Son principal commerce conſiſte en planches & en goudron. Elle étoit, ſous les Suédois, la capitale de la Carélie, & leur ſervoit de rempart contre les Ruſſes. Elle a été bâtie en 1293; mais elle a pluſieurs fois été détruite par des incendies.

FRIDRICSHAM, au couchant de Vybourg, ſur la côte ſeptentrionale du golphe de Finlande, a été bâtie à la place de Tékélax, ville brûlée par les Ruſſes en 1712. Le ſol où avoit été cette ville ayant été rendu à la Suède en 1721 par la paix de Neuſtadt, Fréderic y fit conſtruire une nouvelle ville, à laquelle il donna ſon nom: elle tomba dans la ſuite entre les mains des Ruſſes, & ils la conſervèrent par le traité d'Abo, en 1743.

Vilmanſtrand s'appeloit autrefois Lapſtrand, pays des Lappons: ce qui prouve qu'on a donné autrefois le nom de Lappons aux Finois, comme on a appelé les Lappons, Finois fuyards, *Strikfinnes*. On regardoit les deux peuples comme formant une même famille. Les Suédois perdirent près de Vilmanſtrand, une grande bataille en 1741. Elle eſt reſtée à la Ruſſie par la paix d'Abo.

Siſterbek, à neuf lieues de S. Péterſbourg; petit endroit remarquable ſeule-

ment par la fabrique d'armes qui y a été établie par Pierre I, & qui eſt toujours floriſſante.

II. Le diſtrict de KEXHOLM avoit longtems appartenu à la république de Novgorod. La ville qui porte le même nom eſt appelée Korély dans les chroniques ruſſes. Elle eſt bâtie ſur deux petites isles que la rivière Voxa forme à ſon embouchure en tombant dans le Ladoga.

III. Le diſtrict de KIMÉNÉGARD formoit la partie méridionale de la province de Savolax, qui appartient à la Suède.

Il ne contient que la ville de NISLOT, appelée par les Finois Savolina, priſe par Pierre I, rendue à la paix de Neuſtadt, & cédée une ſeconde fois aux Ruſſes par le traité d'Abo.

V. GOUVERNEMENT DE S. PÉTERSBOURG.

Le pays qui forme aujourd'hui le gouvernement de Saint Pétersbourg, s'appeloit auparavant Ijorie ou Ingrie. Il eſt borné au nord par le golphe de Finlande & par le gouvernement de Vybourg, au levant, au midi par celui de Novgorod, & au couchant par celui de Rével. Tout ce pays avoit appartenu à la Ruſſie; mais il avoit été par la ſuite des tems envahi par la Suède, qui ſe l'étoit fait ſolemnellement céder par le Tſar Michel. Il a été

recouvré par les armes de Pierre I.

I. SAINT-PÉTERSBOURG eſt la nouvelle capitale de l'Empire, & la réſidence des ſouverains. Elle eſt ſituée ſous le 59° 57′ de latitude, & ſous le 47° 57′ de longitude, près de l'embouchure de la Néva, où s'élève à préſent cette ville. On ne voyoit en 1703 qu'une petite maiſon de campagne, tombant en ruines, & quelques cabanes de pêcheurs. Dès le 16 Mai de cette même année, Pierre nouvellement maître de Neintchants, fit poſer les premiers fondemens d'une citadelle & d'une égliſe. Les édifices publics ne furent d'abord que de bois. La fortereſſe elle-même & l'amirauté ne furent entourées que d'un rempart de terre. On n'habita longtems que l'isle qui s'appelle encore le vieux Pétersbourg. C'eſt là que le ſouverain eut une petite maiſon qu'on a conſervée.

Mais tout changea quand il eut été vainqueur à Poltava. C'eſt du champ de bataille qu'il écrivit au général amiral Apraxin: " à préſent eſt ſolidement poſée „ la pierre fondamentale de Saint-Péterſ- „ bourg ". La conquête de la Livonie & la priſe de Vybourg, préſagèrent la durée & le futur éclat de la nouvelle capitale. Cependant, à la mort de Pierre, ſa ville n'étoit encore qu'ébauchée, ſi on la compare à l'état de grandeur & de beauté auquel elle eſt parvenue.

Le règne trop court de Catherine I ajouta peu à ce grand ouvrage. Pierre II préféra la réſidence de Moskou. Mais Pétersbourg s'accrut & s'embellit ſous le règne de l'Impératrice Anne, ſous celui d'Éliſabeth, & ſur tout ſous le règne brillant de Catherine II.

Cette ville eſt diviſée en pluſieurs isles & quartiers. La grande Néva coule au milieu, ayant ſur ſa droite la fortereſſe, l'isle du vieux Pétersbourg, celle de Vaſſili, & le quartier de Vybourg; &, à ſa gauche la citadelle de l'amirauté, l'isle de l'amirauté, le quartier de la fonderie & celui de Moskou.

La citadelle, élevée ſur une isle de peu d'étendue, n'a été entièrement terminée qu'en 1734, ſous le règne de l'Impératrice Anne. Il eſt probable qu'elle ſera toujours inutile.

C'eſt dans la citadelle qu'eſt la plus belle égliſe de Ruſſie: mais elle n'eſt pas comparable aux belles égliſes d'Allemagne & de France. Là, repoſent les corps de Pierre I, & de l'Impératrice Catherine ſon épouſe: du Tſarévitch Alexis, & de ſon épouſe la Princeſſe de Volfenbutel; des deux Impératrices Anne & Éliſabeth.

L'isle du vieux Pétersbourg eſt entourée de la grande Néva, de la petite Néva & de la Nevka. C'eſt là qu'eſt la petite maiſon de bois que Pierre fit conſtruire pour lui-même en commençant les travaux de la fortereſſe. Elle eſt ſur le bord

de la grande Néva. Par reſpect pour le grand homme qui l'habitoit, on l'a couverte d'un hangard ſoutenu par des piliers de pierre: ainſi cette maiſon eſt elle-même renfermée dans une autre.

C'eſt dans cette isle que les plus grands ſeigneurs eurent leurs palais, que le ſénat fut établi, que l'académie des ſciences fut inaugurée. Mais ce quartier, à préſent abandonné à des gens du peuple & à des ſoldats, eſt encore reſpectable par la maiſon d'inoculation.

Le quartier de Vybourg n'eſt remarquable que par deux hôpitaux, l'un pour les ſoldats de terre, & l'autre pour ceux de la marine. On y enſeigne les ſciences relatives à la chirurgie & à la médecine.

L'isle de Vaſſili ou Baſile (*Vaſſilievski oſtrof*) eſt la plus grande de toutes celles qui compoſent la ville de Pétersbourg, & s'étend juſqu'au golphe de Finlande. Les édifices qui s'y font le plus remarquer ſont conſacrés à l'utilité publique, à l'adminiſtration générale & à des établiſſemens reſpectables.

Au nord de cette isle & ſur la petite Néva eſt le port de Saint Pétersbourg, hériſſé, pendant la belle ſaiſon, de mâts étrangers: la ſalle de la Bourſe, où s'aſſemblent les négocians pour diſcuter les affaires de leur commerce, n'eſt que de bois: mais la maiſon de la douanne & le bâtiment des magaſins ſont bâtis en bri-

ques & d'une conſtruction régulière: les portiques qui règnent autour du vaſte édifice des magaſins joignent l'agrément de l'aſpect à la commodité.

Près de là s'étend, ſur une ſurface conſidérable, le bâtiment des Colléges, bâti en briques, & orné de portiques qui en ſuivent toute la façade. C'eſt là que ſont réunis preſque tous les bureaux de l'adminiſtration.

Au midi de l'isle, & ſur le rivage de la grande Néva, s'élève le bâtiment de l'académie des ſciences, couronné d'un Obſervatoire. Il renferme une bibliothèque, riche ſur tout en manuſcrits Ruſſes, tangouts, moungals & chinois; une imprimerie, une fonderie de caractères, & ſur tout un des plus beaux cabinets d'hiſtoire naturelle qui ſe trouvent en Europe: il ſe diſtingue par la collection la plus complète de monſtruoſités dans la génération des hommes & des animaux, & par celle des minéraux & des animaux de la Sibérie.

On a conſtruit un bâtiment particulier pour y placer le fameux globe de Cottorp, d'onze pieds de diamètre.

Ce globe, dont un incendie n'avoit reſpecté que la carcaſſe de fer, a été artiſtement réparé, & les nouvelles découvertes lui ont fait donner un nouveau degré de perfection. Douze perſonnes peuvent y entrer à la fois; un ſeul hom-

me le fait tourner par le moyen d'un rouage, & fait voir le véritable mouvement du ſoleil & des étoiles, leur lever ſur l'horiſon, leur entrée dans chaque méridien & leur coucher.

Au couchant de l'Académie eſt le corps des cadets de terre, dont la partie qui regarde la Néva étoit autrefois le palais de Menchikof: mais les deux aîles, bien plus conſidérables que ce palais, ont été conſtruites ſous le règne actuel. Ce bâtiment, avec celui de ſes écuries & ſon vaſte jardin, peut être regardé comme une petite ville qui contient près de deux mille habitans.

En ſuivant les bords de la grande Néva, on trouve enſuite l'Académie des Beaux Arts: ce bâtiment, dont la partie qui regarde le fleuve n'eſt pas encore terminée, eſt un vaſte palais; outre les logemens de 250 élèves & de leurs maîtres, les claſſes de toute eſpèce, les cuiſines, les réfectoires; il renferme de grandes ſalles ornées de tableaux de toutes les écoles, & d'une nombreuſe collection de ſtatues moulées d'après les antiques, & les ouvrages les plus célèbres des modernes.

Depuis l'aîle occidentale du corps des cadets juſqu'à la mer, s'étend une perſpective ou allée d'une largeur conſidérable, qui, bordée de bâtimens dans l'étendue de près d'une demi-lieue, ſe termine

par une forêt. Sur l'un des côtés de cette perſpective eſt une cour de commerce, aſſez bien fournie des marchandiſes néceſſaires, mais aſſez mal des objets de luxe.

L'isle, qui n'a pas moins d'une lieue de longueur, eſt terminée par le port des galères, eſpèce de ville ſéparée, qu'habitent les matelots & leurs familles.

La réſidence de la cour, les palais, les jardins, les maiſons des particuliers, rendent l'isle de l'Amirauté le plus beau quartier de Saint-Pétersbourg.

Le bâtiment de l'amirauté, entouré de foſſés, orné plutôt que défendu par des batteries de canon deſtinées à répandre la joie & non pas à donner la mort, s'annonce de loin par une haute aiguille ou flèche dorée d'or de ducat.

Le palais d'hiver eſt au levant de l'Amirauté, ſur le bord de la Néva. Son architecture, ouvrage d'un Italien moderne, eſt trop contournée & s'éloigne trop de la véritable beauté, qui conſiſte dans la ſimplicité & dans la juſte proportion des formes, pour plaire aux véritables amateurs des arts. Cependant il en impoſe aux ſpectateurs, comme tout ce qui eſt grand. L'hermitage, qui y communique par une galerie, eſt d'une architecture plus ſage; mais il ne peut valoir la riche & nombreuſe collection de tableaux qu'il renferme, parce qu'un bel ouvrage de

l'art le cède à des milliers de chefs-d'œuvre.

Un palais de marbre, ouvrage de l'Impératrice règnante, étonne les étrangers qui croient que cette magnificence eſt refuſée aux Nations du Nord. La nouvelle égliſe d'Iſaac, qui n'eſt pas encore terminée, brillera de la même richeſſe.

Le palais d'été, peu remarquable par ſes bâtimens, s'annonce par la beauté de ſes jardins, coupés de canaux, & ornés d'un grand nombre de ſtatués de marbre apportées de l'Italie : mais la plûpart annoncent malheureuſement la décadence de la ſculpture dans cette partie des arts.

Le quai a ſur ceux de Paris l'avantage d'être revêtu d'un parapet de granit & de border un plus beau fleuve.

La ſtatue équeſtre de Pierre I s'élève ſur un rocher de granit entre le Sénat & l'Amirauté. La beauté de la conception, le feu de la compoſition, la profondeur de l'étude lui aſſurent les ſuffrages de la poſtérité. C'eſt Catherine I qui a fait élever ce monument au héros de la Ruſſie.

Une large perſpective, bordée preſque conſtamment de beaux édifices depuis l'amirauté juſqu'au pont de la Fontanka, dans une étendue de près d'une demi-lieue s'étend juſqu'au monaſtère de S. Alexandre-Nevski, dans la longueur de cinq quarts de lieue.

Le canal de Catherine, qui traverſe la perſpective, eſt orné dans toute ſon étendue d'une baluſtrade de fer.

C'eſt au côté droit de cette perſpective qu'eſt placée la cour du commerce ou le *Goſtinnoi-Dvor*. Une partie ſeulement eſt bâtie en pierres & entourée de portiques. Là ſe vendent les produits de l'induſtrie de toutes les nations de l'Aſie & de l'Europe. Dans la partie la plus reculée ſe vendent les objets les plus néceſſaires à la vie, mais dont l'œil eſt le moins flatté; les grains, le gibier, la volaille, les viandes fraîches & ſalées, le poiſſon. Les boutiques ne ſont ouvertes que pendant le jour; jamais on n'y allume ni feu, ni chandelle. Les marchands ne logent pas dans la cour du commerce. Ils ſont obligés de fermer leurs boutiques & de ſe retirer au coucher du ſoleil.

Le quartier des Anglois, compris dans l'isle de l'Amirauté, eſt bien bâti. Il commence par la maiſon du Sénat, qui fut d'abord celle du grand chancelier Oſterman & enſuite celle du chancelier Beſtouchef, & s'étend le long de la Néva. Pluſieurs ſeigneurs y ont leurs hôtels. Ce quartier s'appelle *Galernhof* ou *Galerni-Dvor*, Cour des galères, parce que Pierre I y avoit établi un chantier pour la conſtruction des galères.

On remarque dans le QUARTIER DE LA FONDERIE, l'arſenal où ſe fondent

les canons, les mortiers, les boulets & les bombes; une fabrique de tapiſſeries à l'imitation de celle des Gobelins; & ſur tout le Monaſtère de l'Éphiphanie, ſomptueux édifice bâti par Éliſabeth, & conſacré par l'Impératrice règnante à l'éducation des demoiſelles nobles.

Le QUARTIER DE MOSKOU ne renferme guères que des fabriques & les caſernes de deux régimens des gardes.

La ville de Pétersbourg a quatre lieues de circonférence. Indépendamment des égliſes du Rit grec, on y compte quatre égliſes luthériennes allemandes, une égliſe luthérienne Suédoiſe, une Arménienne, nouvellement conſacrée, une Angloiſe, une Hollandoiſe, une égliſe catholique & une égliſe réformée à laquelle ſont attachés deux Paſteurs, l'un Allemand & l'autre de langue françoiſe.

Dans le diſtrict de Pétersbourg ſont compriſes pluſieurs maiſons de plaiſance Impériales. Nous ne parlerons que de celles qui méritent le plus d'être remarquées.

Tſarsko Célo eſt éloigné de Pétersbourg d'un peu plus de ſix lieues. L'Impératrice Éliſabeth s'eſt plue à y prodiguer la magnificence. Deux coupoles dorées d'or de ducats couronnent le principal bâtiment: les cariatides & tous les ornemens extérieurs ſont dorés: on peut voir ailleurs une plus belle architecture, peut-être ne

voit-on nulle part plus de richeſſe. Toutes les pièces intérieures brillent d'un luxe différent : mais le cabinet d'ambre & le cabinet chinois excitent ſur tout l'attention. Les jardins ont été embellis & preſque renouvelés ſous le règne actuel.

Péterhof, à plus de ſept lieues de Pétersbourg, a été bâti par Pierre I dans un lieu orné par la nature. Le château eſt élevé ſur une montagne & domine ſur le golphe de Finlande. Ses eaux jailliſſantes & ſes caſcades l'emportent ſur celles de Verſailles & ſa ſituation ſur celle de toutes les maiſons de plaiſance bâties dans l'intérieur des terres.

C'eſt auſſi du diſtrict de Saint-Pétersbourg que dépendent Cronſlot & Cronſtat, qui n'en ſont guères éloignés que de ſept lieues.

Cronslot eſt un château fort, élevé au milieu de la mer ſur un écueil. Pierre I l'a fait conſtruire en 1703 & 1704 au milieu de l'hiver, pour défendre la ville qu'il créoit dans une contrée nouvellement conquiſe.

Cronſtat eſt une ville & une fortereſſe que Pierre fit commencer en 1710, dans une isle déſerte. Les vaiſſeaux paſſent, à la portée du canon, entre les batteries de Cronſlot & celles du port de Cronſtat. Après la beauté de ce port, rien n'eſt plus digne d'être remarqué que le canal creuſé pour mettre à ſec les vaiſſeaux qui ont beſoin d'être carenés.

Les diſtricts de Koporié, d'Iambourg & de Schluſſelbourg appartiennent au gouvernement de Saint Pétersbourg.

II. KOPORIÉ, à l'Oueſt de Péterbourg, fut bâtie par les Ruſſes à la fin du XIIIe ſiècle ſur les bords d'une petite rivière qui tombe dans le golphe de Finlande; elle fut priſe par les Suédois en 1612 & repriſe par les Ruſſes en 1703.

III. IAMBOURG, au ſud-oueſt de Koporié, fut bâtie en 1383 par les habitans de Novgorod & ſe nommoit alors Iama, ou Iamy.

Ivangorod, qui n'eſt ſéparé de Narva que par la rivière, fut fondé en 1492 par le grand Prince Ivan Vaſſiliévitch.

IV. SCHLUSSELBOURG fut bâtie en 1324 par les Ruſſes, dans une isle qui s'élève au milieu de la Néva, dans l'endroit où elle ſort du lac Ladoga. Elle fut nommée Oréchek ou Orékhovets. Les Suédois, qui s'en rendirent maîtres, l'appelèrent Nétenbourg ou Notenbourg. Pierre la leur enleva & lui donna le nom qu'elle porte à préſent.

Puiſque ce ſont les Ruſſes qui, dans le XIIIe & le XIVe ſiècles, ont bâti Nienchantz, Koporié, Ivan-gorod & Schluſſelbourg, ils poſſédoient alors le terrein qu'occupe à préſent la nouvelle capitale, & Pierre I n'a fait que reprendre ce que ſes voiſins avoient enlevé à ſa patrie.

VI. Gouvernement de Rével.

A l'Oueſt du gouvernement de Saint-Pétersbourg eſt celui de Rével, qui eſt borné au nord & au couchant par le golphe de Finlande, & au ſud par le gouvernement de Riga. C'eſt une des conquêtes faites par Pierre I ſur la Suède. Il renferme le Duché d'Eſtlande ou d'Eſtonie, qui a toujours ſuivi le ſort de la Livonie. La langue des Eſtoniens eſt une dialecte de celle des Finois, ce qui prouve que les deux peuples ont une même origine.

Ce gouvernement ſe diviſe en quatre diſtricts.

I. Rével ou *Réval*, que les Ruſſes appeloient autrefois *Kolyvan*, eſt la capitale du diſtrict d'Harria & de tout le gouvernement. Elle eſt ſituée au 59° 26′ de latitude, & au 41° 57′ de longitude. Elle fut fondée en 1218 par Valdemar II, Roi de Dannemarc. Valdemar III la vendit en 1347, avec tout ce qu'il poſſédoit dans l'Eſtonie, aux chevaliers de l'ordre Teutonique, qui, dans la ſuite, la cédèrent à l'ordre de Livonie. Elle ſe donna en 1561 à Erik VI, Roi de Suède, & reſta ſous la domination Suédoiſe, juſqu'à ce qu'elle fut conquiſe en 1710 par Pierre I.

Cette ville eſt bien bâtie & bien fortifiée. Elle doit au commerce une nombreuſe population & reçoit une grande affluence d'étrangers dans ſon port. La

bourgeoiſie y eſt encore jugée par les loix de Lubeck; & c'eſt un reſte des liaiſons étroites qui uniſſoient autrefois Rével aux villes anſéatiques.

A la côte occidentale de l'Eſtonie, eſt un golphe que deux isles, nommées Rogué, ont fait appeler Roguervick. Ce ſeroit un port sûr & commode, ſi, par une jetée, l'on pouvoit réunir une de ces deux isles à la terre ferme. Le même vent, qui auroit conduit les vaiſſeaux juſqu'à cette hauteur, les feroit entrer dans le port, & les eaux, qui y ſont ſalées, ne détruiroient pas les bâtimens, comme les eaux douces du golphe du Finlande. Ce projet, conçu par Pierre I, & repris après ſa mort, a toujours éprouvé des obſtacles inſurmontables. Les travaux déjà fort avancés, & qui promettoient le plus heureux ſuccès, ont toujours été détruits par les vents de mer. Si les efforts de l'Impératrice règnante ſont plus heureux que ceux de ſes prédéceſſeurs, le Port-Baltique fera tomber celui de Rével, dont la poſition eſt bien moins avantageuſe.

II. Le diſtrict de Vicke a pour ville principale HAPSAL, avec un port peu fréquenté ſur la mer Baltique.

III. VITTENSTEIN, que les Ruſſes appeloient Paida, eſt le chef-lieu du diſtrict de Jerven. Cette place, célèbre dans les anciennes guerres des Ruſſes avec les Livoniens, n'eſt plus même honorée à préſent

préſent du nom de ville.

On en peut dire autant de *Veſſenbourg* dont il eſt ſouvent parlé dans les chroniques Ruſſes, ſous le nom de *Rakobor*, & de

IV. BORKHOLM, qui étoit la première place du diſtrict de Vhirland.

La principale ville de l'Eſtonie, après Rével, eſt NARVA, que les Ruſſes appeloient Rougodef. Elle eſt ſituée à l'eſt de la province, dans le pays d'Allentaken, & ſur la limite qui ſépare l'Eſtonie du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Elle fut bâtie en 1223 par Valdemar II, Roi de Dannemarc, & fut compriſe dans la ſuite au nombre des villes anſéatiques. Elle éprouva une ſuite d'infortunes depuis le milieu du quinzième ſiècle, & ne vit point encore la fin de ſes malheurs après avoir été conquiſe en 1704 par Pierre I. Les habitans, ſoupçonnés d'entretenir des intelligences avec la Suède, furent diſperſés dans différentes villes en 1708, & retenus dans une ſévère captivité. La liberté leur fut enfin rendue après ſix ans de ſouffrances; ils revirent leur patrie, & recouvrèrent leurs anciens priviléges.

L'isle *Dagoë* eſt la plus conſidérable de celles qui dépendent du gouvernement de Rével.

VII. GOUVERNEMENT DE RIGA.

Le gouvernement de Riga, au midi de celui de Rével, eſt borné au couchant par la Mer Baltique, ou du moins par un golphe de cette mer, au midi par la Courlande & par le gouvernement de Polotsk, & au levant par celui de Pleskof. Il forme ce qu'on appeloit autrefois le Duché de Livonie, dont on a pu voir l'hiſtoire dans le cours de cet ouvrage. Les naturels du pays ont été autrefois confondus par les Ruſſes ſous le nom générique de Tchoudes; mais ils paroiſſoient former deux diviſions d'une même race. Ceux du midi, nommés Lettes ou Lettons, parlent la même langue que les Lithuaniens ou les Courlandois. Comme cette langue eſt compoſée de ſlavon, d'allemand & de finois, elle ne peut guères faire connoître l'origine des peuples qui la parlent. On peut cependant conjecturer que ce ſont des Finois qui, par le voiſinage & le commerce des Allemands & des Slaves, ont perdu une grande partie de leur langue primitive. Les habitans du nord emploient l'idiôme des Eſtoniens, & doivent être rapportés à la grande famille des Finois.

Le gouvernement de Riga eſt compoſé de quatre diſtricts, & d'une province.

I. RIGA, capitale d'un diſtrict du mê-

me nom & de tout le gouvernement, eſt ſituée ſur la rive ſeptentrionale de la Dvina, à trois lieues & demie de ſon embouchure, ſous le 56° 56′ de latitude, & ſous le 41° 18′ de longitude. Bâtie en 1200, par Albert, premier évêque de la Livonie, elle prit ſon nom d'une petite rivière qu'on appeloit alors Rigué, qu'on nomme à préſent Rizing, & qui eſt preſque deſſéchée. Après avoir paſſé ſucceſſivement ſous la domination de la Pologne & de la Suède, elle fut conquiſe en 1710 par Pierre I. Son port eſt le ſecond de la Ruſſie, & la balance du commerce y eſt encore plus favorable à l'État que dans celui de Saint-Pétersbourg, parce qu'on y importe moins d'objets de luxe. La ville eſt forte & bien bâtie.

Les autres villes de ce diſtrict ſont plus remarquables par le nom qu'elles ont eu dans l'hiſtoire, que par leur état actuel.

Telle eſt *Volmar*, que les Ruſſes appeloient Volodimer ou Volodimérets de Livonie. Cette place fut élevée, dit-on, en 1219 par Valdemar II, Roi de Dannemarc, qui lui donna ſon nom, en mémoire d'une victoire qu'il venoit de remporter ſur les Livoniens encore idolâtres. On voit encore les ruines des fortifications; mais on ne compte plus dans la ville, ſi l'on peut encore la nommer ainſi, que cent cinquante habitans qui vivent de différens métiers.

Dünamünd, à l'embouchure de la Dvina, eſt une fortereſſe où les vaiſſeaux qui viennent de la Mer Baltique paient les droits de douane, avant de monter juſqu'à Riga. C'étoit autrefois un Couvent de l'ordre de Citeaux, fondé par le premier Évêque de Livonie.

II. La ville de VENDEN, qui donne ſon nom à tout ſon diſtrict, a été fondée en 1205. C'étoit autrefois une des places les plus importantes de la Livonie, & les Grands-Maîtres de l'ordre y faiſoient leur réſidence : mais attaquée ſucceſſivement par la Pologne, la Suède & la Ruſſie, plutôt envahie que conquiſe par Pierre I, & tombée enfin dans une entière décadence, elle a été preſque détruite par les flammes en 1741. Cependant le petit nombre des habitans qui lui reſte fait encore un commerce aſſez avantageux.

III. Le diſtrict de Derpt eſt au nord-eſt de celui de Venden.

La ville de DERPT ou DORPAT fut fondée en 1030 par le Grand-Prince Ioury Iaroſlaf, fils de Vladimir le grand, qui, de ſon nom, l'appela Iourief. La fondation de cette ville prouve invinciblement que, dès les premiers tems de la domination des Princes Ruſſes, deſcendans de Rurik, ils poſſédoient au moins une partie de la Tchoude, qui paroît n'avoir été nommée Livonie ou Livlande, qu'après l'invaſion des Allemands. On dit

que, dans leur langue, ce nom ſignifioit pays délicieux (*). On voit encore les reſtes des fortifications qui rendoient autrefois Dorpat une place importante. Des ruines de grands édifices rendent témoignage à ſon ancienne richeſſe & à ſa nombreuſe population. Elle étoit compriſe au nombre des villes anſéatiques. Elle fut priſe en 1704 par Pierre le grand, & ſes habitans éprouvèrent le même ſort que ceux de Narva. Suſpects & diſperſés comms eux, comme eux réduits en captivité, ils furent auſſi comme eux rendus enfin à leur patrie.

Les places de ce diſtrict, comme *Oberpalen*, *Laïs*, cet *Odempé* dont il eſt ſouvent parlé dans les chroniques Ruſſes, ſous le nom de Madvéjia-Golova, & tant d'autres, ne ſont plus que de miſérables villages.

IV. Au couchant du diſtrict de Dorpat eſt celui de PERNOF, que les François appellent Pernau. La ville qui lui donne ſon nom, placée près de l'embouchure de la Pernova, eſt bien fortifiée. On ignore le tems de ſa fondation; on ſait qu'il y avoit autrefois la vieille & la

(*) Les premiers Allemands qui la découvrirent, trouvant que c'étoit un pays ſain & fertile, prirent de là occaſion de l'appeler en bas-allemand, *het lieve land*, c'eſt-à-dire, pays charmant. *Deſcription de la Livonie.*

nouvelle ville de Pernof, & il eſt vraiſemblable que la première fut bâtie par les naturels du pays, avant qu'ils fuſſent ſoumis aux Allemands. Cette ville a eu quelque tems une univerſité qui y avoit été transférée de Dorpat. Elle n'a plus qu'un commerce foible & languiſſant.

Fellin, qui fut autrefois l'une des plus fortes places de la Livonie, n'eſt plus à préſent qu'un village, qui renferme cinquante maiſons de bois.

V. L'isle d'ÉSEL, la plus conſidérable de celles de la Livonie, a plus de vingt trois lieues de long, ſur dix à douze de large; elle a le titre de province: la terre quoique pierreuſe, y eſt aſſez fertile.

Elle contient pluſieurs villages, & une ſeule ville, nommée *Areusbourg*, bâtie par Valdemar II, Roi de Dannemarc, au commencement du treizième ſiècle. Cette isle a ſucceſſivement appartenu au Dannemarc, à la Suède, à l'ordre de Livonie, & a paſſé en 1710 ſous la domination de la Ruſſie.

Les isles de *Mon*, de *Rouno*, & pluſieurs autres, dépendent du gouvernement de Riga.

VIII. GOUVERNEMENT DE PLESKOF.

A l'eſt du gouvernement de Riga, eſt celui de Pleskof, qui eſt entouré par les gouvernemens de Novgorod, de Tver, de

Smolensk & de Polotks.

I. PLESKOF, que nos géographes appellent mal à propos Pleskou, & dont le véritable nom & Pskof, a été bâtie ſur les bords de la Véliga par la Régente Olga, au dixième ſiècle, & non, comme quelques auteurs l'ont écrit, vers la fin du treizième, par Domont, Prince Lithuanien. Cette ville étoit, comme Novgorod, une république démocratique, qui éliſoit un Prince, le contenoit, le menaçoit, le chaſſoit, & ne lui laiſſoit guères d'autre pouvoir que celui de conduire ſes armées. Mais en 1509 le Grand Prince Vaſſili Ivanovitch la ſoumit à ſa domination. Elle fit long-tems un commerce floriſſant avec les villes anſéatiques par Rével & par Riga: elle ne contient plus que ſix cents marchands, & ſon commerce conſiſte en cuirs de Rouſſi, en cire, en chanvre & en lin.

Opotchka, au ſud-eſt de Pleskof, ſous le 56° 45′ de latitude & le 46° 45′ de longitude, eſt une ville peu conſidérable.

Izborsk n'eſt remarquable que par ſon ancienneté, & parce qu'elle fut au neuvième ſiècle, la réſidence de Trouvor, frère de Rurik, le premier ſouverain de Ruſſie.

Gdof, ſur la rive orientale du lac Peipous, eſt une aſſez jolie ville entourée de murailles.

II. VÉLIKIÉ-LOUKI, ſur la Lova-

te, donne ſon nom à une Province, & a été longtems ville frontière de la Ruſſie.

Kholm, ſur la même rivière, étoit autrefois un apanage des Princes deſcendans de Rurik.

Toropets, ſur la même rivière, compte plus de trois mille marchands.

IX. Gouvernement de Tver.

Au ſud-eſt du gouvernement de Pleskof eſt celui de Tver, qui eſt environné des gouvernemens de Novgorod, de Moskou & de Smolensk.

Tver a été autrefois une principauté formidable, & ſes ſouverains ont balancé longtems la puiſſance de ceux de Moskou. Cette ville a été preſque entièrement détruite par un incendie en 1763, & rebâtie, avec une magnificence qui lui étoit inconnue, aux frais de la ſouveraine. Elle contient plus de cinq mille marchands.

A peu de diſtance de cette ville, en remontant vers le nord, eſt *Vychnei-Volotchok*, célèbre par le canal que Pierre I y a fait creuſer, & qui, réuniſſant la Tvertſa à la Mſta, ouvre une communication facile entre le Volga & la Mer Baltique.

Torjek ou *Torjok*, ſe nommoit autrefois *Novoi-Torg*, & étoit de quelque impor-

tance, lorſque la république de Novgorod floriſſoit encore. Son état marchand eſt compoſé de près de trois mille perſonnes.

X. Gouvernement de Smolensk.

Au midi des gouvernemens de Pleskof & de Tver eſt celui de Smolensk, qu'achèvent d'entourer ceux de Moskou, de Bielgorod, de Mohilef & de Polotsk. Il forme, avec ces deux derniers gouvernemens, ce qu'on appelle la Ruſſie Blanche.

Smolensk eſt bâtie ſur les bords du Dnèpre, au 55° de latitude & au 50° de longitude. D'abord dépendante de la ſouveraineté de Kief, elle eut enſuite ſes Princes particuliers de la maiſon de Rurik juſqu'à ce qu'elle paſſa ſous le domination lithuanienne. Reconquiſe par les Ruſſes, ils la perdirent encore; mais elle fut enfin enlevée à la Pologne par le Tſar Alexis en 1654.

Il eſt parlé dans l'hiſtoire de *Dorogobouge* & de *Viazma*, villes dépendantes de ce gouvernement.

XI. Gouvernement de Polotsk.

En remontant du gouvernement de Smolensk au nord-oueſt, on trouve celui de Polotsk qui confine avec les gouver-

nemens de Pleskof & de Riga, & avec la Courlande & la Lithuanie. Il compoſe, avec celui de Mohilef, l'acquiſition que vient de faire la Ruſſie dans le partage de la Pologne.

I. POLOTSK, bâtie ſur la rive ſeptentrionale de la Dvina, près de l'embouchure de la Polota, fut acquiſe à la Ruſſie, dans le dixième ſiècle, par le mariage de Vladimir le grand, avec la fille de Rogvolod, ſouverain de cette ville. Elle paſſa, dans la ſuite des tems, ſous la domination de la Lithuanie. Les Naturels du pays ſont de la même race que les Lettons de la Livonie. Polotsk a ſon archevêque, qui a conſervé les cérémonies de l'égliſe grecque; mais qui, pour le dogme, s'eſt réuni à l'égliſe Romaine.

Sébège, *Sokol*, & d'autres villes médiocres, dépendent de cette province.

II. La province de Dvina, au nord-oueſt de Polotsk, s'eſt appelée Livonie Polonoiſe.

Sa principale ville eſt DUNABOURG, ſur la rive ſeptentrionale de la Dvina. Les chevaliers Livoniens en ont élevé la fortereſſe dans le treizième ſiècle, & les Rois de Pologne y ont fondé depuis un collége de Jéſuites, qui eſt le plus bel édifice de la ville. Comme la Ruſſie ne ſe reconnoît pas dépendante de la Cour de Rome, les Jéſuites ont été juſqu'à préſent conſervés dans cette province.

III. VITEPSK, ville provinciale, exiſte au moins depuis le dixième ſiècle. Elle eſt ſituée ſur la rive ſeptentrionale de la Dvina. Les nations ſeptentrionales paſſoient autrefois par cette ville, en ſuivant la Dvina & le Dnèpre, pour ſe rendre dans la Grèce.

XII. GOUVERNEMENT DE MOHILEF.

Au midi du gouvernement de Polotsk eſt celui de Mohilef, qui eſt borné au levant par les gouvernemens de Smolensk & de la Petite Ruſſie, & au couchant par la Lithuanie.

MOHILEF, capitale de la province à laquelle elle donne ſon nom, & de tout le gouvernement, eſt ſituée ſur la rive occidentale du Dnèpre, au 54° 15′ de latitude, & au 48° 45′ de longitude. Elle eſt défendue par un château fort. Il y a, dans cette ville, un collége de Jéſuites.

II. ORCHA eſt le chef-lieu d'une province. Elle eſt bâtie ſur les deux rives du Dnèpre. Les chroniques Ruſſes rendent témoignage à l'ancienneté de cette ville.

Doubrovna, petite ville, ſur le Dnèpre.

III. MSTISLAVLE, belle ville provinciale, eut pour fondateur un Prince Ruſſe. On croit que ce fut Miſtiſlaf, fils de Vladimir Monomaque; ce qui feroit remonter l'ancienneté de cette ville juſ-

qu'au XIIe siècle. En effet, c'est de ce Prince que descendirent les souverains de Smolensk, qui eurent Mstislavle sous leur domination. Elle fut enlevée aux Russes par Olguerd, Grand-Prince de Lithuanie.

IV. ROGATCHEF, capitale d'une province, est une assez belle ville, bâtie sur le Dnèpre.

XIII. GOUVERNEMENT DE LA PETITE RUSSIE.

Le gouvernement de la Petite Russie est terminé au nord par celui de Belgorod & par la Slabode d'Ukraine, au midi par la Nouvelle Russie, & au couchant par la Pologne. Cette contrée, connue aussi sous le nom de l'Ukraine qui signifie frontière, est avec celle de Novgorod, le principal théatre de l'histoire dans les premiers tems de la domination Russe. Mais, après avoir été longtems le siége de cette domination, après avoir ensuite continué d'être gouvernée par des Princes de la maison de Rurik, elle a cessé au commencement du XIVe siècle d'appartenir même à la Russie. On a vu dans cette histoire comment elle lui fut enfin rendue sous le règne du Tsar Alexis. C'est la milice de cette contrée qui forme ce qu'on appelle les Kosaques de la Petite-Russie.

Les principales rivières qui baignent cette Province ſont *le Dnèpre*, *la Deſna*, *l'Oſter* & *la Soula*. Mais il faut remarquer ici qu'autrefois, dans ce même pays, couloient deux rivières conſidérables dont il eſt ſouvent parlé dans les chroniques; c'étoient *la Stougna* & *le Troubèje*. Les débris de grandes barques qu'on tire encore de leurs anciens lits, prouvent qu'elles étoient propres à la navigation; elles n'exiſtent plus, & il n'en reſte que quelques marais diſperſés. Ainſi la diminution des eaux de la mer entraîne celle des fleuves, & fait prévoir, dans un long avenir, le deſſéchement du globe.

Le gouvernement de la Petite-Ruſſie ne ſe diviſe ni en Provinces ni en Diſtricts; mais en régimens. On en compte dix.

I. Le régiment Kievskoi.

KIEF, fondée dans le cinquième ſiecle, eſt ſituée ſous le 50° 30′ de latitude, & ſous le 48° 47′ de longitude. Quoique cette ville ſoit bien déchue de ſon ancienne ſplendeur, elle eſt encore riche & bien peuplée. Mais rien n'y mérite plus l'attention des curieux que le Monaſtère Petcherski, le premier & l'un des plus conſidérables de la Ruſſie Il fut fondé dans le onzième ſiècle par deux Moines, Antoine & Théodoſe. Les candélabres, les vaſes d'or & d'argent, & la beauté des orne-

mens annoncent la richeſſe de cette ancienne maiſon. Dans deux cavernes (en Ruſſie *Petchéry*), qui ont donné le nom à ce monaſtère, ſont les hécatombes ou les ſépultures d'un grand nombre de moines, que l'égliſe Ruſſe compte parmi les ſaints. Les dévots viennent en foule de toutes parts adorer leurs reliques, & entretiennent la richeſſe de ce monaſtère. On y conſerve une belle bibliothèque, & cette maiſon paſſe pour la meilleure école des jeunes eccléſiaſtiques. Dans la vieille Kief, eſt le temple de Sainte-Sophie, qui l'emporte encore ſur le monaſtère Petcherski.

Vychgorod, ville ſouvent nommée dans l'ancienne hiſtoire de Ruſſie, n'eſt à préſent qu'un ſimple bourg.

II. Le régiment Néjinskoi.

NÉJIN, ſur l'Oſter, ville forte : il y vit un grand nombre de Grecs & d'Arméniens qui commercent avec la Turquie, la Pologne & la Siléſie. Il y a chaque année une foire fréquentée par les Polonois.

Batourin étoit la réſidence du Hetman des Koſaques. Pierre I la fit raſer après la trahiſon de Mazeppa. Elle s'eſt depuis inſenſiblement relevée.

Glouk hof eſt la plus belle ville de la Petite Ruſſie. Elle s'eſt enrichie du malheur de Batourin ; elle eſt ſituée ſous le 51° 46′ de latitude & le 52° 30′ de longitude.

III. Le régiment Tchernigovskoi.

TCHERNIGOF, ſur la Deſna, ancienne ville, connue dès le dixième ſiècle. Ses Princes furent au nombre des plus puiſſans ſouverains de la Ruſſie.

IV. Le régiment Starodoubskoi.

STARODOUB a donné ſon nom à des Princes de la maiſon de Rurik.

Novgorod-Séverski, ou Novgorod de Sévérie. Elle eſt bâtie ſur la Deſna, & a eu ſes Princes particuliers de la maiſon de Rurik. La contrée s'appeloit Sévérie & les peuples Sévérianes avant le tems de Neſtor.

V. Le régiment Péreiaſlavskoi.

Péréiaſlavle fut bâtie dans le onzième ſiècle par Vladimir le grand.

VI. Le régiment Priloutskoi.

PRILOUKI, jolie ville.

VII. Le régiment Loubenskoi.

LOUBNY, aſſez jolie ville ſur une montagne près de la Soula.

Glinsk, ville peu conſidérable, a donné ſon nom aux Princes Glinski, célèbres au ſeizième ſiècle.

VIII. Le régiment Gadiatskoi.

GADIATCH ou Gaditch, jolie ville ſur une montagne, près de laquelle l'armée de Charles XII eut beaucoup à ſouffrir pendant l'hiver de 1709.

IX. Le régiment Mirgorodskoi.

SOROTCHINTSI, petite vile, eſt le chef-lieu de ce régiment.

Mirgorod, ville médiocre.

X. Le régiment Poltavskoi.

POLTAVA, bâtie ſur une hauteur près de la Vorskla, ſera célèbre à jamais dans l'hiſtoire de Ruſſie par la victoire remportée par Pierre I ſur Charles XII.

XIV. GOUVERNEMENT DE BELGOROD.

Le gouvernement de Belgorod confine au nord avec celui de Moskou, au levant avec celui de Voronèje; il eſt borné au midi par la Slabode d'Ukraine, & au couchant par la Petite-Ruſſie.

Il eſt arroſé par le *Donets* qui ſe jette dans le Don; par le *Seim*, par la *Deſna* qui ſe perd dans le Dnèpre, & par *l'Oka* qui coule longtems au nord, &, ſe tournant enſuite vers l'orient, ſe jette dans le Volga.

Il ſe diviſe en trois provinces.

I. BELGOROD, ou ville Blanche, capitale d'une province & de tout le gouvernement, s'élève ſur les bords du Donets. La première fondation de cette ville ne remonte qu'à la fin du ſeizième ſiècle. Il s'y fait un commerce avantageux. Elle compte 1750 marchands.

Koursk, jolie ville, ſur les bords du Seim, à près de 4000 marchands. Il s'y tient une foire où des étrangers viennent apporter les marchandiſes de l'Europe & de l'Aſie.

II. SEVSK, ville provinciale, sur les frontières de la Petite-Russie.

Kromy & *Karatchef*, villes très médiocres.

Briansk sur la Desna; il s'y est construit un grand nombre de galères, & d'autres bâtimens du tems de Pierre I, & de l'Impératrice Anne.

Troubtchevsk, jolie ville sur la Desna.

Rylsk & *Poutivle*, ou *Poutimle*, jolies villes marchandes.

III. OREL; ville provinciale sur l'Oka. Il s'y fait un grand commerce de grain. On y compte plus de 4000 marchands.

Bolkhof. Le commerce de cette ville consiste principalement en cuirs, & occupe près de 4000 marchands.

Biélef, assez grande ville, a plus de 2300 marchands.

XV. GOUVERNEMENT DE LA SLABODE D'UKRAINE.

La Slabode d'Ukraine est bornée au nord par le gouvernement de Belgorod, au levant par celui de Voronèje, au midi par la Nouvelle Russie, & au couchant par la Petite-Russie. Elle a été principalement peuplée, depuis le milieu du dernier siècle, par des émigrans d'au delà du Dnèpre. La milice de cette contrée faisoit d'abord le service de Kosaques,

mais on en a formé cinq régimens de Houſards.

La Slabode d'Ukraine eſt diſtribuée en cinq provinces.

I. KHARKOF, ville provinciale, & capitale du gouvernement. On ne peut faire remonter ſa fondation qu'à la dernière moitié du dix-ſeptième ſiècle, lorſque les Koſaques, en guerre avec les Polonois, venoient en foule s'établir avec leurs familles dans des terres alors déſertes au midi de Belgorod.

II. OSTROGOJSK, jolie ville fondée & peuplée par des Koſaques en 1652.

A cinq quarts de lieue de cette ville, s'eſt établie, depuis 1768, une colonie d'Allemands de la confeſſion d'Augsbourg, au nombre de plus de 70 familles.

III. SOUMY, ville médiocre.

IV. AKHTYRKA.

V. IZIOUM.

XVI. GOUVERNEMENT DE LA NOUVELLE-RUSSIE.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ruſſie confine au nord avec la Petite-Ruſſie, la Slabode d'Ukraine & le gouvernement de Voronèje; il eſt borné au levant par le cours du Don, au midi par le gouvernement d'Azof, & au couchant par la Beſſarabie.

Cette contrée s'appeloit d'abord Nouvelle Servie, à cauſe du grand nombre de familles Serbes, qui, depuis l'année 1755, ſont venues s'y établir.

Elle ſe diviſe en deux provinces.

I. La province d'Eliſavetgrad.

KRÉMENTCHOUK eſt le chef-lieu de l'adminiſtration de la Nouvelle-Ruſſie. C'eſt une belle ville, ſur la rive orientale du Dnèpre.

Eliſavetgrad, belle ville, fondée par l'Impératrice Éliſabeth en 1754.

II. La province de Catherine. Elle conſiſte en ſeize petites forteresſes, élevées depuis 1736 j'uſqu'en 1740 pour arrêter les incurſions des Tatars de Crimée, & en quatre villages fortifiés qui exiſtoient auparavant. Ces forts s'étendent depuis le Dnèpre juſqu'au Donets, & forment ce qu'on appelle les lignes d'Ukraine. Cette chaîne de forteresſes eſt liée par cent quarante-deux redoutes, & défendue par dix régimens de cavalerie, & un de dragons.

BIÉLEVSKAIA KRÉPOST, ou Biélevsk, eſt la principale de ces forteresſes.

La Setche des Koſaques Zaporaviens pouvoit être compriſe dans ce Gouvernement. Elle étoit ſituée ſur la rive occidentale du Dnèpre, au 47° 31′ de latitude, & au 52° 1′ de longitude.

XVII. GOUVERNEMENT D'AZOF.

Ce gouvernement eſt compoſé de toutes les contrées que les Ruſſes ont acquiſes par la dernière paix ſignée avec les Turcs en 1774, & de pluſieurs autres qui dépendoient autrefois du gouvernement de Voronèje & de celui de la Nouvelle Ruſſie.

Il eſt borné au nord & au levant par les gouvernemens de Voronèje & d'Aſtrakhan, au midi par la mer d'Azof, par la ſtèpe des Tatars de Crimée, & par la Mer Noire, & au couchant par le Boug.

Il comprend deux Provinces, celle d'Azof & celle de Bakhmout.

I. AZOF, ſur la rive méridionale du Don, à plus de ſept lieues de ſon embouchure, ſous le 47° 20′ de latitude & le 56° 59′ de longitude. Cette ville fut fondée par les Grecs au commencement de notre ère & peut-être même plutôt: ils l'appelèrent Tanaïs. Elle devint célèbre par ſon commerce, mais elle fut ſujette à pluſieurs révolutions. On croit qu'elle doit ſon état actuel à Azoup ou Ajioupa, Prince des Polovtſi; car ce peuple a été maître de la ville & de toute la contrée dans le XIe & le XIIe ſiècles. Il eſt certain que dès-lors les Ruſſes la nommoient Azof: les Turcs l'appellent *Adzak*. Des Polovtſi, cette

ville paſſa aux Gênois, qui la conquirent au commencement du XIIIe ſiècle & la nommèrent Tana. Elle leur fut vraiſemblablement enlevée par les Tatars, lorſqu'ils eurent étendu leur puiſſance dans cette contrée : car on trouve des monnoies d'Azof avec le nom du Khan Takhtamych. Tamerlan s'en rendit maître en 1392 : elle tomba, après ſa mort, ſous la domination des Khans de Crimée, & paſſa ſous celle des Turcs en 1471. Les Koſaques du Don la prirent ſur eux en 1637, la défendirent contre leurs efforts en 1641, &, ſe voyant attaqués par des forces ſupérieures, ils la brûlèrent l'année ſuivante. Les Turcs la relevèrent. Pierre I la leur enleva en 1696, & la rendit par le traité du Prouth. Elle fut encore repriſe par les Ruſſes en 1736 ; mais, par le traité de Belgrade, ils furent obligés de la raſer juſques dans ſes fondemens. Elle reſta abandonnée pendant trente ans. Mais dans la dernière guerre contre les Turcs, les Ruſſes la rétablirent, & elle eſt à préſent dans le meilleur état de défenſe.

La fortereſſe de *Saint-Dmitri*, qu'on appeloit auparavant *Témernikof*, au nord d'Azof, ſur le Don. On y a établi une douane pour les marchandiſes que les Grecs apportent par la Mer Noire, & par celle d'Azof.

Tcherkask, auſſi ſur le Don, au deſſus

de S. Dmitri, au 47° 13′ de latitude, & au 57° 21′ de longitude, eſt la capitale des Koſaques du Don. Cette ville eſt ſingulière : elle eſt inondée pendant la plus grande partie de l'année, ſi l'on en excepte une hauteur ſur laquelle eſt bâtie une égliſe. Les maiſons, au nombre de cinq mille, ſont élevées ſur des pilotis, & c'eſt en bateaux qu'on s'acquitte de ſes affaires, & qu'on va rendre viſite à ſes amis. Les habitans font quelque commerce par mer avec les Grecs, & par terre avec les Tatars de la Crimée & du Kouban.

Taganrok, fortereſſe avec un beau port ſur la Mer Noire, au couchant d'Azof, à ſept lieues & demie de l'embouchure du Don, ſous le 47° 12′ de latitude, & ſous le 55° 57′ de longitude. Elle fut conſtruite, en 1696, par Pierre I, après la priſe d'Azof. Il fut obligé de la raſer en 1711 par le traité du Prouth ; mais elle a été rétablie en 1769, au commencement de la dernière guerre avec les Turcs.

Les *lignes du Dnèpre*, compoſées de pluſieurs fortereſſes qu'on a commencé à élever en 1770, & qui ſont diſtantes l'une de l'autre d'un peu plus de ſept lieues, s'étendent depuis le rivage oriental du Dnèpre juſqu'aux bords de la Mer Noire, dans la longueur d'un peu plus de cinquante lieues.

Kertche & *Iénikal*, villes fortifiées, & ports de mer, ſur la côte orientale de la preſqu'isle de Crimée.

Kinbourn, château fort, qui commande l'embouchure du Dnèpre; il s'élève vis-à-vis d'Otchakof.

Kherſon, nouvelle place forte, ſur la rive ſeptentrionale de Dnèpre, un peu au deſſus de Kinbourn.

II. Diſtrict de Bakhmout.

BAKHMOUT eſt une ville conſidérable par ſes fabriques pour la cryſtalliſation du ſel. On y entretient en tout tems des troupes régulières, & des Koſaques pour les protéger. La contrée des environs eſt fertile, & l'on y remarque des indices de minéraux.

XVIII. GOUVERNEMENT D'ASTRAKHAN.

A l'eſt du gouvernement d'Azof, ſe trouve celui d'Aſtrakhan, borné au nord par celui de Kazan, au levant par celui d'Orenboutg, au midi par la Mer Caſpienne, la Perſe, la Géorgie & le Kouban; il confine au couchant avec les Gouvernemens d'Azof, de la Nouvelle Ruſſie & de Voronèje.

Une partie de ce gouvernement formoit ce que les Orientaux ont appelé le Kaptchak. Pluſieurs auteurs conjecturent que la principauté de Tmoutarakan, poſſédée longtems par des Princes de la maiſon de Rurik, étoit compoſée de la ville d'Aſtrakhan & de ſes dépendances. Après

l'invaſion des Tatars, le royaume d'Aſtrakhan fut célèbre entre leurs dominations. Il ne rentra ſous la puiſſance de la Ruſſie qu'en 1553, & il y eſt reſté malgré les efforts des Turcs.

La chaleur eſt conſidérable dans cette contrée. Le mercure du thermomètre de Réaumur y monte, en été, au-delà du 42e & même du 44e degré. Ainſi, dans la même contrée, les habitans éprouvent ſucceſſivement la chaleur des tropiques, & le froid des régions ſeptentrionales: car, ſous ce même climat où les étés ſont ſi chauds, l'hiver eſt conſtamment rigoureux, & tous les ans le Volga reſte plus ou moins long-tems glacé, & ſupporte les plus lourds traînages. La grande quantité de ſel répandue dans ce pays, cauſe en partie l'intenſité du froid qu'on y éprouve, & qui eſt conſidérablement augmentée par les glaçons que le Volga charrie des contrées plus ſeptentrionales, & par les vents du nord, qui, après avoir franchi la Mer Glaciale, ont parcouru la Ruſſie couverte de neige, & n'ont été rompus par aucune montagne.

Il pleut très rarement en été, ſurtout dans la partie méridionale de ce gouvernement, & il eſt très rare auſſi que les pluies durent plus d'un quart d'heure; auſſi eſt-il environné de ſolitudes ſéches & infertiles. On trouve aux environs d'Aſtrakhan un grand nombre de lacs ſalés.

Les

Les cryſtaux en ſont auſſi blancs & auſſi purs que le cryſtal de roche.

Le Volga coupe ce gouvernement en deux parties à peu près égales. Il eſt encore arroſé par la *Medvéditſa*, rivière aſſez conſidérable, qui le ſépare du pays de Voronèje au couchant, & qui ſe jette dans le Don; & par la *Kouma*, qui, après avoir pris ſa ſource dans le Caucaſe, traverſe pluſieurs lacs, s'enrichit de leurs eaux, & les porte à la mer Caſpienne; enfin par le *Térek*, qui, né dans les mêmes montagnes, tombe dans la même mer, & marque la limite entre la Perſe & la Ruſſie.

ASTRAKHAN eſt une ville belle, riche & bien peuplée. Elle eſt placée ſur une isle, à l'embouchure du Volga, au 46° 22′ de latitude. La capitale du royaume Tatar d'Aſtrakan, étoit bâtie plus haut ſur le Volga, & l'on en voit encore les ruines. Le commerce de Perſe procure à cette ville une nombreuſe population; & l'on aſſure qu'elle ne monte pas à moins de ſoixante & dix mille hommes. Une aſſez grande partie eſt compoſée d'étrangers, Allemands, François, Anglois, Italiens, Suédois, Arméniens, Géorgiens, Tatars de différentes nations, Grecs, Kalmouks & Indiens. Les plus riches maiſons de commerce expédient des vaiſſeaux ſur la Mer Caſpienne & ſur le Volga. Pluſieurs fabriques mettent en œuvre le co-

ton & les ſoies de la Perſe. On a tranſporté aux environs d'Aſtrakhan des vignes de Perſe, qu'on enterre pendant l'hiver, & l'on y recueille de gros raiſins d'un goût exquis. Cependant, ſoit qu'on manque d'art, ſoit que la nature s'y oppoſe, on n'a pu y faire encore de vin capable de ſe conſerver.

Les villes les plus conſidérables au nord d'Aſtrakhan, ſont:

Kraſnoi-Jar, à peu de diſtance d'Aſtrakhan, ſur la rive orientale du Volga. Elle a été conſtruite pour contenir les Kalmouks qui erroient dans cette contrée.

Tſaritſin, place forte ſur la rive occidentale du Volga, à 92 lieues d'Aſtrakhan. Depuis cette ville juſqu'au Don, ont été élevés, en 1717, quatre forts: c'eſt ce qu'on appelle les lignes de Tſaritſin.

Saratof, ville marchande & très peuplée, ſur la rive occidentale du Volga, à 180 lieues d'Aſtrakhan, non loin des limites du gouvernement de Kazan. Cette ville fut fondée en 1591 par ordre du Tſar Fedor Ivanovitch. Elle étoit iſolée dans une ſtèpe qu'on ne croyoit pas propre à la culture. Mais la facilité de recevoir du grain par le Volga, le bas prix des beſtiaux, qu'on achetoit des Kalmouks errans dans les déſerts voiſins, l'abondance d'excellent poiſſon qu'on pê-

choit dans le fleuve ; tous ces avantages amenoient ſans ceſſe de nouveaux habitans. Bientôt ils ſe tournèrent du côté du commerce, & l'on y compte aujourd'hui plus de deux mille marchands. Enfin le déſert fut peuplé ſous le règne actuel de familles étrangères, appelées dans l'Empire, & qui ſont répandues ſur les deux bords du Volga. Cet établiſſement auroit eu plus de ſuccès, ſi les émigrans que l'inquiétude ou la miſère attira dans ces contrées, loin de leur patrie, euſſent été accoutumés aux travaux champêtres. Mais la plûpart n'avoient exercé chez eux que des arts ſédentaires. Une terre naturellement fertile devint ingrate & dure ſous leurs mains pareſſeuſes & foibles : ils demandèrent & obtinrent la permiſſion d'aller exercer dans les villes leur médiocre induſtrie.

On ne trouve guères, au midi d'Aſtrakhan, de ville qui mérite d'être nommée que

Kizlar, place forte, à l'embouchure du Térek : elle eſt ſur tout peuplée de Koſaques & de Tatars. C'eſt la principale ville des Tchercaſſes ou Circaſſiens Ruſſes, qui ſe diſtinguent en Circaſſiens de Pétigorie, ou habitans des cinq montagnes, & Circaſſiens de la Kabarda. On trouve encore ſur le Térek deux autres villes circaſſiennes, *Stchédrin* & *Tchervlénoi*.

Au delà de la frontière, entre le Té-

rek & Agrakhan, ſe trouve la domination du Sultan d'Akſai. Elle s'étend ſur les deux bords du fleuve Akſai qui ſe jette dans la Mer Caſpienne, &, depuis 1722, elle eſt ſoumiſe à la Puiſſance Ruſſe.

La population du gouvernement d'Aſtrakhan eſt formée de pluſieurs nations, que nous allons indiquer.

Les *Koſaques du Volga* étoient originairement des Koſaques du Don qui venoient paſſer l'été ſur les bords du Volga & retournoient chez eux à l'approche de l'hiver. Mais peu à peu ils oublièrent leur première demeure, s'établirent pour toujours ſur le Volga, & en occupèrent les rivages dans une grande partie de ſon cours.

Les *Koſaques du Térek* ſont auſſi ſortis de ceux du Don: on les appelle *Grébenskié Koſaki* ou Koſaques montagnards, parce qu'ils s'établirent d'abord entre les montagnes.

Les *Circaſſiens* vivent aux environs du Térek, comme nous l'avons inſinué en parlant de leurs villes. Ils ſe donnèrent volontairement à la Ruſſie après la conquête de Kazan & d'Aſtrakhan, & embraſſèrent le Chriſtianiſme au ſeizième ſiècle.

Les *Tatars Nagais*, ou Noguais, ſont appelés Mankat dans l'hiſtoire des Tatars. Ils étoient répandus dans les Gouvernemens de Tobolsk, d'Orenbourg & d'Aſ-

trakhan. De cette dernière contrée, ils passèrent dans la Crimée & se réunirent aux Tatars de Boudjak aux environs d'Ak-kirmen, dans la Bessarabie, à l'embouchure du Dnestre. Les Russes s'étant rendus maîtres d'Ak-kirmen & de toute la contrée, en 1770, au commencement de la guerre contre les Turcs, transportèrent les Nagais & les Boudjaks sur les bords du Dnèpre; de là ils furent transplantés sur le Don, & eurent enfin la permission de retourner sur les rivages du Volga qu'ils pouvoient regarder comme leur patrie. Ils errent dans les déserts occupés auparavant par les Kalmouks qui ont abandonné la Russie, y nourrissant des troupeaux, & réparant en partie la perte que ces Kalmouks avoient causée par leur émigration. Il paroît que le nom de *Nagai* n'est plus en usage parmi les Tatars; ils ne l'ont pas pris quand ils se sont soumis à la Russie: mais la solitude occidentale de l'Irtich, qui s'appelle steppe des *Nagai*, & cette portion du District d'Oufa dans le gouvernement d'Orenbourg, qui s'appelle chemin des *Nagai*, prouve du moins qu'ils ont autrefois porté ce nom.

XIX. GOUVERNEMENT DE VORONEJE.

Le gouvernement de Voronèje eſt ſitué au couchant de celui d'Aſtrakhan: il eſt borné au nord par les gouvernemens de Moskou & de Nijégorod; au levant par ceux de Kazan & d'Aſtrakhan; au midi encore par le gouvernement d'Aſtrakhan & par la Nouvelle Ruſſie; au couchant par la Slabode d'Ukraine & par le gouvernement de Belgorod.

Il eſt arroſé par le *Don*, par le *Voronèje*, à qui ſa capitale doit ſon nom, rivière étroite, mais qui, par ſa réunion avec *l'Ouſman*, acquiert aſſez de profondeur pour porter des vaiſſeaux de ſoixante & dix pièces de canon; par le *Khoper*, par la *Metcha* & par la *Soſna*.

I. VORONEJE, capitale de la province qui porte ſon nom & de tout le gouvernement, eſt une ville marchande, riche & peuplée. Elle eſt ſituée au 52° 30′ de latitude, ſur le bord du Voronèje, à trois lieues & demie de ſon embouchure: elle contient près de dix-ſept cents marchands. Pierre I y établit d'abord un chantier de vaiſſeaux, qui fut tranſporté peu d'années après à l'embouchure même du Voronèje.

Orlof, *Ouſman* & *Demchinsk* ſont de petites villes au nord de Voronèje.

Tavrof, au midi de Voronèje, n'eſt pas non plus une ville conſidérable ; mais on y avoit établi le chantier de vaiſſeaux dans la guerre contre les Turcs ſous Pierre I & ſous l'Impératrice Anne : dans la dernière guerre ce chantier a été tranſporté ſur le Don.

II. IELETSK, qui donne ſon nom à une Province, a été autrefois une Principauté particulière détruite par Tamerlan.

Skopin eſt une aſſez petite ville, mais qui renferme près de 800 marchands : elle a donné ſon nom à ce Chouiski Skopin dont l'hiſtoire parle avec éloge ſous le règne du Tſar Chouiski.

Oranienbourg, qu'on appelle vulgairement Raninbourg, eſt une ville médiocre, fondée en 1702 par le Prince Menchikof.

III CHATSK, ville provinciale, au nord-eſt de Voronèje, tire ſon nom d'une petite rivière qu'on appelle Chata ; elle a été fondée en 1553 par le Tſar Ivan Vaſſiliévitch.

Kaſſimof eſt une jolie ville, bien peuplée. Elle ſe nommoit autrefois Gorodets: elle prit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, qnand elle fut donnée en apanage à Kaſſim, Khan des Tatars, qui s'étoit ſoumis à la Ruſſie. Elle fut long-tems la réſidence des deſcendans de ce Prince, & il y reſte encore un grand nombre de Tatars qui ont leurs Moullahs, leur moſ-

quée, & le libre exercice de leur religion.

Kadom, ville médiocre, compte près de 1200 marchands.

Temnikof, on y en compte encore un peu plus.

IV. TANBOF, jolie ville provinciale, assez marchande, sur la Tsina. On compte dans la ville & dans ses environs sept fabriques de drap, une de toile à voile, une de salpêtre, & une verrerie. La laine de cette province est d'une bonne qualité.

Kozhof est une assez grande ville, qui renferme seize cents marchands.

Des Tatars vivent en grand nombre au nord de cette province, & vers le midi sont les Kosaques du Don, qui se nomment aussi Tcherkasses. Leur langue & leur religion semblent prouver qu'ils tirent leur origine des Russes, aussi bien que les Kosaques de la Petite-Russie. S'ils étoient un reste de quelques-unes des nations qui ont désolé la Russie, on en trouveroit quelques indications dans les chroniques, qui auroient sur tout annoncé l'époque de leur conversion. (*) Mais si leur principale origine est russe, il n'est

(*) Il est certain qu'avant l'association des Kosaques Russes du Don, il y avoit d'autres Kosaques à peu près dans la même contrée. Dès le neuvième siècle, Constantin Porphyrogenète parle de la contrée Kosakienne, entre la Mer Noire & la Mer Caspienne, au midi du Caucase. Mstislaf, fils de Vladimir le grand, & Prince de Tmoutarakhan, vainquit en

pas douteux qu'ils ne ſe ſoient aſſociés des Tatars, & qu'ils n'en aient en partie adopté les mœurs. Ils épouſoient des femmes Tatares, & leurs priſonniers devenoient leurs frères, dès qu'ils conſentoient à partager leurs travaux. On rapporte à la dernière moitié du ſeizième ſiècle leur établiſſement dans le pays qu'ils occupent, entre le Donets, le Don, le Khoper & la Medvéditſa. Ils s'étendirent preſque juſqu'aux rivages de la Mer Noire, comme le prouve la ville de Tcherkask qu'ils bâtirent en 1570, à quinze lieues d'Azof. Ils s'emparèrent d'Azof même, réſiſtèrent quelque tems aux efforts des Turcs & brulèrent enfin la place pour n'avoir pas la honte de la céder. Ils ont fait de grands maux à la Ruſſie, & lui ont rendu

---

1021 les Koſagui. Les Tatars eurent leurs Koſaques, & ce mot, qui appartient à leur langue, ſignifie guerrier armé à la légère, ſoldat qui loue ſes ſervices, ou qui ſe raſe la tête. Ce nom, dans toutes ſes ſignifications, convient aux Koſaques. Les chroniques parlent des Koſaques de la horde, des Koſaques d'Azof & de pluſieurs autres qui tous étoient Tatars. Il ne fait mention des Koſaques d'Azof qu'après que cette ville eut paſſé ſous la domination des Turcs. Ces Koſaques étoient les reſtes des Tatars d'Azof, qui ſe répandirent dans les déſerts pour conſerver la liberté. Un de leurs premiers chefs fut Agous le Tcherkaſſe ou le Circaſſien, & c'eſt de là que les Koſaques du Don prennent indifféremment le nom de Koſaques ou de Tcherkaſſes. On croit que les Ruſſes vagabons & guerriers détruiſirent preſque entièrement ces Koſaques, adoptèrent leur nom en reſtant dans le même pays, & prenant le même genre de vie, & s'aſſocièrent les reſtes des vaincus.

de grands ſervices. C'eſt au Koſaque Ermak qu'elle doit la conquête de la Sibérie. Mais le brigand Stenka Razin, & Pougatchef, autre brigand encore plus odieux étoient auſſi des Koſaques du Don. Quoique ces Koſaques ſoient ſoumis à la Ruſſie, ils ont conſervé quelque liberté & un reſte du gouvernement démocratique : ils ne dépendent pas du gouverneur de Voronèje, & choiſiſſent eux-mêmes leur chef, qu'ils appellent Ataman. Ce chef eſt bien loin de pouvoir exercer ſur eux un pouvoir deſpotique. Le moment où il abuſeroit de ſon autorité ſeroit ſuivi de ſa dépoſition, & ſeroit peut-être même le dernier moment de ſa vie. Les affaires qui intéreſſent l'aſſociation, ſe règlent dans les aſſemblées générales convoquées à Tcherkask. C'eſt des Tatars du Don que ſont ſortis ceux du Volga, du Térek, de l'Iaïk & de la Sibérie.

XX. GOUVERNEMENT DE NIJÉGOROD.

En montant directement au nord du gouvernement de Voronèje, on trouve celui de Nijégorod : il confine à l'orient avec celui de Kazan, eſt borné à l'occident par celui de Moskou, & au nord par celui d'Arkhangel.

Ce gouvernement eſt arroſé par l'Oka le Volga, la Técha & la Piana.

Il ſe diviſe en deux provinces, celle de Nijégorod & celle d'Arzamas.

I. NIJNY-NOVGOROD, (la nouvelle ville inférieure) eſt ſituée ſur la rive occidentale du Volga, à l'embouchure de l'Oka, ſous le 56° 20′ de latitude. Elle a été fondée au commencement du treizième ſiècle par le malheureux Ioury Vſévolodovitch, & devint la réſidence des Princes de Souzdal & de Nijny-Novgorod. Au midi de la ville eſt le Kremle, ou palais des anciens ſouverains, bâti en pierre. Elle compte près de 1700 marchands, qui commercent avec pluſieurs villes de l'Empire, & même avec Saint-Pétersbourg.

Balakhna, jolie ville, ſur le Volga, à cinq lieues au nord de Novgorod, a été fondée en 1536. On y cryſtalliſe le ſel, & cette ville en fourniſſoit autrefois chaque année juſqu'à 9, 900, 000 livres. Elle contient, ſuivant la dernière reviſion, près de 1400 marchands.

Iouriévets-Polskoi, contient près de 800 marchands. On voit à peu de diſtance, ſur le rivage eſcarpé du Volga, les ruines d'une ancienne ville de pierre.

A l'eſt de Nijny-Novgorod eſt le Monaſtère Makarief, fondé au quinzième ſiècle, détruit peu de tems après par les Tatars, rétabli par le Tſar Michel, & conſacré par le Patriarche Philarète, père de ce ſouverain. Près de ce Monaſtère,

ſe tient tous les ans, au mois de Juin, une foire célèbre, fréquentée non-ſeulement par les marchands de la Sibérie & de la Ruſſie, mais par des Perſans, des Turcs & des Polonois.

II. ARZAMAS, ville provinciale, au nord-oueſt de Nijny-Novgorod, à l'embouchure de l'Archa qui tombe dans l'Oka, a plus de deux mille deux cents marchands, & eſt célèbre par ſes fabriques de ſavon.

Des Tchérémiſſes, des Mordvas, des Tchouvaches ſont compris dans la population de ce gouvernement. On va parler de ces peuples dans la deſcription du gouvernement de Kazan.

XXI. GOUVERNEMENT DE KAZAN.

Le gouvernement, qui fut autrefois le royaume de Kazan, eſt borné au nord par celui d'Arkhangel, au levant par ceux de Tobolsk & d'Orenbourg, au midi par ceux d'Aſtrakhan & de Voronèje, au couchant par celui de Moskou.

Il eſt principalement arroſé au nord par la Viatka, qui donne ſon nom à une province, & qui reçoit un grand nombre de rivières inférieures avant de ſe mêler à la Kama;

Par la Kama, la plus conſidérable & la plus poiſſonneuſe de toutes les rivières qui tombent dans le Volga. Elle prend ſa

ſource dans pluſieurs marais de la Permie & continue ſon cours ſinueux dans l'étendue de 250 lieues;

Et par la Tchouſſovaïa, qui ſort des monts Ouralks dans la Sibérie, court vers le couchant, & ſe confond avec la Kama.

Les principales rivières du midi ſont le Tchérechman, qui, dans une partie de ſon cours, ſépare le gouvernement d'Orenbourg de celui de Kazan;

Le Sviaga & la Soura, qui toutes deux coulent du midi au nord, peuvent porter de grandes barques, & ſe perdent dans le Volga.

Le gouvernement de Kazan ſe diviſe en ſept provinces, celles de Kazan, de Sviajsk, de Sinbirsk, d'Alatyr, de Penza, de Viatka, & de Permie.

I. KAZAN, qui fut autrefois la capitale d'un puiſſant royaume des Tatars, eſt une des villes les plus belles & les plus marchandes de la Ruſſie. Elle eſt bâtie ſous le 55° 47′ de latitude, & ſous le 66° 28′ de longitude, à l'embouchure de la Kazanka, petite rivière qui tombe dans le Volga. Elle fut fondée par les Tatars, & peut-être même par les Bulgares qui dominèrent dans cette contrée juſqu'au tems de l'incurſion de Bary. Elle fut priſe trois fois par les Ruſſes, qui la conſervent depuis 1552. Elle eſt diviſée en trois parties; le Kremle ou forteresſe, la ville proprement dite, & les fauxbourgs dont

le plus conſidérable eſt celui des Tatars. Deux écoles y ſont établies; l'une ſous le titre de Séminaire, & l'autre ſous celui de Gymnaſe. Dans le Séminaire, dépendant de l'univerſité, de jeunes Ruſſes apprennent les langues de l'Europe, les belles lettres & les mathématiques. Le Gymnaſe eſt deſtiné aux enfans des Tchouvaches, des Tchérémiſſes, des Mordvas, des Kalmouks & des Tatars. On leur enſeigne la langue ruſſe, la langue latine, & les élémens de la philoſophie & de la théologie. Le but de cette inſtitution eſt d'amener inſenſiblement ces différens peuples à la religion chrétienne, & de lier plus étroitement les vaincus à leurs vainqueurs. Cette ville contient plus de deux mille cinq cents marchands, ſans compter un grand nombre de marchands tatars. Elle entretient un riche commerce avec les ports de Pétersbourg, d'Arkhangel & d'Aſtrakhan, avec Moskou, avec les villes de la Sibérie & du gouvernement d'Orenbourg, & avec pluſieurs des villes de la Petite-Ruſſie. On a conſervé dans Kazan l'induſtrie des anciens Bulgares pour la fabrication de l'ioufte ou cuir de Rouſſi On y courroie auſſi des peaux de chèvre de différentes couleurs qui le cèdent peu au plus beau maroquin du levant. La fabrique des draps de Kazan contribue pour une grande partie à l'habillement des troupes.

Tétiouchi. J'aurois gardé le ſilence ſur cette petite ville de la province de Kazan, comme je l'ai fait ſur les autres ; mais elle eſt remarquable, parce que, près de là, ſe voient les ruines de l'ancienne capitale des Bulgares.

II. SVIAJSK. Il a été parlé en détail, dans l'hiſtoire de Ruſſie, de la fondation de cette ville en 1551, par ordre du Tſar Ivan Vaſſiliévitch. Elle fut depuis embellie de Monaſtères & d'égliſes bâtis en pierres ; mais elle ne peut avoir de plus bel orenement que ſa ſituation. Le nombre des marchands y monte à peu près à 300.

Iaransk, jolie ville. L'état marchand n'y eſt guères inférieur à celui de Sviajsk.

Tchéboxari, ſur le Volga, ville de commerce aſſez importante. Elle fût bâtie en 1556 par Ivan Vaſſiliévitch, & n'étoit habitée que par des gens de guerre. Mais des bourgeois vinrent s'y établir librement, & y exercèrent différens mêtiers & différentes branches de commerce. On y compte 649 ouvriers, & 1227 marchands. Les principaux articles du commerce de cette ville ſont des cuirs de Rouſſi, de la cire & des grains.

Kouz modémiansk, ſur le Volga, a 962 marchands.

Vaſſil eſt encore une ville bâtie par le Tſar Ivan Vaſſiliévitch, près du Volga, à l'embouchure de la Soura.

III. SINBIRSK, belle ville marchande, au midi de Kazan, sur la rive occidentale du Volga. On y compte plus de trois mille marchands.

Samara, ville assez considérable, à l'embouchure d'une rivière du même nom, qui tombe dans le Volga. On y compte deux mille maisons particulières, sans les édifices publics. Autrefois elle étoit fortifiée, parce qu'on y craignoit les incursions des Kalmouks & des Bachkirs: mais à présent on y vit sans crainte.

IV. ALATYR, ville provinciale, sur une rivière qui porte le même nom, & qui tombe dans la Soura. C'est dans la nouvelle carte générale de l'empire de Russie, que la province d'Alatyr est marquée comme une dépendance du gouvernement de Kazan; car, par tout ailleurs, on l'indique comme une des provinces du *Nijégarodsk*.

V. PENZA, ville provinciale, contenant 746 marchands. Elle s'élève près d'une petite rivière nommée Penza, à l'embouchure de la Soura.

VI. KHLYNOF, qu'on appelle vulgairement Viatka, est le chef-lieu de la province de Viatka. Cette ville a été originairement peuplée par des émigrans de Novgorod en 1181. Elle renferme plus de 1400 marchands, qui expédient à Arkhangel du grain, du suif, de la cire, du miel, & d'autres articles.

VII. KOUNGOUR, belle ville de commerce, eſt le chef-lieu d'une province qui porte le même nom, & qu'on appelle auſſi Permie. On y compte plus de 2000 marchands.

Orel, belle ville ſur la rive occidentale de la Kama. Elle fut bâtie vers le milieu du ſeizième ſiècle par les Strogonof, qui y poſſédoient des ſources ſalantes: & la poſſeſſion leur en fut aſſurée par le Tſar Ivan Vaſſiliévitch, qui leur accorda en même tems de vaſtes domaines dans cette contrée.

Sol-Kamskaïa, belle ville ſur l'Ouſſolka, à près de deux lieues de ſon embouchure dans la Kama. Elle fut bâtie ſous le règne du Tſar Ivan Vaſſiliévitch, par des particuliers qui y établirent des fabriques pour la cryſtalliſation du ſel. Cette ville contient 1354 marchands.

Tcherdyn, ſur la Kolva, n'eſt plus qu'une ville médiocre. C'étoit autrefois la principale ville de la Permie & elle faiſoit autrefois un riche commerce en pelleteries; mais la diminution des animaux qui portent ces fourrures a fait tomber peu à peu le commerce de Tcherdyn, qui ne compte plus que 362 marchands.

Cette province de Koungour, riche de ſes ſalines & de ſes fabriques de cuivre, fertile en bled, arroſée de fleuves poiſſonneux, couverte de forêts abondantes en gibier, s'appeloit autrefois la

grande Permie; ce nom lui eſt reſté de l'ancienne Biarmie qui s'étendoit depuis la Petchora juſqu'à la Finlande. Dépendante alors de ſes propres maîtres, elle étoit regardée par les anciens Ruſſes comme une Puiſſance. Nous avons vu Cinaf, frère de Kurik, établir ſa réſidence ſur les bords du Bélozéro pour contenir les Biarmiens. Ils tombèrent avec le tems ſous la domination de Novgorod, & enſuite ſous celle des grands-Princes de Ruſſie. Le nom de grande Permie fut donné à ce qu'on appelle à préſent la province de Koungour, pour la diſtinguer du pays des Syrianes, qu'on appeloit la Petite Permie. Les cartes des plus ſavans géographes étrangers ont indiqué, comme capitale de cette contrée, une ville qu'ils appeloient la grande Perme. Il n'a jamais exiſté de ville de ce nom, & cette capitale étoit Tcherdyn. Il ſubſiſte encore dans la province de Koungour un grand nombre de familles permiennes & ſyrianes; mais elles ſont tellement confondues avec les familles ruſſes, qu'il eſt difficile de les reconnoître.

Les reſtes de pluſieurs peuples, étrangers aux Ruſſes & autrefois leurs ennemis, vivent dans le gouvernement de Kazan. Nous ne pouvons entrer ici dans un long détail ſur ces différentes nations.

Les MORDVAS ou Mordviens ſe trouvent ſur les bords ne l'Oka & du Volga,

dans les gouvernemens de Nijégorod & de Kazan, & s'étendent même dans celui d'Orenbourg. Ils furent longtems ſous la domination des Tatars; mais ils avoient leurs chefs particuliers. Leur langue, diviſée en deux dialectes, comme ils le ſont eux-mêmes en deux tribus, prouve qu'ils ont une origine commune avec les Finois. Avant d'avoir embraſſé le chriſtianiſme, ils regardoient comme un crime d'épouſer une femme d'une autre nation. C'étoit peut être leur communication avec les Tatars qui leur avoit inſpiré de l'horreur pour la chair du porc. Les hommes & les femmes ſont à peu près d'une égale laideur. Ils n'habitent point les villes, ils ſe conſtruiſent des villages, & quelques uns même des cahuttes iſolées qu'ils abandonnent pour ſe tranſporter ailleurs, n'ayant pas encore entièrement perdu le goût de leur ancienne vie errante.

Les TCHÉRÉMISSES s'étendent principalement ſur la rive gauche du Volga. Leur langue eſt un dialecte de celle des Finois. Ils ont eu leurs chefs particuliers dont la race eſt éteinte. Il eſt rare que leurs villages aient plus de trente maiſons; ils ont ſoin de les élever dans des forêts, mais dans le voiſinage des rivières. Quelquefois tous les habitans d'un village l'abandonnent pour aller s'établir ailleurs.

Ils achettent leurs femmes qui ne manquent pas abſolument de beauté, & qui deviennent des eſclaves condamnées au travail le plus dur. Ils s'adonnent à la pêche, cultivent la terre, & n'exercent aucun métier. La plûpart ſe ſont ſoumis au chriſtianiſme plutôt qu'ils ne l'ont embraſſé, & reſtent intérieurement attachés à leur ancienne religion. Ils reconnoiſſent un auteur tout-puiſſant des choſes créées, qu'ils appellent Iouma, mais ils paroiſſent confondre le créateur avec le ciel même. Quand ils font des ſacrifices, ils conſacrent la peau de l'animal qu'ils ont immolé: c'eſt ce qui a fait dire qu'ils adoroient des peaux de bêtes. Leurs Prêtres ſont en même tems leurs ſorciers, & c'eſt ce qu'on trouve chez tous les peuples qui ſont encore peu éloignés de la nature: car ils ſuppoſent que le miniſtre des dieux eſt en même tems leur ami & n'ignore pas leurs décrets.

Les TCHOUVACHES ſemblent préférer la rive droite du Volga & abandonner la gauche aux Tchérémiſſes. Comme leur langue eſt preſque entièrement empruntée de celle des Tatars, il eſt difficile de reconnoître ſi, comme les Tchérémiſſes, ils ſont d'origine finoiſe. Ils ſont paſſionnés pour la chaſſe, cultivent la terre, ont horreur des métiers, & ne connoiſſent pas le commerce. Ils marchandent opiniâtrement leurs femmes avant de les

acheter, & les paient depuis cinq roubles juſqu'à cinquante : ils ont ſur elles un empire abſolu ; &, comme la femme vit dans l'abjection, il n'y a preſque jamais de querelle dans le ménage. S'il arrive que le mari ne veuille plus vivre avec ſa femme, il lui déchire ſon voile & le mariage eſt rompu. *Tor* eſt le nom qu'ils donnent au Dieu ſuprême : ils ont quelque idée d'une autre vie. Les juſtes, après la mort, ſeront tranſportés dans le *Tchemguerda*, ou pays d'abondance, où ils retrouveront leurs parens, leurs amis, leur troupeaux, & tout ce qui leur avoit appartenu, dans un meilleur état qu'ils ne l'avoient laiſſé : les méchans ſeront relégués dans un déſert ſtérile & glacé.

Les VOTIAKS ſe diviſent en tribus. Ils ſont laids, ordinairement roux & de moyenne taille. Ils ne vivent qu'entre eux & refuſent d'avoir aucune communication avec les autres peuples. Leur idiôme reſſemble beaucoup à celui des Permiens & des Tchérémiſſes, & doit être regardé comme un dialecte du finois. Ils cultivent la terre, aiment la chaſſe, élèvent des abeilles. Moins ennemis des travaux ſédentaires que les Tchérémiſſes & les Tchouvaches ; ils font quelques ouvrages au tour. On trouve peu de riches parmi eux & perſonne n'eſt abſolument pauvre. Ils achettent leurs femmes, & ſont libres d'en avoir autant qu'ils peuvent en

nourrir. Quand on veut leur vendre trop cher la jeune fille qu'ils marchandent, ils prennent souvent le parti de l'enlever; quelquefois aussi ils enlèvent une inconnue. Ils appellent Dieu *Inmar*, & leurs Prêtres *Touni*. *Chaitan* ou Satan est le chef des esprits malins. Les justes iront après leur mort dans une contrée heureuse, & les méchans dans un pays brûlant, où ils seront plongés dans des chaudières de poix bouillante.

Les TATARS de Kazan ont embrassé la loi de Mahomet. Il est rare de trouver entre eux un homme d'une grande taille: ils ont le visage alongé & les yeux petits & noirs. Ils sont fiers, industrieux, tempérans, sensibles à la pitié: leur religion leur inspire l'amour de la propreté. Ils élèvent avec soin leurs enfans, & l'on trouve dans les grands villages des écoles même pour les filles. Ils aiment le commerce, & le font plutôt par échange qu'en argent, en quoi ils ont conservé la pratique des orientaux. Agriculteurs laborieux, ils tirent de la terre un meilleur produit que les Russes. L'éducation des abeilles est pour eux une source de richesse. Leur adresse & leur intelligence se montrent dans tous les métiers: ils ne connoissent pas le luxe & ne manquent pas du nécessaire. Leur nourriture est saine & modérée; ils mangent beaucoup de riz & de gruaux, ne boivent que de l'eau & du

lait, mais ils ne peuvent ſe paſſer de thé. Il eſt rare qu'il aient plus de deux femmes, & la plûpart n'en ont qu'une. Ils ſont honnêtes & juſtes, parce qu'ils ſont tempérans & laborieux.

Les BACHKIRS occupent la partie méridionale des monts Ouralks, entre la Kama, le Volga & l'Iaïk. Ilsſe nomment eux-mêmes Bachkourtes: ils rapportent leur origine aux Nogais; mais pluſieurs écrivains les font deſcendre des Bulgares, & il eſt vrai qu'ils occupent une partie de la grande Bulgarie. Peut-être les Bachkirs ſe ſont-ils réunis aux reſtes malheureux des Bulgares. Il eſt certain qu'ils reſſemblent aux Tatars & qu'ils parlent leur langue. Ils ſont Mahométans: ils ne connoiſſoient autrefois que la vie errante & paſtorale: quelques-uns commencent à cultiver la terre; mais la chaſſe a plus de charmes pour ce peuple ami de la liberté & ennemi du travail. Ils ſont gais, careſſans, hoſpitaliers; mais leurs repas ne ſauroient plaire à des convives étrangers. Riches en miel, ils en conſomment une partie, en cèdent beaucoup aux Ruſſes, & vendent toute la cire. Durs à la fatigue, capables de réſiſter longtems au beſoin, ils dorment à l'air au plus grand froid, mangent avidement dans l'abondance, ſe contentent de peu dans la diſette, & ont recours au fromage & au lait fermanté dont ils ont toujours leur proviſion. Ils ne manquent

pas d'eſprit, & leurs femmes ſont alertes & laborieuſes. Ils joignent au mahométiſme des reſtes de leurs anciennes ſuperſtitions, & plus ſouvent ils ne rempliſſent aucune pratique de religion. Une femme ſe paie chez eux depuis quinze juſqu'à deux cents chevaux ou bêtes à corns.

RUSSIE ORIENTALE.

XXII. GOUVERNEMENT D'ORENBOURG.

LE gouvernement d'Orenbourg confine au couchant avec ceux de Kazan & d'Aſtrakhan, au nord encore avec celui de Kazan & avec le gouvernement de Tobolsk, au levant avec le même gouvernement de Tobolsk, & au midi avec les ſteppes des Kirguis-Kaiſaki. Voltaire dit que c'eſt un petit pays; la vérité eſt qu'il eſt deux fois plus grand que la France.

Il eſt arroſé d'un grand nombre de rivières, ſur leſquelles s'élèvent des forts deſtinés à contenir les barbares : ces lignes de citadelles ſe nomment des Diſtances.

La SAMARA prend ſa ſource près de l'Iaïk,

l'Iaïk, court preſque directement du levant au couchant; & ſe jette dans le Volga ſur les frontières du gouvernement de Kazan.

La Diſtance de la Samara eſt compoſée de huit fortereſſes qui toutes s'élèvent le long de ſes rivages. Le plus conſidérable de ces forts ſe nomme Sorotchinskaia; c'eſt là que réſide le commandant de toute la Diſtance. Il y a, dans ces différentes places, depuis cinquante juſqu'à deux cents maiſons.

La SAKMARA eſt une rivière médiocre, qui ſort des monts Ouralks, & qui tombe dans l'Iaïk, un peu au deſſous d'Orenbourg, après avoir conſervé longtems un cours parallèle à celui de ce fleuve.

La diſtance de la Sakmara eſt compoſée de trois forts, dans l'un deſquels on compte juſqu'à trois cents maiſons.

L'IAIK ſe nomme à préſent *Oural*. C'eſt un des grands fleuves dont nous avons déjà parlé au commencement de notre deſcription de la Ruſſie. Tous les rivages de la partie baſſe de ce fleuve ſont occupés par les Koſaques de l'Oural, qui bornent à la pêche toute leur induſtrie, & qui en tirent un revenu conſidérable. Ils envoient chaque année en Ruſſie pluſieurs centaines de milliers d'eſturgeons, & d'autres poiſſons qui ſe rapportent à la même claſſe, & une grande quantité de colle de poiſſon & de caviar.

Les forts qui bordent le cours de l'Oural ſe diviſent en trois Diſtances.

La première eſt celle du Bas-Oural, qui comprend cinq fortereſſes.

La ſeconde eſt celle de Kraſnogor, compoſée de quatre forts.

Et la troiſième tire ſon nom de la rivière d'Ore, & forme une chaîne de cinq fortereſſes.

L'EMBA n'eſt commandée par aucune fortereſſe. Elle prend & continue ſon cours dans la ſtèpe des Kirguis. Elle ſort des monts Mougaljars, non loin des ſources de l'Ore, vers le 49ᵉ dégré de latitude, & ſe jette dans la Mer Caſpienne.

Le SYR-DARIA, qui eſt l'ancien Jaxarte, prend ſa ſource dans la domination des Zioungors, court du ſud-eſt au nord oueſt, & ſe perd dans la Mer Caſpienne. A peu de diſtance de ſa ſource, il forme un bras qui continue ſéparément ſon cours juſqu'à la mer, & qui s'appelle KOUVAN-DARIA.

Le SOURASSOU contribue avec le *Syr-Daria*, à marquer la limite de la Ruſſie. Il tire ſa ſource d'une montagne qui s'appelle Ak-taou, à cinq journées de chemin de l'Irtich: court longtems du levant au couchant, ſe précipite enſuite ſous la terre, reparoît, forme ou traverſe pluſieurs lacs, dont les uns ſont doux & les autres ſalés, & tombe enfin dans le grand lac Télégoul, à cinq lieues de chemin du lac Aral.

L'OUIE, rivière médiocre, naît assez près des sources de l'Iaïk, & court du couchant au levant se jeter dans le Tobol.

La ligne de fortereſſes élevées le long de cette rivière, se diviſe en deux Diſtances. La Diſtance du Haut-Ouie eſt compoſée de quatre forts, & celle du Bas-Ouie de cinq.

L'ISSET donne son nom à une province & le reçoit elle-même d'un lac ſitué vers le 57e dégré de latitude. Elle court du couchant au levant, & se perd dans le Tobol.

L'OUFA eſt une rivière assez conſidérable, qui prend naiſſance dans les monts Ouralks. Elle tombe dans le Bélaïa. Le long de l'Oufa & des rivières qu'elle reçoit, se trouvent des mines de fer & de cuivre.

La BÉLAIA, eſt, après la Kama & le Volga, la plus conſidérable de toutes les rivières qui coulent dans le gouvernement d'Orenbourg. Elle prend sa ſource dans les monts Ouralks, &, dans son cours du nord au ſud, elle baigne quelque tems le pied de ces montagnes. Elle remonte enſuite vers le nord, &, après une courſe inconſtante & ſinueuſe, elle se perd dans la Kama.

Dans ce gouvernement, & ſur tout vers le ſud-eſt, s'élève un grand nombre de montagnes, qui forment des chaînes

preſque continues, & qui ſont elles-mêmes partie de la grande chaîne des monts Ouralks dont nous avons parlé.

Les monts *Alguin* ou *Alguidin-Jana*, commencent entre les ſources du Tobol & de l'Oural, & s'étendent juſques vers l'Irtich, entre celles de l'Ichim & du Souraſſou. Pluſieurs de ces montagnes ſont couvertes d'épaiſſes forêts, & les autres renferment dans leur ſein des minéraux.

Les monts *Eremes*, dans leſquels l'Ichim prend ſa ſource, s'étendent dans une longueur de plus de douze lieues. Les ſommets de pluſieurs de ces montagnes ſont plus élevés que ceux même des monts Ouralks. Dans les forêts dont elles ſont couvertes, vivent des éléphans, & des cerfs, & pluſieurs eſpèces de béliers, de chèvres & de chevauux ſvages.

A quelque diſtance de cette chaîne eſt la plus haute montagne de toute la ſtèpe des Kirguis : elle s'appelle *Baïan Oula*. Elle renferme des mines de fer & de cuivre : mais ce qui la rend plus remarquable, c'eſt une profonde caverne au milieu de laquelle eſt un lac où les Kirguis viennent ſe baigner par dévotion. Ses eaux ſont ſanctifiées par le tombeau d'un Saint Mahométan, dont les reliques repoſent dans les ténèbres de l'antre.

Le gouvernement d'Orenbourg eſt encore hériſſé de pluſieurs autres montagnes

riches en mines de cuivre & de fer. On remarque entr'elles la montagne *Chicha*, couverte de cryſtaux, qui, frappés des rayons du ſoleil, donnent à ſon ſommet l'éclat du diamant; & la montagne d'aimant, *Magnitnaïa gora*, qui contient des des mines d'aimant & de fer.

Le gouvernement d'Orenbourg eſt diviſée en quatre provinces, qui ſont celles d'Orenbourg, de Stavropol, d'Oufa & d'Iſſet.

I. ORENBOURG, belle ville, très forte & aſſez bien peuplée, eſt ſituée ſur la rive ſeptentrionale de l'Iaïk, au 51° 46′ de latitude, & au 72° 36′ de longitude. Elle fut d'abord bâtie en 1735 à l'embouchure de l'Ore. Cette poſition ayant été dans la ſuite trouvée peu convenable, elle fut tranſportée en 1740 ſur le bord de l'Iaïk, & la première ville d'Orenbourg prit le nom de Fortereſſe de l'Ore (*Orskaia Krépoſt*). Des inconvéniens imprévus s'étant encore préſentés à la nouvelle poſition, elle fut bientôt après reconſtruite encore plus au couchant ſur le même fleuve à l'embouchure de la Sakmara, & la ſeconde Orenbourg devint une ſimple fortereſſe, ſous le nom de *Kraſnogorskaia Krépoſt*. Cela prouve combien peuvent être ſujettes à l'erreur les conjectures des ſavans, quand ils cherchent à connoître la poſition des anciennes villes, par les indications que fourniſſent leurs noms.

Orenbourg ſignifie ville de l'Ore, & les ſavans à venir ſeront bien fondés à chercher ſes ruines ſur les bords de cette rivière : leurs travaux ſeront vains, comme le ſont la plûpart de ces recherches, frivoles amuſemens d'enfans à cheveux gris.

Orenbourg contient à peu près 3000 maiſons, & compte plus de deux mille marchands, ſans y comprendre les Koſaques aiſés, qui ſont eux-mêmes un aſſez gros commerce.

Parmi les édifices publics, il faut diſtinguer la Cour du commerce, dans laquelle ſont renfermées cent cinquante boutiques, & la cour des échanges (*Ménovnoi Dvor*) où le commerce ſe fait pendant tout l'été, par échange de marchandiſes, avec les différentes nations de l'Aſie. Elle contient cinq cent trente-deux boutiques. C'eſt, dans ce genre, l'édifice le plus conſidérable qu'il y ait dans tout l'Empire.

La province d'Orenbourg eſt hériſſée de fortereſſes compriſes dans quelques-unes des Diſtances dont nous avons parlé. Nous ne ferons ici mention que de deux villes.

Ouralsk ſe nommoit autrefois *Jaitskoi Gorodok*. C'eſt la principale réſidence, &, ſi l'on veut, la capitale des Koſaques de l'Oural. Elle eſt bâtie ſur la rive occidentale de l'Iaïk, à l'embouchure du Ter-

koul. On y compte trois mille maiſons & plus de 3500 Koſaques.

Gourief, s'élève ſur le même rivage à deux lieues & demie de l'embouchure du fleuve. Suivant la tradition des habitans, cette ville a été fondée par un marchand Ruſſe, lorſque les Tatars dominoient encore dans la ville de Saratchik qui en étoit peu éloignée. Les Ruſſes de Gourief leur payoient tribut.

II. STAVROPOL (ville de la croix.) Chef lieu d'une province, ſur la rive ſeptentrionale du Volga. Elle à cinq cents maiſons, trois cents marchands, & une garniſon. La province de Stavropol a été établie pour ſervir de retraite aux Kalmouks convertis au Chriſtianiſme.

Serguievsk n'eſt remarquable que par les ſouffrières qui ſe trouvent dans le voiſinage, & qui ſont exploitées par ſes habitans.

III. OUFA, chef-lieu d'une province qui comprend preſque tout le pays des Backhirs. Elle eſt bâtie ſur la Bélaia, à trois quarts de lieue de ſon embouchure dans l'Oufa. Elle a été fondée, vingt ans après la conquête de Kazan, par le Tſar Ivan Vaſſiliévitch, à la prière des Bachkirs, qui ſouhaitoient avoir dans leur propre pays une ville qui leur ſervît de retraite, & où ils payaſſent le tribut. Elle n'a que ſept cents maiſons & trois cent-ſoixante marchands, & maîtres ouvriers.

IV. ISSETSK : quoique cet endroit ne porte ni le nom de ville, ni même celui de fortereſſe, & qu'il ne ſoit indiqué que ſous celui d'Oſtrog, il eſt cependant le chef-lieu d'une province. Il contient quatre mille mâles, entre leſquels on compte trois cents marchands.

Il eſt tems de parler des différens peuples qui forment, avec les Ruſſes, la population de l'Orenbourg.

Les KALMOUKS ſont l'un des peuples le plus laid de la terre : viſage large & plat, petits yeux exceſſivement écartés l'un de l'autre, bouche horriblement ouverte, cheveux bruns & droits, longue taille, & courtes jambes. Ils élèvent de nombreux troupeaux, & mènent une vie errante & paſtorale. Attachés à la religion du Thibet, ils ont pour leurs prêtres ou Lamas la plus grande vénération. Autant le peuple eſt ſoumis à ſes chefs, autant les chefs eux-mêmes le ſont-ils aux Lamas. Ces prêtres tiennent la nation dans la plus ſtupide ignorance & dans la plus aveugle ſuperſtition. Ils ont eu ſoin d'établir, comme un point eſſentiel de la religion, que les filles des Princes fuſſent élevées dans des Monaſtères. Là ils ſe rendent maîtres de ces jeunes eſprits, & par elles, ils gouvernent enſuite les chefs.

Les *Kirguis-Kaiſaki* ſe ſubdiviſent en trois hordes, la grande, la moyenne & la petite : les deux dernières, qui ſont les

plus riches, ſont compriſes ſeules ſous la domination de la Ruſſie, & occupent une grande partie du gouvernement d'Orenbourg. Suivant Abulgazi, ils deſcendent de Kirguis, petit-fils d'Ogous, qui lui-même deſcendoit de Mogol. Ils habitoient autrefois près de l'Irkan, non loin de la grande muraille de la Chine.

Chaque horde de Kirguis a ſon Khan, & ſe diviſe en pluſieurs troupes qui obéiſſent à des Sultans: mais cette obéiſſance n'eſt pas fort reſſerrée, & chacun vit ſous le Sultan qu'il lui plaît de choiſir.

Voués par état à la rapine, accoutumés à juger de la valeur par le ſuccès du brigandage, les Kirguis ont entre eux le vol en horreur. Il n'eſt pas cependant puni par des peines capitales. Celui qui s'eſt rendu coupable de vol, eſt obligé de rendre vingt-ſept fois autant qu'il a pris, &, s'il n'eſt pas en état de le faire, ſes parens ſuppléent à ſa pauvreté.

La loi n'a pas même ordonné la peine de mort contre le meurtrier: ſouvent il peut racheter ſon crime. Si cependant il eſt tué par les parens du mort, ils ne ſont pas pourſuivis; mais ils perdent le droit de réclamer aucune autre réparation.

Furieux raviſſeurs pendant l'été, les Kirguis ſont doux & paiſibles en hiver. Alors, pour trouver des pâturages, ils ſe rapprochent des fortereſſes des Ruſſes, ils commercent avec eux, &, s'ils ſe li-

vroient au brigandage, ils pourroient éprouver de cruelles repréſailles.

Ils n'amaſſent jamais de foin pour nourrir leurs chevaux. Ces animaux ſont accoutumés pendant l'hiver à écarter la neige, & ils mangent l'herbe qu'elle couvroit : quand ils ont fini de paître, les moutons trouvent encore de quoi ſe nourrir après eux. Les Kirguis ne conſervent guères de bêtes à cornes, parce qu'elles ne peuvent pas grater la neige comme les chevaux.

Leur boiſſon la plus agréable eſt le lait de cavale fermanté, qu'ils appellent *Koumyſs*. Cette liqueur eſt ſi nourriſſante, qu'elle engraiſſe en peu de tems leurs priſonniers.

Ils achettent leurs femmes, & en font peu de cas : ils penſent qu'elles ne ſont nées que pour la génération & le travail.

Inconſtans, inquiets, intéreſſés, & fourbes, il ne tiennent leur parole qu'autant qu'ils ont intérêt à la garder, promettent beaucoup, careſſent pour obtenir, & donnent peu, pour recevoir d'avantage.

XXIII. GOUVERNEMENT DE TOBOLSK.

Le gouvernement de Tobolsk ou de Sibérie, n'eſt terminé au nord que par la Mer Glaciale, & n'eſt ſéparé de la Nou-

velle-Zemle que par le détroit de Vaigat. Il eſt borné au levant par le gouvernement d'Irkoutsk : les monts Saïan & Altaï le ſéparent au midi de la domination des Moungals & du pays des Kalmouks : il a pour limites, au couchant, les gouvernemens d'Orenbourg, de Kazan & d'Arkhangel.

On ne donnoit autrefois le nom de Sibérie qu'à la partie méridionale du gouvernement de Tobolsk; mais, dans la ſuite, on a compris par extenſion, ſous le même nom, toute la partie ſeptentrionale de l'Aſie qui appartient à la Ruſſie. Cette vaſte contrée, qui s'étend depuis le 75e degré de longitude juſqu'au 205e, eſt ſéparée par l'Iéniſſei en deux parties fort différentes entr'elles : la partie occidentale n'offre en général qu'un pays uni, dont les productions reſſemblent à celles de l'Europe ; & la partie orientale eſt hériſſée de montagnes, & préſente, dans les végétaux & dans la nature vivante, des productions d'un genre tout différent.

Des fleuves & des rivières conſidérables arroſent & coupent en différens ſens les terres du gouvernement de Tobolsk.

Le TOBOL, qui a donné ſon nom à la capitale & à toute la contrée, ſort de pluſieurs lacs & de quelques marais voiſins du cours de l'Oural, dans le gouvernement d'Orenbourg. Il ſe reſſent d'abord de l'acidité des terres alumineuſes qui lui

ſervent de lit; mais ſes eaux ſe corrigent & s'adouciſſent en recevant celles de pluſieurs autres rivières. Il court du couchant au levant & ſe jette dans l'Irtich auprès de Tobolsk.

Nous avons parlé, dans la deſcription phyſique de la Ruſſie, de l'Irtich, de l'Ob & de l'Iéniſſei, qui reçoivent tous dans leur cours un grand nombre de rivières inférieures.

Le gouvernement de Tobolsk ſe partage en deux provinces; celle de Tobolsk & celle d'Iéniſſeisk, & comprend auſſi le cercle d'Ékatérinbourg.

I. TOBOLSK eſt ſitué au 58° 12′ de latitude, au confluent du Tobol & de l'Irtich. Ce n'étoit d'abord qu'un ſimple oſtrog élevé en 1587. Conſumé en 1643, & relevé en bois avec plus d'étendue, il reçut le nom de ville. La ville neuve n'a été conſtruite en pierres, au haut du rivage eſcarpé de l'Irtich, qu'au commencement de ce ſiècle. Le quartier des Tatars eſt ſitué au delà de la ville baſſe. Là vivent les deſcendans des anciens Dominateurs de la Sibérie: c'eſt auſſi dans ce quartier que logent les Boukhars qui viennent faire à Tobolsk un riche commerce. La baſſe ville eſt expoſée aux fréquentes inondations de l'Irtich; & ce fleuve, minant & cavant en deſſous, cauſe preſque chaque année la chûte de quelques-unes des parties élevées, enſorte que les habi-

tans de la ville haute ſont quelquefois obligés de tranſporter plus loin leurs maiſons. C'eſt auſſi une grande incommodité pour la communication de la baſſe & de la haute ville, que l'une ſoit élevée à trente-cinq toiſes au deſſus de l'autre, & qu'on ne puiſſe y parvenir que par des degrés de deux cent quatre vingt dix marches. On comptoit dans les deux villes, en 1736, trois mille cent maiſons. Le nombre des marchands y monte à trois mille trois cent-quatre-vingt ſix hommes. Les marchands Ruſſes, qui trafiquent dans la Sibérie & avec la Chine, paſſent toujours par Tobolsk. C'eſt du levant & du couchant une affluence continuelle pendant l'hiver. Il y a chaque année une foire de marchandiſes ruſſes au printems, & une autre de marchandiſes de Sibérie & de la Chine en automne. Les officiers Suédois, priſonniers à Tobolsk en 1713, tenoient des écoles où ils enſeignoient l'allemand, le francois, le latin, le deſſin, la géographie & la géométrie. Ces écoles acquirent une ſi grande réputation, qu'on y envoyoit de fort loin les enfans; & la Ruſſie a fait une grande perte; quand la paix eut permis à ces priſonniers de retourner dans leur patrie.

Sourgout, au nord-eſt de Tobolsk, au 61° 15′ de latitude, a reçu ſon nom d'un bras de l'Ob, que les naturels du

pays appeloient *Sourgount-mougot*, & que les Ruſſes appellent Sourgoutka. La ville n'eſt pas grande, la contrée n'eſt peuplée que d'Oſtiaks; les terres ſont incultes, & toute la richeſſe des habitans conſiſte dans la vente de leurs pelleteries.

Bérézof, au nord du Tobolsk, au 63° 56′ de latitude, ſur la Sozva qui tombe dans l'Ob. Les marchands de Tobolsk y viennent tous les printems commercer avec les Vogoules & les Oſtiaks. Le Prince Menchikof y eſt mort dans l'exil en 1729.

Si nous parlons ici d'*Obdorsk-Gorodok*, endroit ſitué ſous le cercle polaire, c'eſt pour remarquer que toute la contrée s'appeloit autrefois OBDORIE, qu'elle appartenoit à la Ruſſie avant la conquête de la Sibérie, & que, dès le milieu du ſeizième ſiècle, les Tſars la faiſoient entrer dans leurs titres. Le mot *obdor* ſignifie, dans la langue des Syriances, l'embouchure de l'Ob.

Au nord de l'Obdorie, au delà du détroit de Vaigat, eſt la *Novaïa-Zemlia*, ou NOUVELLE-ZEMLE, ce qui ſignifie Terre Neuve. C'eſt par corruption que les étrangers prononcent Zemble. Ce pays eſt une grande isle de la Mer Glaciale, &, ſuivant la nouvelle carte de Ruſſie, il s'étend à peu près depuis le 69ᵉ degré de latitude juſqu'au 75ᵉ. Il eſt coupé du ſud

au nord-oueſt par un canal qui le ſépare en deux parties preſque égales, & qu'on a toujours vu couvert de glace. L'isle eſt déſerte & infertile : il n'y croît aucun arbre, & l'on n'y trouve qu'un peu d'herbe. Les Ruſſes, qui s'y rendent tous les ans & qui en ont reconnu tout le rivage, n'y ont rencontré aucun homme & n'ont découvert aucune trace d'habitation : on n'y voit même que des animaux qui vivent de poiſſons & de mouſſe : tels ſont les ours blancs, les morjes ou vaches marines, les veaux marins, les peſtſi ou izatis. Ainſi les hommes que des navigateurs étrangers ont apperçus dans cette isle étoient des Ruſſes, qui, dans ce voyage, s'habillent comme les Samoïèdes : ils ſont obligés en effet d'emprunter les mêmes vêtemens pour braver la rigueur des mêmes froids. Les Ruſſes d'Arkhangel & de Mézen y vont en été & y paſſent quelquefois l'hiver ; & quoiqu'ils n'aient que de frêles bâtimens, il eſt rare qu'ils périſſent. Depuis le mois de Novembre juſqu'à la moitié de Janvier, une nuit continue règne ſur cette isle ; ou du moins elle n'eſt interrompue, vers midi, que par une foible clarté.

Narym, au levant de Tobolsk, ſur la Narymka, près de ſon embouchure dans l'Ob, eſt une ville peu conſidérable, ſituée ſous le 58° 54′ de latitude. Elle n'a que ſoixante & quinze marchands, dont

tout le commerce consiste en pelleteries.

Tomsk, au levant de Tobolsk, sur le Tom, au 56° 30′ de latitude, & au 102° 28′ de longitude, est une belle ville, construite en partie sur une montagne. Elle a deux mille maisons, en y comprenant le quartier des Tatars, habité sur-tout par des marchands de la Boukarie, qui s'y sont établis depuis longtems. Sa position la rend propre au commerce avec les Moungals. On y compte plus de trois mille marchands Russes; & plusieurs des négocians Russes & Boukhars sont très riches. La terre de toute la contrée est noire & très fertile.

Kouznetsk, au sud de Tobolsk sur le Tom & devant l'embouchure de la Kondoma, au 53° 40′ de latitude, petite ville bâtie en 1618 dans une contrée agréable & fertile: elle a près de deux cents marchands.

Tara, au sud-est de Tobolsk, ville médiocre, près de l'embouchure de l'Arkarka qui tombe dans l'Irtich. Elle a un quartier occupé par d'anciens Tatars de Sibérie & par des Boukhars. Les habitans refusèrent, en 1723, de prêter le funeste serment de succession ordonné par Pierre I; leur opiniâtreté occasionna la perte de leur ville, qui ne s'est jamais bien relevée depuis: cependant elle renferme encore plus de six cents marchands.

Tioumen, au sud-oueſt de Tobolsk,

ſur la rive méridionale de la Toura, fut fondée en 1586: ſa poſition eſt à la fois agréable & avantageuſe. Près de la ville eſt un quatier de Tatars de la Sibérie & de la Boukharie. Le ſol de cette contrée eſt fertile.

Tourinsk, ſur la même rivière & au nord-oueſt de Tioumen, petite ville, l'une des plus anciennes de la Sibérie, mais qui n'a d'ailleurs rien de remarquable.

Verkhotourié, au haut de la Toura, ſous le 58° 50′ de latitude, au couchant de Tobolsk, a été bâtie en 1598; ſur le terrein qu'elle occupe étoit auparavant une eſpèce de ville habitée par des Permiens & des Syrianes. La ſituation du lieu eſt agréable, mais la terre des environs eſt peu fertile. Cette ville contient plus de ſept cents marchands.

Pélym, ſur la Tavda, au nord-eſt de Verkhotourié, eſt une ville peu importante par ſon étendue, par ſa population & par ſon commerce.

II. EKATÉRINBOURG, ville forte & bien bâtie, au 56° 50′ de latitude, & au 78° 40′ de longitude, ſur le bord de l'Iſſet, & près du lac où cette rivière prend naiſſance. Elle n'a été fondée qu'en 1723 par ordre de Pierre I, & a été terminée ſous le règne de l'Impératrice Catherine I, dont elle a reçu le nom. Elle n'a guères plus de quatre cent cinquante maiſons; & ne compte qu'environ trois cents mar-

chands : mais ſes fauxbourgs ſervent de retraite à des ouvriers qui travaillent aux fabriques de fer.

III. IÉNISSEISK, ville provinciale, à l'oueſt de Tobolsk, ſur la rive occidentale de l'Iéniſſei, au 58° 26′ de latitude & au 109° 38′ de longitude, n'étoit d'abord qu'un oſtrog, lorſqu'elle fut fondée en 1618. Sa ſituation eſt agréable ; mais elle eſt ſujette aux inondations. Elle compte plus de trois mille cent marchands. C'eſt dans cette ville que les marchands qui viennent de Tobolsk & ceux qui reviennent d'Irkoutsk, ſe rencontrent dans le mois d'Août & font mutuellement des échanges.

Mangazeïa ou *Touroukansk*, dans une isle de l'Iéniſſei, au 65° 50′ de latitude, eſt la ville la plus reculée de cette province. Cette ville, ou plutôt celle qui portoit autrefois le même nom, a été bâtie ſur le bord du Taz. Mais quelques années après, en 1609, elle fut abandonnée, & l'on bâtit la nouvelle ville fort loin de l'ancienne, quoiqu'on lui ait conſervé le même nom : elle eſt éclairée du ſoleil à minuit pandant le ſolſtice d'été, & reçoit à peine quelque clarté pendant celui d'hiver. On n'y compte que deux cent-cinquante marchands, quoiqu'il s'y faſſe un commerce aſſez conſidérable en pelleteries.

Kraſnoiarsk, au 56° 10′ de latitude, à l'embouchure de la Katcha, qui tombe

dans l'Iéniſſei, eſt une ville peu conſidérable, mais très agréablement ſituée. Elle renferme plus de deux mille marchands qui commercent en pelleteries. Elle eſt ſurtout peuplée de Koſaques, la plûpart aſſez riches, & dont les nombreux troupeaux reſtent l'hiver & l'été dans le déſert, dont cette ville eſt environnée.

Pluſieurs nations barbares habitent le gouvernement de Tobolsk.

Les VOGOULES ou *Vogoulitches* ſe trouvent aux environs de la Kama & de l'Irtich, au deſſus de Solikamsk & de Verkhotourié. Ils ont dans leur langue des expreſſions communes avec les Finois, & d'autres qui leur ſont particulières. Ils ſont de taille moyenne, & reſſemblent beaucoup aux Kalmouks. Ils habitent les forêts voiſines des fleuves, ne connoiſſent pas l'agriculture, & s'adonnent peu à la vie paſtorale : mais ils ſont habiles chaſſeurs. Quoiqu'ils mènent une vie dure & qu'ils éprouvent ſouvent le beſoin, ils ſont d'un tempérament vigoureux & connoiſſent peu de maladies. Ils reconnoiſſent un Dieu ſuprême, qu'ils appellent Torom, & qui réſide dans le ſoleil. Ils achettent leurs femmes, qui ſont chargées de tous les travaux du ménage, & leur pauvreté ne leur permet pas de les payer cher. Cette nation eſt peu nombreuſe.

Les SAMOIEDES qui vivent aux environs de l'Iéniſſei, ont la même manière

de vivre que ceux du gouvernement d'Arkhangel.

Les OSTIAKS occupent une grande étendue de pays, près de Narym, de l'Iéniſſei, de l'Ob, de Sourgout & de l'Irtich. On les croit originaires de la Permie: leur langue a de grands rapports avec celle des Permiens. Ils tirent leur ſubſiſtance de la chaſſe & de la pêche, & y inſtruiſent de bonne heure leurs enfans. Ils font, l'été, pour l'hiver, des proviſions ſuffiſantes de poiſſons: &, dès que les fleuves ſont glacés, ils ne s'occupent plus que de la chaſſe des animaux qui portent de riches fourrures.

Les BARABINTSI ſont des Tatars qui errent dans la ſtèpe renfermée entre l'Ob & l'Irtich, & qu'eux-mêmes appellent Baraba. Ils languiſſent dans une ſtupidité apathique. On préſume qu'ils n'ont pas embraſſé depuis longtems le mahométiſme. Ils entretiennent des troupeaux, & vivent auſſi de la chaſſe & de la pêche. Miſérables à nos yeux, mais en effet aſſez fortunés, puiſque leurs biens répondent à l'étendue de leurs deſirs; ils ne connoiſſent point dans leurs déſerts les vices qu'inſpirent aux peuples plus policés des deſirs ranimés ſans ceſſe, & qui ne ſont ſatisfaits que pour faire place à des deſirs nouveaux.

XXIV. GOUVERNEMENT D'IRKOUTSK.

Le gouvernement d'Irkoutsk, l'un des plus étendus, &, en même tems, le moins peuplé de la Ruſſie, compoſe la partie la plus orientale de la Sibérie. Il eſt borné au nord par la Mer Glaciale, au levant par l'océan oriental ou la mer du Kamtchatka, au midi par la Tartarie Chinoiſe, & au couchant par le Gouvernement de Tobolsk.

Il ſe partage en ſix diſtricts, qui ſont ceux d'Irkoutsk, de Sélenguinsk, de Nertchinsk, d'Ilim, d'Iakoutsk & d'Okhotsk. Les trois premiers ſont au midi, & les autres au nord. On doit joindre à ces diſtricts la preſqu'isle, qui eſt regardée comme une dépendance d'Okhotsk.

Dans la diſtribution phyſique de la Ruſſie, nous avons parlé du lac Baikal, de la Léna, de l'Anadyr. Mais d'autres rivières conſidérables baignent encore le gouvernement d'Irkoutsk.

L'ANGARA eſt une grande rivière qui ſort du lac Baikal, & qui, après avoir reçu l'Oka & l'Ilim, prend le nom de Toungouska, continue encore le chemin qu'elle avoit commencé du ſud au nord, dès ſon origine, tourne enſuite à l'occident, & ſe jette dans l'Iéniſſei.

La SELENGA, après être ſortie du lac Oleitou, dans la Moungalie, court longtems du couchant au levant, &, cherchant enſuite le nord, elle eſt arrêtée dans ſa courſe par le lac Baikal, avec lequel elle confond ſes eaux, après avoir elle-même reçu celles de pluſieurs rivières inférieures.

La CHILKA eſt formée de la réunion de deux rivières, elles-mêmes aſſez conſidérables, l'Ingoda & l'Onon, &, après avoir reçu les eaux de l'Argoun, elle prend le nom d'Amour, coule longtems ſous la domination de la Chine, & ſe perd dans l'océan oriental.

L'IANA, L'INDIGUIRKA & la KOLIMA, ſont des fleuves aſſez conſidérables par la quantité de leurs eaux, & par la longueur de leurs cours. Tous ont leur direction vers le nord, &, après avoir reçu les eaux d'un grand nombre de rivières, ils ſe jettent dans la Mer Glaciale.

La KAMTCHATKA eſt le plus grand des fleuves de la preſqu'isle à laquelle il donne ou dont il reçoit ſon nom. Il court d'abord vers le nord, &, tournant enſuite à l'orient, il tombe dans l'océan oriental, 57e dégré de latitude, après un au cours de cent vingt-cinq lieues.

I. IRKOUTSK, belle ville, ſur la rive orientale de l'Angara, devant l'embouchure de la rivière Irkout, eſt ſituée ſous le 52° 6' de latitude, & au delà du 122^{e}

degré de longitude, dans un pays fertile, mais hériſſé de montagnes. Elle eſt peu éloignée du lac Baikal, abondant en eſturgeons, & qui fournit, en quantité, un poiſſon, que les gens du pays appellent omoule. Il reſſemble au hareng, mais il eſt un peu plus gros. Le peuple en fait, pendant l'automne, ſa proviſion pour l'année entière. On compte, dans Irkoutsk, près de trois mille, marchands, qui s'enrichiſſent du commerce avec la Chine. La richeſſe eſt commune dans toute la bourgeoiſie de cette ville, & le bas prix des denrées la rend ſuperflue.

II. SÉLENGUINSK, au midi du lac Baikal, ſur le bord oriental de la Sélenga, & ſous le 51° 7′ de latitude, & le 124° 12′ de longitude. C'eſt dans les environs de cette ville que ſe recueille la meilleure rhubarbe, en ſi grande quantité, que l'Empire, après s'en être fourni, en fait encore un commerce aſſez conſidérable

Oudinsk, aſſez petite ville, ſur le bord de l'Ouda qui tombe dans la Sélenga. Elle ſe trouve ſur le chemin de toutes les caravanes qui reviennent de la Chine ou de Kiakhta : mais ſes habitans ne ſont pas aſſez riches pour prendre part à ce commerce. Ils tirent leur ſubſiſtance de la fertilité de la terre, de la pêche des omoules, qu'ils prennent dans la Sélenga. Ils

en font leur proviſion pour toute l'année, & en revendent aux autres villes.

Kiakhta, ſous le 50° 15′ de latitude, ſur le bord de la Kiakhta, qui tombe dans le Bour, lequel ſe perd lui même dans la Sélenga. Ce bourg, ou cette place de commerce, a été établie en 1727, ſur la frontière de la Chine, conformément au traité conclu entre les Ruſſes & les Chinois, le 20 Août de la même année, pour le commerce réciproque des deux Empires. Deux places, l'une ruſſe & l'autre chinoiſe, ſont bâties à cent-vingt toiſes l'une de l'autre. Toutes deux ſont entourées d'une fortification de bois, & celle des Ruſſes eſt défendue par ſix baſtions & par un foſſé. Entre deux ſont des poteaux; & des gardes veillent à ne pas laiſſer franchir les limites. Là ſe fait un commerce continuel entre les Ruſſes & les Chinois; & avec les Boukhars & les Moungals, ſujets de la Chine.

III. NERTCHINSK, au 51° 56′ de latitude, ſur le bord de la Nertcha, petite rivière qui tombe dans la Chilka. La ville eſt peu conſidérable. Elle étoit autrefois ſur la route des caravanes de la Chine, & ell a beaucoup perdu depuis qu'elles prennent un autre chemin, beaucoup plus court, par Sélenguinsk & par les ſtèpes des Moungals. Cependant il s'y rend encore une grande affluence de marchands, pour y acheter des martres zibelines

belines, qui paſſent pour les meilleures de toute la Sibérie.

IV. ILIMSK, petite ville ſur l'Ilim, au 56° 35′ de latitude. On ne compte pas ſix cents marchands dans la ville & dans tout le diſtrict. Cependant on y prend des martres zibelines d'une aſſez belle couleur.

V. IAKOUTSI, ſur la rive occidentale de la Léna, au 62° 2′ de latitude, & au 147° 12′ de longitude, a tiré ſon nom des Iakoutes, peuples barbares, qui vivent dans cette contrée. Tout ce vaſte diſtrict ne ſeroit qu'un déſert, s'il n'étoit pas peuplé par pluſieurs nations ſauvages & errantes; Toungouſes, Iakoutes, Ioukaguirs, Tchouktchi, Kouriaks. La ville eſt médiocre, mal bâtie, & pluſieurs des maiſons y ſont conſtruites ſur le modèle des huttes des Iakoutes: toutes ſont diſperſées, & ne forment point de rues. Cette ville faiſoit autrefois un grand commerce de pelleteries: mais on s'y plaint que les animaux manquent depuis long tems. Suivant le dernier rôle, on n'y compte que quatre cent ſoixante marchands, & la plûpart ſont miſérables. Cependant c'eſt dans ce diſtrict que ſe trouvent les zibelines les plus précieuſes, dont une ſeule ſe vend ſouvent, dans l'endroit même, depuis 300 juſqu'à 350 livres.

L'oſtrog d'*Anadyrsk*, ſur la rivière dont il emprunte le nom eſt dans cette

contrée, l'établiſſement Ruſſe le plus reculé.

VI. OKHOTSK, ville & port, à l'embouchure de l'Okhota, qui tombe dans la mer d'Okoutsk, ſous le 59° 30′ de latitude, & le 260° 59′ de longitude. C'eſt là qu'on s'embarque pour le Kamtchadale. On part ordinairement en Septembre, parce que c'eſt la ſaiſon où le vent eſt le plus favorable : & il eſt contraire depuis la fonte des glaces juſqu'au milieu de l'été. La traverſée eſt de 315 lieues, & ſe fait quelquefois en quatre ou 5 jours.

VII. Le KAMTCHATKA. Cette grande preſqu'isle s'étend du nord au ſud: elle eſt longue de 200 lieues, & n'en a pas plus de cent dans ſa plus grande largeur. Elle tient à la terre-ferme par ſa partie ſeptentrionale, & la rivière *Pouſtaïa* en marque la limite. Elle eſt hériſſée de montagnes, ſemée de lacs, coupée de rivières. Aucune contrée connue n'eſt plus riche en renards précieux & en zibelines. Nous avons raconté ailleurs comment cette isle a été découverte & ſoumiſe à la Ruſſie. Elle n'étoit encore connue, en 1690, que par le rapport des Iakoutes.

Les établiſſemens Ruſſes dans le Kamtchatka, ſont :

Le *Bolchéretskoi-oſtrog*, ſur le bord de la *Bolchaia Réka*, (ou grande rivière) qui tombe dans la mer d'Okhotsk. Il n'a que trente maiſons, & tout l'avantage

des habitans eſt de recevoir de la premiè-re main les marchandiſes qu'on apporte au Kamtchatka.

Le *Tiguilskoi oſtrog*, conſtruit près de l'embouchure du Tiguil, pour contenir l'inquiétude des Kouriaks.

L'*Avatchinskoi oſtrog*, au fond du golphe d'Avatcha. C'eſt là qu'eſt le port Saint-Pierre Saint-Paul, l'un des meilleurs qu'on puiſſe trouver par ſa profondeur, ſon étendue, & ſa sûreté. Il eſt au 53° 1′ de latitude, & au 175° 2′ de longitude.

L'oſtrog du haut de la Kamtchatka, (*Verkhni Kamtchatskoi oſtrog*), au nord d'Avatcha, ſur la rive occidentale de la Kamtchatka.

L'oſtrog du bas de la Kamtchatka, (*Nijny Kamtchatki oſtrog*) ſur le bord ſeptentrional de cette rivière, à 7 lieues de ſon embouchure. On y trouve quarante maiſons. C'eſt le meilleur endroit de l'isle. La terre des environs eſt propre à la culture : on y recueille toutes ſortes de grains, & même des fruits. On y trouve en abondance du bois pour le chauffage, & pour le bâtiment, & même pour la conſtruction des vaiſſeaux. La campagne abonde en gibier, & la rivière en poiſſons, & la table du dernier Koſaque paſſeroit dans d'autres pays pour ſomptueuſe. Mais on paie fort cher toutes les

marchandiſes qu'il faut tirer de la Ruſſie.

Peu loin de cet oſtrog eſt un volcan qu'on appelle *Gorélа Sopka*. Il jette de la fumée; mais il eſt quelquefois dix ans ſans vomir de flammes. Quelquefois auſſi les éruptions n'ont été éloignées l'une de l'autre que de trois ans; elles durent tout au plus une ſemaine & quelquefois moins. Celle de 1737 a été la plus forte dont on ait eu connoiſſance. Lorſque le volcan ne jette pas de feux, il vomit deux ou trois fois l'an des cendres dont la terre eſt couverte, à trois quarts de lieue à la ronde, de l'épaiſſeur de pluſieurs pouces. Dans un tems ſerein, on apperçoit cette montagne à la diſtance de 75 lieues. On la voit quelquefois entourée de 3 rangs de nuages: & elle paroît s'élever encore du quart de ſa hauteur au deſſus de la plus haute de ces ceintures.

On connoît encore, dans le Kamtchatka, deux autres volcans moins élevés. L'un eſt au nord du golphe d'Avatcha, & l'autre eſt entre la Kamtchatka & le Tolbotchik.

Nous dirons peu de choſe des nations barbares qui peuplent le gouvernement d'Irkoutsk.

La plus nombreuſe de ces nations eſt celle des TOUNGOUSES: ils s'étendent depuis les bords de l'Iéniſſei juſqu'aux côtes de la Mer d'Okhotsk, & juſqu'aux frontières de la Chine. Leur religion eſt

celle des Chamans, qui eſt la mère de toutes celles des peuples ſeptentrionaux. Ils ſont de la même race que les Manjours, qui dominent à préſent à la Chine & parlent la même langue. Les Daouri, qui vivent ſur les bords de l'Onon, de la Chilka & de l'Amour, ne doivent pas être regardés comme un peuple différent: ce ſont des branches de la même nation plus ou moins perfectionnées.

Une partie des Toungouſes vit dans les forêts, élève des rennes, & ſe nourrit de la chaſſe: d'autres ſe tiennent dans les ſteppes ou ſolitudes découvertes, & nourriſſent des troupeaux: d'autres enfin occupent les bords de la mer, ne négligent pas entièrement la chaſſe, mais vivent ſurtout de la pêche.

Les BOURIATES ou *Bouretes*, que les Ruſſes appellent *Bratski*, différent des Toungouſes par l'idiôme, quoiqu'ils aient les mêmes mœurs, & doivent être rapportés à la race des Moungals. Ils vivoient autrefois au midi du lac Baikal, & n'étoient pas éloignés du peuple dont ils partagent l'origine: mais ils reculèrent au nord vers la fin du dernier ſiècle. De foibles troupes de Koſaques, expédiées de Kraſnoïarsk en 1644, les ſoumirent ſans peine à la domination des Ruſſes. Les *Bouriates* ſont en même tems chaſſeurs & paſteurs. Ils ſont riches; il n'eſt pas ra-

re d'en trouver qui réuniſſent plus de mille brebis à des troupeaux nombreux de chevaux & de bêtes à cornes. La néceſſité de trouver des pâturages pour un ſi grand nombre d'animaux ne leur permet pas de mener une vie ſédentaire : après être reſtés deux mois au plus dans un même endroit, ils s'en éloignent, abandonnent les prairies que leurs troupeaux ont épuiſées, & vont en chercher de nouvelles.

Les IAKOUTES, ſi l'on en croit leur tradition, vivoient autrefois au haut de la Léna & le long du Baikal. Mais leurs diſſentions interminables avec les Bouriates les forcèrent à chercher plus loin un aſyle. Ils conſtruiſirent des radeaux, deſcendirent la Léna, vainquirent les Toungouſes qui s'oppoſoient à leur paſſage, & s'établirent dans cette contrée où fut bâtie depuis la ville d'Iakoutsk, & ſur les bords de l'Olékma : cette rivière ſe jette dans la Léna après avoir pris ſa ſource dans les montagnes qui ſéparent la domination Ruſſe de celle de la Chine. D'Olékma ils s'étendirent ſur les rivages du Viloui, & d'Iakoutsk ſur les bords de la Léna, de l'Aldan, de l'Iana & de l'Indiguirke; enſorte que ce peuple, autrefois voiſin des Chinois, occupe à préſent les côtes de la Mer Glaciale. Nulle part ils ne s'adonnent à la culture des ter-

res: ils nourriſſent des troupeaux, ils mangent des herbes, des racines, du bœuf, du cheval, du gibier, des inſectes; & ſont contens de tout ce que leur offre la nature. Leurs idoles reſſemblent à ces poupées qui ſervent de jouets aux enfans, & ils les barbouillent de ſang & de graiſſe. Ils brûloient autrefois leurs morts, ou les abandonnoient dans la hutte qu'ils avoient occupée: ils les enterrent à préſent, & paroiſſent avoir emprunté cet uſage des Ruſſes. A leur langue & à leur extérieur, on peut ſoupçonner qu'ils ſont d'origine tatare.

Les IOUKAGUIRS occupent la côte de la Mer Glaciale, aux environs de la Kolyma & juſqu'au haut de l'Anadyr. On peut les rappeler à la race des Iakoutes. La plus grande partie de cette nation a été exterminée par les Tchouktchi. Ils ont le plus grand reſpect pour leurs Chamans: quand il meurt quelqu'un de ces prêtres, ils ne l'abandonnent pas, le tranſportent avec eux dans leurs courſes, & conſervent religieuſement ſes reliques.

Les TCHOUKTCHI habitent le nord-eſt de la Sibérie, entre la Kolyma & l'Anadyr. C'eſt une nation ſauvage, indomptable, cruelle, & familière avec le ſuicide. Les uns ont de nombreux troupeaux de rennes, mènent une vie errante, & ſe nourriſſent du lait & de la chair de ces ani-

maux & de la chaſſe. Les autres ſont ſédentaires, ſe tiennent ſur les côtes de la mer & vers les embouchures des fleuves, vivent de la pêche & de la chair des monſtres marins.

Les CHÉLAGUI ſont un rejeton de la nation des Tchouktchi. C'eſt d'eux que vient le nom du *Chélaguinskoï nosk*, ou promontoire des Chélagui, comme le *Tchoukoiskoïnoſs* doit ſon nom aux Tchouktchi.

On doit auſſi rapporter à la même nation les OLIOUTORI, qui parlent à peu près la même langue : ils vivoient le long de la mer du Kamtchatka & ſur le rivage du golphe de Peujina.

Les KORIAKS occupent le nord du Kamtchatka, & les KAMTCHADALES la partie méridionale de cette preſqu'isle ; nations brûtes, ſauvages & féroces, qui ont entre elles une grande conformité dans les uſages & dans les mœurs. Avant d'être ſoumis aux Ruſſes, ils vivoient dans la plus grande indépendance, ne reconnoiſſoient point de chefs, & marquoient ſeulement quelque déférence aux avis de leurs vieillards. Perſonne n'avoit le droit de commander, encore moins de punir. Ils regardoient Koutkhou comme le Dieu ſuprême. Ce Dieu avoit eu un fils nommé Symskalin, d'une femme avec laquelle il ſe promenoit ſur la mer : c'étoit de ce fils

qu'il avoit fait la terre. Alors il abandonna le ciel, s'établit dans le Kamtchatka, & y eut un second fils nommé Tijil, & une fille qu'il appela Sidouka. Ces deux jeunes divinités, de sexe différent, se marièrent, & c'est de leur union que fut peuplé le Kamtchatka. Koutkhou abandonna la presqu'isle & l'on ne sait où il s'est retiré : mais on sait que la terre s'enfonçoit sous ses pas, & c'est de là que se sont formées les montagnes.

Les Kamtchadales croyoient aussi à des esprits malfaisans qui habitent les fleuves, les forêts & les volcans : ces derniers étoient les plus redoutables : d'ailleurs ils n'honoroient les Dieux d'aucun culte & ne paroissoient leur rendre aucun respect : il employoient même le nom de Koutkhou, le plus grand des Dieux, dans leurs plus grossières plaisanteries.

On ne remarquoit en eux, dit-on, aucune idée de vices ni de vertus ; ce qui est fort difficile à croire : car, le Kamtchadale maltraité devoit regarder comme un homme injuste celui qui l'avoit offensé Amis de la paresse, & faisant consister le bonheur dans l'inaction, ils se donnoient volontiers la mort dans des circonstances pénibles & laborieuses.

Ils s'abandonnoient à la malpropreté la plus dégoûtante, ne se lavant ni les mains ni le visage, laissant croître leurs ongles, ne se peignant jamais les che-

veux, mangeant dans le même plat, ou plutôt dans la même auge, que leurs chiens. Ils prenoient juſqu'à trois femmes, & l'on ne connoît pas d'exemple qu'une d'elles ait été dix fois mère. L'amour des pères pour les enfans étoit chez eux auſſi tendre, qu'étoit le mépris des enfans pour leurs pères. Les vieillards, les infirmes, étoient entièrement abandonnés.

Les noms de nombre vont dans leur langue juſqu'à cent; ce qui ne les empêche pas de ſe ſervir de leurs doigts pour compter juſqu'à trois, & ils ſont dans le plus grand embarras quand le calcul monte plus haut.

Enſevelis dans la plus profonde ignorance, ils connoiſſoient tous les vices, même celui qui contrarie la nature par d'infâmes & inutiles voluptés: mais le plus grand de leurs vices étoit leur cruauté. Si, invités à quelques repas, ils ne ſe trouvoient pas aſſez bien traités, ſi leurs enfans prenoient querelle entr'eux; ces foibles ſujets les armoient les uns contre les autres, & ces combats ne finiſſoient point ſans effuſion de ſang. Ils écraſoient les mains de leurs priſonniers, coupoient ces malheureux par morceaux, les brûloient à petit feu, & montroient une horrible induſtrie à inventer de nouveaux tourmens pour ſatisfaire leur vengeance. Ils n'enterroient ni ne brûloient leurs morts; ils

les jetoient devant l'ouverture de leurs huttes, pour les faire déchirer & manger par leurs chiens.

Enfin les Kamtchadales, dévorés de vermine, & la dévorant à leur tour, étoient à la fois la peuplade la plus dégoûtante & la plus odieuſe qu'on ait encore découverte.

On a ſoutenu que c'eſt la politeſſe, les ſciences, les arts, qui rendent les hommes méchans. Sans doute, dans nos villes, où les connoiſſances & les talens règnent avec le luxe, l'ambition, la cupidité, la molleſſe; où les ſuperfluités ſont des beſoins, & les fantaiſies des paſſions véhémentes; pluſieurs citoyens qui courent au même but, cherchent à ſe repouſſer, à ſe renverſer mutuellement. On trame les uns contre les autres: on s'attaque ſourdement, ſans même ſe haïr; on ſe décrie, on ſe calomnie, on ſe pourſuit, on ſe harcelle. Mais celui qui avoit conjuré la perte de ſon rival, & qui a cauſé ſa chûte, le relèvera lui-même, lui prêtera ſes forces & ſon appui, s'il n'a plus d'intérêt à le tenir abattu. Enfin il ſe fait bien des méchancetés, ou plutôt bien des tracaſſeries; il ſe commet peu de grands crimes. Mais dans de malheureuſes peuplades, les moindres paſſions produiſent de grands intérêts; & les plus légères offenſes, de grandes haines: &, comme on ne peut attaquer ſon adverſaire dans

ſon crédit, dans ſa renommée, dans ſes biens, parce qu'il n'a rien de tout cela, on l'attaque dans ſa vie même. On eſt ignorant, on eſt miſérable, on n'en eſt que plus méchant; & la nature humaine paroît affreuſe dans l'homme qu'on croit être & qui n'eſt déjà plus, celui de la nature.

FIN.

TABLE

Des nations, mers, fleuves, pays, villes, &c., qui ſont nommés dans la deſcription de l'Empire de Ruſſie.

Le chiffre renvoie à la page du tome VI, qu'il indique.

Akhtyrka, 258
Akſai, 268
Alatyr, 280
Alguin, (monts 292
Allentaken, diſtrict, 241
Altai ou Altyn, lac, 200
Anadyr, fl. 206
Anadyrsk, 314
Angara, riv. 309
Archa, riv. 276
Arensbourg. 246
Arkarka, riv. 304
Arkhangel, gouv. 216
Arkhangel, ville. 217
Arzamas, 276
Aſtrakhan, gouv. 263
Aſtrakhan, ville; *ibid.*
Avatchinskoi, 315
Axhal, lac, 200
Azof, (mer d.) 198
Azof, gouv. 260
Azof, ville, *ibid.*

B

Bachkirs, peuple; 287
Baian oula, (mont) 292
Baikal, lac, 201
Bakhmout, 263
Balakna, 275
Baltique, (mer) 194
Barabintſi, peuple, 308
Batourin, 274
Bélaia, riv. 291
Belgorod, gouv. 236
Belgorod, v. *ibid* 295
Bélozéro, lac, 199
Bélozéro, ville, 223
Bérézof, 302
Biarmie, 282
Biélef, 257
Blélevsk, 259
Bolchéretskoi, 314
Bolkhof, 257
Borkholm, 241
Boriſthène, *V* Dnèpre, 202

Bouriates, 317
Bratski. *V.* Bouriates.
Briansk, 257

C

Caſpienne, (mer) 196
Chattk, 271
Chélagui, 320
Chika, (mont.) 293
Chilka, riv. 310
Circaſſiens, 268
Cronſlot, 237
Cronſtadt, *ibid.*

D.

Dagoe, (isle) 241
Demſchinsk, 270
Derpt, *V.* Dorpat, 244
Deſna, riv. 253
Dnèpre, fl. 202
Don, fl. 203
Donets, riv. 256, 273
Dorogobouge, 249
Dorpat, 244
Dvina occidentale, fl. 202
Dvina ſeptentrionale, *ibid.*
Dvina, (province de)
Dünabourg, *ibid.*
Dünamünd, 244

E.

Ekatérinbourg, 305
Eliſavetgrad, 259
Emba, riv. 290
Erèmes, (monts)
Eſel, (isle) 240
Eſtonie, ou Eſtlande, 239

F.

Fellin, 246
Finlande, (golphe de) 195
Finlande, pays, 223
Finois ou Fennes, 224
Fridricksham, 226

G.

Gadiatch, ou Gaditch, 255
Galitch, 221
Galitch, (lac de) 217
Gdof, 247
Glaciale, (mer) 195
Glinsk, 255
Gloukhof, 254
Goréla Sopka, Volcan, 316
Gorodets, *V.* Kaſſimof, 271
Gourief, 295

H.

Hapſas, 240

I.

Iaïk, fl. 203
Iaïttkoi, *V.* Ouralsk, 206
Iakoutes, peuple, 318

Iakoutsk, 313
Iambourg, 238
Iana, fl. 310
Iaransk, 279
Iarensk, 197
Iaroſlavle, 215
Iélets, 271
Iénikal, 262
Iéniſſei, 205
Iéniſſeïsk, 266
Ierven, diſtrict; 240
Ilmen, lac, 199
Ilimsk, 313
Indiguirka, 310
Ioukaguirs, 319
Iourief, *V.* Dorpat, 244
Iourief-Polotskoi, 215
Iourievets-Polskoi, 275
Irkoutsk, gouv. 309
Irkoutsk, ville, 310
Irtich, riv. 204
Iſſet, riv. 291
Iſſetsk, 296
Ivan-Gorod, 238
Izborsk, 247
Izioum, 258

K.

Kadom, 272
Kalmouks, 296
Kalouga, 216
Kama, riv. 276
Kamtchadales, peuple, 320
Kamtchatka, (mer du) 196
Kamtchatka, (le) pays, 314
Kamtchatka, (la) r. 310
Kara, (mer de) 204
Karaſouk, lac, 200
Karatchef, 257
Kargaldjin, lac, 200
Kargapol, 223
Karkhof, 258
Kaſſimof, 271
Kazan, (gouv.) 276
Kazan, ville, 277
Kertche, 462
Kherſon, 263
Kexholm, 227
Kiakhta, 312
Kief, 253
Kimenégard, 227
Kirguis-Kaiſaki, peuple, 296
Kizliar, 267
Klynof, 280
Kholm, 248
Kochira, 214
Kola, 218
Kolmogory, *ibid.*
Kolomna, 214
Kolyvan, *V.* Rével, 239
Koper, riv. 273
Koporié, 238
Koptchi, (lac) 200
Kotély, *V.* Kexholm, 227
Koriaks, peuple, 320

Koſtroma, 215
Kovymsk, lac, 217
Kouma, riv. 265
Koungour, 281
Koursk, 256
Kouzmodémiansk, 279
Kouznetsk, 304
Koſaques du Don, 272
Koſaques de la petite-Ruſſie, 252
Koſaques du Volga, 268
Koſaques du Térek, *ibid*
Kozlof, 272
Krofnoi-iar, 266
Kraſnoïarsk, 306
Krémentchouk, 259
Kromy, 257

L.

Ladoga, lac, 199
Ladoga Novaia, 223
Ladoga Staraia, 222
Lais, 245
Lapponie, 218
Lapponie, *ibid.*
Léna, fl. 205
Lettes ou Létons, 242
Lignes du Dnèpre, 262
Ligres d'Ukraine 259
Livonie, 242
Lovate, riv. 247
Loubny, 255

M.

Magnitnaia Gora, (mont) 293
Makarief, 275
Mangazeïa, 306
Medveditſa, riv. 265 273
Medvéjia Golova, *Voyez* Odempé, 245
Mézen, fl. 217
Mezen, ville, 218
Migorod, 256
Mohilef, gouv. 251
Mohilef ou Mohiloſ, ville, *ibid.*
Mojaisk, 214
Moen, (isle) 246
Mordvas, peuple 282
Moskou, gouv. 210
Moskou, ville, *ibid*
Mourom, 216
Miſta, riv. 248
Miſtiſlavle, 251

N.

Nagais ou Nogais, (Tatars), 268
Narym, 305
Narva, 241
Néjin, 254
Nertchinsk, 312
Nerenbourg ou Notebourg, *V.* Schluſſelbourg, 238
Néva, riv. 202

Nijégorod, gouv. 274
Nijny-Novgorod, 275
Nijny Kamtchatski ostrog, 315
Nisiot, 227
Novgorod, gouv. 222
Novgorod, ville, *ibid.*
Novgorod Séverski, 255
Nouvelle-Russi, gouv. 258
Nouvelle-Zemle, isle, 265

O.

Ob, ou Obi, fl. 204
Obdorie, 302
Obdorskoi ostrog, *ibid.*
Oberpalen, 245
Obstchei syrt, 207
Océan oriental, 196
Odempé, 245
Oka, 256
Okhotsk, (mer d') 196
Okhotsk, ville, 314
Olonets, 223
Olonka, riv. *ibid*
Olioutory, peuple, 320
Omga, lac, 199
Opotchka, 247
Orcha, 251
Oranienbourg, 271
Ore, riv. 290
Oréchek on Orekhovers, *V.* Schlüsselbourg, 227
Orel, 257, 281
Orenbourg, gouv. 280
Orenbourg, ville, 293
Orlof, 270
Oster, riv. 253
Ostiaks, peuple, 308
Ostrogojsk, 288
Oudinsk, 234
Oudorie, 218
Oufa, 291, 295
Ouga, riv. 217
Ouglitch, 215
Ouie, riv. 291
Oural, *V.* Iaïk, 203
Ouraliks, ou Ouraliques (monts) 294
Ouralsk, (ville) 206
Oufman, 270
Oustioug, 221

P.

Paida, *V.* Vittenstein, 240
Peipous, lac, 200
Pélym, 305
Penza, 280
Péréiaslavle, 255
Péreslavle Rézanskoi, 216

Péreſlavle Zaleskoi, 214
Permie, 281
Pernof ou Pernau, 245
Pernova, riv. *ibid.*
Petchora, fl. 217
Péterhof, 237
Petite Ruſſie, gouv. 252
Piana, riv. 274
Pinéga, riv. 217
Pleskof, gouv. 246
Pleskof, ville, 247
Polota, riv. 250
Polotsk, gouv. 249
Polotsk, ville, 250
Poltava, 256
Poutimle, ou Poutivle, 257
Prilouki, 255

R.

Rakobor, *V.* Veſſenbourg, 241
Révei, gouv. 239
Révei, ville, *ibid.*
Rézan ou Riazan, 216
Riga, (golphe de) 195
Riga, gouv, 242
Riga, ville, *ibid*
Riphées, *V.* Ouralsks, 206
Rogatchef, 252
Roguervick, 240
Rougodef, *V.* Narva, 241
Rouno, iſle, 246
Ruſſie, 193
Rylsk, 257

S.

Sakmara, riv. 289
Saint-Dmitri, 261
Saint Pétersbourg, gouv. 227
Saint Pétersbourg, ville, 228
Samara, riv. 288, 280
Samoièdes, 219
Saratof, 266
Schluſſelbourg, 238
Sébèje, 250
Seim, riv. 256
Sélenga, riv. 310
Sélinguinsk, 311
Serguief, 295
Serpoukhof, 214
Setche des Zaporaviens, 259
Sevsk, 257
Sinbirsk, 280
Siſterbek, 226
Skopin, 271
Smolensk, gouv. 249
Smolensk, ville, *ibid*
Sokol, 250
Sol Kamskaia. 281
Sorotchintſi, 255
Soukhona, riv. 217

Soula, riv. 253
Soumy, 258
Soura, riv. 277
Souraſſou, 290
Sourgout, 301
Souzdal, 215
Starodoub, 255
Stavropol, 295
Stchédrin, 267
Stougna, riv. 253
Sviaga, riv. 277
Sviajsk, 279
Syr Daria, 290

T.

Taganrok, 262
Tanbof, 272
Tara, 304
Tatars, 272, 286
Tavrof, 271
Tchany, lac, 200
Tchéboxary, 279
Tcherdin, 281
Tchérechman, riv. 277
Tchérémiſſes, 283
Tcherkask, 261
Tchernigof, 255
Tchervlénoi, 267
Tchouktchi, 319
Trhouſſovaia, riv. 277
Tchouvaches, peuple, 284
Técha. riv. 274
Teleskoe ozéro, (lac) *V.* Altyn, 200
Témernikof, *V.* Saint Dmitri, 261
Temnikof, 273
Térek, riv. 265
Tétiouchi, 279
Tiguilskoi, 315
Tioumen, 304
Tobol, riv. 299
Tobolsk, gouv. 298
Tobolsk, 300
Tomsk, 304
Torjek ou Torjok, 248
Toropets, *ibid.*
Toula, 216
Toungouſes, peuple, 316
Tourink, 255
Touroukansk, *V.* Mangazéia, 305
Trinité.
Troïtskoi ou Troïtſa, 214
Troubèje, riv. 253
Troubtchevsk, 257
Tſaritſin, 266
Tſarsko célo, 236
Tver, gouv. 248
Tver, ville, *ibid*
Tvertſa, riv. *ibid*

V.

Vaſſi!, 279
Véliga, riv. 247
Vélikié Louki, *ibid.*

Venden, 244
Verkhotourie, 305
Verkhni Kamtchatski oſtrog, 315
Veſſenbourg, 241
Vhirland, diſtrict, *ibid*
Ukraine, (ſlabode d') gouv, 257
Viatka, riv. 276
Viazma, 249
Vicke, diſtrict, 240
Vilmanſtrand, 226
Vitepsk, 251
Vittenſtein, 240
Vogoules ou Vogoulitches, peuple, 307
Volga, fl. 203
Volmar, 243
Volodimer ou Vladimir, 215
Volodimer ou Volodimérets de Livonie, *Voyez* Volmar, 243
Vologda, 221
Volok-Lamskoi, 214
Voronèje, gouv. 270
Voronèje, ville, *ibid*
Votiaks, peuple, 285
Voxa, riv. 224
Vybourg, gouv. 223
Vybourg, ville, 225
Vychgorod, 254
Vychnei-Volotchok, 248

Z.

Zyrianes, peuple, 221

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans les ſix volumes de l'hiſtoire de Ruſſie.

Le chiffre romain indique le tome & le chiffre arabe la page.

A.

ACADÉMIE des beaux arts, fondée, V, 248.

Académie des ſciences fondée, V, 182.

Alexandre I Iaroſlavitch Nevski, défait les Suédois, II, 56. Bat les Allemands, 58. Reçoit des Tatars la ſouveraineté, 70. Porte la guerre en Suède, 72. Sa rigueur envers les Novgorodiens, 77. Sa mort, 86. Il eſt mis au rang des ſaints, *ibid.*

Alexandre II Mikhaïlovitch fait maſſacrer les Tatars, II, 140. Eſt chaſſé du trône, 141. Reçoit à la horde la principauté de Tver, 146. Mis à mort à la horde, 148.

Alexis Mikhaïlovitch, règne à l'âge de 16 ans, IV, 28. Se met au nombre des Candidats pour le trône de Pologne, 29. Sédition à Moskou, 31. Elle ſe répand dans les provinces & à Novgorod, 33. Il recouvre la petite Ruſſie, 50. Se rend maître d'une partie de la Lithuanie, *ibid* Prend une portion de la Livonie, 51. Paix avec la Suède, 52. Révolte cauſée par une mauvaiſe monnoie, 53. Cette monnoie ſupprimée,

56. Alexis meurt, 81. Son caractère, 82. Ses soins pour rendre l'État floriſſant, 87.

Alexis, fils de Pierre I, jugé, condamné, il meurt, V, 498. Seqq.

Alliance. Manie dont les Princes Ruſſes contractoient entr'eux & rompoient des alliances, I, 312.

Ambaſſade (grande) de Pierre I, qui ſe mit lui-même à la ſuite de ſes miniſtres, IV, 206.

Ambaſſadeurs étrangers, autrefois fort gênés, III, 91. IV, 122. Leur réception, III, 89. IV, 124. Leurs audiences, 126.

André I, fils d'Ioury. Sa valeur I, 242. ſon amour pour la paix, 243. Il établit ſa réſidence à Volodimer, 266. Fait la guerre aux Bulgares 267. Ses autres guerres 251. Il vouloit affoiblir tous les Princes inférieurs, 283. Meurt aſſaſſiné, 284. N'étoit plus aimé des peuples, 286.

André II, Iaroſlavitch, reçoit des Tatars la ſouveraineté, en eſt dépouillé par eux, II, 67.

André III, Alexandrovitch, chaſſe pluſieurs fois ſon frère de la principauté de Volodimer, II, 102, 108. Lui ſuccède, 111. Meurt, 115.

Anne, fille d'Ivan, frère de Pierre I, élue par les Etats, V, 191. On reſtreint ſon pouvoir, *ibid.* Elle ſe rend indépendante, 193. Adopte ſa nièce, 196. Lui fait épouſer le Prince de Brunswick-Lunebourg, *ibid.* Renonce aux conquêtes de Pierre I ſur la Perſe, 197. Fait élire Auguſte Roi de Pologne, & le ſoutient contre Staniſlas, *ibid.* Guerre plus bruyante qu'utile contre la Turquie, 202. Anne nomme pour ſon héritier Ivan, fils de ſa nièce, encore au berceau, 203. Meurt, 204.

Anne, mère de l'Empereur Ivan, ſe fait déclarer Grande-Ducheſſe, & Régente, V, 221. Eſt enlevée avec ſon époux & ſon fils: 228. Meurt en priſon, 233. Mort du Prince de Brunswick, ſon époux, 234.

Année, commençoit au Ier. Septembre, IV, 231. Pierre I ordonne qu'elle commence au Ier janvier, *ibid.*

Apanages diſtribués par Vladimir à ſes enfans, I, 125. Suites de ce partage, 126. Les Princes apanagés reconnoiſſent un chef, 153. Se concertent pour l'intérêt commun, *ibid.*

Archipels découverts dans l'Océan oriental, VI, 294.

Arkhangel, découvert par les Anglois, III, 134.

Armées & armes des Ruſſes, III, 176.

Arts, venus de la Grèce en Ruſſie I, 233, Exercés par les Ruſſes, II, 73. Artiſtes appelés en Ruſſie, 288.

Aſtrakhan (royaume d') conquis par les Ruſſes, II, 49. Révolte d'Aſtrakhan, IV, 270.

Auguſte II, Roi de Pologne; IV, 233. Allié du Tſar, 235. Malheureux, & ſecouru par Pierre I, 240. Détrôné, 267. Renonce à l'alliance de la Ruſſie, 277, 279. Réconcilié avec le Tſar, il en reçoit de nouveaux ſecours, 309.

Azof pris ſur les Turcs par les Koſaques, IV, 24. Qui défendent leur conquête. 25. Et l'abandonnnent, 26. Conquis par Pierre I, IV, 201. Rendu, 333. Retourne à la Ruſſie, VI, 26.

B.

Baidar, ſorte de barque ou de canot, VI, 110, 134

Bals, commencement des bals maſqués en Ruſſie, III, 147.

Barbe, Ruſſes forcés à la quitter, IV, 227.

Bati, petit fils de Tchinguis Khan, II, 38. Vainqueur de la Ruſſie, *ibid.* Prend Kief, 52. Paſſe en Pologne & en Hongrie, 53. Exige l'hommage des ſouverains de Ruſſie 59. Meurt, 75.

Biarmie comprenoit preſque tout le nord de la Ruſſie, I, 68, II, 280.

Biren, gentilhomme de la chambre, & favori d'Anne, Ducheſſe de Courlande, V, 191. La ſuit en Ruſſie quand elle devient Impératrice, 192. Règne ſous le nom de cette Princeſſe, 195. Devient Duc de Courlande, *ibid.* Se fait donner la régence de Ruſſie, 203. Eſt arrêté, 210. Envoyé en Sibérie, 214. Rappelé & rétabli dans le duché de Courlande, VI, 3.

Bolotnikof, fameux brigand, III, 283.

Boris Godounof, beau frère du Tſar Fedor, III, 184. Ambitionne le trône, *ibid.* Éloigne de la Cour Dmitri, frère du Tſar, 185. Fait aſſaſſiner ce jeune Prince, 193. Eſt élu Tſar, 203. Paroît accepter par force la couronne, *ibid.* En impoſe aux Tatars de Crimée, 205. Sa généroſité, 206. Il veut éclairer la nation, 208. Famine, 216. Il ſoulage la miſère du peuple, 218. Sa politique cruelle, 222. Il eſt effrayé de l'impoſture du faux Dmitri, 236. Tente de lui réſiſter, 237. Son armée eſt battue, 240. Il meurt, 244. Ses talens & ſes vices, *ibid.*

Bouffons

Bouffons de la Cour, V, 205. *Voyez* noces.
Bulgares (grands) leur habitation I, 113, 267. Leur origine, *ibid.* Pourquoi regardés comme des Slaves, *ibid.* Ruines d'une de leurs villes, 268. Bulgares négocians, cultivateurs & induſtrieux, 269. La plupart de leurs villes détruites, *ibid.* Leur pays conquis par les Tatars, II, 38.

C.

Canal pour la communication de la mer Caſpienne avec la Baltique, IV, 264. Canal du Ladoga commencé, V, 133. Terminé, 189. Canal de Cronſtadt, 133.
Catherine I, ſon origine, ſa captivité, IV, 246. Elle devient l'épouſe de Pierre I, 221. Le ſuit à la guerre de Turquie, 236. Ses ſervices ſur le bord du Prouth, 231, ſon couronnement, V, 158. Elle ſuccéde à ſon époux, 180. Donne ſa fille Anne au duc de Holſtein, 181. Diſpoſe de ſa ſucceſſion au trône, 182. Meurt, 182.
Catherine II, annonce ſon regne par la clémence, VI, 1, ſupprime les confiſcations, 2. Et la queſtion, *ibid.* Fait un roi de Pologne, 9. Protége les diſſidens de Pologne, 10. Guerre de Turquie, 12. Elle eſt brillante & ſe termine par une paix avantageuſe, 26. L'impératrice ſe fait accorder quelques portions de la Pologne, 31. Ses inſtitutions & établiſſemens, *ibid.*
Cavalerie allemande au ſervice de la Ruſſie, IV, 20.
Chakh-Huſſein, roi de Perſe, V, 140. Détrôné, 146.

Chancellerie ſecrete, ou inquiſition d'État, IV, 32. Supprimée, V, 251.

Charles XII, roi de Suede, victorieux à Narva, IV, 236. Fait un roi de Pologne, 273. Entre en Ruſſie, 284. Son armée ſe fond dans ſa marche, 290. Vaincu à Poltava, il fuit en Turquie, 307. Refuſe la paix, 308. Priſonnier du Turc, revient dans ſes Etats, V, 16. Abandonne Stralſund, 19. Meurt, 112.

Chérimétef, vainqueur auprès de Dorpat, IV, 242. Bat Schlipenbach une ſeconde fois, 246. Prend Notebourg, *ibid.*

Chevaliers Porte-Glaive, maîtres de la Livonie, II, 55.

Chine, commencement de ſes correſpondances avec la Ruſſie, IV, 85. Traité de Nerchinsk, 194. Commerce avec la Chine, V, 131, VI, 163.

Chitiki, ſortes de barques, VI, 95.

Chouiski (Vaſſili Ivanovitch.) rend de coupables ſervices à Boris Godounof, III, 196. Conſpire contre le faux Dmitri, 258. Obtient ſa grace, *ibid.* Conſpire une ſeconde fois, 265. Le fait maſſacrer, 270. Se fait proclamer Tſar, 280. Il a & ſe fait des ennemis, 281. Inquiété & reſſerré par divers impoſteurs, *ibid. & ſeqq.* Il diſſipe une conſpiration, 306. Obtient un ſecours de la Suede, 308. La Pologne lui déclare la guerre, 317. Il eſt ſoupçonné d'avoir fait empoiſonner ſon neveu qui l'a bien ſervi, 321. Abandonné des Suédois, 322. Déſobéi par les commandans des villes, 323. Détrôné & fait moine, 325. Livré à Sigiſmond, 326. Il meurt captif à Varſovie, *ibid.*

Clergé, ſa puiſſance, I, IV, 108. Ménagé

par les Tatars, II, 35. IV, 108. Superſtition, 109. Ignorance, II, 141. Bonnes mœurs des prélats, *ibid.*

Combat judiciaire, III, 171. Combats de la jeuneſſe, 172.

Commerce de Novgorod, I, 60. Des Ruſſes avec les Grecs, 77, 144, avec les Européens, III, 133. Articles de ce commerce, 135, 175. Marchés ou cours de commerce, 103. Commerce gêné, 174. Protégé par Boris Godounof, 220. Commerce actuel avec l'Aſie, VI, 163. Avec l'Europe, 166.

Congrès des princes Ruſſes, I, 179.

Congrès des plénipotentiaires Ruſſes & Chinois, IV, 196.

Conſtantin chaſſe ſon frere, II, 10. Le nomme ſon ſucceſſeur, & meurt, 14.

Couronne. Les députés de la nation prioient le ſouverain de l'accepter, III, 179.

Couronnement des Tſars: quand les ſouverains de Ruſſie commencerent à ſe faire couronner, III, 18. Cérémonies du couronnement, IV, 135.

D.

David, fils d'Igor, conçoit des ſoupçons contre le prince Vaſilko, I, 185. Le fait arrêter & lui fait crever les yeux, 187. Lui rend la liberté, 190. Eſt chaſſé de ſes Etats, 191. Dépouillé dans un congrès, 194. Meurt, 195.

Démétrius (faux). *Voyez* Impoſteurs, Otripief.

Derbent; les clefs en ſont remiſes à Pierre I, V, 149.

Deſcription de l'empire de Ruſſie, VI, 192.
Divorce interdit par l'égliſe Ruſſe, II, 160. A moins que l'épouſe ne ſe faſſe religieuſe, 311, IV, 310.
Dixmes levés ſur tous les revenus, I.
Dmitri I. Aleſandrovitch, II, 101. Chaſſé par ſon frere, 102. Rétabli par le Tatar Nogai, 105. Chaſſé par les Tatars de la grande horde, 108. Son frere lui rend le trône, 110.
Dmitri II Mikhaïlovitch, obtient des Tatars la ſouveraineté, II, 135. Aſſaſſine un prince ſon ennemi à la horde, 136. Eſt puni de mort, *ibid.*
Dmitri III, Conſtantinovitch obtient des Tatars la ſouveraineté de Moskou, II, 163 & *ſeqq.* Eſt dépoſſédé par un autre prince Tatar, 168.
Dmitri IV, Ivanovitch Donski, chaſſe de Moskou Dmitri Conſtantinovitch, II, 168. Le protége contre ſon frere, 170. Lui donne ſa fille, 171. Abat la puiſſance des princes inférieurs, *ibid.* Eſt vainqueur ſur les bords du Don, 180. Malheureux contre Takhtamych, prince tatar, 186. Ravage la république de Novgorod, & lui impoſe tribut, 193. Meurt, 195.
Dolgorouki, malheurs de cette maiſon ſous l'impératrice Anne, V, 194 & *ſeqq.*
Drivliens, peuple Slave, I, 90. Vaincu par Ignor, 83. Qui les rend tributaires, 87. Ils le tuent, 88. Olga le venge, 90.
Ducs (grands) ce titre eſt inconnu en Ruſſie, I, 142.

E.

Eccléſiaſtique. Réglement eccléſiaſtique attribué à Vladimir le Grand, I, 127.

Ecriture. L'art d'écrire, très-anciennement connu des Ruſſes, I, 80. Les ſimples Koſaques écrivoient des journaux de leurs expéditions, & l'on tenoit à la cour des journaux de tous les événemens, IV, 115.

Elections du Tſar Boris, III, 201. Du Tſar Michel, IV, 1.

Eléphans. Dents d'éléphans, trouvées en grand nombre en Sibérie, IV, 195.

Eliſabeth, fille de Pierre I, comment elle monte ſur le trône, V, 223 *& ſeqq.* Procès fait aux partiſans de l'impératrice Anne & de ſa régente, 225. Elle nomme le duc de Holſtein ſon héritier, 237. Continue la guerre avec la Suede, 238. Fait la paix, 240. Découvre une conſpiration, *ibid* Fait épouſer au grand duc la fille du prince régnant d'Anhalt-Zerbſt, 243. Fait la guerre au roi de Pruſſe, *ibid.* Ses généraux ont de l'avantage ſur ce prince ſans en profiter, 244. Elle meurt, 247.

Empereur. Titre d'empereur donné à Vaſſili IV Ivanovitch, par l'empereur Maximilien, II, 303. Accordé à Pierre I par l'Angleterre, IV, 312. Décerné à ce prince par la nation & par la plupart des puiſſances de l'Europe, V, 124.

Enfans-trouvés de Moskou, VI; 37.

Enterremens des anciens Ruſſes, III, 166.

Erik, roi de Suede, ſubjugue la Finlande, I, 275.

Etats généraux de Ruſſie, comment compoſés; I, 180. IV, 1.

Etrangers appellés en Ruſſie, III, 140, 208, IV, 213, 243. Officiers étrangers au ſervice de Ruſſie, III, 63, 221, IV, 22.

Eudoxe Lapoukhin, premiere épouſe de Pierre I. IV, 182. Répudiée & faite religieuſe, 225, jugée & punie, V, 81. Rappellée à la cour, 188.

F.

Famine à Novgorod, I, 207, II, 36. A Moskou du tems de Boris, III, 216.

Faſte des anciens Tſars, III, 213.

Fédor Ivanovitch, monte ſur le trône âgé de 37 ans, III, 179. Incapable de régner, *ibid.* Son pere lui a formé un conſeil par ſon teſtament, 180. Il ne fait que prêter ſon nom à l'adminiſtration de Boris Godounof, 199.

Fedor Boriſſovitch ſuccéde à Boris Godounof ſon pere, III, 246. Eſt étranglé, 252.

Fédor Alexéiévitch, IV, 89. Soutient la guerre contre les Turcs, 90. S'allie à la Pologne, 91. Fait la paix avec les Turcs, 92. Abolit les prérogatives héréditaires, 93. Meurt, 107.

Femmes & filles des Tſars, leur condition, III, 25. Femmes autrefois condamnées à la retraite, 162. Traitées durement par leurs époux, *ibid.* IV, 119. Un peu moins génées, *ibid.* Appellées à la cour, 230. Débauche des femmes du peuple, 120.

Fort (le) inſpire à Pierre I. le goût des exercices militaires, IV, 191. Eſt nommé amiral, 194. Membre de la grande ambaſſade, 206. Meurt, 226.

Florence, (concile de) II, 243.

Fortereſſe de Glace, II, 232.

G.

Galitch, (le palatinat de) appartenoit autrefois à la Ruſſie, II, 53.

Georges III Danilovitch obtient le trône par de cruelles intrigues, II, 132. Repouſſe les Suédois, 133. Eſt aſſaſſiné à la horde, 136.

Goerts. (le baron de) Intrigue fameuſe de ce miniſtre, V, 42. Il eſt décapité, 107.

Golitſin, miniſtre ſous Ivan Alexéiévitch; IV, 177. Fait un traité avantageux avec la Pologne, 179. Commande l'armée contre les Tatars, 180. Ses talents, ſa diſgrace, 187.

Gouvernement féodal en Ruſſie, I, 126. Douceur de l'ancien gouvernement ruſſe, 181. Aſſemblées des princes, 184, 193, 194.

Grégoire VII, pape, aſſure par un bref le trône de Ruſſie au fils d'Iziaſlaf, I, 164.

Guerre; appareil des déclarations de guerre, IV, 134, 319.

Guſtave Vaſa, malheureux contre les Ruſſes, III, 51.

Guſtave, fils d'Eric, appellé en Ruſſie, III, 209. Meurt, 212.

H.

Habit. Ruſſes obligés à prendre l'habit allemand, IV, 227. Révolte occaſionnée par cette loi, 270.

Helene, régente pendant la minorité du Tſar Ivan Vaſſiliévitch, ſon fils, III, 2. Se venge des cenſeurs de ſes galanteries, 3. Ses intrigues contre André, oncle du ſouverain, 6. Elle le force à devenir coupable, 8. Le fait

mettre en priſon, & il y meurt, 9. Elle meurt elle-même, *ibid.*

Henri I, roi de France, épouſe une princeſſe ruſſe, I, 149.

Honneur en recommandation chez les Ruſſes, III, 159, 171.

Hopital fondé par Pierre I, IV, 325.

I.

Iaropolk I ſuccede à ſon pere, I, 107. Fait la guerre à ſon frere Oleg, qui ſe noie dans ſa fuite, 108. Eſt attaqué par ſon frere Vladimir, mis en fuite, ſe remet dans ſes mains, eſt maſſacré par ſon ordre, 110.

Iaropolk II, d'abord prince de Péréiaſlavle, I, 204. Choiſi pour ſouverain par la nation, 209. Guerre de ruſes entre lui & Boleſlas III, roi de Pologne, 210. Doutes ſur cette hiſtoire, 216. Les princes de la branche aînée s'uniſſent contre lui, *ibid.* Il obtient la paix, 219. Et meurt, 220.

Iaropolk, fils d'Iſiaſlaf, I, 168. Perd ſa principauté, & la recouvre par le ſecours de ſon oncle, 169. Son ingratitude, *ibid.*

Iaroſlaf I, fils de Vladimir le Grand, refuſe le tribut à ſon pere, I, 123. Se ſouille du ſang des Novgorodiens, 135. Les appaiſe, *ibid.* Défait Sviatopolk, 136. Regne à Kief, & eſt obligé de fuir, 137. Y rentre une ſeconde fois, 189. Réprime ſon neveu qui attaque Novgorod, 140. Eſt moins heureux contre Miſtiſlaf, ſon frere, 141. Eſt vaincu par le roi de Pologne, 142. Dompte les Tchoudes, & bâtit chez eux une ville, 143. Reprend la Ruſſie Rouge

ſur les Polonais, *ibid.* Envoie ſon fils faire la guerre aux Grecs, 145. Meurt, 147. Il a établi à Novgorod une maiſon d'éducation, 148. Y a donné des loix, 150. A donné une reine à la France, 149. Partage de ſes Etats entre ſes fils, 150. Livres grecs, traduits, 148.

Iaroſlaf II, Vſévolodovitch, prend poſſeſſion de Volodimer, détruit par les Tatars, II, 49. Va rendre hommage à Batykhan, & meurt, 61.

Iaroſlaf III ſuccede à ſon frere Alexandre, II, 86. Force les Allemands de Livonie d'accorder la paix à Novgorod, 93. Attente aux droits de cette république & eſt chaſſé, *ibid.* N'eſt reçu qu'à la priere du métropolite, 97. Il meurt, 98.

Jean, frere du roi de Danemark, appellé en Ruſſie, III, 212. Près d'épouſer la fille du Tſar, il meurt, 214.

Igor I. I, 83. Contient ſes ſujets, *ibid.* Met les Perchénégues hors d'état de l'inquiéter, 84. Fait aux Grecs une guerre malheureuſe, 85. En veut entreprendre une ſeconde, & eſt déſarmé par un tribut, 86. Rend les Drévliens tributaires, & eſt aſſaſſiné par eux, 87.

Igor II veut dépouiller Viatcheſlaf, I, 226. Regne à Kief, 230. Abandonne l'Etat à ſes favoris, *ibid.* Déſerte ſa propre armée, 231. Eſt fait priſonnier, & prend l'habit religieux, 234. Eſt transféré dans un monaſtere de Kief, *ibid.* Et maſſacré par le peuple, 236.

Images révérées juſqu'à l'idolâtrie, IV, 109.

Impoſteurs. Faux Dmitri. *Voyez* Otrépief. — Autre impoſteur ſous le nom de Pierre, fils du Tſar Fédor, III, 284. — Second faux Dmitri,

291. Bat les troupes du Tſar, 298. S'approche de Moskou, 299. Eſt avoué par le palatin de Sendomir, & par ſa fille, 301. Secouru par la Pologne, 302. Tué par un prince tatar, 334. — Autre impoſteur, ſous le nom de Fédor, fils du tſar Fedor, 295. — Autre ſous le nom d'Auguſte, fils du tſar Ivan, 315. — Autre prétendu fils d'Ivan, *ibid.* — Autre ſous le nom de Fédor, fils d'Ivan, *ibid.* — Autre faux Dmitri, 346. — Le fils du ſecond faux Dmitri, 343, 363. — Dernier impoſteur, ſous le nom de Dmitri, fils du tſar Dmitri, IV, 40.

Imprimerie introduite en Ruſſie, III, 140.

Induſtrie des Ruſſes, III, 137, IV, 170, VI, 171.

Interregne après le détrônement de Chouiski, III, 328. Les Boiars prennent les rênes de l'Etat, *ibid.* Vladiſlaf, fils du roi de Pologne, propoſé pour tſar de Ruſſie, 329. On lui prête ſerment, 330, Les Polonois ſe font ouvrir les portes de Moskou, 331. Ne gardent plus aucun ménagement, 332. Maſſacre dans le marché, 338. Une armée vient inutilement ſecourir Moskou, 340. Le roi de Pologne prend Smolensk, 342. Les Ruſſes demandent pour ſouverain un fils du roi de Suede, 343. Les Suédois prennent Novgorod, 345. Un boucher entreprend de ſauver ſa patrie, 348. Le prince Pojarski le ſeconde, *ibid.* Les villes contribuent, 349. Les entrepriſes de Pojarski ſont toutes heureuſes, 350. Il entre dans Moskou, d'où il chaſſe les Polonais, 355. On s'occupe de l'élection d'un ſouverain, 359.

Ioury I plait aux Novgorodiens, I, 224. Ils lui demandent ſon fils, *ibid.* Et le chaſſent,

225. Il détrône Iſiaſlaf, 241. Veut partager le trône avec Viatcheſlaf, 244. Eſt obligé de quitter Kief, 245. En fait encore ſortir Iſiaſlaf, *ibid.* Et eſt chaſſé par lui, 248. N'a long-tems aucun ſuccès contre ce prince, 250. Reprend poſſeſſion de Kief, 257. Sa mort, ſon caractere, 259. Eſt haï de ſes ſujets, 260. Bâtit des villes, & les peuples d'étrangers, *ibid.* Fonde Moskou, 261.

Ioury II, fils de Vſévolod, ſuccede à ſon pere, II, 1. Attaqué par ſes freres, il fait la paix avec eux, 2. Eſt chaſſé par ſon aîné, 9. Et lui ſuccede, 14. Caractere de ce prince, 21. Il refuſe aux princes de Rézan des ſecours contre les Tatars, conduits par Bati, 39. En envoie trop tard, 40. Entre en campagne, 41. Sa capitale brûlée avec ſa femme & ſes enfans, 42. Il eſt tué dans une bataille, 45.

Ioury III, *Voyez* Georges III.

Iſiaſlaf I, connu en Europe ſous le nom de Démétrius, I, 152. Abbat la puiſſance des Turcs, qui occupoient le midi de la Ruſſie, 154. Fait la guerre à Vſeſlaf, 156. Le fait arrêter dans des conférences, 157. Eſt chaſſé par le peuple qui délivre Vſeſlaf, 158. Eſt rétabli par le roi de Pologne, *ibid.* Et détrôné par Sviatoſlaf, ſon frere, 161. Implore en vain le ſecours de la Pologne & de l'empereur Henri IV, 162. Eſt rétabli par Boleſlas, 165. Et tué en ſecourant l'un de ſes freres qui a aidé à le détrôner, 167.

Iſiaſlaf II eſt appellé par les habitans de Kief, I, 231. Fait jetter Igor dans un cachot, 232. Fait la guerre au frere d'Igor, 233. Conſerve ſes avantages ſur les princes réunis contre lui,

338. N'a plus qu'Ioury pour ennemi, 239. Eſt vaincu & chaſſé par ce prince, 241. Rappellé par les habitans de Kief, 244. Détrôné encore par Ioury qu'il détrône à ſon tour, 245, 247. Lui accorde la paix, 250. Se ſouille d'un acte de cruauté, 252. Meurt, 253.

Iſiaſlaf III reçu à Kief, I, 256. Obligé de remettre la ville & la domination à Ioury, 257.

Iſidore, Bulgare, ſacré métropolite de Ruſſie, II, 242. Se rend au concile de Florence, *ibid.* Se réunit à l'égliſe latine, 246. Retourne en Ruſſie, eſt arrêté, dépoſé, renfermé, 247. Prend la fuite, eſt élevé à Rome au cardinalat, *ibid.*

Ivan I. Danilovitch établit ſa réſidence à Moskou, II, 142.

Ivan II. II, 161. Meurt, 162.

Ivan III. Vaſſiliévitch prend poſſeſſion d'une puiſſance plus étendue que celle de ſes prédéceſſeurs, II, 248. Fait faire une expédition peu heureuſe contre Kazan, 250. Le Khan de Kazan ſe reconnoît ſon vaſſal, 251. Ivan ſoumet la république de Novgorod, 252. Secoue le joug des Tatars, 267. Fait contre la Pologne une guerre avantageuſe, 271. L'armée de Novgorod le venge des chevaliers Livoniens, *ibid.* Il s'empare de la principauté de Tver, 272. Ses généraux prennent Kazan, 273. Il y place Mahmet-Amin, 274. Mahmet fait aſſaſſiner les Ruſſes qui ſe trouvent dans ſes Etats, 275. Ivan vit trop peu de tems pour ſe venger, 277. Ordonne une expédition dans l'Ougorie, 280. Malheurs domeſtiques de ce prince, 283. Il eut pour ſeconde épouſe une princeſſe grecque du ſang impérial, 284. Sa mort, 288.

Ivan IV Vaſſiliévitch, regne dès l'âge de quatre ans, III, 1. Inſolence des grands pendant ſa minorité, 3. Leurs factions & leurs diſſentions, 15. Ivan ſe montre terrible dans ſa vengeance, 16. Il ſe fait couronner, & prend le titre de tſar, 18. Anaſtaſie, ſon épouſe, tempere ſa rigueur, *ibid.* Guerre contre Kazan, conquête de ce royaume, qui eſt incorporé à la Ruſſie, 27 *& ſeqq.* Conquête du royaume d'Aſtrakhan, 48. Guerre paſſagere de Suede, 50. Guerre de Livonie, 53. Priſe de Narva, 55. Et de plus de trente places fortes en une année, 58. Les Ruſſes maîtres de la plus grande partie de la Livonie, 61. Le grand maître donne ce qui lui reſte à la Pologne, qui devient ennemie de la Ruſſie, 62. Les Ruſſes entrent en Lithuanie, & prennent Polotsk, *ibid.* Moins heureux dans une autre campagne, 63. Cruautés du tſar, 64. Il abandonne le titre de la ſouveraineté, & en exerce le pouvoir avec plus de tyrannie, *ibid.* Sa vengeance atroce contre Novgorod, 70. Rigueurs exercées à Moskou, 75. Fauxbourgs de Moskou brûlés par les Tatars de Crimée, 80. Guerre avec le nouveau roi de Pologne Etienne Battori, 87. Le roi de Suede y prend part, 88. Ivan s'adreſſe au pape pour obtenir la paix, *ibid.* Paix avec la Pologne, 94. Le tſar tue ſon fils, 95. Treve avec la Suede, 98. Mort d'Ivan, 131. Il veut éclairer les Ruſſes, 140. Sa tolérance pour la croyance des étrangers, 142. Il affecte la puiſſance pontificale, 143. Son équité, 144. Sa tyrannie, 146.

Ivan V, partage le trône avec Pierre I, ſon frere, IV, 170. Abandonne à Sophie l'adminiſtration de l'Etat, 172. Remet à ſon frere

l'exercice entier de la puiſſance, 189. Meurt, 200.

Ivan VI regne au berceau, V, 208. La Suede déclare la guerre à la Ruſſie, & montre peu de conduite & de valeur, *ibid.* Un parti ſe forme pour Eliſabeth contre Ivan, 221. Il eſt enlevé, 288. Renfermé à Schluſſelbourg, 293. Poignardé, VI, 6.

Juifs, faiſoient autrefois tout le commerce de Ruſſie, I, 198. Maſſacrés, 199. Chaſſés par Vladimir Monomaque, 200. Un juif achete des Tatars le droit de preſſurer la Ruſſie, II, 133.

Juſtice autrefois rendue publiquement, III, 161. Non gratuite & ſouvent vénale, *ibid.*

K.

Kamtchatka, reconnu & ſoumis à la Ruſſie, VI, 76.

Kaptchak ou Kiptchak, ſa ſituation, II, 23. Les Tatars y établiſſent une de leurs dominations, 37. Décadence de la horde du Kaptchak, 205. Sa fin, 270.

Kazan, fondation & deſtruction de cette ville, II, 73, 219. Elle eſt rétablie par le Khan Oulou-Mahmet, 205. Royaume de Kazan incorporé à la Ruſſie, III, 44.

Khéraskof, poëte Ruſſe, VI, 187.

Kief, ville fondée en 430, I, 57. Choiſie par Oleg pour la réſidence du principal ſouverain de la Ruſſie, 74. Ceſſe de l'être ſous André, 266. Avantages & inconvéniens de cette capitale, 264. Troubles qui y regnent, & fréquentes mutations de princes, 270. Conquiſe

par les Tatars, II, 52. Se retrouve, ſans qu'on ſache comment, ſous la domination des princes Ruſſes, 68. Conquiſe par Guédimin, grand prince de Lithuanie, 113. Eſt réunie à la Ruſſie, IV, 50.

Kii, fondateur de Kief, I, 57, *ibid.* 63.

Koſaques, quels ſont les Koſaques de l'Ukraine, IV, 43. Leur origine, 44. Koſaques Zaporaviens, 45. Koſaques opprimés par la Pologne, 46. Reçus ſous la protection de la Ruſſie, 48. Koſaques Zaporaviens ſe donnent au tſar Fédor, 90. Leur maniere de vivre, 152.

Kotchi, ſorte de bâtimens ſur leſquels les Ruſſes entreprenoient les navigations les plus périlleuſes, VI, 49.

Kozars, peuple de race turque, établi dans la Cherſoneſe Taurique, I, 70. Célebres parmi les Orientaux; leur paſſage en Europe, &c. 71.

Krachéninnikof, écrivain ruſſe, V, 171.

L.

Langue ſlavone, comparée dans pluſieurs de ſes racines primitives, avec la langue latine, I, 7.

Leſtoocq, chirurgien, trame en faveur d'Eliſabeth, V, 223. Son caractere, 224. Sa fortune, 236. Sa diſgrace, 237.

Lithuanie. Digreſſion ſur les princes de Lithuanie, II, 88.

Littérature des Ruſſes, IV, 168, VI, 173.

Livonie. Chevaliers de Livonie attaquent la Ruſſie, affoiblie par les Tatars, II, 55. Vaincus par Alexandre Nevski, 56. Et par les Ruſſes de Novgorod, 91. Vainqueurs des Ruſſes, 279.

Fameuſe guerre de Livonie, III, 53. Le pays preſqu'entierement conquis par les Ruſſes, 62. Gothard Ketler, grand-maître, donne ce qui lui reſte à la Pologne, 61. Les Ruſſes obligés de renoncer à la Livonie, 94. Livonie cédée à la Suede, IV, 234. Opprimée, *ibid.* Conquiſe par Pierre I, IV, 316.

Loix des Ruſſes au dixieme ſiecle, I, 79. Peines qu'elles infligeoient, *ibid.* — Loix données par Iaroſlaf au onzieme ſiecle, 150. Code des loix du tſar Ivan Vaſſiliévitch, III, 132. Code du tſar Alexis, IV, 39. Commiſſion pour former un nouveau code, VI, 35. Inſtruction de l'impératrice Catherine II, pour la confection de ce code, 36.

Lomonoſof, poëte ruſſe, V, 168, VI, 176.

M.

Magie. Famine attribuée à la magie, I, 159. Prétendu magicien puni, 160. Incendie attribué à la magie, III, 20. Maléfices craints à la cour, III, 21.

Magnus, roi de Suede, fait la guerre à la république de Novgorod, pour lui faire recevoir le rit latin, II, 156. Et eſt excommunié par le pape, 158.

Magnus, frere du roi de Danemark, reçoit du tſar Ivan Vaſſiliévitch le vain titre de roi de Livonie, III, 79. Epouſe une parente de ce prince, 82. Se brouille avec ſon protecteur intéreſſé, 84.

Maiſon des tſars, comment compoſée, IV, 131.

Mamouts, *Voyez* Eléphants.

Marchands, faiſant un corps dans l'Etat, III, 167.

Marchés ou cour de commerce, III, 173.

Mariages des tſars, IV, 139. Mariages des Ruſſes, III, 163. Pierre I ordonne que les époux ne puiſſent être unis que de leur conſentement, IV, 231.

Marine; comment Pierre I en prend le goût, IV, 192. Etablit le premier chantier à Voroneje, 198. Sa marine tient près d'Azof celle des Turcs en reſpect, 200. Victorieuſe de celle des Suédois ſur le lac Peipous, 245. Dans le lac Ladoga, 247. A l'embouchure de la Néva, 251. Encore ſur le lac Peipous, 258. A Angout, V, 7. Dans le golfe de Bothnie, près de Grinham, 118. Combinée avec celles d'Angleterre, de Hollande & de Danemark, 34. La flote ruſſe va attaquer les Turcs dans l'Archipel, VI, 12. Et brûle leurs vaiſſeaux, 19.

Marine, fille du palatin de Sendomir, plaît au faux Dmitri, III, 234. Elle l'épouſe, 262. Paſſe dans les bras du ſecond faux Dmitri, 301. Elle épouſe Zaroutski, chef des Koſaques, 351. Fuit avec lui à la fin des troubles, 360. Elle eſt arrêtée, ſon fils pendu, Zaroutski empalé, 361. Elle meurt en priſon, *ibid.*

Marpha, veuve d'un Poſadnik de Novgorod, ſouleve la république, II, 253.

Mazeppa, fait Hetman des Koſaques, IV, 181. Trahit la Ruſſie, 286. Se joint à Charles XII, 296. Sa fuite, ſa mort, 306.

Menchikof, ſon origine, ſon élévation, IV, 252. Vainqueur à Kaliſch, 280. A beaucoup de part à la bataille de Poltava, 306. Et la termine, *ibid.* Regne ſous le nom de Pierre II. V,

183. Eſt détruit par les Dolgorouki, 185. Exilé, 186, jugé, 187. Envoyé en Sibérie, & y meurt, 188.

Métropolite, chef de l'égliſe ruſſe, ſacré par le patriarche de Conſtantinople, I, 262. Longtems choiſi parmi les Grecs, *ibid.* Schiſme cauſé par l'élection d'un métropolite, *ibid.* Les métropolites ménagés par les Khans Tatars, II, 120.

Michel Romanof, élu tſar à l'âge de 16 ans, IV, 1. Son origine, 3. Généalogie de ſa maiſon, *ibid.* Elevé dans un couvent par ſa mere devenue religieuſe, 5. Veut en vain obtenir la paix de la Suede, 6. A quelque avantage ſur les Suédois, 10. Obtient la paix à des conditions onéreuſes, *ibid.* La guerre continue avec la Pologne, 11. La Ruſſie infeſtée par des rebelles, 12. Les Polonois ſe préſentent devant Moskou, 15. Font les premieres démarches pour la paix, 17. Le pere du tſar, long-tems priſonnier, revient à Moskou, 18. Eſt élevé au patriarchat, 19. La guerre recommence avec la Pologne: ſiége de Smolensk manqué, 20. Paix renouvellée avec la Pologne, 22. Michel meurt, 27.

Mikhaïl I, fils d'Ioury, comment il reçoit la ſouveraineté, I, 290. Il gagne le cœur des peuples, 291. Eſt obligé de ſe retirer, *ibid.* Rappellé, victorieux, reçu comme un pere, 294. Meurt, *ibid.*

Mikhaïl II, Iaroſlavitch, II, 116. Attaqué par Georges que protegent les Tatars, 122. Vainqueur de ce prince dont il fait la femme priſonniere, 123. Accuſé d'avoir empoiſonné cette princeſſe, *ibid.* Mandé à la horde pour ſe

juſtifier, 126. Condamné à mort, & exécuté, 128.

Mikhaïl, prince de Kief, fait aſſaſſiner des députés Tatars, II, 50. Oſe aller à la horde, & y reçoit la mort, 62.

Milice ancienne de Ruſſie, III, 25. Changée, IV, 130.

Mines d'or, découvertes en Ruſſie, IV, 88. Leur produit, VI, 160. Mines de cuivre de bonne qualité, ſouvent chargées d'or, *ibid.* Fer égal à celui de la Suede, *ibid.*

Minin, (Kozma) boucher, ſauve ſa patrie, III, 348.

Mir-Mahmout ſe fait proclamer ſultan des Aghvans, V, 143. Uſurpe le trône de Perſe, 145.

Mir-Veis, ſa puiſſance, IV, 142. Sa mort, *ibid.*

Mœurs des anciens Ruſſes, III, 159, 169, IV, 108 *& ſeqq.*

Mogouls ou Mogols, II, 22.

Moine; un prince de Kief détourné par un moine de prendre l'habit monaſtique, I, 273. Un prince réduit, même par force, à l'état de moine, incapable de régner, 318. Les moines & les religieuſes occupoient enſemble les mêmes monaſteres, II, 287. Cet uſage aboli par un concile, *ibid.* *Voyez* tonſure monacale.

Monnoie, premiere monnoie frappée en Ruſſie, II, 218. Révolte occaſionnée par une mauvaiſe monnoie, IV, 54.

Mſtiſlaf I, fils de Vladimir Monomaque, reçoit la principauté de Novgorod, I, 183. Fait des conquêtes dans la Tchoude, 200. Succede à ſon pere, 204. Meurt, 208.

Mſtiſlaf II, élu avec ſon frere, I, 288. Raiſon de cette élection, 289. Ces princes partagent l'Etat avec les fils d'André, *ibid.* Veulent les dépouiller, & Mſtiſlaf s'établit à Roſtof, 291. Eſt vaincu, & ſe retire à Novgorod, 293. Rentre dans la principauté de Roſtof, 296. Fait la guerre à Vſévolod, 297. Vaincu & non reçu à Novgorod, 298. Se réfugie auprès du prince de Rézan, *ibid.* Fait avec lui la guerre à Vſévolod, & eſt fait priſonnier, 300. Prétendu miracle opéré en ſa faveur, 302. Eſt rappellé à Novgorod, 303. Meurt, 304.

Mſtiſlaf, comment reconnu prince de Novgorod, I, 319. Menace le prince de Volodimer, 320. Fait une expédition contre la Tchoude, chaſſe le prince de Kief, II, 4. Eſpere en vain obtenir par négociation la principauté de Galitch, *ibid.* Rappellé par ceux de Novgorod, 7. Se rend maître de la principauté de Galitch, & eſt couronné, 18. La perd, 19. La recouvre, *ibid.* Battu & mis en fuite par les généraux de Tchinguis-Khan, 32.

Munich, (le Maréchal de) prend Dantzig, V, 199 *& ſeqq.* Fait une guerre brillante contre les Turcs, 202. Fait arrêter Biren, 209. Eſt diſgracié, 218. Jugé, condamné à être écartelé, envoyé en Sibérie, 235. Rappellé, 256. Par ſa fidélité à Pierre III, il gagne l'eſtime de Catherine II, *ibid.*

N.

Nameſtnik, lieutenant du ſouverain, II, 51.

Narty, traîneaux tirés par des chiens, VI, 93, 96.

Narva, bataille de Narva, IV, 237. Priſe de Narva, 261.

Natalie, ſœur de Pierre I, compoſoit des pieces de théâtre, V, 135.

Navigation ſinguliere des anciens Ruſſes, I, 74, II, 29.

Navigations des Ruſſes ſur la mer Glaciale, VI, 84. Le paſſage par cette mer ne peut devenir utile au commerce de l'Europe dans l'Inde, 105. Navigations ſur l'Océan oriental, 109. Premiere expédition de Béring, Spanberg & Tchirikof, 116. Seconde expédition, 120. Voyage de Spanberg & de Walton aux îles Kouriles, & juſqu'au Japon, 122. Béring & Tchirikof touchent aux côtes de l'Amérique, 127. Mort de Béring dans une île déſerte, 141. Retour de Tchirikof, 144.

Nicon, (patriarche) ſon courage lorſqu'il étoit métropolite de Nevgorod, IV, 36. Son origine, 56. Son élévation, 59. Ses talens & ſes vertus, *ibid.* Convoque un concile pour la reſtitution du texte ſacré, 61. Perd la faveur du prince, & demande ſa retraite, 63. Recueille les chroniques, *ibid.* Eſt pourſuivi par ſes ennemis, 64. Jugé, condamné, dégradé dans un concile, 65. Sa mort, 66.

Nobleſſe obligée de ſervir dans les armées, III, 176, 320, V, 2. Haute nobleſſe, ne pouvoit être punie ſans un ordre exprès du ſouverain, III, 305. Nobleſſe déclarée libre, V, 252.

Noces d'un bouffon de Pierre I. IV, 248. Du bouffon Zorof, 134. D'un prince, bouffon de l'impératrice Anne, V, 205.

Nogai, chef tatar, s'établit une domination indépendante de la grande horde, II, 82.

Noms : maniere dont les anciens Ruſſes formoient ſouvent leurs noms propres, III, 181.

Novgorod, fondée par les Slaves, I, 59. Commerce avec la Grece, *ibid.* Se gouverne en forme de république, 60. Demande des maîtres, 61. Etendue de ſon domaine, 144. Eſt compriſe dans l'alliance des villes anſéatiques, 276. Les princes n'y peuvent lever des troupes qu'avec le conſentement du peuple, 184. Son eſprit républicain ſe montre dans les affaires eccléſiaſtiques, II, 2. Adminiſtration intérieure, 262. Les habitans ſe ſoulevent pour aſſurer leurs droits, 19. Font jurer à leurs princes l'obſervation de leurs libertés, I, 225, II, 87. Font des excurſions à la maniere des anciens Normands, 118. Brigandage de la jeuneſſe de Novgorod, 191. Novgorod eſt ſoumiſe aux grands-princes de Ruſſie, 264. Ruinée par le tſar Ivan Vaſſiliévitch, III, 72.

O.

Oktaï, fils de Tchinguis-Khan, II, 38.

Oleg, adminiſtrateur de Ruſſie, I, 71. S'empare de Kief, 74. Y établit le ſiége de la domination, *ibid.* Fait la guerre à Léon, empereur de Conſtantinople, 76. En exige une contribution, 77. Lui accorde la paix, & emporte de grandes richeſſes, 78. Maniere dont on raconte ſa mort, 87.

Oleg, fils de Sviatoſlaf II, ſa perfide ambition, I, 175. Appellé à un congrès pour y faire juger ſa conduite, 179. Refuſe avec mépris de s'y rendre, 181. Vaincu & dépouillé, 184.

Olga, épouſe d'Igor I. 88. Différentes opi-

nions ſur ſon origine, 89. Régente pendant la jeuneſſe de ſon fils, 90. Venge ſon époux, *ibid.* Va recevoir le baptême à Conſtantinople, 92. Meurt, 100. L'égliſe ruſſe la révere au nombre des ſaintes, *ibid.*

Olguerd, grand-prince de Lithuanie; II, 152, 154, 172. Sa diſcrétion, 173. Son caractere, 177.

Opritchina, Opritchniki: ce que c'étoit, III, 65.

Or, *Voyez* mines d'or.

Ordre de Saint-André, inſtitué, IV, 236. De Sainte-Catherine, V, 12. De Saint-Alexandre Nevski, 181. De Saint-Georges, VI, 43.

Orgueil des anciens Ruſſes, IV, 121.

Ornemens impériaux envoyés à Vladimir Monomaque par Alexis Comnene, I, 202. Doutes ſur ce fait, *ibid.*

Oskhold & Dir, princes de Kief, attaquent Conſtantinople, I, 58. Font la paix & reçoivent le baptême, 59. Maſſacrés par Oleg, 73.

Oſterman, (le chancelier) eſt le conſeil de l'impératrice Anne, V, 192. Son caractere, ſa fortune, 216. Jugé, condamné au ſupplice de la roue, & relégué en Sibérie, 234.

Otrépief. (le premier faux Dmitri ou Démétrius) Son origine, III, 226. Devient moine, *ibid.* On lui trouve de la reſſemblance avec le Tſarévitch Dmitri, aſſaſſiné, 227. Il veut ſe faire paſſer pour ce prince, *ibid.* Prend la fuite, 229. Va en Pologne, 230. Trompe le prince Vichnévetski, 231. Le palatin de Sendomir lui promet ſa fille, 234. Eſt préſenté à la diete de Pologne, *ibid.* Obtient des troupes, 238. Eſt reconnu par les Koſaques du Don; *ibid.* Se

rend maître des frontieres, 239. La rebellion gagne tout l'Etat, 242. Des seigneurs prennent son parti, 247. Ses émissaires soulevent Moskou, 249. Le tsar, fils de Boris Godounof, est étranglé, 252. Otrépief fait son entrée à Moskou, 253. La veuve du tsar Ivan le reconnoit pour son fils, 255. Il pardonne à Chouiski qui conspire contre lui, 258. Il déplaît à la nation, comment, 261. Il épouse la fille du palatin de Sendomir, 262. Chouiski conspire une seconde fois, 265. Otrépief est massacré, 267. Son caractere, 277. Doutes sur son imposture, 271.

Ougri ou Ougres, paroissent les mêmes que les Igours ou Ouigours, II, 280. Ils cultiverent les sciences, 281. Débris de ce peuple, 281.

P.

Palais de glace, construit à Pétersbourg, V, 205.

Papes, cherchent à unir la Russie à l'église romaine, I, 170, III, 89.

Patkul, défenseur des droits de son pays, IV, 234. Sa mort, 278.

Patriarchat établi en Russie, III, 188. Aboli, V, 129.

Patriarches, leur installation, IV, 146. Leur consécration, 147. Leur procession sur un âne, 151.

Payſans libres autrefois en Russie, III, 167. Attachés à la glebe, 245. Leur servitude resserrée, V, 173.

Peres, leur pouvoir absolu sur leurs enfans, III, 165.

Peste en Russie, I, 170, II, 158, 221, 224, 247,

147, IV, 50. Dans la principauté de Smolensk, II, 207. A Moskou, VI, 22.

Petchénegues, ſortis des bords de l'Iaïk & du Volga, I, 83. Réprimés par Igor, 84. Battus par Sviatoſlaf, 99. Ils ſurprennent & égorgent ce prince, 106. Vaincus par Iaroslaf, 139. On ne parle plus d'eux depuis l'apparition des Polovtſi, 155.

Phéophane Prokopovitch, archevêque de Novgorod, aide Pierre I dans l'établiſſement du ſynode, V, 130. Ses talens littéraires, VI, 174. On lui doit la naiſſance des lettres en Ruſſie, 175.

Pierre I eſt préféré à ſon frere Ivan, IV, 165. Forcé par les Strélits à partager le trône avec lui, 170. Sa mauvaiſe éducation, 172. Ce qu'il doit aux compagnons de ſes débauches, *ibid.* Appaiſe & punit une révolte des Strélits, 188. Fait renfermer Sophie, ſa ſœur, dans un monaſtere, 185. Reçoit de ſon frere le plein exercice de la puiſſance, 189. Jeux militaires de ſon enfance, 190. Origine de ſa paſſion pour la marine, 192. Guerre contre les Turcs, 198. Priſe d'Azof, 200. Pierre ſe diſpoſe à voyager, 202. Révolte punie, 206. Son départ, *ibid.* Il eſt mal reçu à Riga, 208. Charpentier à Sardam, 212. Engage des étrangers à ſon ſervice, 213. Paſſe en Angleterre, *ibid.* à Vienne, 215. Apprend que les Strélits ſont révoltés, *ibid.* Revient les punir, 216. Divertiſſemens ſcandaleux, 224. Débauches, 224, 211, 134, 178. Inſtitutions, réglemens & loix, 226, 125, V, 20. Déclare la guerre à la Suede, IV, 235. Siege de Narva, 236. Bataille de Narva perdue, 237. Pierre répare ſes per-

tes, 239. Prend Schluſſelbourg, 247. Et Nienchantz, 250. Eſt victorieux ſur mer, 251. Fonde de Saint Pétersbourg, 254. Prend Dorpat, 260. Et Narva, 261. Se rend maître de la Courlande, 269. Eſt vainqueur de Lévenhaupt à Leſno, 293. Et de Charles XII à Poltava, 303. Son influence en Allemagne, 312. Prend Vybourg, 314. Eſt maître de toute la Livonie, 316. Guerre de Turquie, 319. Pierre enveloppé ſur les bords du Prouth, demande & obtient la paix, 331. Ses avantages en Finlande, V, 1. Victorieux ſur mer à Angout, 6. Fait trembler Stockholm, 8. Fait juger des exacteurs, 23, 109. Ses récréations, 28. Il commande la flotte des Puiſſances alliées, 34. Eſt mécontent de ſes alliés, 35. Retire ſes troupes du Danemark, 39. Voyage en Hollande, 41, & en France, 45. Fait juger & condamner ſon fils, 49, *& ſeqq.* Congrès d'Aland pour la paix avec la Suede, 110. Les Ruſſes s'approchent de Stockholm, 115. Paix de Neuſtadt, 122. Nouvelle forme pour la levée de la capitation, 125. Campagne en Perſe, 139. Pierre ſe fait repréſenter dans les occaſions d'apparat par Romodanoski, 10, 136. Il fait couronner ſon épouſe, 158. Il meurt, 163. Conſidérations ſur ce prince, 164.

Pierre II reçoit la couronne par le teſtament de Catherine I. V, 183. Eſt fiancé à la fille de Menchikof, 184. Etablit ſa réſidence à Moſkou, 188. Eſt fiancé à la fille de Vaſſili Dolgorouki, 189. Il meurt, *ibid.*

Pierre III, montre de la clémence, V, 249. Fait la paix avec le roi de Pruſſe, 250. Veut recouvrer ſes Etats du Holſtein, *ibid.* Supprime la chancellerie ſecrette, 251. Déclare la no-

bleſſe libre, 252. Réunit à la couronne les terres du clergé, *ibid.* Eſt livré à la débauche, 253. Veut faire renfermer ſon épouſe, & déclarer ſon fils illégitime, 254. Eſt détrôné, 255. Meurt, 257.

Pojarski, libérateur de la Ruſſie, III, 348, 356.

Police ancienne, IV, 122.

Pologne : partage de ce royaume, VI, 30.

Polovtſi, paroiſſent en Ruſſie, I, 155. Leur habitation, *ibid.* Défaits par les Grecs, 176. Ils avoient des villes, 201. Vaincus par les Ruſſes, 400. Repouſſés par les Tatars, II, 27. Défaits avec les Ruſſes dont ils ont obtenu l'alliance, 31.

Population de la Ruſſie, V, 126.

Poltava, (bataille de) IV, 303.

Poſadnik, premier magiſtrat de Novgorod, I, 278.

Poſſevin, (Antoine) jéſuite, ambaſſadeur en Pologne & en Ruſſie, III, 89.

Pougatchef, Koſaque du Don, ſe fait appeller Pierre III, & exerce le plus affreux brigandage, VI, 28.

Prérogatives héréditaires, ce que c'étoit, III, 93. Abolies, 98.

Prêtres ſéculiers doivent être mariés, & ne peuvent plus célébrer les ſaints myſteres après leur veuvage, II, 287.

Priſonniers Suédois, comment traités, V, 12.

Productions de la Ruſſie, VI, 151.

Propriétés aſſurées par la loi, incertaines par abus, III, 169.

R.

Raskolniks ou hérétiques; origine de leur ſéparation, IV, 62. Perſécutés, V, 30. Tolérés, 31.

Razin, (Stenka) fameux brigand, IV, 66. Ecartelé, 80.

Religion des anciens Slaves, I, 35.

Reliques, comment elles étoient reçues, IV, 112.

Réſidence des ſouverains de Ruſſie, d'abord établie par Rurik à Novgorod, I, 69. Transférée par Oleg à Kief, 74. A Volodimer par André, 266. A Moskou par Ivan Danilovitch, II, 142. Et par Pierre I à Saint-Pétersbourg, IV, 254.

Richeſſes des anciens grands-princes de Ruſſie, I, 162. Voûtes d'une égliſe revêtues de lames d'or, 292. Richeſſes des anciens tſars, III, 189, 213. Diminuées, IV, 118.

Roman, prince de Volodymer en Volynie, & enſuite de Galitch, I, 311.

Romanof, (Fédor Nikititch) fait moine ſous le nom de Philarete, III, 226. Fait métropolite de Roſtof, 303. Son courage, *ibid.* Envoyé en ambaſſade auprès du roi de Pologne, & retenu priſonnier, 336. Son fils eſt élu tſar, IV, 2. Lui-même recouvre la liberté, 17. Et eſt fait patriarche, 18.

Roi de Ruſſie, titre donné par le pape à un prince de Kief, II, 68.

Roſtislaf regne avec Viatcheslaf, I, 253. Dont la mort lui ôte ſon appui, 254. Fuit de Kief, & conſerve la principauté de Smolensk, 255.

Rurik, prince Varaigue-ruſſe, appellé par les habitans de Novgorod, I, 67. Ils ſe révoltent, & il les ſoumet, 68. Diſtribue des villes aux chefs de ſes guerriers, 69. Meurt, 71.

Ruſſes. Conjectures ſur leur origine, I, 62. Depuis quel tems la Ruſſie eſt connue ſous ce nom, 68. Situation de la Ruſſie au tems de l'invaſion des Tatars, II, 15.

Ruſſes envoyés dans les pays étrangers pour s'inſtruire, III, 208, IV, 215.

S.

Saint-Pétersbourg, fondé, IV, 254.

Sauterelles vues pour la premiere fois en Ruſſie; elles y dévorent les grains, I, 179.

Sciences en Ruſſie au xive ſiecle, II, 196. *Voyez* littérature.

Semen Ivanovitch le ſuperbe, reçoit des Tatars la ſouveraineté en partage avec ſes freres, II, 149. Ses différends avec Novgorod, *ibid.* Il meurt de la peſte, 159.

Sibérie; conquête de la Sibérie, III, 99. Progrès des Ruſſes dans la Sibérie, VI, 46. Richeſſes de la Sibérie, VI, 157.

Slaves. Antiquité des Slaves, I, 1. D'où ils ont tiré leur nom, 2. Sont ſortis de l'Orient, 3. Se répandirent d'abord dans une partie de la Ruſſie actuelle, *ibid.* Conſidérations ſur leur langue, 7. Avoient autrefois occupé la ville de Svalensk, 59. Se tranſporterent ſur les bords du Danube, & revinrent bâtir Novgorod, *ibid.*

Smolensk paſſe ſous la domination des princes de Lithuanie, II, 207. Retourne ſous la domination des Ruſſes, 300. Priſe par Sigiſ.

mond, roi de Pologne, III, 242. Reconquiſe par le tſar Alexis, IV, 50.

Soldat. Tout le peuple étoit ſoldat: le prince l'armoit & le déſarmoit ſuivant le beſoin, I, 157.

Sophie, attachée à ſon frere Ivan, IV, 166. Reçoit des Strélits les rênes du gouvernement, 170. Eſt haï de Pierre I, 183. Affecte l'extérieur de la ſouveraineté, *ibid.* Griévement ſoupçonnée de complots contre Pierre, 184. Enlevée & renfermée, 185. Ses talens, 187. Accuſée d'avoir ſuſcité la grande révolte des Strélits, 222. Elle ſe fait religieuſe & meurt, 223. Cette princeſſe cultivoit les lettres, 187.

Soumorokof, poëte ruſſe, V, 168, VI, 181.

Strélits ou plutôt Streltſi, établis, III, 26. Leurs priviléges, IV, 130. Ils ſe corrompent, *ibid.* Se révoltent en faveur du Tſarévitch Ivan, 167. Commettent des maſſacres, 168. Reglent l'Etat, 170. Se ſoulevent en faveur des Khovanski, 175. Et ſe ſoumettent, 176. Les plus coupables ſont punis, 177. Autre révolte contre Pierre I, 184. Diſſipée, 188. Grande révolte des Strélits en l'abſence du tſar, 215. Ils ſont cruellement punis, 216. Cette milice eſt caſſée, 226.

Succeſſion au trône, appartenoit au frere du dernier ſouverain, plutôt qu'à ſon fils, I, 168. S'il n'avoit plus de frere, elle paſſoit au fils du plus âgé de ſes freres, 171. Quand le droit étoit douteux, on faiſoit une élection, 199. On en faiſoit auſſi quand la ſucceſſion étoit paſſée à la branche cadette, pour l'empêcher de retourner à la branche ainée, 209. Le trône devint quelquefois électif, quoiqu'on put ſui-

vre l'ordre accoutumé, 288. Loi funeſte de Pierre I pour la ſucceſſion à l'empire, IV, 106. Tombée en déſuétude; VI, 36.

Sviatopolk I, fils de Vladimir, s'empare du gouvernement à la mort de ſon pere, I, 131. Il fait aſſaſſiner Boris, Gleb & Sviatoslaf, ſes freres, 132. Battu par Iaroslaf, auſſi ſon frere, il ſe réfugie auprès de Boleslas, roi de Pologne, &, par ſon ſecours, remonte ſur le trône, 137. Ordonne d'égorger les Polonois qui l'ont ſecouru, eſt abandonné de Boleslas, & chaſſé par Iaroslaf, 138. Meurt dans l'agitation du déſeſpoir, 140.

Sviatopolk II, fils d'Iſiaslaf, fait empriſonner les envoyés des Polovtſi, I, 172. Ne peut réſiſter à ce peuple, *ibid.* Implore des ſecours, & les Ruſſes ſont défaits, *ibid.* Il demande la paix, & épouſe la fille d'un prince des Polovtſi, 174. Marche contre eux, & eſt vainqueur, 178. Indique un congrès des princes ruſſes, 179. Arrête, après ce congrès, le prince Vaſilko, à qui le prince David fait crever les yeux, 186. Il n'évite la vengeance des autres princes ruſſes, qu'en promettant d'aider à punir David, 189. Remplit ſa promeſſe par intérêt, 191. Implore enſuite les Hongrois contre Vaſilko, 192. Les Hongrois ſont battus, *ibid.* Nouveau congrès, dans lequel David eſt dépouillé de ſon apanage, Sviatopolk meurt, 197.

Sviatoslaf I, Igorévitch, n'a d'autre habitation que les camps, I, 94. Défait les Kozars, & prend leur capitale, 96. Appellé par l'empereur Phocas contre les Hongrois, 97. Il prend la plupart des villes des Bulgares, pendant que les Petchénegues ravagent la Ruſſie, & aſſiégent

Kief, *ibid.* Il revient & les défait, 100. Il retourne, reprend la Bulgarie, ravage la Thrace, 101. Eſt enfin battu, 103. Maſſacré à ſon retour par les Petchénegues, 105.

Sviatoslaf II, fils d'Iaroslaf, détrône Iſiaslaf, ſon frere, I, 161. Meurt après avoir joui trois ans de ſon uſurpation, 165.

Sviatoslaf III, fils de Vſévolod, monte ſur le trône; & en eſt renverſé par ſon neveu, II, 65. Y remonte, & eſt encore obligé de l'abandonner, 66.

T.

Table des anciens Ruſſes, IV, 116. Table des tſars, III, 213, IV, 128.

Tamerlan pénetre, toujours victorieux, juſqu'à la principauté de Rézan, & retourne ſur ſes pas, II, 204. En ruinant la horde du Kaptchak, il a contribué à la puiſſance de la Ruſſie, 202.

Tatars, qu'on a tort d'appeller Tartares, connus anciennement en Ruſſie ſous d'autres noms, II, 22. Ce que c'étoit que les Tatars, 23. Les Tatars ou Mogols de Tchinguis-Khan entrent dans la Ruſſie, 39. Y exercent de grandes cruautés, la dévaſtent, la ſoumettent, 40, *& ſeqq.* Ils y reviennent encore, & prennent Kief, 50. Adorateurs d'un ſeul Dieu, 63. Soumettent les Ruſſes au tribut, 75. Reſpectent les chefs du clergé, 50, 119. La diviſion ſe met entr'eux, 80. Ils ſont maſſacrés dans pluſieurs villes de Ruſſie, 83. Les princes Tatars donnent en mariage leurs filles & leurs ſœurs à des princes ruſſes, 121. Et permettent que ces

princeſſes reçoivent le baptême, *ibid.* Donnent des diplômes aux princes ruſſes, qu'ils inveſtiſſent de la ſouveraineté, 105, 117, 169. Ils en donnent auſſi aux métropolites, 119. Leur tolérance, 120. Conſpiration double des Ruſſes contre les Tatars, & des Tatars contre les Ruſſes: ceux-là ſont prévenus, 137. Domination des Tatars ſubdiviſée, & par conſéquent affoiblie, 164. Princes tatars au ſervice des princes ruſſes, 250, 272, III, 47. Joug des Tatars de la horde dorée, ſecoué par le premier Ivan Vaſſiliévitch, II, 267. Tatars de Kazan ſoumis à la Ruſſie, III, 46. Ceux d'Aſtrakhan éprouvent le même ſort, 48. Tatars de Crimée ſous la protection de la Ruſſie, VI, 26.

Tchinguis-Khan, ſon origine, II, 23. Commencement de ſa puiſſance, 24. Etendue de ſes conquêtes, *ibid.* Comment ſes généraux s'approchent de la Ruſſie, 25. Les Ruſſes ont d'abord quelqu'avantage, 30. Sont enſuite complettement défaits, 31. Les vainqueurs pénetrent juſqu'à Novgorod Séverski, & retournent vers Tſchinguis-Khan, 33. Il meurt, 38.

Tchoudes, habitans naturels de la Livonie & de l'Eſtonie, I, 68. Subjugués par les Allemands, II, 55.

Thamas-Kouli-Khan, envoie une ambaſſade en Ruſſie, V, 218.

Tonſure monacale, reçue par le prince de Smolensk au lit de la mort, & cet exemple ſera ſuivi par la plupart des princes, I, 323. Cet acte de dévotion engageoit pour la vie, *ibid.*

Tougorkan, prince des Polovtſi, donne ſa fille à Sviatopolk II. I, 174. Eſt tué dans une

bataille contre les Ruſſes, 179.

Tremblement de terre, I, 221, II, 37, 197.

Trédiakovski, écrivain ruſſe, VI, 175.

Tribut impoſé aux Ruſſes par les Tatars, II, 75. Mais ils humilient moins les princes ruſſes qu'on ne l'a avancé, 77.

Tſars. Du titre de tſars donné par les Ruſſes aux ſouverains Tatars, II, 251. Quand les ſouverains de Ruſſie commencerent à prendre ce titre, III, 18.

Triomphe des Ruſſes après la priſe d'Azof, IV, 201. Après la priſe de Schluſſelbourg, 247. Après la priſe de Dorpat & de Narva, 264. Après la bataille de Poltava, 310. Après la bataille navale d'Angout, V, 9.

Troupes régulieres introduites en Ruſſie, IV, 23.

Turcs. Une branche de cette nation voiſine de la Ruſſie, I, 154. Habitoit près du Boryſthene ou Dnepre, *ibid.*

V.

Vaiſſeau. Premier vaiſſeau régulier conſtruit en Ruſſie, IV, 87.

Varaigues, quels ils étoient, I, 61. Varaigues ruſſes, à quelle race peuvent-ils être rapportés ? 62.

Vaſilko, arriere-petit fils d'Iaroſlaf Vladimirovitch ; ſes malheurs, I, 185 *& ſeqq.*

Vaſſili I, Iaroſlavitch a de longs démêlés avec Novgorod, II, 98. Meurt, 100.

Vaſſili II, ſuccede à Dmitri Donski ſon pere, II, 197. Réunit à la principauté de Moskou celle de Nijni-Novgorod, 198. Tremble à l'ap-

proche de Tamerlan, 202. Abandonne Moſkou attaquée par le tatar Iédiguei, 215. Meurt, 221.

Vaſſili III, fils de ce dernier, régne dès l'âge de dix ans, II, 222. Ses droits attaqués par ſon oncle Ioury & confirmés à la horde, 223, *& ſeqq.* Fait priſonnier par Ioury, 227. Rétabli, 228. Vaincu & réfugié à Novgorod, 229. Rappellé par les jeunes fils d'Ioury, 230. Attaqué par l'aîné de ces princes, il le prend & lui fait crever les yeux, *ibid.* Son ingratitude envers le Khan Oulou-Mahmet, auquel il doit la ſouveraineté, 231. Eſt fait priſonnier par les fils de ce Khan qui lui rend la liberté, 234. Chémiaka, l'un des fils d'Ioury, le fait arrêter par ſurpriſe, & lui fait crever les yeux, 235. Il eſt délivré & regne encore, 239. Il punit les Novgorodiens d'avoir accordé une retraite à Chémiak, 241. Il meurt, 242.

Vaſſili IV, Ivanovitch, perd une armée qu'il envoie contre Kazan, II, 291. Fait une guerre avantageuſe contre la Pologne, 294. Paix avec la Pologne & la Livonie, 296. Il ſoumet la république de Pleskof, *ibid.* Prend Smolensk, 299. Treve avec la Pologne, 303. Donne pour ſouverain aux Kazanais Chikh-Alei, 304. Qui déplait & ſe fait chaſſer, 305. Vaſſili veut en vain punir les Kazanais, 306. Son armée eſt ruinée, *ibid.* Autre expédition plus heureuſe contre Kazan, 308. Vaſſili donne un ſouverain à ce royaume, 310. Sa dureté envers ſa premiere épouſe, 311. Sa mort, 312.

Vetche, aſſemblée du peuple, dans laquelle il veilloit à la conſervation de ſes priviléges, I, 180. Vetches de Novgorod, II, 260, 263.

Vêtemens des anciens Ruſſes, IV, 117. Plus nobles que les nôtres, 206. Quelquefois empruntés à la garderobe des tſars, 117. *Voyez* habit.

Veuves des ſouverains, ſe faiſoient religieuſes, III, 2.

Viatcheſlaf, fils de Vladimir Monomaque, ne regne qu'un inſtant, I, 220. Eſt enſuite aſſocié à la ſouveraineté par Iſiaſlaf II, 248. Lui-même, après la mort de ce prince, s'aſſocie à Roſtiſlaf, 253.

Ville. Toutes les pieces qui doivent former une ville, travaillées à Moskou, & tranſportées par eau près de Kazan, III, 32.

Vitold, grand-prince de Lithuanie, II, 205. Prend Smolensk par ſurpriſe, 207. La perd, 209. La recouvre par trahiſon, 210.

Vladimir le grand, reçoit de ſon pere la principauté de Novgorod, I, 100. Fait aſſaſſiner ſon frere Iaropolk, 111. Prend poſſeſſion de Kief, *ibid.* Trompe les Varaigues, 112. Sacrifie des victimes humaines, 113. Prend Théodoſie, ville de la Cherſoneſe Taurique, 117. Reçoit le baptême, & épouſe la ſœur des empereurs Grecs, Baſile & Conſtantin, 118. Fait battre & noyer la principale idole de Kief, 119. Marche contre ſon fils Iaroslaf qui lui refuſe le tribut, & meurt en chemin, 123. Actions glorieuſes de ſon regne, 124. Diſtribue ſes Etats à ſes fils, 125. Réglement ſuppoſé de ce prince, 127. Il eſt mis au nombre des ſaints, 129.

Vladimir Monomaque, fils de Vſévolod, remet le trône à Sviatopolk, I, 171. Eſt chaſſé de ſon apanage de Tchernigof, 175. Se retire à Péréiaslavle, *ibid.* Fait mourir les Polovtſi qui

viennent traiter avec lui de la paix, 176. Regne à Kief par droit d'élection, 199. Contient les princes apanagés, 200. En impoſe à ſes voiſins, 201, Meurt, 202. Deux anecdotes ſur ce prince, combattues, *ibid.* 203.

Vladislas, fils de Sigiſmond, roi de Pologne, accepté pour tſar, III, 330. Demande lui-même la paix au tſar Michel, IV, 17. *Voyez* interregne.

Univerſité de Moskou fondée, V, 248.

Volfenbutel, (Charlotte Sophie, princeſſe de) épouſe du Tſarévitch Alexis : réfutation d'une anecdote ſur cette princeſſe, V, 55.

Volynie, (la) appartenoit autrefois à la Ruſſie, II, 53.

Voznitſin ſe fait juif, & eſt brûlé, V, 207.

Urbain II, pape, envoie une ambaſſade à Vſévolod, I, 170.

Uſage ſingulier par rapport aux princes encore enfans, I, 327. Uſages de la Ruſſie au xvj^e^ ſiecle, III, 159. Uſages vers le xvij^e^ ſiecle, IV, 108.

Usbek fait embraſſer le mahométiſme aux Tatars de ſa domination, II, 119. C'eſt de ce prince que les Tatars Usbek ont pris leur nom, *ibid.*

Vſévolod I, fils d'Iaroslaf, attaqué & défait par les Polovtſi, I, 155. Succede à ſon frere Sviatoslaf, uſurpateur, 165. Eſt chaſſé & ſuccede à ſon autre frere Iſiaslaf, ſouverain légitime, 168. Donne des ſecours à ſon neveu, 169. Eſt attaqué par lui, & lui pardonne, 170.

Vſévolod II, veut dépouiller les deſcendans de Vladimir Monomaque, I, 221. Eſt malheureux dans ce deſſein, *ibid.* Fait empriſonner

ſon beau-frere, que Novgorod demande pour prince, 223. Prend des ſentimens plus modérés, 225. Tâche d'affoiblir les ſouverains inférieurs, *ibid.* Cherche à ſe fortifier par des alliances étrangeres, 227. S'unit au roi de Pologne dans une guerre injuſte, *ibid.* Soutient différentes guerres contre les princes de ſa nation, 229. Il meurt, 230.

Vſévolod III, fils d'Ioury, obtient la ſouveraineté par droit de naiſſance, & par le vœu des habitans, I, 295. Punit les aſſaſſins de ſon frere André, 296. Sa tranquillité troublée par des princes ambitieux, 297. Miracle ſuppoſé, 302. Il ſe venge des Novgorodiens, 303. Les Bulgares ravagent ſon Etat, 305. Il veut ſe venger, & la mort de ſon neveu ôte le courage à ſon armée & à lui-même, 306. Il augmente ſa puiſſance, 310. Donne ſur la fin de ſon regne des marques de foibleſſe, 320. Nomme ſon jeune fils Georges ou Ioury, ſon ſucceſſeur, au préjudice de l'aîné, & meurt, 321.

Fin de la Table.

VA1 15375 78

142 B 40